

MARY WOLLSTONECRAFT

ET LE MOUVEMENT FÉMINISTE DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR

MARTHE SEVERN STORR

(Née Miquel)

Agrégée d'anglais

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1931

*Thèse Paris
1931.*

MARY WOLLSTONECRAFT
ET LE MOUVEMENT FÉMINISTE
DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552803_0012

MARY WOLLSTONECRAFT

ET LE MOUVEMENT FÉMINISTE DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR

MARTHE SEVERN STORR

(Née Miquel)

Agrégée d'anglais

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

1931

* 26564



INTRODUCTION

En juillet 1918 le Parlement anglais accordait aux femmes le droit de voter ainsi que le droit de siéger à la Chambre des Communes ; en décembre 1919 Lady Astor, représentant Plymouth, était la première femme admise au Parlement. Ces deux dates sont comme le couronnement de plus de trois cents ans d'efforts et de luttes en vue d'améliorer la condition sociale et politique de la femme anglaise. Il a fallu en effet près de trois siècles de revendications pour que les femmes obtiennent gain de cause ; et jamais cause ne fut défendue avec autant de persévérance, de courage et de ténacité — nous pouvons même dire d'acharnement durant les dernières années —, car le but à atteindre, qui semblait si proche et pourtant leur échappait, devenait un mirage exaspérant.

Par la parole ou par l'action, les femmes anglaises ont, depuis le ^{xvii}e siècle, travaillé en faveur de leurs droits sociaux ou politiques : écrits, discours, démonstrations publiques, rien n'a été épargné pour cette propagande égalitaire. Parfois, ainsi que nous le verrons dans cette étude, des partisans masculins se sont ralliés à leur cause et ont lutté contre l'aberration de l'opinion publique ou l'entêtement du gouvernement.

Disons toutefois que la victoire ainsi remportée n'a pas été accueillie favorablement par tout le monde, et encore aujourd'hui l'admission des femmes au Parlement rencontre bien des adversaires¹.

1. Dans le numéro du 28 août 1920 de la « Saturday Review », au cours d'un article intitulé « Le dernier retranchement de l'homme », nous lisons : « Le droit de vote accordé en 1918 à 8 millions de femmes est une mesure des plus révolutionnaires, prise sans consulter les hommes auxquels on a enlevé le pouvoir... (p. 172).

Notre intention, en poursuivant cette étude, est de nous occuper uniquement de la manifestation littéraire du mouvement féministe anglais, laissant de côté, dans la mesure du possible, l'histoire des faits politiques et sociaux¹. Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, c'est le côté spéculatif du mouvement, l'éveil progressif de la conscience humanitaire en faveur de la femme. Nous voulons retracer les étapes parcourues par les « pionniers » obscurs et peu connus de cette cause si captivante ; nous les suivrons depuis le xvi^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e, pour concentrer nos recherches sur le personnage principal de cette étude — la grande et touchante figure du Féminisme anglais que fut Mary Wollstonecraft. Nous montrerons que c'est elle qui, la première, trouva la formule nécessaire à la réalisation de l'émancipation féminine, en basant ses revendications sur l'admission de principes élémentaires absolus. Nous verrons que sa pensée fut le flambeau qui devait éclairer les siècles futurs, et que d'elle naquit le Féminisme moderne. Nous nous bornerons ensuite à examiner la littérature féministe de la période qui suit immédiatement la mort de Mary Wollstonecraft — celle où la trace de son action et la formule de ses idées gardent une influence prééminente. Après 1840, nous ne pouvons plus tout ramener à elle ; aussi avons-nous jugé préférable d'abandonner le développement postérieur du problème féministe qui tend à se poser en termes nouveaux à mesure qu'il passe sur le plan des réalisations possibles. En effet, au xix^e siècle, l'histoire du mouvement devient surtout une histoire de faits, de luttes politiques, si chargée d'évènements

1. Le petit Traité de Mrs. H. G. Fawcett « Women's Suffrage — History of a great Movement » publié par T. C. et E. C. Jack (The People's Books), London — est un exposé fort clair des étapes politiques du Mouvement féministe anglais, depuis les débuts jusqu'en 1910. Le point de vue de l'auteur est essentiellement historique, non littéraire, et l'obtention du suffrage est le point principal de son étude.

Un autre ouvrage très documenté sur le féminisme anglais au xix^e siècle est celui de Mrs. R. Strachey : « The Cause. »

qu'elle remplirait à elle seule un immense volume.

Nous avons également cru judicieux de ne pas entreprendre ici une étude de la condition sociale de la femme anglaise aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, car cette étude aurait dû forcément être restreinte, et par suite insuffisante : il existe du reste des documents abondants sur ce sujet¹. Nous nous contenterons d'utiliser les matériaux fournis par les auteurs que nous aurons l'occasion d'étudier, et qui suffiront à mettre en relief la condition de la femme anglaise à cette époque.

Enfin nous avons rassemblé dans un Appendice, à titre de documents curieux et intéressants, quelques notes relatives à l'évolution d'un mouvement féministe français analogue au mouvement anglais. Il n'y a jamais eu de rapport très étroit entre les deux, mais outre que Mary Wollstonecraft a été l'apôtre des idées philosophiques de la Révolution française, nous avons noté parfois un parallélisme de pensée assez curieux entre les deux pays.

1. Voir : Trail and Mann : *Social England* ; W. Lyon Blease : *The Emancipation of English Women*. A. R. Cleveland : *Woman under the English Law* ; Georgiana Hill : *Women in English Life*. (2 volumes.)

PREMIÈRE PARTIE

**LES IDÉES FÉMINISTES
AVANT MARY WOLLSTONECRAFT**

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES REVENDICATIONS (1515-1750)

Ce n'est que vers la fin du ^{xvii}e siècle que l'on trouve dans la littérature anglaise des « Revendications » précises en faveur de l'émancipation féminine. Toutefois, songeant à ce qu'écrit Auguste Comte dans son « Système de Politique positive » : « Toute grande mutation politique est précédée, d'un ou deux siècles, par une utopie analogue qu'inspire au génie esthétique de l'humanité un instinct confus de sa situation et de ses besoins », nous ne pouvons passer sous silence l'« Utopie » de *Thomas More*, dans laquelle nous trouvons les premières traces d'un projet de réforme relatif à la position sociale et politique des femmes.

Thomas More.

Cette « Utopie » écrite en latin en 1515-1516 et traduite en anglais seulement quarante ans plus tard n'était évidemment pas de nature polémique, et, comme toute œuvre d'imagination du même genre, ne devait pas avoir de résultat immédiat. More nous y fait le tableau d'un État idéal situé dans une île de la mer du Sud, et reprend en grande partie les théories émises par Platon dans sa « République » ; or, il se trouve justement que Platon a voulu placer la femme au même niveau que l'homme, tout en admettant qu'elle lui est inférieure au point de vue de la force physique. Nous pensons toutefois que More, en reprenant les idées platoniciennes, n'agissait pas uniquement en imitateur, mais était lui-

même pénétré du désir de voir élever la femme de son époque à un niveau supérieur : l'intimité intellectuelle dans laquelle il vécut avec sa bien-aimée fille Marguerite contribua largement à faire de lui un champion du Féminisme.

Dans cet État idéal, More imagine donc que les femmes travaillent autant que les hommes, au lieu de rester oisives chez elles ; toutefois « étant de nature plus faible, elles s'adonnent aux métiers les moins rudes, ainsi que le filage de la laine ou du lin¹ ». Puis, tout comme les hommes, « durant toute leur existence, les femmes consacreront leurs loisirs, c'est-à-dire lorsqu'elles ne travailleront pas manuellement, à s'instruire² » ; elles étudieront de la sorte leur langue maternelle, la musique, la logique, l'arithmétique, la géométrie.

La femme mariée peut obtenir le divorce, avec le consentement du Conseil, s'il y a incompatibilité d'humeur et si les époux jugent préférable de se séparer. La femme peut devenir prêtre « bien que, toutefois, le nombre en soit restreint, et seules, les veuves ou les femmes âgées peuvent exercer de telles fonctions³ ».

Enfin la femme, tout comme l'homme, fait journellement l'exercice militaire et apprend la discipline de la guerre : rappelons que cent trente années plus tard, durant les guerres civiles, entre 1643 et 1647, allait se former « Le Régiment des Femmes » (The Maiden Troop) à Norwich et à Londres, qui suivait le Régiment des Hommes et partageait leur vie de soldats.

Quant à l'admission des femmes aux fonctions ecclésiastiques, nous savons qu'il y avait déjà dans l'Église anglicane au xvi^e siècle des « Marguillières » et que cer-

1. « But the women, as the weaker sort, be put to the easier craftes : as to worke wolle and flaxe. » Th. More, *Utopia*, Cambridge University Press, 1879, p. 79.

2. « Throughe oute all their whole lyffe doo bestowe in learninge those spare hours, which we sayde they have vacante from bodelye laboures ». Th. More, p. 102.

3. ... « The priestes, onles they be women for that kinde is not excluded from priesthoode, howbeit fewe be chosen, and none but widdowes and old women. » More, p. 153.

taines d'entre elles étaient autorisées à administrer le baptême.

Outre l'Utopie, quelques lettres écrites par More témoignent de son désir de voir accorder aux femmes une instruction égale à celle que reçoivent les hommes. Il écrivait à William Gunnell, précepteur de ses enfants : « ... L'homme et la femme portent tous deux le nom de créatures raisonnables, dont la nature diffère de celle des animaux uniquement par l'usage de la raison ; aussi je ne vois pas pourquoi une instruction identique ne saurait convenir également aux deux sexes ; car, au moyen de l'instruction, la raison est cultivée... Mais si le terrain du cerveau féminin est naturellement mauvais, et plus propre à engendrer de la fougère au lieu de blé (idée que beaucoup expriment pour inspirer aux femmes la crainte de l'étude) je suis d'avis, en conséquence, que l'on doit d'autant plus soigneusement amender l'intelligence féminine, au moyen d'une éducation et d'une instruction sérieuse, afin que ce défaut de nature puisse être corrigé par l'industrie¹. »

Et pour corroborer ce jugement, il lui rappelle que saint Jérôme et saint Augustin exhortaient les femmes et les jeunes filles à la poursuite d'études sérieuses et leur adressaient des épîtres dignes d'être lues par de grands théologiens².

Ce qui nous frappe surtout chez More, c'est sa lar-

1. ... Man and woman bear name of a reasonable creature equally, whose nature reason only doth distinguish from brute beasts, and there I do not see why learning in like manner may not equally agree with both sexes ; for by it, reason is cultivated... But if the soil of woman's brain be of its own nature bad, and apter to bear fern than corn (by which saying many do terrify women from learning) I am of opinion, therefore, that a woman's wit is the more diligently by good instructions and learning to be manured to the end, the defect of nature may be redressed by industry. » Vives and the Renaissance Education of women (by Watson) — Arnold — 1912, London. p. 179.

2. Nous croyons intéressant de mentionner ici un court ouvrage sous forme de dialogue platonicien « Défense des Femmes Vertueuses » écrit entre 1531 et 1538 par Sir Thomas Elyot (The Defence of Good Women) (British Museum copy, 1545) dans lequel Candidus prend la défense des femmes contre Caninius et arrive par le raisonnement à lui prouver que la femme a autant de raison, d'intelligence et de courage que l'homme.

geur d'esprit et son désir sincère de placer les deux sexes sur un pied d'égalité — innovation très hardie à son époque, alors que la sujétion et l'infériorité dans lesquelles on maintenait la femme étaient basées sur les Saintes Écritures. D'après les Pères de l'Église, la femme en effet est la mère de tous nos maux, la grande pécheresse à qui le Fils de Dieu formula la sentence :

« Et à la volonté de ton époux

Se soumettra la tienne, c'est lui qui aura autorité sur toi¹. »

John Knox.

John Knox, le grand réformateur écossais, invoque justement le témoignage et l'autorité de saint Paul dans son ouvrage intitulé « Le premier son de la trompette contre le gouvernement monstrueux des femmes » (1558)², dirigé contre les reines Mary Stuart, Mary Tudor et Elisabeth d'Angleterre. En un style violent, et ne faisant grâce aux femmes d'aucun défaut : « aveuglement, sottise, folie³ », il montre le danger qu'encourt un pays gouverné par une femme :

« Là où les femmes règnent ou ont de l'influence, il s'ensuit forcément que la vanité est préférée à la vertu, l'ambition et l'orgueil à la modération et à la modestie⁴. »

Et il répète maintes fois que, selon la sentence divine, la femme est un être maudit « créé pour servir l'homme et lui obéir ».

Milton.

Après un acte d'accusation si farouche, on se sent quelque peu soulagé de trouver dans le « *Tetrachordon* »

1. And to thy husband's will

Thine shall submit, he over thee shall rule. »

Milton, *Paradise Lost*, Livre X, Vers 194-195.

2. « The first Blast of the Trumpet against the monstrous Regiment of Women. » J. Knox, 1558.

3. « Blind, foolish, madde and phrenetic, such be al women », Knox, p. 9.

4. « Where women reigne or be in authoritie, there must nedes vanitie be preferred to vertue, ambition and pride to temperance and modestie. » Knox, p. 11.

de Milton (1645), un de ses Traités sur le Divorce, certaines réflexions plus amènes. Répondant à Saint Paul, Milton écrit : « L'homme ne doit point garder la femme comme une servante, mais lui permettre de faire partie de cet empire que Dieu lui accorde sinon comme son égale, tout au moins généreusement, comme étant son image et sa gloire¹. »

Et plus loin, il va jusqu'à admettre la supériorité possible de la femme sur l'homme :

« Et il peut se présenter des cas particuliers, si la femme l'emporte sur son époux en prudence et en habileté, et si lui renonce de bon gré à son autorité ; car alors intervient une loi supérieure et plus naturelle, à savoir : que le plus sage doit gouverner le moins sage, quel que soit son sexe². »

La conception de la femme chez Milton a été de tous temps assez méconnue. Nous verrons plus loin Mary Astell l'accuser d'injustice envers ces « pauvres esclaves. » Et l'observateur superficiel ne voit souvent dans l'Ève du Paradis perdu que la créature aisément tentée qui, par sa faute, attire sur l'homme le châtimement divin. Or, le caractère d'Ève est bien plus complexe. Comme l'a démontré M. Saurat dans son étude sur « La Pensée de Milton », l'expérience personnelle du poète après son mariage avec Mary Powell a déterminé les idées qu'il gardera toute sa vie sur la femme et le mariage. Déçu dans la satisfaction de sa passion physique, il conçut un dégoût soudain de l'appel des sens, se révolta contre la chair qui, par l'intermédiaire de la femme, mène au péché³ et dans son Traité sur le Divorce (1644)

1. « Man is not to hold her as a servant but receive her into a part of that empire which God proclaims him to, though not equally, yet largely, as his own image and glory. » Milton, *Prose Works*, Henry Bohn, London, 1848, Vol. III. Tetrachordon, p. 325.

2. « Not but that particular exceptions may have place, if she exceed her husband in prudence and dexterity, and he contentedly yeeld, for then a superior and more natural law comes in, that the wiser should govern the lesse wise, whether male or female. » Tetr. p. 325.

3. Voir D. Saurat, *La pensée de Milton*, Alcan, Paris, 1920, 1^{er} Partie, chap. II, p. 63.

il formula ainsi sa conception idéale du mariage, tel que Dieu l'a ordonné « l'Union des corps et des âmes dans l'Amour ».

Selon Milton, si la passion seule existe, ce qu'il appelle le « mauvais désir », et s'il n'y a point d'harmonie morale et intellectuelle entre les époux, le mariage n'est pas valide et, sur la demande du mari, il doit pouvoir être annulé.

Cette dernière proposition ne fut point écoutée au Parlement et Milton s'attira beaucoup d'adversaires pour avoir osé contredire les Docteurs de l'Église : Milton déclarait en effet, contrairement à saint Paul, que l'amour physique était légitime et nécessaire. Mais si cet amour physique doit exister dans le mariage, il doit toutefois demeurer soumis à l'Intelligence : la Passion doit céder à la Raison ; or, l'instrument de la Passion étant la femme, celle-ci doit être soumise à l'homme qui représente la Raison. Milton arrive à formuler ainsi la première partie de son jugement sur la femme : un être inférieur à l'homme, en tant qu'instrument de la sensualité, créé pour satisfaire le désir physique légitime de l'homme, et devant lui être soumis car la Passion doit être soumise à l'Intelligence. Cette intransigeance d'opinion, qui semble de prime abord irréductible, s'atténue toutefois par la suite dans l'esprit de Milton. Il dit plus loin que, s'il est vrai que la femme a été créée par Dieu pour satisfaire la passion de l'homme, elle l'a été également « pour servir de récréation à l'homme, dans l'harmonie des intérêts partagés et des idées communes, dans un domaine où l'homme n'a plus d'efforts à faire pour être compris mais trouve naturellement pleine sympathie pour tout ce qu'il y a de meilleur en lui¹ ».

Il serait donc faux de dire que Milton a rabaisé le rôle de la femme en ne faisant d'elle que l'instru-

1. Voir D. Saurat, 2^e Partie ; Chap. III, p. 179.

ment de la sensualité : elle peut contribuer au bonheur moral de l'homme, en cherchant à partager avec lui les joies supérieures de l'Esprit. Sans la femme, l'homme se sentirait seul : en elle il trouve une âme sympathique à laquelle il peut se confier librement ; en conversant avec elle, il peut délasser son esprit, et donner un repos salulaire à son Intelligence qu'un travail continuel finirait par affaiblir.

La femme, selon Milton, nous apparaît donc maintenant comme la compagne bienveillante de l'homme, nécessaire à son bonheur — inférieure à l'homme certainement puisque celui-ci a été créé à l'image de Dieu, et elle, à l'image de l'homme, mais acceptant — ainsi que l'accepte Ève — cette infériorité avec joie. L'homme d'ailleurs, insiste Milton, doit faire sentir à la femme « une domination adoucie¹ », et doit se rappeler que si la femme a été l'instrument du péché, la responsabilité de la faute incombe à l'homme car, ayant plus de Raison en partage il aurait dû :

« Mieux maintenir sa condition

Grâce à la sagesse et aux dons supérieurs qu'il a reçus². »

Rappelons aussi que, selon Milton, la réconciliation des deux époux après la chute est due entièrement aux douces paroles qu'Ève adresse à Adam ; il met ainsi en valeur l'importance du Sentiment et l'influence salulaire qu'il peut avoir sur la Raison momentanément égarée.

Enfin, c'est de la femme que naîtra le Rédempteur qui doit sauver l'humanité, et cet honneur insigne que Dieu lui accorde la réhabilite partiellement.

On voit donc que Milton se faisait une idée élevée des relations qui doivent exister entre les deux sexes

1. «... with Gentle sway. » *Paradise Lost*, Livre IV, Vers 308.

2. « Who should better hold his place

By wisdom, and superior gifts received. »

Parad. Lost. Livre XI, Vers 635-636.

et qu'il considérât la femme comme tout à fait digne de partager avec l'homme ses inclinations supérieures.

Toutefois — et, selon Milton, ceci doit être le pivot des rapports entre les sexes, l'homme ne doit pas se montrer trop sensible au charme de la femme fait surtout de qualités extérieures, comme l'explique Raphaël à Adam¹ ; car c'est là que réside le danger de la femme, lorsque l'homme se laisse griser par ses sens au point d'étouffer en lui la voix de la Raison.

Son dernier poème « Samson Agonistes » est tout empreint de cette méfiance vis-à-vis de la femme séductrice, et forme un réquisitoire implacable contre la femme qui use de ses charmes physiques pour vaincre l'autorité de l'homme. Le sujet du poème se prêtait tout naturellement à une semblable conclusion, mais on y sent partout la note personnelle de Milton, d'une saveur amère et d'un rigorisme farouche.

L'homme le plus sage doit se méfier de la femme, et c'est folie que de confier un secret à cette créature qui, ainsi que l'avoue Dalila :

: « faiblesse commune à tout leur sexe —

Est curieuse, indiscrete, avide

De secrets, puis — autre faiblesse —

Dévoile ces secrets — deux défauts communs à toutes les femmes².

Samson est implacable dans sa haine contre la femme qui l'a trahi car, à son mépris pour Dalila, se mêle l'humiliation de l'esprit supérieur, de la Raison vaincue par la ruse féminine et l'ivresse momentanée des sens :

« A l'heure où l'homme cherche repos et sommeil,
Je lui cédaï, et lui ouvris tout mon cœur,

1. Voir Paradis Perdu, Livre VIII, vers 546-594.

2. « A weakness... incident to all our sex,

Curiosity, inquisitive, importune

Of secrets, then with like infirmity

To publish them, both common female faults. »

Samson Agonistes, vers 760-764.

Moi qui, avec un grain de virilité et d'énergie,
Aurais pu facilement détruire toutes ses embûches :
Mais une effémination odieuse me retint sous le joug
Et fit de moi son esclave, O indignité ! O tache
Qui salit l'honneur et la religion¹ !... »

Aussi, la note dominante du poème est l'infériorité
morale de la femme vis-à-vis de l'homme :

« Est-ce donc

Parce que tant de charmes extérieurs

Leur ont été prodigués, que les dons de leur esprit

Ont été négligés par manque de temps,

Que leur raison est insuffisante,

Leur compréhension incapable de saisir

Ou de discerner le Bien,

Et le plus souvent préfère le mal ?

Ou ont-elles reçu trop d'amour d'elles-mêmes,

Ou la constance n'est-elle point implantée en elles,

Qui fait qu'elles n'aiment rien, ou pour peu de temps² ?

La femme est non seulement inférieure à l'homme,
mais elle est perfide et fausse, car avant de l'épouser,
elle se montre généralement « douce, modeste, timide,
réservée,

Et devenue son épouse, elle devient le contraire,
une épine

Dans son cœur...

L'entrave

1. « At times when men seek most repose and rest,

I yielded, and unlock'd her all my heart,

Who with a grain of man-hood well resolved

Might easily have shook off all her snares :

But foul effeminacy held me yoked

Her bond slave ; O indignity ! O blot

To honour and religion !... »

Id. vers 396-402.

2. « Is it for that such outward ornament

Was lavish'd on their sex, that inward gifts

Were left for haste unfinish'd, judgment scant,

Capacity not raised to apprehend

Or value what is best

In choice but ofttest to affect the wrong ?

Or was too much of self-love mix'd,

Of constancy no root infix'd,

That either they love nothing, or not long.

Id. vers 1014-1022.

Dans son progrès vers la vertu, ou par ses charmes
Fait de lui son esclave abêti¹... »

Le poète admet toutefois que l'union idéale de l'homme
et de la femme peut exister, mais elle est rare, et c'est
une faveur divine : « Favorisé du Ciel celui qui trouve

Une épouse vertueuse — bonheur bien rare —
Possédant aussi les qualités domestiques :
Heureux un tel foyer² ! »...

Aussi, malgré la lueur d'espoir qui dissipe la mélancolie
de ce sombre tableau du foyer conjugal, Milton
conclut en faveur du despotisme masculin :

« Donc, la loi universelle de Dieu

Donna à l'homme un pouvoir despotique

Sur son épouse — pouvoir qu'il doit lui faire
respecter

Et dont il ne doit se départir même pour une heure,

Qu'elle se montre souriante ou maussade :

Afin qu'il risque le moins possible

De bouleverser son existence, d'être dominé

Par l'usurpation féminine...³ »

Le dernier mot de Milton sur l'attitude de l'homme
envers la femme est donc : autorité bienveillante mais
ferme, permettant à la femme de partager avec l'homme
les plaisirs de l'esprit aussi bien que des sens, mais

1. « Soft, modest, weak, demure,
Once join'd, the contrary she proves, a thorn
Intestine...

in his way to Virtue
Adverse... or by her charms
Draws him away enslaved.
With dotage... »

Id. vers 1025-1031.

2. « Favour'd of heav'n who finds
One virtuous, rarely found,
That in domestic good combines :
Happy that house ! »...

Id. vers 1035-1038.

3. « herefore God's universal law
Gave to the man despotic power
Over his female in due awe,
Nor from that right to part an hour,
Smile she or lour :
So shall he least confusion draw
On his whole life, not sway'd
By female usurpation... »

Id. vers 1042-1049.

veillant à ce qu'elle n'obtienne jamais — par aucun moyen — un empire, même momentané, sur la volonté de son époux. .

D'ailleurs à cette époque le respect de l'idée religieuse et de la sanction divine était pour beaucoup dans le rôle effacé accordé aux femmes ; bien peu avaient osé mettre en question l'autorité des Écritures, et ce ne devait être que plus tard, sous l'influence des idées révolutionnaires françaises, que l'argument religieux devait perdre de son poids.

Pétitions.

C'est au nom de la religion que, durant la période des Guerres Civiles, entre 1641 et 1649, les Pétitionnaires femmes font valoir leurs prétentions. Bien que ces *Pétitions*, (au nombre assez considérable) soient des documents politiques et non littéraires, il importe de les rappeler comme témoignages du mécontentement grandissant qui existait alors parmi les femmes, et aussi parce qu'elles semblent avoir préparé le terrain pour Mary Astell.

Ces *Pétitions*, adressées au Parlement par des femmes de toutes conditions, réclamaient l'adoption de mesures propres à combattre un état de choses qui appauvissait le commerce du pays et amenait la misère parmi le peuple, ou dénonçaient le danger grandissant du Papisme.

Le 1^{er} février 1642, lorsque Charles I^{er} se réfugia à Hampton Court, des femmes essayèrent de présenter une pétition à la Chambre des Communes. Au cours de la session de la Chambre, le Sergent-Major général Skippon demanda l'autorisation de « présenter quelque chose ». On le fit entrer et il demanda ses instructions « car il y avait... de grandes multitudes de femmes au dehors, désirant instamment présenter une Pétition au Parlement et elles disent que là où se trouve actuellement une femme, ils s'en trouvera

demain cinq cents, et qu'il valait autant pour elles mourir ici que chez elles¹. »

La Chambre remercia Skippon d'avoir fait preuve d'une telle discrétion et le pria de faire son possible pour apaiser ces femmes et les disperser. Plusieurs Pétitions ayant déjà été envoyées à la Chambre des Lords sans aucun succès, ces femmes se disaient « contraintes à s'adresser aux Communes² ».

Le 4 février 1642, paraissait une autre Pétition, signée par Mrs. Ann Stagg « dame de bonne condition » et femme d'un brasseur, et par un grand nombre d'autres dames de même rang social. Tout en restant digne et conciliant, le ton de la demande trahit la crainte et la méfiance des pétitionnaires vis-à-vis des Papistes : « Nous sommes encore fortement assaillies de périls et de craintes, et il en sera ainsi tant que l'on autorisera des Lords papistes et des Évêques superstitieux à se faire entendre à la Chambre des Lords, et que l'on permettra de célébrer dans le Royaume cette Messe idolâtre, maudite et abominable, et que le principal ennemi de notre prospérité et de la Réforme demeurera dans la Tour, et n'aura pas reçu le châtimement qu'il mérite³. » Les Pétitionnaires font entendre leurs réclamations indignées au nom du Christ, et affirment que les femmes ont le droit de veiller au bien-être du pays aussi bien que les hommes car⁴ : 1) Le Christ,

1. «... There being... great multitudes of women at the Houses, pressing to present a petition to Parliament, and their language is that where there is one woman now here, there would be five hundred to-morrow; and that it was as good for them to die here as at home. » *Women Petitioners and the Long Parliament*, by Ellen Mac Arthur, *English Historical Review*, vol. 24, p. 698.

2. «... Inforced to approach the Commons. » *Id.* p. 699.

3. « Great danger and feare do still attend us and will, so long as popish lords and superstitious bishops are suffered to have their voice in the House of Peers, and that accursed and abominable idole of the Masse suffered in the kingdome, and that Arch-enemy of our prosperity and Reformation lyeth in the Tower, not yet receiving his deserved punishment. » *Id.* p. 700.

4. « 1) Because Christ hath purchased us at as dear a rate as he hath done men and therefore requireth the like obedience for the same mercy as of men; 2) Because in the free enjoying of Christ in his own laws and a flourishing estate of Church and Commonwealth, consisteth the happi-

par sa rédemption, a voulu racheter la femme aussi bien que l'homme. ²⁾ Le règne du Christ sur terre doit amener le bonheur de la femme aussi bien que de l'homme. ³⁾ La femme, tout comme l'homme, souffre des maux qui ravagent le pays menacé dans sa religion et son gouvernement. Toutefois elles n'osent prétendre à l'égalité des sexes et ajoutent : « Nous ne faisons pas cela par vanité ou orgueil, ou parce que nous cherchons à nous rendre égales aux hommes en Autorité ou en Sagesse¹... »

Cette Pétition fut écoutée et John Pym, parlementaire et ennemi acharné du Royalisme, donna aux femmes, à la porte des Communes, une réponse pleine de promesses.

La Pétition du 10 février de la même année, lue à la Chambre des Lords par Lord Mandeville traitait d'un autre sujet : la Reine ayant pris la résolution de quitter le Royaume, les Pétitionnaires expliquaient aux Lords le résultat néfaste qu'une telle décision pourrait avoir sur le commerce du pays.

En plus de ces Requêtes par écrit, il y eut quelques émeutes : en août 1643, cinq mille femmes, parmi lesquelles se trouvaient des hommes déguisés en femmes, assiégèrent la petite cour des Communes et lancèrent des morceaux de briques sur les soldats ; un grand nombre d'entre elles furent mises en prison.

Ce n'est qu'en 1647 que nous trouvons une nouvelle Pétition : le 9 août, les « maids », de la « Maiden Troop » de Londres, réclament le droit d'avoir, comme les jeunes apprentis, le deuxième jour de repos (le mardi) de chaque mois. Puis en 1651, la très intéressante Pétition adressée à Cromwell met en lumière mieux que toute autre le sentiment d'impuissance, d'humiliation,

ness of women as well as men. 3) Because women are sharers in the common calamities that accompany both Church and Commonwealth, when oppression is exercised... » Id., p. 700.

1. We do it not of any selfe-conceit or pride of heart, as seeking to equale ourselves with men, either in authority or wisdom. » Id., p. 700.

d'injustice qui allait enfin exaspérer les femmes jusqu'à la révolte : « Depuis de longues années, disent-elles, (mais surtout depuis 1647), nous jacassons comme des pies, et nous nous lamentons comme des colombes¹. »

On voit donc qu'à cette époque certaines femmes s'intéressaient directement aux questions relatives à la religion, à l'armée, au retour du Roi, au déclin du commerce, et qu'à l'heure du danger elles voulaient se montrer dignes de s'associer aux hommes pour lutter contre l'ennemi. Le rôle insignifiant qu'on leur attribuait les humiliait, et en dépit de l'opinion publique, les femmes allaient enfin prendre leur propre défense contre la tyrannie masculine. Depuis trop longtemps, les hommes se complaisaient à des réflexions satiriques dans le genre de celles de *Hudibras* à sa Dame². »

« Les femmes, dès le premier jour, furent créées pour les hommes,

Et non les hommes pour elles. — Il s'ensuit donc
Que les hommes ont droit à toutes les femmes,
Mais qu'elles n'ont aucune liberté ;
Donc les hommes ont le pouvoir de choisir,
Mais elles n'ont aucun droit de refuser³. »

G. Savile.

Depuis la Renaissance on avait maintenu les femmes, soit volontairement, soit par négligence, dans une déplorable infériorité intellectuelle, et leur condition n'avait jamais été aussi humiliante. Même l'amour paternel d'un homme comme *George Savile, Marquis*

1. « We have for many years (but in especial since 1647) chattered like Cranes and mourned like Doves. » Id., p. 709.

2. *Hudibras* a été publié en trois parties de 1663 à 1678.

3. « For women first were made for men,
Not men for them. — It follows, then,
That men have right to everyone,
And they no freedom of their own ;
And therefore men have power to chuse,
But they no charter to refuse. »

Samuel Butler, *Hudibras*, H. Washbourne, London, 1845, p. 505, vers 273-278.

de *Halifax*, dictait à sa fille bien-aimée une étrange ligne de conduite : il lui recommande la vertu et des mœurs honorables, mais elle ne doit point approfondir les questions religieuses et doit se soumettre intégralement aux opinions de son époux en acceptant les jugements de ce dernier comme infaillibles. Elle doit avant tout reconnaître la supériorité de son mari et ne pas se permettre de le juger ; même s'il se montre dissolu, elle doit tolérer cet état de choses sans se révolter¹.

Ayant accepté le mari choisi par ses parents, non par elle-même, elle doit « Tout d'abord poser comme base l'inégalité réelle des deux sexes, et reconnaître que, pour obtenir la meilleure économie sociale, les Hommes, qui doivent être les législateurs, ont reçu en partage le plus de Raison². » Ensuite : « Puisque par hypothèse, et indubitablement avec justesse, le sexe féminin est le plus faible, il est logique de le soumettre à l'autorité masculine... et il est imprudent d'attaquer un état de choses dont dépend en grande partie le bon ordre de la société humaine³. »

Il admet que les lois du mariage « sont plus rigoureuses pour la femme que pour l'homme : obéir est un mot sévère⁴ »..., toutefois il recommande aux femmes mariées de « ne pas « voir » l'infidélité de leur mari : l'ignorance feinte qui est rarement une vertu en est une capitale en pareil cas⁵. »

Il y avait eu, dans le numéro 18 du *Mercur*

1. Voir « The Lady's New-Year's Gift or Advice to a Daughter. » 1688, London, George Savile. Cette fille du Marquis de Halifax devint plus tard la mère de Lord Chesterfield.

2. « You must first lay it for a Foundation in general that there is Inequality in the Sexes, and that for the better economy of the World, the men, who were to be the Lawgivers, had the larger share of Reason bestowed upon them. » Advice to a Daughter, J. Savile, London, 1688, p. 26.

3. « The supposition of your being the weaker sex having without Doubt a good Foundation, maketh it reasonable to subject it to the masculine Dominion... and it is unwise to break into an Establishment upon which the Order of Human Society doth so much depend. » Id., p. 31-32.

4. « It is true that the laws of marriage run in a harsher stile towards your sex : Obey is an ungenteel word. » Id., p. 28.

5. « A wife had better not « see » unfaithfulness in her husband... affected ignorance which is seldom a Vertue is a great one here. » Id., p. 35.

Athénien » de 1691 un article relatif à l'instruction des femmes, où l'auteur, ayant établi que, somme toute, une femme a le droit de s'instruire, se proposait de consacrer, le premier mardi de chaque mois, dans le *Mercur Athénien* une page spéciale à des sujets d'intérêt féminin. C'était la première fois qu'un périodique anglais se préoccupait de s'assurer des lectrices en s'adressant directement à elles, et nous verrons plus tard Addison et Steele reprendre cette innovation dans le *Spectator*.

Hannah Woolley.

Nous voyons aussi à cette époque Hannah Woolley, qui vécut probablement de 1623 à 1710, auteur de plusieurs *Traités d'économie domestique et de cuisine*, formuler des vues nettement féministes. Dans le supplément à son « *Queen-like Closet* » (recueil de recettes médicales) elle conseille aux femmes d'être leurs propres médecins et chirurgiens, sauf dans des cas extrêmes. Dans « *La Dame de Compagnie* », publié vers 1675, elle émet des idées semblables à celles de Locke et de Mary Wollstonecraft sur l'éducation physique des jeunes filles ; elle critique les mères et les gouvernantes qui « en cloîtrant leurs filles dans une prison d'acier ou de baleines, ouvrent la porte à la phtisie et à maints autres dangers, tels que celui d'être contrefaites¹ ». Puis elle insiste sur le choix judicieux d'une gouvernante que doit faire la mère de famille. « Les gouvernantes devraient être des personnes de bonne naissance et de bonnes manières, à la tenue respectable, et à la conversation tout spécialement engageante et agréable. Elles ne doivent pas s'exprimer inconsidérément ni se montrer trop sévères... mais instruire leurs élèves avec

1. « By cloistering up their daughters in a steel or whale bone prison, open a door to consumption with many other dangerous inconvenience as crookedness ».

The Gentle-woman's companion. H. Woolley London, 1675, p. 10

douceur... Les coups sont faits pour les bêtes plutôt que pour des créatures raisonnables¹. » Près de deux siècles avant les Brontë, Hannah Woolley cherche à rehausser la situation sociale de la gouvernante dans les familles riches et voudrait la voir traiter autrement que comme une simple domestique (voir Introduction à la « Dame de Compagnie »). La gouvernante peut en effet coopérer avec la mère de famille en vue de la formation morale de ses élèves, elle doit étudier le caractère des enfants afin de déterminer la méthode pédagogique la plus efficace. Elle doit être pénétrée de l'importance sociale de la femme dont le but n'est pas uniquement, ainsi que le jugent la plupart des hommes, la propagation de l'espèce « et de tenir proprement un intérieur ; car, ne leur déplaît, si nous recevions la même instruction, ils verraient que notre cerveau est aussi fécond que notre corps² ».

Mais les réclamations de Hannah Woolley étaient trop isolées pour influencer l'opinion publique, et elle ne réussit pas à s'imposer à l'attention générale comme devait le faire bientôt celle qui fut vraiment la première militante pour la cause féministe : Mary Astell.

Mary Astell.

Bien qu'ayant joui, de son vivant, de la juste réputation de femme intelligente et instruite (plusieurs grands théologiens d'alors, nous dit Ballard dans son étude sur Mary Astell, l'appelaient « cette dame très admirable et si riche en talents, Mrs. Astell³ »), elle semble avoir été assez vite oubliée, et il est probable

1. « Governesses should be persons of no mean birth and breeding, civil in deportment, of an extraordinary winning and pleasing conversation. They should not be rash in expression, nor severe in correcting,... but instruct them with all mildness... Blows are rather for beasts than rational creatures. » Id., p. 4.

2. « Men think women merely intended for propagation and to keep its humane inhabitants sweet and clean ; but by their leaves had we the same literature, they would find our brains as fruitful as our bodies. » Introduction à la Dame de Compagnie, p. 1.

3. « Voir George Ballard, « Memoirs of British Ladies. » London, 1752

que l'œuvre de Mary Wollstonecraft contribua en grande partie à diminuer l'importance de la sienne. Ce n'est qu'en 1891 que Karl D. Bülbring, de Heidelberg, publia dans le « Journal d'Éducation » en avril et mai, deux articles dans le but de réhabiliter la valeur de Mary Astell comme « pionnier » du Mouvement féministe anglais ; et en 1916, Miss Florence Smith, de l'Université Columbia¹ publia une excellente étude : « Mary Astell ».

On ne possède sur sa vie que des renseignements assez vagues, dûs pour la plupart à George Ballard. Elle naquit vers 1666 à Newcastle, et son père négociant aisé et en même temps percepteur de contributions à la douane, lui fit donner une bonne éducation. Douée d'une vive intelligence et d'une mémoire excellente, elle acquit rapidement la connaissance du latin, du français, avec un oncle qui était pasteur, étudia la philosophie, la logique et les mathématiques. A vingt ans elle alla à Londres où elle continua de s'instruire et demeura jusqu'à sa mort. Elle publia plusieurs écrits, féministes et religieux, jusqu'en 1703 ; et la seconde moitié de sa vie se passa en pratiques religieuses et en bonnes œuvres. Aidée par un groupe d'amis, elle s'occupa activement de la fondation d'une école gratuite pour jeunes filles à Chelsea ; parmi ses amies les plus fidèles et dévouées nous pouvons citer Lady Mary Wortley Montagu et Lady Elizabeth Hastings. Elle était sincèrement croyante et pieuse, se montra toujours très austère envers elle-même, observant une abstinence fort stricte, et sa mort, en 1731, après de longs mois de souffrance cruelle, fut celle d'une chrétienne qui puise sa force d'âme dans la Foi².

1. Professeur au Hunter College, of the City of New York.

2. Listes des ouvrages de Mary Astell.

1. 1694. Première partie de « A serious proposal to the Ladies. »

2. — « Letters concerning the love of God. »

3. 1697. Deuxième partie de « A serious proposal... »

4. 1700. « Reflections upon marriage. »

Ce qui nous intéresse ici, dans l'œuvre de Mary Astell, c'est uniquement ce qu'elle fit pour améliorer la condition de la femme de son temps. Douée d'un esprit généreux, d'un jugement pénétrant, et ayant le bonheur de posséder elle-même une instruction solide, elle s'aperçut bientôt que les femmes d'alors étaient victimes de l'ignorance dans laquelle on les maintenait, et elle prit à cœur de lutter contre cette injustice sociale.

En 1694 paraissait un court ouvrage intitulé « Proposition sérieuse aux dames » (par quelqu'un qui leur est dévoué) « Pour les aider à assurer leur véritable et plus noble intérêt¹ ». Il n'était point signé, tant par modestie que pour se conformer à l'usage de l'époque qui voulait que la plupart des auteurs féminins emploient un nom de guerre; il n'y avait point en cela manque de courage de la part de Mary Astell, car malgré l'anonymat, le nom de l'auteur était connu de tous. On sent toutefois dans ces premières réclamations féministes une certaine timidité, comme si Mary Astell était effrayée de sa propre hardiesse et tenait à souligner la modération de sa requête : « Nous ne prétendons point, dit-elle, que les femmes aient le droit d'enseigner dans l'Église, ou d'usurper l'Autorité là où elle ne leur est point accordée². »

L'auteur recherche les causes de la condition humiliante des femmes de son temps, et démontre que le manque d'instruction est à la base de tous leurs maux : « Comment pouvez-vous accepter de vivre, sur terre comme des tulipes dans un jardin, n'ayant d'autre but que d'offrir un joli coup d'œil, et n'étant

5. 1703. « An impartial Enquiry into the Causes of Rebellion. »

6. 1704. « Moderation truly stated. »

7. 1705. « The Christian Religion as professed. »

1. « A serious proposal to the ladies (by a lover of the sex). For the advancement of their true and greatest Interest », London, Wilkin, 1694.

2. « We pretend not that women should teach in the Church, or usurp Authority where it is not allowed them », p. 84.

bonnes à rien¹ ? » leur demande-t-elle, et cette image sera reprise quarante ans plus tard par Pope dans son « Épître à une Dame », en 1735 : « Les dames font un bel effet comme des tulipes aux nuances variées²... »

L'éducation des femmes, déclare-t-elle, est complètement faussée : on les maintient dans l'ignorance, et même une jeune fille de condition moyenne est habituée à n'attacher de l'importance qu'à sa toilette. On ne cherche point à développer leur esprit, et bien que passant une grande partie de leur temps à l'église (les dévotes y allaient souvent deux fois par jour), elle ne comprennent pas leur religion et sont incapables d'apprécier la beauté de l'esprit chrétien.

Pour remédier à cet état de choses, Mary Astell propose la fondation d'un monastère ou, pour employer un terme moins austère, d'une « Retraite religieuse » où les pensionnaires pourront, tout en fuyant le monde et ses tentations, s'instruire, discipliner leur esprit et leur âme, « échanger le vain et faux éclat du bel esprit contre la véritable sagesse³ ».

Aucun vœu ne sera exigé d'elles, et elles seront libres de quitter la Retraite à leur gré ; toutefois on exigera d'elles une mise modeste et une conduite irréprochable. Outre l'étude de la Religion, elles pourront s'adonner à celle de la musique, du français, si bon leur semble.

L'idée maîtresse de Mary Astell était donc de combattre l'oisiveté frivole des femmes de son temps, de les éloigner des tentations qu'une société assez pervertie leur offrait trop aisément, de leur apprendre à concentrer leur esprit sur des sujets sérieux, et par-dessus tout leur inculquer l'amour de la Vertu.

1. « How can you be content to be in the World like Tulips in a garden to make a fine show and be good for nothing ? » p. 11.

2. « Ladies, like variegated tulips, show...

'Tis to their changes half their charms they owe. »

Pope, Epistle to a Lady, of the Characters of Women.

3. « A Religious Retirement », « ... the froth of flashy wit for real wisdom », p. 64.

Grâce à un raisonnement ingénieux qui, selon elle, doit donner plus de poids à sa « Proposition », elle s'élève au-dessus de la Cause féministe proprement dite pour faire œuvre de philosophie humanitaire et démontre que « si les hommes comprenaient bien leurs propres intérêts, ils n'auraient aucune raison de s'opposer à ce que les femmes reçoivent une bonne éducation, car cela leur serait fort utile en vue de leur amélioration à eux¹ ».

Trois ans plus tard, paraissait la seconde partie de la « Proposition sérieuse aux Dames », adressée à la princesse Anne de Danemark, sous ce titre : « Autres moyens de persuasion pour engager les Dames à essayer de cultiver leur esprit² ».

Dans le premier chapitre, l'auteur étudie la réciprocité qui existe entre l'Ignorance et le Vice d'une part, et l'Instruction et la Chasteté de l'autre.

Dans le deuxième, elle montre combien il est urgent de lutter contre leur « paresse et leur indifférence stupide³ », contre cette indolente apathie qui engourdit leur esprit. Elles ont également à combattre tous les préjugés qui résultent de leur éducation, de la tradition, de l'autorité d'une part, et de l'autre d'un amour de soi déréglé ou de l'orgueil. Elles doivent donc s'armer de courage et lutter avec persévérance contre la critique des méchants et leur propre indocilité. Enfin elles doivent tendre tous leurs efforts vers le but véritable de leur existence qui est la connaissance et l'amour de Dieu.

Le troisième chapitre explique aux femmes comment elles doivent procéder pour cultiver leur esprit. L'auteur leur recommande de s'exercer au raisonnement, et

1. « The men, if they rightly understood their own interest, have no reason to oppose an ingenious Education of the women since it would go a great way towards reclaiming the men. » p. 154.

2. « Further Persuasion to the Ladies to endeavour the Improvement of their minds. »

3. « To remove Sloth and Stupid Indifferency. »

formule à cet effet six règles dérivées de la méthode cartésienne. Elle insiste surtout sur la nécessité d'acquiescer la technique du discours et sur le rôle important que joue l'art de la rhétorique dans la formation du jugement. Elle ajoute que la femme tirera profit de telles connaissances, non seulement pour son perfectionnement propre, mais encore pour celui de sa famille et pour l'éducation de ses enfants.

Dans le dernier chapitre elle montre les bienfaits que la femme retirera de ses études. En apprenant à réfléchir et à raisonner, elle apprendra à gouverner sa volonté et ses passions, et là Mary Astell révèle ses tendances platoniques en déclarant que les sens ne doivent pas être condamnés, mais réprimés par la méditation et l'étude. Selon elle, la Raison n'est pas ennemie de la nature ou du plaisir, mais elle perfectionne la nature, et ennoblit le plaisir¹.

On voit que ce plaidoyer était principalement en faveur d'une réforme qui permettrait aux femmes, en premier lieu, de mener une existence tranquille et chaste au lieu d'être à la merci d'une société frivole et libertine ; ensuite de s'instruire et de cultiver leur esprit. Ce double besoin se faisait en effet cruellement sentir : depuis la propagation du protestantisme et la fermeture des couvents, les femmes ne pouvaient plus aller chercher dans les établissements religieux la solitude et l'instruction. De plus, ainsi que nous le fait remarquer Lyon Blease dans son étude sur l'Émancipation des femmes en Angleterre², Mary Astell avait à lutter contre deux états de choses particuliers qui contribuaient à maintenir les femmes dans l'infériorité : dans le beau monde, un joli visage et une langue un peu leste suffisaient pour qu'une femme plaise ; on

1. Elle déconseille aux femmes d'aller au théâtre, ou autres spectacles du même genre, qui ne peuvent que les induire en tentations malsaines.

2. *The Emancipation of English women*, W. Lyon Blease, Constable, London, 1910.

ne lui demandait point d'autres qualités ; (rappelons que Swift, écrivant à une jeune fille, était persuadé qu'elle ne savait ni lire à haute voix, ni épeler). Quant aux Puritains, ils veillaient jalousement sur la vertu de leurs filles, et pour leur éviter tout danger de tentation les maintenaient dans une profonde ignorance. Ainsi que Milton, Mary Astell met l'idée de Dieu à la base de sa conception de la femme ; comme lui elle affirme qu'ayant été créée par Dieu, ainsi que l'homme, elle doit le glorifier, tout autant que ce dernier, et l'on doit développer en elle ses facultés supérieures, plus propres à honorer la gloire divine. Toutefois elle diffère de Milton en ce qu'elle désire le perfectionnement de la femme pour le bien de la femme même (et par répercussion pour le bien de sa famille), tandis que Milton veut avant tout, par l'intermédiaire de la femme, le bonheur de l'homme, principal intéressé. Avec Mary Astell la femme prend une existence morale individuelle, une entité tout aussi importante que celle de l'homme : un grand pas en avant est franchi. En l'année 1700, Mary Astell, toujours prudente et conservant l'anonymat afin disait-elle « de ne pas tomber dans un guêpier¹ », fit paraître un nouveau plaidoyer qui défendait plus particulièrement la cause des femmes mariées. Le titre en était : « Réflexions sur le mariage »², et le souci principal de l'auteur y était encore de dénoncer l'ignorance et l'apathie intellectuelle de la plupart de ces femmes. Elle pose en principe que le fait de devoir obéissance à leurs époux n'implique nullement la « dégradation » dans laquelle on les laisse tomber : « J'ignore, dit-elle, si oui ou non, l'on permet aux femmes d'avoir une âme... mais pourquoi les hommes souffrent-ils que les femmes restent ces créa-

1. « To avoid an Horner's nest. » *Reflections upon Marriage*, Préface, p. 1.

2. *Reflections upon marriage*, Mary Astell, London, 1700. Publié de nouveau 1705 et 1706.

tures vaines et insignifiantes qu'elles ont toujours eu la réputation d'être¹ ».

C'est le divorce du Duc et de la Duchesse de Mazarin qui avait incité Mary Astell à écrire ce plaidoyer. Elle commence par affirmer le caractère noble et sacré du mariage : l'homme ne doit pas se marier uniquement pour la fortune, la beauté ou l'esprit de celle qu'il a choisie, et la femme ne doit pas considérer le mariage comme « l'accomplissement de tous ses vœux² » et oublier les devoirs sérieux qu'il implique.

Puis elle demande aux hommes un peu plus de respect et de bienveillance envers leurs épouses : « Les femmes doivent être traitées avec respect, puisqu'une certaine Déférence et des marques de Respect composent leur unique sauvegarde, leur seul Privilège³ ».

Elle montre ensuite ce qu'a d'arbitraire le contrat de mariage qui fait de la femme une esclave car la volonté du mari est absolue, et « Bien que l'on haïsse le despotisme sur le Trône, Milton lui-même ne réclamerait pas la liberté de ces pauvres femmes esclaves⁴ » ajoute-t-elle avec amertume.

Mais Mary Astell, emportée un instant par l'indignation, reprend un ton plus pacifique et revient à la question Instruction. « Une femme, dit-elle, ne saurait jamais avoir un sens trop exact de l'Honneur⁵ » ; et à cet effet, une culture intelligente développera et formera son esprit, l'aidera à vivre honnêtement au lieu de devenir une coquette écervelée. Selon elle, une femme sans éducation est aussi faible qu'un enfant,

1. « I know not whether or no women are allowed to have souls... but why should men suffer Women to remain such vain and insignificant creatures as they have hitherto been reckon'd of ? » *Reflections*, p. 51.

2. « The completion of all her hopes. », p. 53.

3. « Women must be treated with respect, since a little ceremony and outside Respect is all their guard, all their privilege. », p. 23.

4. « How much so ever Arbitrary Power may be disliked on a Throne, not Milton himself would cry up Liberty to poor Female Slaves. » p. 27.

5. « A woman can never have too nice a sense of Honor. » p. 78.

à la merci des flatteries et des embûches masculines. Ainsi, reprend-elle avec un nouvel enthousiasme, « La femme verra qu'un jour viendra où son sexe ne l'empêchera point de remplir les fonctions les plus élevées, d'obtenir les honneurs les plus grands¹. »

Mais, se reprenant une fois de plus, elle ajoute : « J'aime trop la Justice pour voir les femmes arriver à l'Usurpation² » ; et, comme pour se faire pardonner sa hardiesse, elle termine par cet aveu assez touchant : « Plaider la cause des opprimées et défendre les faibles me semblait-être une entreprise généreuse³. »

Pour les éditions de 1705 et 1706, Mary Astell a composé une longue préface dans laquelle elle modifie quelque peu son exposé, comme si ses premières remarques sur le despotisme conjugal lui semblaient trop timides. Elle affirme que les hommes n'ont aucun droit de « gouverner leurs femmes absolument et entièrement⁴ » ; et elle insiste sur la situation dangereuse dans laquelle se trouve généralement une femme non mariée ou veuve.

Les Revendications de Mary Astell sont curieuses par le mélange de timidité et d'audace qu'elles révèlent ; l'indignation et l'enthousiasme s'y trouvent constamment contre-balancés par la prudence et la modération. A vrai dire, elle se montrait fort courageuse, car elle était la première femme qui eût osé braver la Tradition ; si elle craignait parfois d'aller trop loin, c'était plutôt de peur de compromettre la cause féministe par un excès de franchise.

Le style de Mary Astell est conforme à sa pensée : chaleureux, parfois emporté, parfois plein de verve, mais gâté çà et là par la répétition, l'emphase et la lour-

1. « She will discern a time when her sex shall be no bar to the best Employment, the highest honor. » p. 85.

2. « I love Justice too much to wish success to usurpation », p. 90.

3. To plead for the oppressed and to defend the weak seemed to me a generous undertaking » p. 91.

4. « To govern absolutely and entirely » Preface to 1706 edition.

deur ; toujours coloré, il traduit fidèlement la sincérité de ses convictions et de ses aspirations.

Ces premières tentatives de féminisme eurent une bien faible, répercussion sur l'opinion publique en général. La « Proposition sérieuse aux Dames » eut un assez grand nombre de lecteurs, mais peu de partisans. Evelyn la mentionne en 1697 dans son « Numismata ». Mais ce qui importait en somme était de « faire sensation » afin de forcer l'attention de quelques esprits observateurs et pénétrants. Et Mary Astell y réussit : elle fut censurée ou applaudie par quelques-uns des plus grands penseurs de son temps.

Son projet de « Collège pour Dames » entre autres fut combattu par l'évêque Burnet qui n'en approuvait point le caractère monastique, et qui dissuada une grande dame — très probablement la princesse Anne de Danemark — d'offrir à Mary Astell dix mille livres pour la fondation d'un semblable établissement.

Swift.

A deux reprises *Swift* la malmena dans le *Tatler*. Dans le numéro de juin 1709 qui rappelle certains contes de Boccace il imagine qu'un jeune fat de ses amis, Rake, va visiter un « établissement de dames platonicien¹ » où les hommes ne sont généralement point admis. En prenant la directrice, Madonella, par la flatterie, et en simulant une grande admiration pour ses idées platoniques, il arrive à s'y faire recevoir une seconde fois avec plusieurs de ses amis, et en peu de temps les chastes pensionnaires oublient leurs belles théories dans les bras des envahisseurs !

Dans un autre article en septembre de la même année *Swift* revient à la charge contre le projet de Collège de Mary Astell en décrivant, sur un ton satirique,

1. *Platonick's Nunnery* », *Swift*, *The Tatler*, June 1709.

la fondation d'un « Collège pour jeunes personnes où au lieu de ciseaux, aiguilles, canevas, les plumes, compas, quarts de cercle, livres, manuscrits, le grec, le latin et l'hébreu doivent prendre tout leur temps¹ », et où, en guise de récréation, elle se livrent aux exercices militaires. Cette seconde attaque était moins pernicieuse que la première qui pouvait porter atteinte à la réputation même de la femme très vertueuse que fut Mary Astell.

Les comédies contemporaines ne l'épargnèrent pas non plus : Mrs. Centlivre la dépeint dans « La table de basset² » sous les traits d'une femme savante, d'un « philosophe féminin » ; et Cibber, dans « Le Refus³ » fait la satire du caractère de Mary Astell que personifie Lady Wrangle éprise de raisonnement et d'argumentation.

Lady Mary Wortley Montagu.

Lady Mary Wortley Montagu, que Mary Astell admirait et considérait comme l'exemple parfait du génie féminin, ne partageait point les idées avancées de cette dernière sur la question féministe. Son œuvre littéraire — un certain nombre de poèmes satiriques et une volumineuse correspondance qui dura une cinquantaine d'années⁴ — contribua certainement à rehausser la valeur intellectuelle des femmes ; Pope avait pour elle une grande admiration qui plus tard se transforma en une violente inimitié. D'après ces lettres qui traitent d'une infinité de sujets nous voyons que Lady Mary était, elle aussi, en faveur d'une meilleure instruction pour les femmes : « Je trouve que c'est une injustice extrême de me voir refuser la jouis-

1. « A College for young ladies where instead of scissors, needles, samplers : Pens, compasses, quadrants, Books, Manuscripts, Greek, Latin and Hebreu are to take up their whole time. » Swift, Tatler, september 1709

2. « The Bassett Table. » by Susannah Centlivre.

3. « The Refusal » by Cibber, 1721.

4. Mary Astell écrivit une préface élogieuse à son premier volume de « Lettres d'Europe, Asie et Afrique », paru en 1763.

sance de ma salle d'études, et de penser que les études qui élèvent l'âme d'un homme sont nuisibles à celle d'une femme¹, » écrivait-elle un jour à sa fille, la comtesse de Bute. Cette instruction aura, selon elle, deux résultats excellents : celui de procurer aux femmes une distraction intelligente et raffinée, et de contribuer à leur bonheur et à leur amélioration morale : « L'instruction est nécessaire au bonheur des femmes, et l'ignorance est généralement à la base de leurs erreurs de moralité et de conduite². » Elle écrivait encore plus tard : « L'ignorance, tout autant que l'oisiveté, est la forteresse du vice, et à vrai dire, lui donne généralement naissance³ » et encore : « L'instruction, si elle en a vraiment le goût, lui donnera non seulement du contentement, mais du bonheur⁴. »

Mais la femme ne doit pas faire étalage de cette instruction, et doit au contraire la dissimuler adroitement ; car, chez Lady Mary, au sentiment de modestie basée sur la traditionnelle subordination de la femme se mêlait une prudence instinctive dûe à sa connaissance exacte de la société de son temps. Selon elle, l'homme est l'être supérieur avec lequel la femme ne doit point chercher à rivaliser : « Je ne suis pas en train de réclamer l'égalité des sexes. Je ne mets point en doute le fait que Dieu et la nature nous ont placées à un rang inférieur ; nous sommes à un degré inférieur de la création, nous devons obéissance et soumission au sexe supérieur, et toute femme qui permet à sa vanité ou à sa sottise de nier ce fait, se révolte contre la loi du Créateur,

1. « I think it the highest injustice to be debarred the entertainment of my closet, and that the same studies, which raise the character of a man, should hurt that of a woman ! » Lady Mary Wortley Montagu, *Letters and Works*, Richard Bentley, London, 1837, vol. III, p. 31.

2. « ... Learning is necessary to the happiness of women, and ignorance the common foundation of their errors, both in morals and conduct. » vol. II, p. 429.

3. « Ignorance is as much the fountain of vice as idleness, and indeed generally produces it ». vol. III, p. 4.

4. « Learning, if she has a real taste for it, will not only make her contented, but happy in it. » p. 143, vol. III. Lady Mary fait allusion ici à la fille de la Comtesse de Bute.

et l'ordre indiscutable de la nature¹, » écrivait-elle en 1710 à l'Évêque de Salisbury. Elle savait qu'aux yeux de la société « Il n'y a guère au monde de caractère plus méprisable ou plus sujet au ridicule universel que celui d'une femme instruite : ces derniers mots impliquent, au sens courant, une personne bavarde, impertinente, suffisante et vaniteuse². » Aussi, lorsqu'elle écrivait à la Comtesse de Bute au sujet de l'instruction à donner à sa fille, elle lui recommandait « de dissimuler l'instruction qu'elle peut acquérir avec autant de soin qu'elle dissimulerait le fait d'être bossue ou boîteuse³... » Et dans une autre lettre, elle écrivait : « Enseignez à vos filles à ne pas attendre ou désirer de compliments sur leur instruction. C'est à leurs frères de briller, et elles doivent se contenter de rendre leur vie plus agréable par l'étude⁴. »

Nous voyons que Lady Mary n'avait aucune des tendances féministes de Mary Astell, et que, tout en réclamant pour la femme une instruction solide, elle restait fidèle à la Tradition qui maintenait cette dernière dans l'infériorité. Toutefois, nous ne relevons dans sa Correspondance aucune allusion désapprobatrice à l'égard de Mary Astell avec laquelle elle eut toujours des rapports sympathiques.

Defoë.

L'auteur de « Proposition sérieuse aux Dames »

1. « I am not now arguing for an equality of the two sexes. I do not doubt but that God and nature have thrown us into an inferior rank ; we are a lower part of the creation, we owe obedience and submission to the superior sex, and any woman who suffers her vanity and folly to deny this, rebels against the law of the Creator, and indisputable order of Nature. » Id. vol. I, p. 158.

2. « There is hardly a character in the world more despicable, or more liable to universal ridicule, than that of a learned woman : those words imply, according to the received sense, a talking, impertinent, vain, and conceited creature. » Id. vol. I, p. 158.

3. « The second caution to be given her... is to conceal what ever learning she attains, with as much solicitude as she would hide crookedness or lameness. Id. » vol. III p. 45.

4. « ... Teach them not to expect or desire any applause from it. Let their brothers shine, and let them content themselves with making their lives happier by it. » Id., vol. III, p. 4.

trouva cependant des admirateurs et des partisans tels que *Defoë* qui exprima l'estime qu'il éprouvait pour Mary Astell dans son opuscule « Essai sur des Projets » publié en 1697. Dans la Préface *Defoë* mentionne un court ouvrage écrit par une femme « Conseil aux Dames¹ », et bien que cela n'en soit pas le titre exact, il est hors de doute qu'il fait allusion à « Proposition sérieuse aux Dames » de Mary Astell. Il nous assure qu'il n'emprunte par ses idées sur l'éducation des femmes à ce petit Traité, mais qu'il les avait déjà conçues bien avant 1694. Toujours est-il que son projet d'une « Académie pour Femmes » offre bien des points de ressemblance avec le « Collège » de Mary Astell, et qu'il insiste, comme cette dernière, sur l'influence bienfaisante que peut avoir une bonne instruction sur le caractère moral de la femme.

Après avoir affirmé que les facultés intellectuelles de la femme sont pour le moins égales à celles de l'homme, *Defoë* déplore l'ignorance dans laquelle on la maintient en ne lui enseignant, durant sa jeunesse, qu'à « broder, coudre et faire des babioles². »

Puis il expose son projet d'« Académie pour femmes », quelque peu différent du Monastère de Mary Astell qu'il trouve trop austère : « Mon Académie, dit-il, différerait peu des Ecoles publiques de garçons, quant à l'Instruction que l'on y donnerait³. »

Quant aux règles disciplinaires qu'il serait nécessaire d'établir, on les ferait observer, non pas au moyen d'espionnage et de surveillance trop zélée, mais en faisant appel au sentiment de l'Honneur et de la Vertu des jeunes pensionnaires⁴. Ceci montre que *Defoë*

1. « Advice to the Ladies. »

2. « To Stitch and Sow or make Bawbles ». An Essay upon Projects, London 1697, p. 282 (An academy for women).

3. « My Academy should differ but little from Publick Schools, for Learning. » p. 286.

4. L'Académie ne devait posséder qu'une seule entrée, afin de rendre toute intrigue amoureuse difficile et dangereuse !

désirait, au moyen d'une éducation intelligente et bienveillante, développer chez la femme le sens moral, et faire d'elle un être non seulement instruit, mais raisonnable et digne de respect.

Toute l'étude exprime d'ailleurs l'idée très élevée que Defoë se faisait de la femme : « Une femme bien élevée et bien instruite, dit-il, ayant en plus l'ornement d'autres qualités comme un esprit cultivé et la Bienséance, est une Créature sans égale¹. » Et plus encore que l'étude de la musique et de la danse, du français et de l'italien, de l'histoire, de la conversation, il recommande aux femmes la culture de leur jugement². Emporté par l'indignation, il s'écrie : « Si nous prenons soin de dresser un bon cheval, pourquoi n'en faisons-nous pas autant des femmes³ ? » Il termine en insistant sur ce qu'il considère être le rôle véritable de la femme mariée : « Les femmes ne sont pas faites pour être uniquement les Intendantes de nos maisons, des Cuisinières et des Esclaves... Je voudrais que les hommes fassent d'elles leurs Compagnes et à cet effet leur donnent une éducation convenable⁴. »

Ainsi donc, environ deux cents ans avant la fondation de Girton et de Newnham, avaient été conçus en Angleterre deux projets de « Collège » et d' « Académie pour femmes ». Defoë désirait voir fonder une Académie par comté et dix au moins à Londres même. Mais l'opinion publique n'était pas prête à accueillir favorablement de telles innovations qui semblaient brusquer la marche du progrès. Néanmoins, l'idée d'améliorer la condition de la femme avait germé, et durant

1. « A Woman well bred and well Taught, furnished with additional accomplishments of Knowledge and Behaviour, is a creature without Comparison. » p. 294.

2. « Cultivate their understanding. » p. 293.

3. « If we take care to breed up a good horse, why not a woman ? » p. 298.

4. « Women are not meant to be only Stewards of our Houses, Cooks and Slaves... I wou'd have men take them for Companions, and Educate them to be fit for it », p. 302.

tout le XVIII^e siècle la littérature anglaise nous offre les témoignages de deux courants contraires : le courant conservateur qui continuait à condamner l'affranchissement de la femme, et le courant progressiste qui désirait la voir traiter avec plus de respect et de justice.

Avant d'étudier quelques-uns de ces témoignages et quitter définitivement Mary Astell nous voulons signaler Lady Masham, qui fut l'amie de Locke, puis deux autres protestations féminines que nous croyons devoir rapprocher, car elles présentent une analogie curieuse.

Lady Masham.

Lady Masham, qui vécut de 1658 à 1708 et confia l'éducation de son fils Francis à John Locke, était une femme très instruite, et c'est à elle qu'il faisait allusion lorsque Locke écrivit : « Il y a des femmes qui portent tant d'intérêt à leurs chers petits qu'elles se montrent étrangement audacieuses, et qu'elles osent consulter leur propre raison pour l'éducation de leurs enfants, plutôt que de compter uniquement sur l'usage reçu¹. » Elle avait étudié avec lui la théologie et la philosophie. En 1705, Lady Masham publia : « Réflexions sur la vie vertueuse ou chrétienne². » Nous y voyons déjà l'idée maîtresse de la « Revendication » de M. Wollstonecraft : se laisser guider par la Raison plutôt que par les préjugés sociaux. Elle y insiste sur la nécessité absolue d'instruire les femmes dont l'ignorance ne peut être que pernicieuse : « Les jeunes filles, entre un père inintelligent et une mère ignorante, sont généralement élevées de telle façon que les opinions traditionnelles les guident durant toute leur vie au lieu de leur Raison³. »

1. Voir « Locke's Familiar Letters ».

2. Occasional Thoughts in reference to a Vertuous or Christian Life. Lady Masham, London, 1705.

3. « Girls, betwixt silly fathers and ignorant mothers are generally so brought up that traditionary opinions guide them all their lives long instead of Reason. » Occasional Thoughts, p. 193.

Elle admet que les hommes n'aiment point les femmes instruites, mais ces dernières devraient toutefois connaître quelques langues étrangères et certaines sciences afin de pouvoir commencer à instruire leurs enfants, car elle préfère que les parents élèvent eux-mêmes leurs enfants au lieu de les confier à des tuteurs ou des gouvernantes.

Ainsi que M. Wollstonecraft, Lady Masham affirme qu'un progrès dans l'éducation des femmes améliorera les rapports conjugaux ; si les hommes et les femmes écoutaient la voix de la Raison il existerait une plus grande moralité dans le mariage ; et si une femme mariée est malheureuse par la faute de son mari, au lieu de ne penser qu'à son chagrin, elle devrait s'intéresser à l'éducation de ses enfants, et trouver un dérivatif à sa peine dans l'étude, et l'enrichissement de son propre esprit.

Nous passons maintenant aux deux autres protestations, signées par des femmes, qui eurent un certain retentissement lors de leur publication.

Essai.

La première fut attribuée pendant longtemps à Mary Astell et parut en 1696 sous le titre : « Essai en défense du sexe féminin — Par une Dame¹. A sa publication beaucoup pensèrent que Mary Astell en était l'auteur, mais il n'y avait aucune preuve certaine à ce sujet, et de nos jours il est à peu près établi que cet ouvrage a été écrit par Mrs. Drake, grâce aux recherches faites par le P^r A. A. Upham.

Dans les numéros d'avril et de mai, 1891, du « Journal d'Éducation », où Karl D. Bülbring fait une étude sur Mary Astell, il s'étonne que le Dictionnaire de Biographie nationale ne mentionne point, parmi les œu-

1. « An Essay in Defence of the Female sex », in a Letter to a Lady, written by a Lady. » London, A. Roper and Wilkinson, and C. Clavel, 1696.

vres de cette dernière, « l'Essai en défense du sexe féminin », car il est persuadé qu'elle en est l'auteur. Après lui, la critique littéraire se soucia peu de contrôler ce fait jusqu'au jour où en 1913, le P^r Upham, à un congrès de l'Association des langues modernes, exposa les raisons pour lesquelles il refusait d'admettre que Mary Astell était l'auteur de l'Essai. Son argument était que le caractère et le ton de cet Essai sont en complet désaccord avec le reste de l'œuvre de Mary Astell. Il y voit plutôt une sorte de jeu d'esprit à l'instar des Essais assez fréquemment publiés en France à la même époque ; et en effet l'Essai en défense du sexe féminin de 1696 a bien des points de ressemblance avec les Essais de Mlle de Gournay de 1641, et de Poullain de la Barre en 1673¹.

Quant au ton du livre, il ne rappelle en rien les œuvres de Mary Astell toutes plus ou moins empreintes de gravité religieuse et témoignant d'un souci de modération. Ici, on sent plutôt le désir de faire de l'esprit et de frapper le lecteur par la hardiesse et l'inattendu des réflexions. De plus, en 1695 et 1696, Mary Astell devait être occupée à écrire la seconde partie de la « Proposition sérieuse aux Dames » qui devait paraître en 1697, et il semble à peu près impossible qu'elle ait pu exécuter à la même époque un ouvrage conçu dans un tout autre esprit.

D'ailleurs, dans la Dédicace adressée à la princesse Anne de Danemark, l'auteur appelle son ouvrage son « premier né », ce qui prouve qu'elle n'avait rien écrit avant 1696, alors que la première publication de Mary Astell date de 1694. Enfin, dans l'étude de Miss F. Smith sur Mary Astell nous lisons (Appendice : Pamphlet attribué à Mary Astell) :

« Dans un Catalogue de E. Curll, libraire à Newcastle, contenant des titres de publications et de livres

1. Voir Appendice I.

d'occasion vendus après 1741, est inscrit un exemplaire de « The Defence of the Female Sex » (1696) écrite par Mrs. Judith Drake, probablement la sœur du Dr James Drake, qui s'occupa de faire publier l'ouvrage¹. Nous trouvons confirmation de ceci dans l'exemplaire qui se trouve au British Museum (Publié par A. Roper et E. Wilkinson, at the Black Boy, et R. Clavel at the Peacock, in Fleet Street 1696) car à côté des mots « Par une Dame » est écrit au crayon « Par Mrs. Drake ».

L'Essai fut en effet publié à Newcastle en même temps qu'à Londres et l'édition de Newcastle portait l'indication suivante : « Par une Dame — Londres — Publié par C. Hitch dans Paternoster Row et R. Akenhead Jeune au Globe, en face de Bridge End Coffee House, Newcastle.

Quoi qu'il en soit, l'Essai est intéressant parce qu'il attaque l'idée traditionnelle de la supériorité masculine, et amusant par le tour spirituel et sarcastique de certains passages.

L'auteur affirme tout d'abord que la femme a été créée pour être la compagne de l'homme et que dans les âmes il n'y a point de distinction de sexe. Elle montre que plus une société est primitive, plus il y a d'égalité entre les deux sexes, et donne comme preuve que les campagnards sont bien plus égaux entre eux que les habitants des villes.

Elle admet que la constitution physique des femmes prouve qu'elles ne peuvent supporter la fatigue, mais « la vivacité de notre Esprit, la promptitude de notre Imagination (que même nos adversaires reconnaissent) démontrent que nous étions surtout destinées à penser, et à exercer notre jugement². » D'ailleurs, ajoute-t-elle, les hommes

1. Dr James Drake composa un poème et écrivit une lettre de louange qu'il ajouta à la Préface de l'Auteur.

2. « The Vivacity of our wits, and Readiness of our Invention (which are confessed even by our Adversaries) demonstrate that we were chiefly intended for thought, and the Exercise of the Mind. » *An Essay in Defence of the Female Sex.* » By a Lady, London, 3rd edition, 1697, p. 18.

maintiennent les femmes dans l'ignorance, non seulement par tyrannie, mais parce qu'ils redoutent leurs talents et leur esprit !

Puis, avec beaucoup d'entrain, l'auteur critique l'étude des classiques et des langues mortes qui rend les hommes pédants et fait des « savants superstitieux, fanatiques et entichés du Passé¹. » Elle déclare que la connaissance des sciences et des langues modernes est aussi importante que celle du grec et du latin, et que de judicieuses lectures d'auteurs anglais sont excellentes pour développer et mûrir le jugement.

En quelques pages mordantes et fort colorées, elle dépeint deux types d'hommes stupides qui, selon elle, ne sont nullement supérieurs à une femme sans éducation : « le stupide instruit, et le stupide qui ne l'est plus². » c'est-à-dire le pédant à l'intelligence rétrécie par la vanité, et le gentilhomme campagnard qui a oublié ce qu'il avait appris pour s'adonner uniquement à la chasse, à la bonne chère et à la boisson. Chez ces deux types d'hommes, l'éducation a été gaspillée, et l'auteur termine son étude par l'examen des défauts que l'on reproche généralement aux femmes : « Vanité, impertinence, envie, dissimulation, inconstance, etc.³ », s'appliquant à démontrer que chacun de ces travers peut être imputé avec tout autant de justesse au sexe fort.

Il y avait là quelque chose de nouveau et d'intéressant, non seulement dans la hardiesse de cet esprit féminin attaquant le culte du classicisme, mais aussi dans l'assertion qu'un homme mal instruit ne vaut pas davantage qu'une femme ignorante. Grâce à cet argument, l'auteur redonnait confiance aux femmes, et aplanissait en quelque sorte les difficultés fictives qui entravaient l'égalité intellectuelle des deux sexes.

1. « Superstitious, bigotted Idolaters of time past », p. 29.

2. « The Learned, and Unlearned Blockhead », p. 35.

3. « Vanity, Impertinence, Enviousness, Dissimulation, Inconstancy », Id., p. 60.

Sophia.

La seconde protestation féminine que nous avons à signaler parut bien plus tard, en 1739 sous le titre : « *La femme n'est pas inférieure à l'homme* », par Sophia, personne de qualité¹. » On n'a pu établir l'identité de Sophia mais on a supposé que c'était Lady Mary Wortley Montagu. Cet écrit est conçu dans un esprit bien plus intransigeant que les précédents : on voit que quarante années d'intervalle ont donné de l'assurance aux revendications féminines ; le style est souvent ironique et, en huit chapitres et une conclusion, l'auteur s'applique à établir solidement l'égalité complète des deux sexes.

Elle commence par une boutade assez piquante : « Nous (les femmes) sommes douées de raison grâce à laquelle nous voyons que les hommes ne sont que des brutes². »

Puis elle démontre que la femme est indispensable au bonheur et au bien-être de l'homme (l'homme par exemple, ne peut se passer de garde-malade !) ; que le cerveau féminin est semblable à celui de l'homme ; — que les hommes ne sont pas mieux qualifiés que les femmes pour gouverner ; — que les femmes peuvent prétendre aux emplois publics (les Reines n'ont-elles pas su tenir le sceptre, aussi bien que les Rois ?) ; — qu'elles conçoivent l'art de la Rhétorique mieux que les hommes, et semblent faites pour enseigner, ou pratiquer la médecine ; — qu'elles peuvent embrasser la carrière militaire tout aussi bien que les hommes ; — que ces derniers sont parfois aussi craintifs qu'elles et que d'ailleurs la crainte peut disparaître au moyen de l'éducation (voir Boadicée, Jeanne d'Arc. etc.) ; — que l'âme de la femme est aussi belle que celle de l'homme,

1. « *Woman not inferior to Man.* » by Sophia, a person of quality, London, Hawkins, 1734.

2. « *We have reason, and thanks to it we see that men are mere brutes.* » *Woman not inferior...* p. 2.

que son corps est plus beau : donc, qu'elle doit être traitée avec autant de justice et de respect que l'homme !

Nous sommes déjà loin du plaidoyer modéré de Mary Astell : convaincue ou non, Sophia allait trop vite dans ses réclamations, et il semble à peu près certain qu'elle fit peu d'impression sur la société cultivée. Néanmoins la question de la condition de la femme intéressait de plus en plus l'élite intellectuelle qui se divisa tout naturellement en deux camps opposés.

Les uns, représentant le courant conservateur, n'admettaient point que la femme cherchât à modifier sa condition, et réprouvaient catégoriquement des tendances qui, selon eux, allaient transformer la femme et lui enlever tout son charme.

Lyttelton.

C'est ainsi que Lyttelton dans son « Conseil à une Dame¹, » en 1731, (la Dame en question était la Duchesse de Bedford) déclare qu'il va être sincère avec elle, car il plaint le beau sexe qui ne compte guère de vrais amis, et il tient à parler dans l'intérêt des femmes. Il lui montre le danger que courent ces dernières à vouloir quitter « la noble retraite de leur foyer² » pour suivre les hommes dans leur vie publique : « Laissez-nous, dit-il, l'ambition et la politique... Un seul souci doit toucher votre cœur, l'affaire principale de votre existence est l'Amour³ ». Il recommande même aux femmes de ne pas faire preuve de trop d'esprit, et si leur mari leur commande de tenir le sceptre du foyer, elles doivent mettre leur orgueil à sembler la servante de leur époux⁴. » On ne pouvait demander aux femmes plus d'humilité !

1. « Advice to a Lady », by George Baron Lyttelton, Chancellor of the Exchequer.

2. « A woman's noblest station is retreat. » Advice to a Lady, vers 52.

3. « 'Tis ours in senates or in courts to shine...

... One only care your gentle breasts should move,

Th'important business of your life is love. » Advice, vers 56-59-60.

4. « The Household Sceptre if he bids you bear

Make it your pride his servant to appear. » Id. vers 119-120.

Pope.

Le satirique mordant que fut Pope, malgré la sincère admiration qu'il éprouvait pour certaines femmes de talent comme Lady Mary Wortley Montagu, ne perdit jamais l'occasion de médire du beau sexe. Même dans son *Épître à Lady Mary*, dans laquelle il vante l'intelligence et la culture féminines, il emploie le ton plaisant et railleur pour prouver que, puisque c'est une femme qui goûta la première au fruit de l'Arbre de Science, les femmes ont le premier droit à l'instruction, d'après la loi du « premier possesseur » ! Et dans son « *Épître à une Dame sur différents caractères de femmes* » écrit en 1735, il se montre caustique et injuste. Selon lui, deux passions partagent l'âme féminine :

« L'amour du plaisir et l'amour du pouvoir », et « Elles recherchent ce dernier pour ne pas perdre le premier » ; il affirme que :

« La plupart des femmes n'ont aucun caractère¹ ». Il dépeint quelques types féminins comme celui de la Coquette, de l'Ambitieuse, de la Cruelle, de la Sotte, laissant dans l'ombre, intentionnellement, les types qui ont un semblant de vertu ! Il va même jusqu'à affirmer que :

« Toute femme, dans son cœur, est une libertine², » qui ne se soucie nullement de la paix ou du bonheur domestique, mais recherche constamment son propre plaisir ; et il termine sur cette boutade :

« Et pourtant, croyez-moi, bonne ou mauvaise

La femme n'est tout au plus qu'une contradiction³. »

Évidemment nous devons envisager ceci plutôt comme un trait satirique de l'esprit malicieux qu'était Pope que comme une profession de foi bien arrêtée ;

1. « The love of pleasure and the love of sway », *Epistle to a lady* vers 210.

« They seek the second not to lose the first », vers 214.

« Most women have no character at all », vers 2.

2. « But every woman is at heart a rake », vers 216.

3. « And yet, believe me, good, as well as ill,
Woman's at best a contradiction still. », vers 269-270.

toutefois il importe d'en tenir compte, d'abord comme témoignage de la mésestime qu'encourageaient encore les femmes de cette époque, ensuite comme œuvre capable d'influencer l'opinion publique, étant donnée la célébrité dont jouissait l'auteur.

Lord Chesterfield.

Nous retrouvons les mêmes tendances « anti-féministes » dans les Lettres de Lord Chesterfield à son fils ; dans celle du 5 septembre 1748, il lui écrivait : « Les femmes ne sont que des enfants de grande taille, leur babil est divertissant, et elles ont parfois de l'esprit ; mais pour ce qui est du bon sens et d'un jugement solide, je n'en ai jamais connu une seule qui en possédât, ou qui pût raisonner ou agir logiquement vingt-quatre heures de suite¹. »

Il ajoutait que la passion les gouvernait, qu'il ne fallait jamais les consulter ou se fier à elles pour des questions sérieuses, qu'elles « gâtaient toujours les affaires² », et préféraient la flatterie à toute autre chose. Toutefois, il recommandait à son fils de ne point les négliger et de s'exercer à les séduire par une habile flatterie, afin d'obtenir par leur intermédiaire toutes sortes d'avantages à la Cour.

Selon Chesterfield, la femme n'était qu'un objet de plaisir et de luxe, partagé entre la vanité et l'amour³, mais qui pouvait parfois rendre de grands services aux hommes désireux d'être « du beau monde » et « d'être bien vus à la Cour⁴. » D'ailleurs, cette opinion était

1. « Women are only children of a larger growth, they have an entertaining tattle and sometimes wit ; but for solid reasoning good sense, I never in my life knew one that had it, or who reasoned or acted consequentially for four and twenty hours together. » Chesterfield's Letters to his Son edited by Bradshaw. Sonnenschen, London, 1892, vol. I, pp. 141-142.

2. « Always spoil business », Letters, p. 142.

3. « Women have but two passions, vanity and love... No adulation is too strong for them ; no assiduity too great... » Letters, Vol. I. p. 296.

4. « They absolutely stamp every man's character in the beau monde. » Letters, Vol. I, p. 143.

celles des hommes de sa condition, ainsi que nous pouvons le constater à maintes reprises dans certains articles du *Spectator*. L'aristocratie ne désirait nullement voir de changement dans la condition de la femme qui devait rester une créature séduisante, agréable, influente au besoin, mais rien de plus ; et le fait que la femme commençait à prendre conscience de sa valeur intellectuelle et cherchait à s'émanciper faisait tout au plus sourire avec scepticisme un Chesterfield et bien d'autres encore¹.

Fordyce.

Dans un tout autre esprit, pénétré de bienveillance et d'admiration pour la femme, James Fordyce, D. D. dans ses « *Sermons pour jeunes femmes*² » publiés avant 1766, se montrait également l'adversaire de l'émancipation féminine.

« Vous admettez vous-mêmes, leur dit-il, que la guerre, le commerce, la politique, les exercices corporels, la philosophie abstraite et toutes les sciences abstruses, sont plutôt le domaine de l'homme³. » Selon lui, leur influence devait se faire sentir uniquement par leur « humilité et leur modestie, la douceur de leurs charmes et de leur amour vertueux⁴. » Il insistait tout particulièrement sur l'importance que devaient avoir à leurs yeux les talents domestiques, et tout en leur concédant le droit de s'instruire et de cultiver leur esprit, il leur rappelait que leur place était avant tout au foyer.

Dans sa *Revendication*, Mary Wollstonecraft déclare qu'elle voudrait retirer les « *Sermons* » du Dr Fordyce de toutes les bibliothèques pour jeunes filles, car par ses

1. Horace Walpole appelle Mary Wollstonecraft « un serpent faisant de la philosophie ».

2. « *Sermons to young women.* » La date de la 1^{re} et 2^e édition se est incertaine ; la 3^e édition parut en 1766.

3. « You yourselves will allow that war, commerce, politics, exercises of strength and dexterity, abstract philosophy and all abstruser sciences are most properly the province of men. » *Sermons*, n^o 1.

4. « By meekness and modesty, soft attraction and virtuous love. » *Sermons*, n^o 13 and 14.

« préceptes trop suaves » il fait « dégénérer toute qualité humaine en douceur féminine et grâce artificielle¹. »

Gregory

Entre ces tendances nettement hostiles et celles qui favorisaient l'émancipation féminine, nous trouvons dans le « Legs d'un père à ses filles » du Docteur *Gregory* publié en 1774², un point de vue modéré et conciliateur. En lisant ces conseils touchants d'un homme âgé à des enfants qui n'avaient plus de mère, on remarque une fusion intéressante de tendances progressistes et de restrictions circonspectes — restrictions que Mary Wollstonecraft devait condamner dans ses Revendications et trouver dangereuses par leur excès de modération. « Je respecte son cœur, mais désapprouve entièrement son célèbre « Legs à ses Filles³ », écrivait-elle ; et plus loin encore : « J'entreprends cette critique avec respect et affection... mais je ne peux passer sous silence des arguments supportant si spécieusement des opinions qui à mon sens ont eu l'effet le plus nuisible sur la moralité et les mœurs des femmes⁴. »

Il déclare que le mariage ne doit pas être l'unique ambition de la femme, et en émettant l'opinion qu'il est préférable de rester célibataire et mener une vie active plutôt que d'être victime du despotisme conjugal, *Gregory* ouvrait la porte toute grande au principe de l'indépendance économique de la femme — principe qui allait marquer la seconde étape du mouvement féministe. Toutefois, il recommande aux femmes de

1. « His *mellifluous* precepts... melting every human quality into female sweetness and artificial grace. » A Vindication of the Rights of Woman, Mary Wollstonecraft, London, The Scott Library, p. 126.

2. « Legacy to his Daughters », 1774, London.

3. « I respect his heart, but entirely disapprove of his celebrated « Legacy to his Daughters. » A Vindication of the Rights of Woman p. 27.

4. « I enter on the task of criticism with affectionate respect... but I cannot silently pass over arguments that so speciously support opinions which, I think, have had the most baneful effect on the morals and manners of the female world. » p. 131.

pratiquer la religion avant tout autre chose, de se méfier du bel esprit, et de s'appliquer à l'étude de l'économie domestique : elles ne doivent pas oublier que leur place est surtout au foyer.

Collier.

L'idée de l'amélioration du sort de la femme ne manquait plus de défenseurs. Déjà Jeremy Collier, dans son « Aperçu du caractère profane et immoral du théâtre anglais¹ », publié en 1698, avait largement contribué à l'épurement des productions dramatiques dont la grossièreté perverse encourageait chez les hommes le mépris des femmes, et chez ces dernières un manque absolu de modestie et de pudeur. Deux des champions les plus enthousiastes de la cause féministe furent *Addison* et *Steele* qui se servirent du « *Spectator* », de 1711 à 1714, comme organe de propagande. Tous deux avaient nettement conscience de la nécessité d'une réforme catégorique dans la condition des femmes de leur époque.

Addison.

Addison, spirituellement moqueur, s'attacha surtout à critiquer les travers des coquettes, leur vanité, leur superficialité, l'insignifiance de leur bavardage. Il chercha à les rendre ridicules à leurs propres yeux en faisant ressortir la sottise de leur amour immodéré de la toilette, comme dans le numéro 10 où il écrit : « Le cabinet de toilette est le lieu principal de leurs affaires, et le choix de leur coiffure, l'occupation la plus importante de leur existence² » ou encore dans le numéro 15 où nous voyons que leur conversation n'a souvent d'autre sujet que le choix d'une robe ou d'un jupon. Dans le numéro 247, il raille ce qu'il appelle les « orateurs féminins³ » dont l'éloquence prend la forme de propos

1. « Short view of the Profaneness and Immorality of the English stage. J. Collier, London, 1698.

2. « The Toilet is their great Scene of Business and the right adjusting of their Hair the principal employment of their Lives. » *Spectator*, n° 10.

3. « Female orators. » *Spect.*, n° 247.

querelleurs, de médisance, de commérage, de coquetterie. Toutefois, ce persiflage n'arrivait pas à masquer le désir très sincère qu'éprouvait Addison d'être utile au beau sexe en le rendant plus digne de considération ; c'est ainsi qu'il écrit dans le numéro 92, où il promet à ses lectrices un choix de livres profitables : « Je me flatte de voir le beau sexe s'améliorer de jour en jour, grâce à mes efforts dans ce sens¹. » Et dans le numéro 434, il termine le récit d'une lutte imaginaire entre la « République des Femmes » et un État d'Hommes voisin par ces mots : « Les deux Républiques n'en firent plus qu'une, et celle-ci devint l'État le plus prospère et le plus poli de la contrée où elle se trouvait² ». Il montrait ainsi les avantages qui pouvaient résulter de la coopération entre les deux sexes, au point de vue administratif et social.

Steele.

Chez *Steele*, la note est différente, plus indulgente et plus sérieuse ; il se fait l'avocat plutôt que le juge ; il considère les femmes comme des « créatures raisonnables » et s'efforce de « bannir cette coutume Mahométane qui a trop longtemps existé même dans cette Ile, de traiter les femmes comme si elles n'avaient point d'âme³. » Il les exhorte avec bienveillance à la Vertu ; il condamne le manque d'éducation solide dont souffrent la plupart des jeunes filles, et le peu d'importance que l'on attache à la formation de leur caractère moral : « J'espère, dit-il, que si l'on étudie ce sujet, on s'occupera dorénavant d'élever les femmes, dès leur

1. « I flatter myself that I see the Sex daily improving by these my speculations. » Spect., n° 92.

2. « The two Republics incorporated with one another, and became the most Flourishing and Polite Government in the Part of the World which they Inhabited. » Spectator, n° 434.

3. « As reasonable Creatures, and endeavouring to banish that Mahometan Custom which has too much prevailed even in this Island, of treating women as if they had no souls. » Spect. n° 53.

enfance, en vue de leur condition future dans la société¹. »

Dans le *Tatler* il déplore maintes fois « la méthode désordonnée et inexplicable de l'éducation des filles² », et la paresse et l'oisiveté dans laquelle vivent la plupart des femmes (n° 248). Il voudrait voir modifier également le contrat de mariage en faveur de la femme qui devrait toujours être garantie de la misère par un douaire du mari. (*Tatler*, n°s 139 et 199.)

Comme *Jeremy Collier*, il réproouve le théâtre licencieux qui ne peut que les corrompre : « Une Dame en particulier remarque qu'il règne une telle légèreté dans l'esprit du beau sexe, que les femmes ne vont généralement voir jouer que des pièces inconvenantes³. »

Il explique aux femmes qu'il est en leur pouvoir de combattre l'immoralité ambiante et qu'il leur incombe d'exercer une influence salubre sur la société en général : « J'ai fait depuis longtemps l'expérience que chez les hommes qui recherchent les femmes riches, les principes les plus relâchés et la conduite la plus dissolue font tout plier devant eux⁴. » Aussi voudrait-il « ouvrir les yeux des femmes, et ce faisant, rendre service... à tous ceux qui sont pères, époux ou frères de ces dernières⁵. »

Enfin, de même qu'*Addison*, *Steele* s'occupe sérieusement d'une « Bibliothèque pour Dames » et les guide dans le choix de leurs lectures : dans le numéro 140 du *Spectator*, il transcrit la lettre d'une de ses lectrices qui le prie, au nom de l'intérêt qu'il porte à

1. « I am in Hopes, if this subject be well pursued, women will here after from their Infancy be treated with an Eye to their future state in the world. » *Spect.*, n° 274.

2. « An unaccountable wild method in the Education of girls. » *Tatler*, n° 61.

3. « A lady in particular observes, that there is a such a Levity in the minds of her own Sex, that they seldom attend anything but Impertinences. » *Spect.*, n° 208.

4. « I found by long Experience that the loosest Principles and most abandoned Behaviour, carried all before them in Pretensions to women of Fortune. » *Spect.*, n° 154.

5. « Opening fair Eyes, and lay an obligation upon all... who are Fathers Husbands, or Brothers to Females. » *Spect.*, n° 154.

l'instruction des femmes, de bien vouloir lui recommander un ou plusieurs auteurs à étudier¹.

Sans aucun doute, le *Spectator*, conçu principalement dans un but humanitaire, influença fortement l'opinion publique ; présentée sous une forme vivante, attrayante, à la portée de tous les esprits, la question de la condition de la femme devenait pour ainsi dire une question d'actualité forçant le public à réfléchir et à discuter. Grâce à ces articles malicieux ou tendrement réprobateurs, lus et commentés par un public nombreux, Addison et Steele firent œuvre de vulgarisation : ils propageaient l'idée d'une cause féministe qui devait trouver d'autres champions parmi les romanciers de l'époque.

Richardson.

Dans « *Pamela* » (1740) et dans « *Clarissa* » (1748), Richardson cherche à attendrir le public sur le sort de deux jeunes filles vertueuses. La première, *Pamela*, d'humble condition, résiste à la tentation de devenir la maîtresse de l'homme qu'elle sert ; elle épouse cet homme par la suite, et, grâce à sa vertu, elle finit par le détourner d'une vie de débauche.

La deuxième, *Clarissa*, jeune fille riche, est séduite par le libertin *Lovelace*, refuse de l'épouser et meurt de désespoir. Dans les deux romans, Richardson a exagéré à dessein les qualités d'innocence et de modestie de ses héroïnes, afin de réagir contre le goût du jour, et dépeindre de nobles caractères féminins au lieu des coquettes corrompues auxquelles le public était habitué. Ce sentimentalisme excessif avait l'inconvénient de rendre ses héroïnes peu naturelles, et de laisser le lecteur quelque peu sceptique. Néanmoins le contraste était saisissant, et l'heure opportune pour placer sur les yeux du public des verres grossissants lui montrant

1. Voir *Spectator*, n° 140.

que les hommes étaient loin d'être aussi vertueux et les femmes aussi perverses qu'on se plaisait à l'imaginer.

Fielding.

Dans certains passages de « Tom Jones » (1749) Fielding fait nettement ressortir l'intérêt que suscitait alors la question de l'instruction des femmes, et de leur condition sociale.

C'est d'abord un dialogue amusant entre le Squire Western, brave homme à l'esprit borné et rétrograde, et sa sœur, Miss Western, à qui une culture variée et une existence mouvementée ont donné des tendances libérales et indépendantes :

Squire Western : « Vous savez que je n'aime point vous entendre parler politique ; cela nous regarde, nous, et les jupons n'ont rien à y voir.

Miss Western : « Votre corps et non votre cerveau, est plus robuste que le nôtre. Croyez-moi, il est heureux pour vous que vous puissiez nous battre : autrement — telle est la supériorité de notre intelligence — nous ferions de vous tous ce que sont déjà les êtres courageux, sages, spirituels et raffinés : nos esclaves¹. »

Plus loin, dans le chapitre XIV, nous lisons : *Miss Western* : Les Anglaises, mon frère, ne sont pas des esclaves. Nous ne nous laisserons pas enfermer comme les Espagnoles et les Italiennes. Nous avons tout autant le droit à la liberté que vous-mêmes. Et l'on doit nous convaincre par la raison et la persuasion seules, et ne point nous gouverner par la violence². »

1. « *Squire Western* : « You know I don't love to hear you talk about politics ; they belong to us, and petticoats should not meddle.

Miss Western : « Your bodies, not your brains, are stronger than ours. Believe me, it is well for you that you are able to beat us ; or, such is the superiority of our understanding, we should make all of you what the brave and wise and witty and polite are already, our slaves. » Tom Jones, Routledge, London, Book VI, chapter II, p. 152.

2. *Miss Western* : « English women, brother, are no slaves. We are not to be locked up like the Spanish and Italian wives. We have as good a right to liberty as yourselves. We are to be convinced by reason and persuasion only, and not governed by force. » Book VI, chapt. XIV, p. 182.

Dans un autre chapitre Fielding, par l'intermédiaire du bienveillant Allworthy qui cherche à empêcher le squire de forcer sa fille à se marier contre son gré, flétrit la tyrannie paternelle de son temps :

Allworthy : « Eh ! bien, forcer une jeune fille à se marier contre son gré est un acte si injuste et si tyrannique, que je voudrais le voir interdit par les lois de notre pays ; toutefois une conscience honnête sait se dicter sa propre loi, même dans l'état le plus mal gouverné, et sait pourvoir aux règles que, par négligence, les législateurs ont oublié d'imposer¹. »

Enfin, un dernier passage confirme admirablement certains articles du *Spectator* sur les multiples dangers auxquels étaient exposées les jeunes filles d'alors, lorsqu'elles se trouvaient à la merci de libertins :

« Il m'a semblé souvent qu'une très jolie jeune fille riche, dès qu'elle quitte les murs de la nursery se trouve à peu près dans la même situation qu'une daine : toute la ville est immédiatement en émoi ; on la pourchasse du Parc au spectacle, de la Cour au salon, du salon à son boudoir, et il est rare qu'avant la fin de la « saison », elle ne soit tombée sous la dent de quelque ravisseur²... »

Dans son roman « *Amelia* », Fielding nous donne comme héroïne un type de femme semblable à celui de la *Clarissa* de Richardson, créature innocente et pure qui excuse toutes les faiblesses d'un mari léger et parfois dépravé, et par la seule force de son inattaquable vertu arrive à réformer le caractère de ce dernier.

1. « Now, to force a woman into a marriage contrary to her consent or approbation, is an act of such injustice and oppression that I wish the laws of our country could restrain it ; but a good conscience is never law-less in the worst-regulated state, and will provide those laws for itself which the neglect of legislators hath forgotten to supply. » Book XVII, chapt. 3, p. 545.

2. « I have often considered a very fine young woman of fortune and fashion, when first found strayed from the pale of her nursery, to be in pretty much the same situation with a doe. The town is immediately in an uproar : she is hunted from park to play, from court to assembly, from assembly to her own chamber and rarely escapes a single season from the jaws of some devourer or other. » Book XVII, chapt. IV, p. 548.

Le roman contient plusieurs allusions à la question de l'instruction féminine : le colonel James déclare qu'il « ne trouve jamais que l'esprit d'une femme vaille la peine d'être étudié¹ » et le bon Dr Harrison, vieil ami de la famille d'Amelia et gardien de cette dernière, émet ainsi ses doutes sur l'utilité de l'instruction chez une femme :

« Tout ce que j'ose demander est de savoir de quelle utilité est l'instruction dans l'éducation d'une jeune fille. »

— J'avoue, répondit Mrs. Atkinson, que dans une société ainsi constituée, cela ne peut pas lui être aussi profitable qu'à un jeune homme ; mais vous reconnaîtrez, docteur, que l'instruction peut tout au moins procurer à une femme une distraction raisonnable et innocente.

— Mais je suppose, s'écria le docteur, que cela peut avoir des inconvénients. Comme, par exemple, si une femme instruite avait un mari non cultivé, ne serait-elle pas portée à le mépriser ?

— Je ne crois pas, s'écrie Mrs. Atkinson, et... une femme instruite peut être heureuse avec un mari qui ne l'est pas.

— Certainement, s'écrie le docteur... Mais envisageons l'autre côté de la question, et supposons que deux personnes instruites des deux sexes se marient, cela ne peut-il fournir un excellent sujet de dispute, à savoir lequel est le plus instruit ?

— Pas du tout, s'écrie Mrs. Atkinson, car s'ils sont à la fois instruits et doués de bon sens, ils verront bientôt où se trouve la supériorité.

— Mais si l'homme instruit, dit le docteur, est tant soit peu intransigeant et dogmatique, êtes-vous sûre que la femme instruite continuerait à faire son

1. « I never think their minds worth considering. » Amelia, Bell and Sons, London, 1914, vol. 1, p. 178.

devoir envers son mari — et se soumettrait à lui¹ ? »

Le docteur, type de l'homme qui redoute les effets pernicious de l'instruction chez une femme et n'y voit qu'une menace à la tranquillité domestique, n'est nullement convaincu par les arguments de Mrs. Atkinson et par la suite revient ainsi à la charge :

« Permettez-moi de vous poser une autre question ? — Il n'y a aucun mal à ce qu'un homme sache manier l'aiguille aussi bien qu'une femme. Et pourtant répondez-moi honnêtement : seriez-vous très désireuse d'épouser un homme qui aurait un dé à coudre au doigt ?...

— ... Je déteste une femme masculine, répond Mrs. Atkinson, une Amazone, tout autant que vous ; mais qu'y a-t-il de masculin dans l'instruction ?... Dieu merci, j'ai épousé un homme qui n'est pas jaloux de mon intelligence. J'aurais été la femme la plus malheureuse du monde avec un pédant gourmé professant l'opinion absurde que la différence de sexe implique une différence d'esprit². »

1. « The utmost I should venture would be to question the utility of learning in a young lady's education. — I own, said Mrs. Atkinson, as the world is constituted, it cannot be as serviceable to her fortune as it will be to that of a man ; but you will allow, doctor, that learning may afford a woman, at least, a reasonable and an innocent entertainment.

— But I will suppose, cries the doctor, it may have its inconveniences. As, for instance, if a learned lady should meet with an unlearned husband, might she not be apt to despise him ?

— I think not, cries Mrs. Atkinson,... women who have learning themselves can be contented without that qualification in a man.

— To be sure, cries the doctor... but let us take the other side of the question, and suppose the learned of both sexes to meet in the matrimonial union, may it not afford one excellent subject of disputation, which is the most learned !

— Not at all, cries Mrs. Atkinson ; for if they had both learning and good sense, they would soon see on which side the superiority lay.

— But if the learned man, said the doctor, should be a little unreasonable in his opinion, are you sure that the learned woman would preserve her duty to her husband, and submit !.

Id. vol. II. p. 447-448.

2. « Let me ask you another question. Where is the harm in a man's being a fine performer with a needle as well as a woman ? And yet answer me honestly ; would you greatly choose to marry a man with a thimble upon his finger ?...

— ... I hate a masculine woman, an Amazon, as much as you can do ; but what is there masculine in learning ?... I thank Heaven I have married a man who is not jealous of my understanding. I should have been the most miserable woman upon earth with a starched pedant who was possessed of that nonsensical opinion that the difference of sexes causes any difference in the mind. » Id., vol. II, p. 469-470.

Et Fielding donne ainsi le dernier mot à la femme instruite en laquelle il refuse de voir aucune tendance à la vanité ou à l'insubordination. Toutefois il ne dissimule pas une certaine raillerie à l'adresse de Mrs. Atkinson qui fait trop volontiers étalage de ses connaissances classiques et stupéfait son entourage par ses citations imprévues en grec ou en latin.

Fielding se montre sans pitié envers les libertins qui traitent les femmes comme des jouets et ne s'attachent à aucune : « Je crois fermement, dit l'une des héroïnes du roman, que c'est de l'inconstance maudite de vous autres hommes que résulte la moitié des misères humaines¹. » Il voudrait voir les hommes éprouver plus de tendresse pour la femme. « La tendresse envers les femmes, loin de diminuer le caractère de l'homme, est la marque d'un vrai caractère masculin. Le viril Brutus fit preuve de la plus grande tendresse envers sa Portia²... »

Et il met en garde contre la passion masculine les jeunes filles « qui sont généralement beaucoup trop sous le pouvoir de l'homme auquel elles ont voué leur affection³. »

Il leur recommande : « de garder leur innocence, de résister à toutes les tentations, puisqu'elles sont certaines de regretter un marché aussi insensé. — Qu'elles agissent avec les hommes avec précaution et prudence ; qu'elles évitent les moindres risques de déshonneur, et qu'elles ne se fient jamais trop à l'honnêteté d'un homme, ni à leur propre force... qu'elles se rappellent qu'elles marchent sur un précipice⁴... »

1. « Upon my soul I believe that from the damned inconstancy of your sex to ours proceeds half the miseries of mankind. » Id., vol. I, p. 79.

2. « Tenderness for women is so far from lessening, that it proves a true manly character. The manly Brutus showed the utmost tenderness to his Portia... » Id., p. 125.

3. « The generality, I am afraid, are too much in the power of a man to whom they have owned an affection. » Id., p. 34.

4. « To keep her innocence, to resist every temptation, since she is certain to repent of the foolish bargain.... To deal with mankind with care

Ces romans, au moyen de personnages fictifs, dénonçaient donc de réels abus et vices sociaux ; ce nouveau genre littéraire servait à familiariser le public avec l'idée d'une cause féministe, car le lecteur moyen qui se serait aisément fatigué à suivre un plaidoyer théorique dans le genre de celui de Mary Astell, acceptait de meilleure grâce des critiques énoncées au cours d'un dialogue animé.

Duncombe.

Certains poètes se complurent aussi à glorifier l'esprit féminin : le Révérend Jonh Duncombe, entre autres, publia en 1754 son poème « *Feminiad* » où, en un style affecté, il vantait les talents intellectuels de plusieurs femmes célèbres de son temps. Il regrettait que la femme ait été si longtemps réduite à jouer le rôle du paon, et il souhaitait que les hommes, « reconnaissant enfin le mérite des femmes, *admirent* leurs dehors, mais *adorent* leur esprit¹. » Il chantait les louanges de la Comtesse de Winchelsea dont le poème sur le Spleen mérita les applaudissements de Pope, puis, celles d'Anne, Vicomtesse d'Irwin, qui prit la défense de son sexe en répondant aux calomnies de Pope dans son « *Essai sur certains caractères de femmes* ». Enfin, il engageait les femmes à « Employer tour à tour l'aiguille et la plume, et à rivaliser avec les hommes dans leurs études favorites². »

La revue que nous venons de faire de ces diverses manifestations littéraires en faveur de la femme dans la première moitié du XVIII^e siècle montre que la note

and caution ; to shun the least approaches of dishonour, and never to confide too much in the honesty of a man, nor in her own strength... Let her remember she walks on a precipice... Id, vol. I, p. 35.

1. « Till man, no more to female merit blind,
Admire the person, but adore the mind. »

Feminiad. Vers 13. 14.

2. « Employ by turns the needle and the pen,
And in their favourite studies rival men. »

Feminiad, Vers 347-348.

dominante de ces réclamations était le besoin urgent de lui donner une meilleure instruction. Les partisans du féminisme sentaient qu'il fallait tout d'abord rendre les femmes capables de prendre conscience de leur infériorité, et que le seul moyen d'y parvenir était de développer leur intelligence. Relever l'éducation des femmes fut ainsi le premier effort des partisans de la cause féministe, et leur unique préoccupation ; ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, avec Mary Wollstonecraft et les idées révolutionnaires françaises, que la question devait prendre plus d'ampleur, que l'on devait réclamer pour la femme l'indépendance économique, l'adoucissement du despotisme conjugal, ou l'obtention de droits politiques. Entre 1750 et 1780, les femmes voulurent avant tout s'instruire : la « femme cultivée » devint à la mode, et durant cette période le mouvement féministe se manifesta d'une façon toute spéciale par l'activité du groupe littéraire que nous allons étudier : « Les Bas bleus. »

CHAPITRE II

LES BAS BLEUS (1750-1785)

Tout progrès implique une série de tâtonnements, d'essais parfois infructueux suivis d'autres couronnés de succès ; le savant ou l'artiste s'égare dans ses recherches, suit une voie indirecte qui le retarde momentanément, lui fait peut-être perdre de vue son but réel. Mais il est rare que ces erreurs demeurent stériles : tout effort porte en soi un fruit, et l'esprit acharné à atteindre le but s'enrichit de connaissances et d'expériences secondaires.

C'est ainsi qu'au cours du mouvement féministe anglais, nous voyons l'idée directrice de l'émancipation économique et sociale de la femme se modifier pour se manifester sous un aspect restreint et tout particulier avec la Coterie des Bas-bleus. Piquées dans leur amour-propre par les justes critiques d'écrivains tels que Defoë, Pope, Addison, Steele, un certain nombre de femmes s'appliquèrent à enrichir leur esprit, et à démentir ces imputations d'ignorance. Elles s'occupèrent uniquement de culture intellectuelle, et de ce fait dévièrent le sens du courant féministe.

Au lieu d'être un Moyen servant à l'amélioration de la condition de la femme, la culture intellectuelle demeura, chez les Bas bleus, circonscrite en elle-même, sans autre but que la satisfaction personnelle et la jouissance de l'esprit. Il s'y mêlait en plus la recherche d'un plaisir social délicat et original : au lieu de passer le temps à jouer aux cartes, ce qui était à cette époque

le divertissement à la mode et ruinait en quelques heures des joueurs des deux sexes¹, les Bas bleus se réunissaient pour se livrer uniquement au plaisir d'une conversation cultivée, intelligente et spirituelle. C'est vers 1750 que fut mentionnée tout d'abord l'expression de « Bas bleus », mais c'est surtout entre 1770 et 1785 que les Bas bleus connurent tout leur triomphe. L'origine de cette appellation n'a pas été établie de manière indubitable ; toutefois, tout porte à croire qu'elle est due à Mr. Benjamin Stillingfleet, célèbre par sa haute culture et son esprit. Se trouvant à Bath en 1750 il fut invité à une « réunion littéraire » chez Mrs. Vesey ; il déclina l'invitation, donnant comme excuse le fait de ne pas avoir d'habit de soirée, et Mrs. Vesey lui répondit : « Bah ! qu'importe ! Venez comme vous êtes, avec vos bas bleus ! » Mr. Stillingfleet se rendit donc le soir à la réunion, où il répéta en plaisantant les paroles de son hôtesse : le mot eut du succès et par la suite fut appliqué indistinctement à tous ceux qui fréquentaient les salons de conversation².

Nous possédons les nombreux témoignages, non seulement des Bas bleus, mais d'hommes célèbres qui fréquentaient leurs salons, sur la valeur réelle de ces réunions. Walpole, Burke, Dr Burney, Dr Johnson, entre beaucoup d'autres, ont exprimé leur admiration pour la culture et l'intelligence de leurs hôteses ou de leurs invitées, et se sont plus à faire avec elles assaut d'érudition ou d'esprit. Certaines d'entre elles se sont rendues célèbres par leurs écrits, d'autres par le simple charme de leur conversation. Ce qu'il nous importe de rechercher ici, c'est la mesure dans laquelle chacune a contribué au progrès de la cause féministe ; et nous diviserons la coterie en deux groupes, étudiant d'abord

1. Voir Horace Walpole qui écrit en 1770 « Les cartes à Almack sont la cause du déclin de l'Empire. »

2. Voir R. Huchon : Mrs. Montagu and her Friends — Pour les parties de cartes les bas de soie noire étaient de rigueur.

les Bas bleus qui se sont montrées indifférentes, et même dans certains cas, hostiles à l'émancipation de la femme ; et en second lieu celles qui se sont intéressées plus ou moins activement au mouvement féministe.

**A). Bas bleus hostiles
aux revendications féministes**

Mrs. Montagu.

« La Reine des Bas bleus », comme l'appela le Dr Johnson, était la fille d'un riche squire du comté d'York, et mariée à un petit-fils également très riche du comte de Sandwich, elle devint aisément, par sa fortune et par son esprit, une hôtesse célèbre, la Madame du Deffand de Londres. D'abord dans son salon de Hill Street en 1747, puis en 1781 dans son « Palais » de Portman square, elle accueillit non seulement d'autres femmes éprises de savoir et de bel esprit, mais des célébrités littéraires comme Lyttelton, Burke, Walpole, Dr Johnson, des aristocrates comme Lord Bath, Lord Macartney et même des membres de la famille royale. Elle fut avant tout femme de lettres et hôtesse littéraire ; ces deux rôles ne lui laissèrent point de loisirs pour s'intéresser à la question féministe. Les surnoms que ses contemporains lui ont donnés révèlent sa personnalité : « La Reine des Bleus — Montagu Minerve — la Mécène de Hill Street. »

Douée de beaucoup d'esprit — allant parfois jusqu'à l'affectation — Mrs. Montagu était fort instruite, et Dr Johnson la considérait comme étant : « la première femme pour la culture littéraire en Angleterre, et même dans le monde entier... » Elle possédait une certaine connaissance¹ du latin, lisait le français couramment,

1. Cf. Miss Burney's Diary, ed. 1876, i. 66 (1778).

mais était surtout solidement documentée sur la littérature anglaise et connaissait parfaitement Shakespeare. En plus de ses « Lettres » réunies et publiées en 1809, toujours écrites avec une certaine recherche, elle contribua à la littérature anglaise en 1760, lorsqu'elle écrivit les trois derniers Dialogues pour les « Dialogues des Morts » de Lord Lyttelton. Son anonymat fut bientôt découvert et ces Dialogues, surtout le second, sur Mrs. Modish, lui valurent un grand succès. Puis en 1769, elle publia, toujours anonymement, mais au su de tout le monde son « Essai sur Shakespeare », en réponse aux attaques de Voltaire. Cet Essai, partiellement traduit en français cinq ans plus tard sous le titre « Apologie de Shakespeare », donne une idée fort juste de ses connaissances littéraires et de son esprit critique, et la rendit encore plus célèbre parmi les Bas bleus. Walpole se plut à l'appeler « Mrs. Montagu of Shakespeareshire. »

Dans ses écrits, comme dans sa conversation, il régna toujours une certaine prétention ; habituée à l'admiration et l'adulation depuis son enfance, Mrs. Montagu fut toujours ambitieuse, et cela explique son égotisme et son indifférence envers une cause humanitaire comme celle du féminisme. A vrai dire, « il n'y avait rien de féminin en elle¹ » et les quelques remarques que nous trouvons çà et là dans sa correspondance au sujet de la femme sont pour la plupart des occasions de faire de l'esprit, ou des observations banales sans conviction.

En 1740, alors qu'elle n'était encore qu'Elisabeth Robinson, elle écrivait à sa grande amie, la Duchesse de Portland : « Qu'est-ce qu'une femme sans or ou sans revenu ? Un jouet tant qu'elle est jeune, et un colifichet quand elle devient vieille... Quant à la valeur intrin-

1. Sir Nathaniel Wraxall's Historical Memoirs, ed. 1904, p. 85-86.

sèque d'une femme, peu la connaissent, et nul ne s'en soucie¹. »

En 1742, elle écrivait au Rev. Mr. Freind : « Je suis heureuse que vous ayez une fille car, m'intéressant à l'honneur de notre sexe, je trouve du plaisir et de l'orgueil à les voir, car la Providence a fait d'elles les créatures de Dieu les plus belles et les meilleures.² »

Et plus loin : « On leur donne souvent comme tuteurs l'Affectation et la Tradition absurde, et leurs manières sont entièrement factices. Nombreux sont les parents qui considèrent pour elles la dissimulation comme un talent, et l'ignorance comme une qualité³. »

Mais nulle part nous ne trouvons chez elle la preuve d'un intérêt réel en faveur de l'amélioration sociale de la femme de son temps. Pourtant nous savons qu'en 1775 elle proposa à Mrs. Barbauld la fondation d'un Collège de Jeunes filles, mais cette dernière, en ayant refusé la direction, Mrs. Montagu ne donna point suite à son projet.

Mrs. Vesey.

De Mrs. Vesey qui fut, avec Mrs. Montagu, une des principales hôtes des réunions de Bas bleus, il n'existe aucun ouvrage littéraire, et elle ne nous est connue que par les témoignages de ceux et celles qui fréquentaient son salon de Clarges Street. Elle semble avoir été douée d'une nature tout opposée à celle de son amie, Mrs. Montagu : de l'imagination plutôt que de l'intelligence, une grande simplicité et de la modestie, une

1. « What is a woman without gold or fee simple ? A toy while she is young, and a trifle when she is old... As for the intrinsic value of a woman, few know it and nobody cares. Letters, London, 1809, T. I, p. 88.

2. « I am glad you have a daughter, for as I am concerned for the honour of our sex, I take a pleasure and a pride in seeing them, as Providence designed them fairest and best of all God's creatures. » Id. T. II, p. 155-156.

3. « Affectation and absurd custom are often made their tutors, and their manners are all art. Dissimulation is looked upon by many fathers and mothers as an accomplishment, and ignorance as a merit. » Id. T. II, p. 156.

aimable bienveillance qui mettait tout de suite ses invités à l'aise ; elle se plaisait à recevoir des célébrités, mais ne cherchait point à briller à leurs yeux. Eprise d'un idéal très vague qu'elle n'aurait su formuler, il y avait en elle quelque chose d'insaisissable qui lui valut le surnom de « Sylphide ». Naturellement distraite, elle était en plus atteinte de surdité et cela la faisait plutôt vivre dans « un monde à elle¹ » ; incapable d'être absorbée longtemps par un même sujet d'étude ou le même intérêt, il n'est pas surprenant qu'elle ne se soit pas attachée à la question féministe. Pourtant, il semble que sa nature idéaliste aurait dû justement faire d'elle l'apôtre de la cause féministe ; contrairement aux autres Bas bleus qui conservèrent l'esprit de tradition — hostile à la critique et au changement — elle connaissait le doute et l'incertitude et sentait — mais toujours trop vaguement — que le monde devait aspirer à un meilleur état de choses. Eût-elle possédé plus de sens pratique, un esprit plus méthodique et plus persévérant, elle aurait pu devenir partisan dévoué du féminisme.

Mrs. Thrale-Piozzi.

Mrs. Thrale, qui fut aussi une des hôtes les plus distinguées de la coterie des Bas bleus, nous est connue en partie par son journal intime « Thralania » et les réflexions qu'elle inspira à ses contemporains.

Elle était cultivée, connaissait le français, l'italien, l'espagnol, l'hébreu et un peu de latin, et ses réunions littéraires dans sa superbe demeure de Streatham étaient fort suivies car son esprit vif et personnel leur donnait un attrait que ne possédaient point celles de Mrs. Montagu ni celles de Mrs. Vesey. Elle fut longtemps l'amie du Docteur Johnson ; mais cette amitié comença à diminuer à la mort de son premier mari, et son second

1. Mrs. Montagu... R. Huchon, p. 274.

mariage avec Piozzi en amena la rupture complète.

En 1786, elle publia ses « Anecdotes sur le Docteur Johnson » qui firent sensation et auxquelles Boswell répondit cinq ans plus tard par sa « Vie du Docteur Johnson. »

On ne trouve nulle part dans son Journal la moindre allusion à la condition sociale de la femme de son temps. Le seul fait qui retienne notre intérêt et nous donne à réfléchir est son mariage avec Piozzi. L'opinion publique la désapprouva complètement : pourtant, quoique étranger et chanteur professionnel, Piozzi était un homme distingué jouissant d'une position fort lucrative¹. Mais Mrs. Thrale avoua publiquement qu'elle était éprise de lui et, sans se soucier des préjugés et des critiques, elle l'épousa. Toutefois le fait de braver ainsi l'opinion de son temps ne prouve point qu'il y eût chez elle le moindre désir de manifester en faveur de l'indépendance féminine ; elle était impulsive, et obéit à son impulsion, et cet événement semble n'avoir eu pour elle qu'un intérêt et une portée purement personnels.

Fanny Burney (Madame d'Arblay).

F. Burney qui appartient au xix^e siècle aussi bien qu'au xviii^e, puisqu'elle mourut en 1840, demeura jusqu'au bout respectueuse de la tradition, et esclave des préjugés du xviii^e siècle relativement à la question féministe.

L'héroïne de son roman « *Evelina* » publié anonymement en 1778 et qui lui valut un immense succès, possède les traits caractéristiques de F. Burney même : cette jeune fille qui fait son début dans le monde — monde plein de pièges et de dangers — répond à l'idéal que l'on se faisait de la femme de cette époque. C'est une héroïne très ressemblante à celles de Richardson,

1. « Famous Blue-Stockings », by Ethel Roltwheeler, Methuen and Co, London 1910, p. 134.

et de Fielding, charmante, vive, sensitive, excessivement prude et modeste, et nous retrouvons les mêmes traits psychologiques dans maintes pages du « Journal » de F. Burney.

Ce qui nous frappe en lisant « Evelina » aussi bien que le « Journal », c'est que l'observation très juste des choses l'emporte sur le sens critique. « Evelina » dépeint à merveille les mœurs de l'époque, le « Journal » donne un tableau fidèle de la vie mondaine, des réunions des Bas-bleus, de leurs controverses, mais ces observations manquent de profondeur, c'est un bavardage charmant qui trahit rarement un effort de concentration.

La vie de F. Burney fut pourtant pleine de péripéties ; après avoir été adulée par les Bas bleus et des célébrités comme Johnson et Burke, elle mena pendant cinq ans une existence plus effacée et assez pénible à la Cour en qualité de « Dame de la Robe ». En 1793 elle épousa un émigré français, M. d'Arblay, ruiné par la Révolution. Ils vécurent modestement dans le Surrey pendant huit ans, passèrent les dix années suivantes en France, et en 1815 revinrent en Angleterre où Mme d'Arblay devint veuve trois ans plus tard.

Les menus faits de son existence sont rigoureusement notés dans son Journal, surtout durant sa jeunesse, et à la superficialité de l'observation se mêle un certain égoïsme, car tout ce qui ne se rapporte pas directement à elle tient peu de place dans le Journal. Les événements saillants de son existence, comme son mariage avec un homme victime de la Révolution, les années passées en France, Waterloo (alors qu'elle se trouvait à Bruxelles), sont notés avec une émotion qui manque pourtant de profondeur réelle et de conviction. Mais chaque fois qu'elle mentionne ses succès littéraires, l'enthousiasme semble lui venir naturellement, et nous la devinons occupée d'elle-même bien plus que des autres.

Son second roman « Cecilia » publié en 1781 eut aussi

du succès, mais les deux derniers « *Camilla* (1796) et « *The Wanderer* » (1814) ne furent pas goûtés du public comme l'avaient été les deux premiers. En 1832 alors qu'elle avait 80 ans, Mme d'Arblay publia ses « *Mémoires du Dr Burney* » basés, disait-elle, sur le manuscrit de son père et son propre Journal ; elle y joue toutefois le rôle principal et remplace, en plus d'un endroit, les lettres et les notes du Docteur par des extraits de son « Journal¹. »

Il semble étrange que F. Burney, ayant vécu jusqu'en 1840, se soit complètement désintéressée de la condition de la femme de son époque ; on ne trouve même aucune allusion dans son Journal à l'œuvre de Mary Wollstonecraft dont elle ne devait pas ignorer l'existence. Elle garda toute sa vie l'esprit de coterie assez étroit qui caractérisait le groupe des Bas bleus : la société dans laquelle elle se mouvait l'intéressait plutôt que l'humanité ; elle demeura esclave des préjugés de sa classe, comme le prouve sa conduite à l'égard de Mme de Genlis et Mme de Staël : lorsqu'elle les connut tout d'abord, elle apprécia fort leur intelligence, leur esprit, leur culture, et fut flattée d'être recherchée par elles ; mais dès que la rumeur publique s'attacha à leur réputation, elle se hâta de cesser tous rapports avec elles. Elle ne se départit jamais de la circonspection avec laquelle une femme du XVIII^e siècle, dans sa situation, était censée se comporter en toutes circonstances.

Mrs. Barbauld.

Mrs. Barbauld s'est montrée nettement hostile à l'idée de l'émancipation féminine. De nature modeste et timide, elle maintenait que la femme devait demeurer effacée, réservée, et que, n'étant point appelée à exercer

1. Voir « *Famous Blue-Stockings* », p. 244.

des fonctions publiques, il était inutile de lui donner une instruction trop étendue.

Douée d'une intelligence précoce, elle reçut une bonne éducation, apprit, outre l'histoire et la littérature anglaises, le français, l'italien, le latin et le grec ; mais un certain défaut d'assurance, et la peur de manquer aux règles de la bienséance féminine l'empêchèrent pendant plusieurs années de publier ses Poèmes. Ils ne parurent qu'en 1773, alors qu'elle avait trente ans, lorsqu'elle céda enfin aux instances de l'un de ses frères qui l'encourageait depuis longtemps à en publier un premier volume. L'un de ces Poèmes intitulé « A une Dame avec des Fleurs Peintes » renferme une comparaison que Mary Wollstonecraft allait plus tard qualifier d'ignoble... : « des fleurs, exquises et fragiles comme vous...

Créés uniquement pour le plaisir et les délices...

Votre rôle le plus beau, le plus doux est... de plaire. »¹

La même année elle publia avec son frère ses « Passages variés en prose² », et en 1774 elle épousa le Rev. Rochemont Barbauld.

En 1775, Mrs. Montagu, dont elle était l'amie, lui fit part du projet qu'elle avait conçu de fonder un Collège de Jeunes filles où serait donnée à ces dernières une instruction solide, et lui proposa d'en assumer la direction. Mrs. Barbauld déclina cette proposition, donnant comme excuse qu'elle ne se sentait pas qualifiée pour remplir cette charge, et qu'elle n'approuvait pas le but que se proposait Mrs. Montagu : « Les jeunes filles, écrivait-elle, n'ont besoin que d'une teinture générale d'instruction, juste assez pour faire d'elles les compagnes agréables d'hommes intelli-

1. « Flowers sweet and gay and delicate like you...

Your best, your sweetest empire is — to please. »

Selection from Poems and Prose writings of Mrs. Anna L. Barbauld; by Grace Ellis. Boston, 1874, vol. II, p. 58.

2. « Miscellaneous pieces in prose » by J. and A. L. Aikin.

gents»; et plus loin, elle écrivait : « Un amour immodéré de l'étude n'est guère propice au bonheur de la femme¹. » Et lorsqu'on lui citait son propre exemple, elle répondait que c'était là un cas particulier et qu'elle n'engageait pas la femme à faire métier d'écrivain.

Elle s'occupa d'éducation pendant plusieurs années : à Palgrave (Suffok) elle aida son mari à diriger une école, et c'est là qu'elle écrivit ses « Hymnes en prose pour les enfants » que l'on considère comme son meilleur ouvrage. Pendant les vacances elle allait à Londres et c'est alors qu'elle fréquentait les réunions des Bas bleus. Après la mort de son mari en 1808 elle continua à s'occuper de littérature, entreprit la publication des meilleurs romanciers anglais, et en 1811 publia « The Female Speaker », anthologie des meilleurs passages des poètes et prosateurs anglais, à l'usage des jeunes filles. Elle mourut en 1825. Mrs. Barbauld était nettement anti-progressiste, et semble avoir été effrayée des conséquences possibles du relèvement de l'instruction féminine. Instruite elle-même, mais prudente et réservée, elle craignait que l'instruction ne devienne une arme dont se servirait la femme pour conquérir son indépendance, et négliger ses devoirs au foyer domestique.

B). Bas bleus sympathiques aux revendications féminines

Mrs. Carter.

« Elizabeth Carter », écrivait le Dr Birch, historien et biographe, est « un phénomène remarquable dans la république des Lettres, par sa connaissance des langues anciennes et modernes ; un homme pourrait

1. « Young ladies ought only to have such a general tincture of knowledge as to make them agreeable companions to a man of sense ». Works of A. L. Barbauld, 1825, vol. I, p. 57.

« I am fully convinced that to have a too great fondness for books is little favorable to the happiness of a woman. » Id., p. 58.

être fier de posséder à un tel degré une seule de ces langues¹. » Elle était en effet la plus instruite des Bas bleus : outre le français qu'elle parlait et comprenait fort bien, l'ayant appris tout enfant à Canterbury d'un pasteur huguenot réfugié, elle connaissait le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, et l'allemand ; elle étudia même l'arabe et le portugais. Elle avait publié anonymement, en 1734, quelques articles dans le « Gentleman's Magazine » et le « Rambler » ; elle avait composé « l'Ode à la Sagesse » que Richardson cita dans *Clarissa* ; en 1739, elle avait traduit du français une étude critique sur « l'Essai sur l'homme » de Pope ; la même année elle avait traduit de l'italien une étude sur Newton d'Algarotti : mais son œuvre principale fut sa traduction d'Epictète, commencée en 1749 et publiée en 1758, qui eut un grand retentissement par toute l'Europe, et lui valut non seulement sa célébrité littéraire, mais une fortune assez considérable. Après cette publication elle put en effet passer chaque hiver à Londres et recevoir dans son appartement de Clarges St. les Bas bleus les plus célèbres. Elle connaissait de longue date Mrs. Montagu qui la présenta à toute la coterie. Nous n'avons sur elle que des témoignages d'admiration ou de bienveillance ; le Docteur Johnson, dont elle connut l'amitié pendant cinquante ans, disait d'elle : « J'ai composé une épigramme en grec sur Eliza, et je trouve qu'on devrait la glorifier en autant de langues différentes que Louis le Grand². » Il eut toujours pour elle la plus grande estime, et appréciait, plus que tout autre, sa grande simplicité et ses qualités domestiques : « Ma vieille amie, Mrs. C. sait faire un pudding aussi bien que

1. « This lady is a very extraordinary phenomenon in the republic of letters, for her knowledge of the ancient and modern languages ; an equal skill in any one of them would be a distinction to a person of the other sex. » *A Woman of wit and wisdom*. Alice C. C. Gaussen, London, 1906, p. 95.

2. « I have composed a Greek epigram on Eliza and think she ought to be celebrated in as many different languages as Lewis le Grand. » *Famous Blue-Stockings*, p. 265.

traduire Epictète, et sait broder un mouchoir aussi bien que composer un poème. »

Mrs. Montagu disait aussi : « Miss Carter est une personne fort aimable, modeste et douce, non hérissée de grec, ni bouffie de vanité¹. »

Fanny Burney, en 1781, déclare que Mrs. Carter ne connaît pas mieux la vie et les mœurs de son temps qu'une religieuse ; et il est certain qu'elle connaissait en effet mieux les livres que la vie réelle. C'est ce qui explique sans doute certain provincialisme, certaine étroitesse de vue mêlés à sa sympathie et sa générosité naturelles².

Néanmoins, le fait d'avoir reçu une éducation en tous points semblable à celle de ses frères, et d'avoir elle-même préparé son plus jeune frère à entrer à l'Université ; le fait de se sentir capable de prendre part à la conversation la plus érudite avec les hommes les plus cultivés, avaient développé chez Elizabeth Carter le sentiment d'une certaine égalité entre les deux sexes. Dans une lettre à Mrs. Montagu elle fait allusion, avec quelque amertume, à l'isolement dans lequel les hommes laissaient les dames dans les salons, les croyant incapables de prendre part à leurs propos littéraires : « Comme si les deux sexes étaient en état de guerre, écrit-elle, les messieurs se groupaient d'un côté du salon pour s'entretenir entre eux et nous laissaient, pauvres dames, à nos navettes, ou cherchant à nous divertir comme nous le pouvions, en bavardant. D'après le peu que je pouvais saisir, nos vis-à-vis discutaient sur les poètes anglais anciens, et ce sujet ne me semblait point tellement au delà des facultés féminines, qu'on ne nous permette point d'y prendre

1. « Miss Carter is... a most amiable, modest, gentle creature, not hérissée de Grec, nor blown-up with self-opinion. » Mrs. Montagu's Letters, t. IV, p. 11.

2. Elle ne voulut jamais lire Chatterton, parce que « sa vie dissolue et sa fin mélancolique heurtaient ses sentiments comme ses principes. » Famous Blue-Stockings, p. 276.

part¹. » Elle désirait donc que l'intelligence et la culture féminines soient reconnues et appréciées à leur juste valeur par le sexe opposé.

Le mariage était, selon elle : « un excellent système pour tout le monde, sauf elle-même. » Elle condamnait certainement la sujétion de la femme dans le mariage, car elle fit remarquer un jour à l'Archevêque de Canterbury, Secker, qu'un passage de la première Epître aux Corinthiens avait été traduit improprement et injustement dans le seul but d'affirmer la supériorité du mari sur la femme. Il s'agissait d'un verbe grec qui avait été traduit de deux manières différentes ; les traducteurs avaient écrit : « Que le mari ne *renvoie* pas sa femme... et « Que la femme ne *quitte* passon mari... » alors que le verbe « renvoyer » aurait du être adopté dans les deux cas. L'archevêque, persuadé que dans le texte grec se trouvaient deux verbes différents correspondant aux verbes anglais, voulut réfuter la critique de Mrs. Carter ; mais, ayant trouvé le passage en question, il s'aperçut que la critique était justement fondée.

Toutefois, le biographe Pennington nous dit que Mrs. Carter réprouvait les « théories insensées sur les Droits des femmes » formulées par Mary Wollstonecraft ; et bien que s'étant rendue indépendante des hommes par sa culture et ses talents littéraires, elle ne prétendit point généraliser son expérience personnelle, ni s'en servir comme moyen de propagande. Sa nature discrète et réservée, tout imprégnée de la pondération du XVIII^e siècle, l'empêcha d'exprimer avec plus d'indignation et de révolte ce qui était pourtant chez elle un sentiment très net d'injustice envers la femme.

1. « As if the two sexes had been in a state of war, the gentlemen ranged themselves on one side of the room, where they talked their own talk, and left us poor ladies to twirl our shuttles, and amuse each other, by conversing as we could. By what little I could overhear, our opposites were discoursing on the old English poets, and this subject did not seem so much beyond a female capacity, but that we might have been indulged with a share in it. » Letters from Mrs. E. Carter to Mrs. Montagu, ed. 1817, iii, p. 68 (May 1778).

Mrs. Chapone.

Le caractère de Mrs. Chapone fait un vif contraste avec celui de Mrs. Carter : d'un tempérament ardent et impulsif, elle n'hésita point à faire un mariage d'amour à une époque où le mariage de convenance était considéré comme seul conforme à la raison. Mrs. Barbauld semble dire que cette union — terminée au bout de dix mois par la mort de Mr. Chapone — ne fut pas très heureuse — toujours est-il que, dans ses derniers écrits, Mrs. Chapone recommande aux jeunes filles le mariage de convenance de préférence au mariage d'amour.

Mrs. Chapone (Miss Hester Mulso), amie du Docteur Johnson et de Samuel Richardson, écrivit quatre lettres pour le « Rambler », en 1750, contre la folie du jeu — whist, quadrille, pharaon — mentionnée au début de ce chapitre. Sa correspondance avec Richardson, de 1750 à 1751, est intéressante par les critiques qu'elle renferme, au sujet de Clarissa, sur la tyrannie paternelle. « Il s'agit de savoir, écrivait-elle, si le seul titre de père ou de mère suffit à leur donner le droit de rendre leurs filles malheureuses pour la vie ? Ces dernières devraient être libres d'aller vivre chez des amis quand elles sont maltraitées. »

Elle ne va cependant pas jusqu'à prétendre qu'une jeune fille a le droit de se marier sans le consentement de ses parents ; et sur ce point, comme sur tous ceux qu'elle désire voir modifier, nous voyons Mrs. Chapone partagée entre un désir d'émancipation et de respect des conventions. D'après elle, une jeune fille peut refuser d'épouser le mari choisi par son père, mais ne peut pas se marier sans le consentement paternel : elle se trouve donc dans une sorte d'impasse morale, révoltée contre une tyrannie dont elle n'ose pas s'affranchir complètement.

Nous retrouverons la même attitude mentale dans sa « Lettre à une jeune mariée » publiée en 1777¹ qui

1. Letter to a new married Lady, 1777, Famous Blue-St. p. 196.

expose les vues de Mrs. Chapone sur le mariage. Elle commence par affirmer que l'homme étant supérieur à la femme, celle-ci doit lui être entièrement soumise ; puis, grâce à une casuistique assez curieuse, elle arrive à réfuter ce qu'elle avait établi tout d'abord. En voici un exemple :

1) Je crois qu'un mari a un droit divin à l'obéissance absolue de sa femme... et que, en tant que son maître et chef, il est indubitablement son supérieur...

2) Je crois qu'il est avantageux qu'une femme choisisse pour mari un homme qu'elle puisse volontiers et de bon gré reconnaître comme son supérieur, et dont elle préfère le jugement et la raison aux siens propres... ;

3) Malgré cette supériorité reconnue qui lui donne le droit de commander, je considère comme favorable, et — pour des esprits raffinés — absolument nécessaire au bonheur conjugal, le fait que le mari apprécie suffisamment l'intelligence, l'honnêteté et la probité de sa femme pour faire d'elle la première et la plus chère de ses amies... ;

4.) Afin de maintenir cette amitié parfaite et entière, je considère qu'il est nécessaire d'écarter ou de négliger toute inégalité et toute sujétion capables de réprimer et d'entraver la confiance et la franchise illimitées qui sont l'essence de l'amitié¹. »

1. I believe that a husband has a divine right to the absolute obedience of his wife in all cases where the first duties do not interfere ; and that as her appointed ruler and head, he is undoubtedly her superior...

I believe it expedient that every woman should chose for her husband one whom she can heartily and willingly acknowledge her superior, and whose judgment and understanding she can prefer to her own...

Notwithstanding this acknowledged superiority of right of command, I believe it mightily conducive and to delicate minds, absolutely necessary to conjugal happiness, that the husband have such an opinion of his wife's understanding, principles and integrity of heart as would induce him to exalt her to the rank of his first and dearest friend...

In order to preserve this friendship perfect and entire, I believe it necessary that all such inequality and subjection as must check and restrain that unbounded confidence and frankness which are the essence of friendship, be laid aside or suffered to sleep. » Famous B. S. p. 197.

La situation se résume ainsi : il doit y avoir supériorité d'une part et soumission de l'autre, mais ni l'une ni l'autre ne doivent être observées ; et ce raisonnement qui n'aboutit à rien de logique est dû, une fois de plus, au désir de concilier des tendances adverses, progressistes et conservatrices.

C'est surtout les « Lettres pour la Culture intellectuelle¹ » écrite à sa mère et publiées en 1772 qui rendirent Mrs. Chapone célèbre parmi l'élite intellectuelle de son temps.

Nous y trouvons peu d'originalité de vue, et c'est sans doute parce que ses opinions étaient conformes à l'esprit de l'époque qu'elles furent applaudies sans réserves. Son idéal féminin est fait de « douceur, de mansuétude et de patience² » et il faut avant tout respecter les convenances. L'instruction qui convient aux femmes ne comporte point l'étude des langues classiques et des sciences abstruses ; la poésie leur est recommandée, et surtout l'étude de l'histoire, simplifiée et réduite à un certain nombre de dates importantes. La géographie est simplifiée de la même façon, et elle fait appel au travail de la mémoire bien plus qu'au jugement ou au sens critique de la jeune fille.

On reste donc désappointé en présence de Mrs. Chapone qui tout d'abord semble animée du désir de modifier la condition des femmes et de réclamer pour elles plus d'indépendance, et par la suite se range à l'opinion traditionnelle, qu'elle respecte jusqu'à la fin de ses jours.

Mrs. Delaney.

Bien qu'étant l'amie de plusieurs Bas bleus, entre autres Mrs. Montagu et Mrs. Chapone, Mrs. Delaney se tint quelque peu en dehors de la coterie à laquelle

1. Letters on the Improvement of the Mind.

2. « Gentleness, meekness and patience are woman's peculiar distinctions. » Famous B. S. p. 203.

elle reprochait une tendance au pédantisme, et ne voulut jamais faire la connaissance de Mrs. Thrale ni du Docteur Johnson. D'une extrême simplicité, elle reprochait à Mrs. Chapone le style affecté de ses lettres ; et elle ne chercha jamais à se prévaloir de ses talents d'artiste, ni de son instruction. Elle se livra en secret à l'étude de l'astronomie, sachant que cette science n'était pas reconnue comme pouvant être enseignée aux femmes¹ ; et elle ne publia aucun livre ni n'exposa aucun tableau. Mais grâce à son « Autobiographie et Correspondance » publiées en 1861-1862 par sa nièce, Lady Llanover, nous possédons des renseignements précieux sur sa vie, son caractère, les mœurs de son temps et son attitude vis-à-vis de la condition de la femme. L'inégalité des sexes fut toujours pour elle un point sensible ; elle écrit au sujet de la passion du jeu chez les femmes : « Cela mortifie mon orgueil de femme de voir les femmes s'exposer ainsi au mépris des hommes, sur lesquels elles possèdent — de par leur nature et leur éducation — si elles rendaient justice à leur dignité personnelle, tant d'avantages². » Et dans une lettre écrite en 1758, elle dit : « A quoi sert la distinction de manières lorsque la femme n'est considérée que comme la domestique en chef de la famille et qu'on lui fait l'honneur de la placer à la tête de la table dans le seul but de lui faire découper le rôti... afin que son seigneur n'ait point à s'abaisser aux travaux domestiques. Notre Créateur nous destina à être des « compagnes », ce qui implique sûrement que nous sommes dignes d'être leurs compagnes, leurs amies, leurs conseillères, tout comme ils le sont pour nous³. »

1. Voir Mrs. Delaney, by George Paston, Grant Richards, London, 1900 p. 103.

2. « It mortifies my sex's pride to see women expose themselves so much to the contempt of men, over whom, I think, from nature and education, if they were just to their own dignity, they have so many advantages. » Paston, p. 200.

3. « Yet refining is of little use where the wife is only considered as a head-servant in the family, and honoured with the head of the table

Ailleurs, nous relevons encore : « La plupart des hommes ont une opinion fort méprisante des femmes, et les traitent injustement et inhumainement tant par leurs paroles que par leurs actes... La plus petite indiscretion commise par une femme (bien que ce soit de leur faute à eux) ne manque jamais d'être transformée en un crime sensationnel, tandis que les hommes peuvent pécher à leur gré et sans être blâmés ; c'est une chose bien injuste — non point notre manque de liberté, que j'approuve entièrement, mais la licence déraisonnable tolérée chez les hommes¹. »

Ce qu'elle réclame surtout, c'est donc une mesure égale pour l'évaluation morale des deux sexes. Comme les autres Bas bleus que nous avons étudiées, Mrs. Delaney maintient l'attitude réservée de son époque et ne pousse pas plus avant ses réclamations ; elle craint les idées nouvelles de Rousseau qui vont détruire l'ordre des choses, et en 1766 elle écrit : « Sous le déguisement et la pompe de la vertu, Rousseau avance des théories très erronées et nullement orthodoxes². » Rien ne saurait mieux d'ailleurs donner une juste idée de sa nature modérée et parfaitement équilibrée que ces quelques lignes que lui adressait Swift en 1734 : « Une hérésie pernicieuse est répandue ici parmi les hommes ; à savoir que vous autres femmes devez être des sottes en tout ce qui n'est pas purement domestique, et pour rendre justice aux dames, il y en a très peu qui ne partagent cette opinion jusqu'à un certain point, sauf sur une

that she may have all the trouble of carving... so that her lord may not descend to any domestic drudgery. Our maker created us « helpmeets » which surely implies we are worthy of being their companions, their friends, their advisers, as well as they ours. » Paston, p. 184.

1. « Men have so despicable an opinion of women, and treat them by their words and acts so ungenerously and inhumanly... The minutest indiscretion in a woman (though occasioned by themselves) never fails of being enlarged into a notorious crime ; but men are to sin on without limitation or blame, a hard case, — not the restraint we are under, for that I extremely approve of, but the unreasonable licence tolerated in the men. » Paston, p. 66 (Letters from Ireland, 1731).

2. « Under the guise and pomp of virtue he does advance very erroneous and unorthodox sentiments. » Paston, p. 189.

clause spéciale : *qu'elles se soucient aussi peu des affaires de famille que de la culture de leur esprit.*

J'ai eu, un certain temps, l'intention de contredire cette hérésie par écrit, mais j'y ai renoncé de peur de m'attirer l'inimitié de l'un et l'autre sexe ; toutefois si vous voulez bien me seconder, je vous mènerai parmi nos adversaires, et les défierai de citer *un seul cas où votre manque d'ignorance vous rend affectée, prétentieuse, vaine, dédaigneuse, pédante et vingt autres défauts, au dire d'eux-mêmes, de leurs amis ou de leurs maris*¹... »

Mrs. Delaney écrivait à Bernard Granville en 1775 : « Une femme prétentieuse et un homme ignorant et oisif sont également méprisables². » Son plus grand souci fut toujours de ne point paraître trop instruite et de respecter les convenances.

Mrs. Catherine Macaulay. (Graham).

Mrs. Macaulay ne fréquentait pas assidûment les réunions des Bas bleus, mais connaissait les hôtes les plus célèbres, et ses travaux historiques la rendirent illustre et lui valurent l'admiration de Walpole, de Hume et de Pitt.

Elle reçut une excellente instruction chez elle et se spécialisa dans l'étude de l'histoire, manifestant, dès sa jeunesse, un grand amour de la liberté.

Son premier volume de « l'Histoire d'Angleterre depuis

1. « A pernicious heresy prevails here among the men that it is the duty of your sex to be fools in every article except what is merely domestic, and to do the ladies justice there are very few of them without a good share of that heresy, except upon one article, that they have *as little regard for family business as for the improvement of their minds.*

I have had for some time a design to write against this heresy, but have now laid these thoughts aside, for fear of making both sexes my enemies ; however, if you will come over to my assistance, I will carry you about among our adversaries, and dare them to produce *one instance where your want of ignorance makes you affected, pretending, conceited, disdainful, endeavouring to speak like a scholar, with twenty more faults objected by themselves, their lovers, or their husbands.* » (Paston, p. 89. (Lettre de Swift à Mrs. Delaney, octobre 1734.)

2. « A pretending woman and a trifling, ignorant man are equally despicable. » Paston, p. 217.

l'accession des Stuarts » parut en 1763. En 1777, alors qu'elle se trouvait à Paris, elle eut l'occasion de rencontrer Turgot et Marmontel, et s'intéressa aux tendances libérales des Encyclopédistes.

Son esprit d'indépendance lui fit perdre bien des amis à l'occasion de son second mariage : devenue veuve en 1766, elle épousa en 1778, à l'âge de 48 ans, un jeune homme de 21 ans, W. Graham, et sembla n'attacher aucune importance aux critiques qui l'assaillirent de toutes parts.

En 1784, elle alla en Amérique où elle eut la grande satisfaction de s'entretenir avec Washington, puis, de retour en Angleterre, elle se fixa dans le Berkshire où elle mourut en 1791.

Son œuvre principale est son « Histoire de l'Angleterre depuis le règne de Jacques I^{er} jusqu'à la branche des Brunswicks. » Mais c'est dans ses « Lettres sur l'Éducation » publiées en 1790 que nous devons chercher ses vues sur la condition de la femme, et les réformes à accomplir sur ce point.

Dans la Lettre IV, elle demande que les parents donnent à leurs filles la même éducation qu'à leurs fils : « Que leurs jeux et leurs études soient les mêmes... La sagesse que vos filles acquerront les mettra à l'abri du fléau de la coquetterie... et vos fils rechercheront chez la femme quelque chose de plus sérieux qu'un simple extérieur...¹ »

Dans la lettre XXII, elle étudie les différences qui existent entre les sexes, et conclut avec Pope qu'« Une femme parfaite n'est qu'un homme adouci². » ; tout au plus y a-t-il une différence de force physique.

Elle attaque le système d'éducation donné aux

1. « Let their sports and studies be the same... The wisdom of your daughters will preserve them from the bane of coquetry... Your sons will look for something more solid in women than a mere outside. » *Letters on Education* » by Catherine Macaulay-Graham, London, 1790, p. 50, lettre 4.

2. « A perfect woman is but a softer man. » Pope.

jeunes filles : on ne leur explique jamais les principes ni la nature de la vertu, et on leur donne de fausses notions des devoirs féminins. On leur apprend surtout à attirer les hommes, à attacher trop d'importance à leurs charmes extérieurs, et on étouffe en elles tout sens moral. Selon Mrs. Macaulay, la dépravation des femmes a toujours été causée par une éducation défectueuse, et tout en blâmant cette corruption, elle indique le moyen d'y remédier : « Bien que vous m'ayez souvent entendu défendre chaleureusement la nature féminine, Hortense, je n'ai jamais été l'apologiste de la conduite des femmes¹. »

Nous voyons que, contrairement à la plupart des Bas bleus, Mrs. Macaulay avait des tendances franchement libérales au sujet de l'émancipation féminine, et Mary Wollstonecraft, dans ses *Revendications des Droits de la Femme* en 1791 rend justice aux idées généreuses de Mrs. Macaulay : « la femme la mieux douée, sans aucun doute, que ce pays ait jamais vu naître... à l'intelligence robuste, et dont le jugement, fruit mûr résultant de réflexions approfondies, prouvait qu'une femme peut acquérir du jugement dans toute l'étendue du mot². »

Hannah More.

H. More, qui terminera notre étude des Bas bleus, appartient, comme F. Burney et Mrs. Barbauld, au XIX^e siècle autant qu'au XVIII^e, puisqu'elle ne mourut qu'en 1853 ; mais bien que ses « Critiques du Système d'Éducation féminine » aient été écrites en 1779, sept ans après l'œuvre principale de Mary Wollstonecraft, nous jugeons préférable de ne pas la séparer du groupe des

1. « Though you have often heard me express myself with warmth in the vindication of female nature, Hortensia, yet I never was an apologist for the conduct of women. » Id., lettre 23, p. 214.

2. « the woman of the greatest abilities, undoubtedly, that this country has ever produced... of a sound understanding, the matured fruit of profound thinking, which was a proof that a woman can acquire judgment in the full extent of the word. » « Vind. », M. Wollstonecraft, p. 143.

Bas bleus. En effet, par ses tendances modérées au sujet de l'émancipation féminine, H. More appartient plutôt au XVIII^e siècle, et d'ailleurs l'œuvre de M. Wollstonecraft n'a eu aucune influence sur sa pensée, si ce n'est pour la remplir d'indignation ! Chez H. More se rencontrent peut-être le plus de contradictions, car chez elle luttent constamment l'amour du progrès et l'amour de la tradition. Elle était fort instruite, ayant appris, outre les mathématiques, le latin, le français, l'italien et l'espagnol, et son activité intellectuelle se manifesta, non seulement dans le domaine de la littérature, mais celui de la politique et de la religion.

Elle fréquenta les réunions des Bas bleus surtout entre 1773 et 1779, ayant fait la connaissance de Mrs. Montagu chez les Garrick, et Johnson et Walpole eurent pour elle une grande admiration. C'est à cette période qu'appartiennent sa tragédie « Percy » que Garrick fit représenter en 1777, et son Poème des « Bas bleus » qui ne fut publié qu'en 1786.

A la mort de Garrick, en 1779, elle ne vint plus que rarement à Londres, et mena une existence retirée mais active ; il n'est pas nécessaire d'énumérer ici ses écrits de tous genres et fort nombreux, mais il importe de signaler qu'ils sont tous inspirés par des tendances philanthropiques, et de rechercher dans quelles proportions existaient chez elle les idées libérales et les idées conservatrices.

En matière de politique, elle était nettement pour le parti du roi de France, et les idées révolutionnaires la remplissaient d'inquiétude ; afin de combattre la propagation de semblables idées en Angleterre, elle publia un court pamphlet « Politiques de village¹ » (par Will Chips) et un autre « Petits traités bon marché² » (1795) qu'elle fit distribuer par des colporteurs par toute

1. « Village Politics », by Will Chips.

2. « Cheap Repository Tracts, (contre les idées révolutionnaires et l'athéisme, 3 traités par mois pendant 3 ans, vendus 1 penny).

l'Angleterre de 1793 à 1798. Nous verrons plus loin qu'elle désapprouvait les femmes qui s'occupaient de politique et de polémiques, mais c'est évidemment en songeant à Mary Wollstonecraft qu'elle émettait cette opinion, et elle se trouvait elle-même sans doute entièrement justifiée dans sa propagande en faveur du Gouvernement et de l'Ordre établi.

Hannah More était sincèrement religieuse, et sa charité, qui lui valut de Walpole le surnom de « sainte Hannah », détermina les tendances libérales et progressistes que nous trouvons chez elle à côté des tendances traditionalistes. En effet, elle s'occupa activement des pauvres et de leur éducation ; son ami le philanthrope Wilberforce lui suggéra de fonder des « Écoles gratuites ¹ », et malgré les difficultés qu'elle eut à vaincre elle en fonda un assez grand nombre à Cheddar et ses environs. C'était là le premier effort en faveur de la démocratisation de l'enseignement ; mais l'instruction qu'elle fit donner dans ces écoles était essentiellement religieuse et d'ordre pratique. Selon elle, les pauvres n'avaient pas besoin de savoir écrire — science réservée aux fils de fermiers — et elle craignait enfreindre la tradition et désorganiser l'ordre social en donnant trop d'instruction aux classes ouvrières.

Elle fit aussi œuvre de « pionnier » en fondant des « Sociétés de secours mutuels ² » pour les femmes dans la région qu'elle habitait, grâce auxquelles les ouvrières, obligées de cesser leur travail pour cause de maladie ou d'accouchement, recevaient une compensation hebdomadaire de 3 shillings ou de 7/6. Elle attaqua les vices de la société dans ses « Critiques des mœurs des grands ³ », où elle ridiculisa les folies de la mode et condamna la passion du jeu.

Quant à ses vues sur la condition de la femme

1. Charity Schools.

2. Benefit Societies.

3. « Strictures on the manners of the Great. »

et l'éducation qu'il convient de lui donner, nous les trouvons exprimées dans ses « Critiques sur le système d'éducation féminine moderne », déjà mentionnées.

Tout le traité est conçu dans un esprit religieux, et elle insiste sur la nécessité de faire des femmes bien nées des créatures morales et vertueuses, car leur influence sur la société est considérable. Elle commence par affirmer qu'elle ne veut pas faire œuvre de polémiste, car dit-elle « Une femme qui se livre à la polémique s'éloigne tout autant des limites prescrites à son sexe qu'une « femme-Machiavel »... et « Je ne sonne pas l'alarme aux femmes qui aiment à guerroyer ou à faire de la politique : je ne sais vraiment quelles sont les plus révoltantes et contre-nature¹. » Il est probable qu'en écrivant ces mots elle songeait à la « Revendication des Droits de la Femme » de Mary Wollstonecraft.

Dans le chapitre II, elle attaque le système d'éducation qui développe chez la femme la vanité, l'égoïsme, l'artificialité et l'amour immodéré de la toilette. Dans le Chapitre III, elle recommande aux parents et aux maîtres de développer chez leurs filles l'habitude de la Réflexion, et de leur inculquer le sentiment chrétien et l'amour de la Charité. Dans le Chapitre VI, elle attaque de nouveau — sans la nommer — Mary Wollstonecraft : « Aux droits des hommes, on a opposé avec plus de présomption que de prudence, les droits des femmes. » Au lieu de développer l'idée d'indépendance chez les jeunes filles, on devrait au contraire fortifier l'esprit de discipline qu'elles doivent à leurs parents. Dans le chapitre VII, elle recommande encore aux maîtres de développer le jugement et la raison des jeunes filles plutôt que leur imagination, mais, ajoutez-

1. « A female polemic wanders nearly as far from the limits prescribed to her sex, as a female Machiavel. I am not sounding an alarm to female warriors or exciting female politicians : I hardly know which of the two is the most disgusting and unnatural character. » *Miscellaneous works of Hannah More*, London, 1840, vol. I, p. 364.

t-elle : « Loin de moi l'intention d'en faire des savantes ou des dialecticiennes. »

Le chapitre XIV affirme la noblesse des travaux domestiques que la femme devrait préférer à toute autre. La femme, dit-elle, doit avant tout se rendre utile aux autres, garder sa place au foyer. « Les femmes les plus communes et ignorantes sont toujours portées à se montrer tyranniques »... Ne doivent-elles pas préférer régner, de façon légitime, sur un empire moindre peut-être — l'empire domestique — plutôt que d'usurper bruyamment un empire plus vaste qui leur est étranger ?... être des femmes excellentes plutôt que des hommes médiocres¹ ? » D'ailleurs, ajoute-t-elle « Les femmes ont les mêmes facultés que les hommes, mais leur sont inférieures par l'ampleur de l'intelligence, par l'intégralité de l'entendement² » ; une vraie chrétienne doit mettre son bonheur à vivre modestement au foyer domestique.

Enfin dans le chapitre XV, elle insiste à nouveau sur l'importance du sentiment religieux chez la femme ; à une époque où le doute menace d'envahir les esprits, la femme doit avoir le courage d'affirmer l'existence de Dieu, et, lorsqu'elle le peut, donner à la conversation un ton religieux.

En somme, relativement à la question féministe, le libéralisme de H. More se réduit simplement à l'influence morale et religieuse que la femme peut avoir sur l'humanité ; encore cette influence doit-elle se faire sentir dans le groupe familial de parents et d'amis et la femme ne doit pas quitter le foyer domestique pour la vie publique. Elle reconnaît d'ailleurs qu'il y a infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme et elle

1. « The most vulgar and ill-informed women are ever most inclined to be tyrants... Id., p. 459... Is it not desirable to be the lawful possessors of a lesser domestic territory, rather than the turbulent usurpers of a wider foreign empire ?... to be excellent women, rather than indifferent men ? Id., p. 461.

2. « Women have equal parts, but are inferior in wholeness of mind, in the integral understanding. » Id., p. 463.

juge contraire à l'esprit chrétien toute tentative d'indépendance féminine.

La façon dont elle accueillit la publication de la *Revendication* de Mary Wollstonecraft met en valeur ses tendances anti-féministes : « On m'a importunée de tous côtés, écrivit-elle à Walpole, pour que je lise la *Revendication des Droits de la Femme*, mais je suis résolument décidée à ne pas la lire. Entre tous les jargons, je déteste le jargon métaphysique ; d'ailleurs le titre même a quelque chose de fantastique et d'absurde. De combien de manières on peut se rendre ridicule ! Je suis sûre que, à l'âge où je suis, j'ai toute la liberté qu'il me faut pour en tirer un bon parti ; et quand j'étais jeune, j'en avais sans doute plus qu'il n'était bon pour moi... et il n'existe peut-être aucune créature qui soit autant redevable pour sa bonne conduite à la subordination que la femme¹. »

De prime abord il semble donc que le groupe des Bas bleus n'ait aidé que très peu au développement du mouvement féministe. L'impression qui se dégage de cette revue c'est que la plupart attachaient une importance capitale aux convenances et à la tradition, sentiment qui devait forcément entraver toute velléité de réforme². Nous en voyons même certaines — comme Mrs. Delaney — qui craignaient de paraître trop instruites ; et même celles qui sentaient l'injustice et l'inégalité des rapports entre les deux sexes n'osaient s'exprimer librement, et s'adressaient à un public restreint, sans vouloir faire œuvre de polémistes.

Néanmoins les Bas-bleus, inconsciemment peut-

1. « I have been much pestered to read the « Rights of Woman », but am invincibly resolved not to do it. Of all jargon, I hate metaphysical jargon ; beside there is something fantastic and absurd in the very title. How many ways there are of being ridiculous ! I am sure I have as much liberty as I can make a good use of, now I am an old maid ; and when I was a young one I had, I dare say, more than it was good for me... and there is perhaps no animal so much indebted to subordination for its good behaviour as woman ». *Memoirs of Hannah More*, by Roberts, London, 1824, p. 371, vol. 2.

2. Voir Appendice II : Comparaison avec les Salons français.

être, ont servi la cause féministe, et ce mouvement intellectuel marque une étape importante au cours de cet acheminement vers la liberté et l'émancipation des femmes.

En effet, en raison même des tendances modérées des Bas bleus, parce que leur désir de s'instruire était généralement désintéressé et qu'elles ne cherchaient point à s'immiscer dans les affaires publiques, on ne vit aucun inconvénient à ce qu'elles cultivent leur esprit : c'était là déjà un point de gagné, car elles avaient dorénavant conquis pour la femme le droit de développer ses facultés intellectuelles.

De plus, les Bas-bleus, par leurs succès d'écrivains, forcèrent le public de leur époque à admettre que le domaine de la littérature n'était plus désormais réservé uniquement à l'homme. Dès lors on ne devait plus considérer comme « anti-féminin » et immodeste pour une femme de publier un ouvrage ou faire métier d'écrivain. Dans son *Journal*, Mme d'Arblay cite cette remarque de Johnson : « qu'il était fort surpris du progrès remarquable qu'avaient fait récemment les femmes en matière de littérature, qu'il se rappelait l'époque où une femme qui savait écrire une lettre correctement était regardée comme fort accomplie, mais qu'à présent les femmes rivalisaient avec les hommes en tout¹. » Et dans les *Lettres de Walpole* on peut suivre le changement progressif de l'opinion masculine sur la femme instruite et auteur. Les Bas bleus avaient ainsi conquis pour la femme un nouveau champ d'activité, et outre les noms déjà cités, nous pouvons mentionner d'autres femmes écrivains de cette époque : Joanna Baillie que ses « *Drames de Passions* », vers 1798 rendirent

1. « Dr Johnson was talking to Mrs. Thrale and Sir Philip Jennings of the amazing progress made of late years in literature by the women. He said he was himself astonished at it, and told them he well remembered when a woman who could spell a common letter was regarded as accomplished ; but now they vied with men in everything. » Dr Johnson and Fanny Burney, by Chauncey Tinker. London, 1912, p. 111.

célèbre comme auteur dramatique ; Miss Seward, poétesse, qui eut Walter Scott pour biographe ; Mrs. Lennox qui publia des études sur Shakespeare ; Mrs. Radcliffe, auteur de romans écrits entre 1789 et 1797. Désormais, la femme instruite n'était plus considérée avec méfiance ou ridiculisée : par leur conversation, les Bas bleus montrèrent qu'une femme cultivée pouvait conserver son charme et sa grâce, et par leurs œuvres, que sa valeur intellectuelle était réelle et comparable à celle de l'homme. La position de la « femme de lettres » était établie.

Enfin, par leur propre expérience, plusieurs Bas bleus prouvèrent que la femme peut se rendre économiquement indépendante de l'homme par ses travaux littéraires : Fanny Burney, devenue Mme D'Arblay, toucha £ 2000 pour son roman *Camilla* ; Mrs. Carter et Hannah More, qui restèrent célibataires, vécurent presque entièrement de ce que leurs rapportèrent leurs publications. Pour fonder ses Écoles gratuites, H. More eut à interviewer des fermiers récalcitrants, des pasteurs qui désapprouvaient ses intentions, et par son énergie jamais découragée, elle affirma son indépendance, et le droit qu' a toute femme de s'intéresser aux questions sociales.

Le fait que ces femmes appartenaient pour la plupart à la haute bourgeoisie et que leur condition sociale était aisée, parfois luxueuse, explique qu'elles n'aient pas été amenées à envisager la nécessité d'une réforme dans la condition économique de la femme. Les difficultés matérielles de la vie n'existaient pas pour elles ; elles pensaient que les femmes non mariées qui ne voulaient pas être à la charge de leur famille avaient la ressource de gagner leur vie en enseignant ou en devenant gouvernantes, solution satisfaisante à leurs yeux. Mais ce métier de gouvernante n'était souvent qu'une exploitation odieuse et tyrannique, et à la jeune fille trop fière ou trop sensitive pour

accepter une telle sujétion, la société de la fin du XVIII^e siècle n'offrait d'autre ressource qu'un mariage sans amour ; celle qui refusait un tel mariage se voyait réduite à la misère, et celle enfin dont le sens moral était suffisamment émoussé se laissait entraîner à la prostitution. Seule, une femme placée dans une semblable position pouvait en apprécier l'injustice et l'amertume, et à une époque où les idées de Liberté, d'Égalité et de Fraternité enthousiasmaient des milliers d'hommes, nous voyons en Angleterre une femme oser enfin élever la voix pour réclamer l'indépendance sociale, politique et économique des femmes. Ce premier apôtre du féminisme intégral était Mary Wollstonecraft.

CHAPITRE III

MARY WOLLSTONECRAFT. — SA VIE

Mary Wollstonecraft naquit le 27 avril 1759, et le lieu de sa naissance fut toujours pour elle un point douteux. Son père, Edward John, d'extraction irlandaise, bientôt après son mariage avec une irlandaise, Elizabeth Dixon de Ballyshannon, avait hérité de son propre père, riche industriel à Spitalfields, de dix mille livres sterling. L'avenir du jeune ménage s'annonçait donc facile et heureux ; mais lorsque leur premier enfant, Edward, naquit, tout l'héritage avait été gaspillé. Edward John n'avait aucune des qualités paternelles ; ignorant, et n'ayant appris à exercer aucune profession, il était naturellement paresseux, incapable d'un effort soutenu, et en plus de cela joueur et buveur. Dès qu'il eut dépensé la fortune paternelle, il commença à se déplacer, et à errer dans divers comtés de l'Angleterre, si bien que son deuxième enfant, Mary, ne sut jamais exactement si elle était née à Hoxton, alors un des faubourgs de Londres, ou à Epping Forest.

Le père de Mary tenta la fortune en s'occupant d'agriculture, et en 1765 il s'installa avec sa famille dans une ferme sur la route de Chelmsford, mais la quitta bientôt pour aller à Barking, dans le comté d'Essex, où il demeura trois ans.

En 1768, se trouvant toujours dans les mêmes embarras pécuniaires, Edward John Wollstonecraft emmena sa famille dans le Yorkshire et s'installa dans une autre ferme à Beverley, où il demeura cinq ans.

Beverley était une petite ville de province, et Mary, alors âgée de neuf ans, commença ses études dans l'une des écoles assez médiocres de l'endroit. Elle avait à cette époque un second frère plus jeune qu'elle, James, puis deux sœurs, Eliza et Everina, et un troisième frère Charles. Son père se souciait peu de leur éducation, et l'enfance de Mary — dont nous retrouvons des échos dans son roman « *Maria, ou Torts envers les femmes* » — fut pour elle l'apprentissage de la tristesse. C'est qu'aux défauts déjà cités, Edward John Wollstonecraft ajoutait une nature violente et brutale, et qu'il maltraitait, le plus souvent sans raison, ses enfants et sa femme. Mary, le voyant brutaliser même de pauvres chiens sans défense, conçut pour son père un profond mépris, et plus d'une fois elle s'interposa entre ses parents, afin de détourner sur elle les coups qui devaient frapper sa mère. Parfois même la violence de ce tyran était telle que Mary n'osait aller se coucher et reposait allongée sur le palier, contre la porte de sa chambre, prête à porter secours. Son père, voyant le mépris et le dégoût qu'éprouvait pour lui sa fille aînée, commença à la craindre, en lâche, puis à la respecter. Quant à Mrs. Wollstonecraft, elle ne semble point s'être montrée reconnaissante à Mary de son courage et de son appui : au contraire, toute l'affection maternelle se reporta sur le fils aîné, et Mrs. Wollstonecraft fut souvent dure et injuste envers Mary. Cette dernière était sans cesse obligée de s'occuper des plus jeunes enfants, et elle commença ainsi de bonne heure ce rôle de fée bienfaisante, d'ange gardien, qu'elle joua toute sa vie, non seulement avec ses frères et sœurs, mais avec tous ceux qui eurent besoin d'elle.

L'on conçoit aisément qu'avec une vie de famille si pénible et si orageuse Mary ait eu soif, dès son enfance, de liberté et de plein air ; aussi, au lieu de s'amuser avec des poupées ou autres jeux de petite fille, elle s'envolait, dès qu'elle le pouvait, de la triste maison,

pour aller jouer dans les champs avec ses frères, et oublier pour quelques heures ce qui lui faisait déjà tant de mal à voir : le spectacle d'êtres faibles opprimés par un pouvoir tyrannique et brutal.

En 1774, voyant que l'agriculture ne l'enrichissait pas, Mr. Wollstonecraft décida de s'occuper d'entreprises commerciales et alla s'établir à Hoxton. Mary avait alors seize ans et elle gagna bientôt l'affection de deux de leurs voisins, Mr. Clare, pasteur, et sa femme. Mr. Clare, de santé très délicate, menait une existence retirée, était fort cultivé et lisait beaucoup ; il reconnut vite en Mary un esprit ouvert et intelligent et s'intéressa à ses études. Il mit à sa disposition les livres qu'elle désirait et passa de longues heures à l'instruire sur différents sujets ; il trouva de nombreuses lacunes à combler, et sous la direction bienveillante de ce nouveau maître, Mary connut ses premières joies intellectuelles.

C'est grâce à Mrs. Clare, qui se plaisait souvent à emmener Mary avec elle à Londres, que cette dernière forma une amitié qui devait tenir une si grande place dans son existence. Un jour, Mrs. Clare se rendit à Newington-Butts, dans le sud de Londres, pour aller voir la famille Blood ; là, Mary vit une douce jeune fille de dix-huit ans occupée à préparer un repas pour ses jeunes frères et sœurs, et ce spectacle — qui lui rappelait assez sa propre expérience — la conquit sur le champ. Elle apprit aussi que la famille Blood ressemblait assez à la sienne, en ce sens que le père était ivrogne et paresseux et incapable de supporter matériellement une nombreuse famille ; elle conçut une ardente admiration pour Fanny qui, à dix-huit ans, arrivait à faire vivre les siens par son travail. Fanny avait du goût pour la littérature et la musique, mais se trouvait fort occupée par son travail de dessinatrice qui était assez rémunérateur. Mary voua dès lors à Fanny une amitié sincère, profonde et durable, d'autant plus ardente que pour la première fois de sa vie elle

pouvait enfin donner libre cours à son besoin d'affection très prononcé. Mary était en effet — peut-être de par son origine irlandaise — de nature démonstrative, chaude, impulsive ; elle savait haïr violemment, et son père fut le premier objet de son aversion, mais elle n'avait encore rencontré personne à qui prodiguer la tendresse de ses sentiments. Elle aurait pu dire dès cette époque ce qu'elle écrivit plus tard « Mon cœur a le besoin d'aimer¹ » ; elle avait pour ses sœurs une grande affection, mais leurs natures étaient si dissimilables qu'il n'exista jamais entre elles la communion d'idées et de sentiments que l'on retrouve entre Fanny et Mary. Eliza et Everina se disputaient sans cesse et c'était un soulagement pour leur sœur aînée d'aller retrouver son amie à laquelle elle pouvait ouvrir son cœur librement. Mais, à cause de la distance qui les séparait, leurs réunions étaient rares, et elles durent se contenter de lettres ; Mary s'aperçut que la qualité de ses propres lettres était fort inférieure à celle des lettres de Fanny ; et, stimulée par le désir d'imiter son amie, elle s'appliqua au travail avec un redoublement d'ardeur, et déclara qu'elle voulait acquérir « l'art d'écrire² ».

Mary connut ainsi deux années d'un bonheur relatif ; en 1776, son père décida brusquement de quitter Londres et d'essayer de nouveau de l'agriculture. Il emmena donc sa famille dans le pays de Galles, à Laugharne, Pembrokeshire, et Mary se vit exilée de ses amis si chers. Mais elle continua à étudier avec ardeur, et, stimulée par l'exemple de Fanny, elle pria ses parents de la laisser partir et gagner sa vie, afin de ne plus être à leur charge. Dès lors avait germé en elle le désir d'indépendance personnelle qu'elle devait conser-

1. « Love is the want of my heart. » M. Wollstonecraft, *Letters to Imlay*, Hutchinson and Co. London, 1908, p. 127.

2. « Writing as an art ». W. Godwin, *Memoirs of M. Wollstonecraft*. Clark Durant, p. 20.

ver toute sa vie. Mais ses parents ne voulurent point se séparer d'elle, sa mère surtout se rendant compte que Mary était la seule personne capable d'exercer quelque autorité sur le père de famille. Le fils aîné, Edward, travaillait déjà indépendamment à Londres pour devenir avoué, et Mary soutenait vaillamment sa mère qui avait fini par reconnaître le courage et le dévouement de sa fille et la traitait maintenant avec bonté.

Mais en 1777, Mr. Wollstonecraft résolut de quitter Laugharne. Cette fois Mary, fatiguée de ces changements qui n'aboutissaient à rien, n'hésita pas à exercer une pression sur le choix paternel d'une nouvelle résidence, et afin de se rapprocher de Fanny demanda que la famille s'installât à Walworth.

Là elle renouvela bientôt sa prière de pouvoir chercher à gagner sa vie hors de chez elle ; la situation de la famille empirait, et elle avait honte d'être à la charge d'un homme tel que son père. Elle obtint gain de cause et en 1778 elle se rendit à Bath en qualité de demoiselle de compagnie chez une veuve, Mrs. Dawson. Les deux années qu'elle y demeura furent pénibles : Mrs. Dawson, âgée et d'un caractère irascible, exigeait d'elle des soins et des travaux constants, ne lui laissant aucun loisir pour sa culture personnelle, et la récompensait par des reproches généralement immérités. Toutefois Mary, qui avait réussi à dominer son père, réussit également à exercer une certaine influence sur les nerfs de Mrs. Dawson ; et celle-ci avouait parfois que Miss Wollstonecraft était la première de ses nombreuses demoiselles de compagnie envers laquelle elle se soit jamais maîtrisée.

En 1780, Mrs. Wollstonecraft tomba gravement malade et Mary quitta Mrs. Dawson pour aller soigner sa mère. Les Wollstonecraft se trouvaient alors à Enfield, et là Mary prodigua jour et nuit ses soins à sa mère qui ne voulait d'ailleurs être soignée que par sa fille aînée. Après plusieurs mois de souffrances,

Mrs. Wollstonecraft mourut, et Mary se trouva face à face avec un nouveau problème.

Il était en effet impossible que les trois sœurs continuent à vivre à la maison paternelle, Mr. Wollstonecraft étant à peu près ruiné, et d'ailleurs son état de dégradation leur répugnait. Il fallait donc que chacune se rende indépendante : Mary choisit d'aller vivre avec ses amis les Blood. Fanny soutenait toujours les siens par la vente de ses tableaux, Mrs. Blood faisait des travaux de couture et Mary les aidait personnellement en faisant aussi de la couture. Everina, la plus jeune, se rendit à Londres pour tenir le ménage de son frère Edwards ; Eliza épousa, imprudemment et sans réflexion, un certain Mr. Bishop et ne fut pas longue à le regretter. Cette union était en effet des plus malheureuses ; Eliza, de nature surexcitable et déséquilibrée, ne fit qu'exaspérer le caractère violent et brutal de son mari ; les torts étaient à peu près égaux des deux côtés. mais Eliza, dont les nerfs n'avaient aucune résistance, fut la victime de ce butor. Lorsqu'elle devint enceinte ces querelles perpétuelles faillirent lui enlever la raison et Mr. Bishop pria Mary de bien vouloir venir s'installer chez eux et prendre soin de sa sœur¹. Mary n'hésita point. Écrivant plus tard à George Blood, frère de Fanny, elle dit : « Je ne suis pas une amie des beaux jours ; au contraire je crois que j'aime davantage la plupart des gens lorsqu'ils sont malheureux, car la pitié est l'une de mes passions dominantes². » Aussi, elle quitta la maison amie où elle venait de passer deux années heureuses et se rendit auprès de sa sœur. Pour la troisième fois — après l'expérience de ses parents, et celle des Blood — elle était témoin d'une vie conjugale

1. Dans son roman « Maria, or The Wrongs of Woman », M. Wollstonecraft a décrit la vie conjugale d'Eliza.

2. « I am not a fair-weather friend ; on the contrary I think I love most people best when they are in adversity, for pity is one of my prevailing passions. » C. Kegan Paul, William Godwin, H. King and Co. London, 1876, p. 175. vol. I.

intolérable : autorité brutale et tyrannique d'une part, faiblesse de volonté de l'autre ; et ces expériences successives développèrent en elle les principes qu'elle devait énoncer plus tard en faveur d'une réforme du mariage. Elle demeura chez les Bishop jusqu'à la naissance de la petite fille ; tantôt elle s'efforçait de calmer sa sœur, tantôt, fatiguée par de tels efforts, elle se voyait obligée d'écouter les justifications que Bishop se croyait forcé de lui donner. Elle écrivit à Everina « Je suis harassée à force d'écouter le pour et le contre, et j'ai l'esprit si confus que je réponds non parfois lorsque je devrais dire oui. Cela me brise presque le cœur d'écouter les arguments de B. Je ne peux lui jeter des conseils à la figure, qu'il n'accepterait pas, même s'il était capable de les suivre¹. »

La venue d'un enfant ne changeant rien à ce triste état de choses, Mary décida que sa sœur ne pouvait continuer à vivre avec Bishop, et elle essaya de le faire comprendre à ce dernier pour lequel elle éprouvait malgré tout une certaine pitié. Bishop ne voulut rien entendre ; Mary demanda l'appui d'Edward, en qualité d'aîné de la famille ; ce dernier, très égoïste, ne voulut point se mêler à cette affaire, si bien que Mary dut agir elle-même et seule. Elle décida de profiter de l'absence de Bishop pour emmener Eliza, laissant le bébé aux soins de la nourrice jusqu'au jour où elle aurait trouvé un domicile convenable. L'entreprise n'était pas sans dangers, et Mary vécut de longs jours d'inquiétude : « J'espère que B. ne nous découvrira pas, car j'aimerais mieux affronter un lion », écrivait-elle le soir même de leur arrivée à Hackney à sa sœur Everina... Demande à Ned de nous dicter notre conduite au cas où B. nous découvrirait, car Bess est résolue

1. My spirits are harried with listening to pros and cons, and my head is so confused that I sometimes say no when I ought to say yes. My heart is almost broken with listening to B., while he reasons the case. I cannot insult him with advice, which he would never have wanted if he was capable of attending to it. », Id. p. 168.

à ne pas retourner chez lui. Peut-il l'y contraindre ?... Oh ! je t'en supplie, sois discrète, car Bess ne le redoute pas maintenant autant que moi¹. » Son désintéressement l'emportait toujours sur son bonheur personnel ; le secours qu'elle prêtait à sa sœur n'était pas entièrement impulsif : elle savait d'avance qu'elle s'exposait à bien des critiques en aidant une femme mariée à quitter son mari. Mais Mary, à cette époque, ne redoutait déjà point l'opinion publique et se sentait assez forte en tous cas pour la supporter : « Je savais bien que je serais la Mrs. Brown — l'incendiaire honteuse — dans cette méchante affaire d'une femme délaissant son compagnon de lit... C'est contraire à toutes les règles de conduite publiées au bénéfice des jeunes mariées...² écrivit-elle à Everina en janvier 1784. A la raillerie du ton se mêle déjà l'affirmation de son indépendance d'esprit vis-à-vis, non seulement de l'opinion publique, mais de l'arbitraire du mariage : selon elle une femme maltraitée par son mari avait parfaitement le droit de le quitter, et la loi qui maintenait l'épouse dans un esclavage tyrannique était inhumaine et injuste. Une telle indépendance de vue scandalisa son amie Mrs. Clare qui continua toutefois à lui accorder son affection, mais elle vit s'éloigner d'elle beaucoup de connaissances.

Lorsque la séparation légale d'avec Bishop fut un fait accompli, Mary, qui avait à soutenir matériellement sa sœur, décida de réaliser enfin un projet qu'elle caressait depuis longtemps : celui de fonder une école et d'enseigner. Fanny Blood habitant alors à Islington, Mary choisit cet endroit pour tenter l'entreprise, mais

1. I hope B, will not discover us, for I would sooner face a lion... Ask Ned how we are to behave if he should find us out, for Bess is determined not to return. Can he force her ?... Oh ! let me entreat you to be careful, for Bess does not dread him now as much as I do. » Id., p. 169.

2. « I knew I should be the Mrs. Brown, the shameful incendiary, in this shocking affair of a woman's leaving her bed-fellow... 'it is contrary to all the rules of conduct that are published for the benefit of new-married ladies... Id., p. 171.

au bout de quelques mois infructueux Mary et Eliza se rendirent à Newington Green où elles louèrent une maison et eurent, dès le début, une vingtaine d'élèves externes. Outre ces enfants elles acceptèrent, comme pensionnaires, une dame et ses trois enfants, et une autre dame, Mrs. Campbell et son fils. Les débuts furent couronnés de succès, grâce principalement à la nature sympathique, dévouée et maternelle de Mary qui, selon Godwin, était née pour l'enseignement : « Avec les enfants, elle était la patience même... Dans son cœur ne régnaient que des sentiments bienveillants ; et ainsi lorsqu'elle s'occupait des enfants, sa conduite lui était dictée uniquement par la bonté et la sympathie¹. » Elle acquit bientôt une certaine renommée à Newington, et forma quelques solides amitiés, entre autres celle du Docteur Richard Price qu'elle qualifie plus tard dans sa « Révénération des Droits de la Femme » de « meilleur des hommes ». Dr Price était un dissident qui avait publié plusieurs essais sur la finance et un traité sur la Guerre d'Indépendance en Amérique, et elle prenait plaisir à aller l'entendre prêcher le dimanche. Elle devint aussi l'amie de Mrs. Burgh, veuve de l'auteur des « Dissertations politiques » ; elle fit même la connaissance du Docteur Johnson avec lequel elle ne put avoir qu'une seule conversation pleine d'intérêt, car il mourut en décembre 1784.

Un chagrin vint troubler le bonheur momentané de Mary. Son amie Fanny qui, depuis plus de trois ans, s'était éprise d'un jeune négociant Hugh Skeys, allait se marier et quitter l'Angleterre. Mary n'approuvait pas cette union, Skeys étant un être irrésolu qui avait déjà assez fait souffrir Fanny par ses changements d'humeur. Fanny l'aimait sincèrement ; lui semblait

1. « With children she was the mirror of patience... Her heart was the seat of every benevolent feeling, and accordingly in all her intercourse with children it was kindness and sympathy alone that prompted her conduct. » « Memoirs of Mary Wollstonecraft, London, 1927, Clark Durant, p. 33.

épris, mais différait sans cesse la date de leur mariage et parfois même semblait regretter de lui avoir donné sa parole. Voyant souffrir son amie, Mary conçut pour Skeys le plus grand mépris, et lorsque le mariage eut lieu elle sentit une fois de plus que ce serait là une union malheureuse. Elle vit, le cœur serré, Fanny suivre son mari au Portugal, et sa tristesse ne fit que s'accroître. Elle eut beaucoup d'ennuis. Sa santé l'inquiétait depuis quelques années ; les pensionnaires ne payaient pas régulièrement, ce qui la contrariait d'autant plus qu'outre les siens, elle voulait aider à supporter les parents de Fanny. En juillet 1785, elle écrivait à son jeune ami, George Blood : « Je viens d'être très-malade... à la longue mes soucis épuiseront ma santé... J'ai été tellement accablée d'inquiétudes... que je suis complètement découragée... Je n'ai plus de goût à la vie, et mon cœur, presque brisé, n'est réjoui que par la perspective de la mort¹. » Sa nature extrêmement sensible la faisait ainsi passer de la joie la plus exquise au chagrin le plus désespéré, et nous la verrons à plusieurs reprises souhaiter sincèrement de mourir.

Vers l'automne de la même année, Mary partit brusquement pour Lisbonne : Fanny désirait l'avoir auprès d'elle pendant son accouchement, et toujours fidèle aux appels de l'amitié Mary n'hésita pas un instant. Bien qu'elle n'eût guère confiance en Eliza, elle lui confia la direction de l'école, et Mrs. Burgh lui ayant prêté la somme nécessaire au voyage, elle partit. Quelques heures après l'arrivée de Mary, Fanny mit au monde un fils, mais, épuisée par des années d'inquiétude et de privations, la jeune mère succomba quelques jours plus tard. Le désespoir de Mary fut sans bornes ; elle perdait en Fanny l'être qu'elle avait le

1. I have been very ill... my harassed mind will in time wear out my body... I have been so hunted down by cares... that my spirits are quite depressed... I have lost all relish for life, and my almost broken heart is only cheered by the prospect of death. » Id, p. 174.

plus aimé, et de Lisbonne elle écrivait à Eliza : « Je sens que je suis soutenue par Celui qui, seul, peut guérir une âme blessée¹. » Elle revint donc en Angleterre, et Godwin relate un incident significatif durant la traversée : le vaisseau sur lequel elle se trouvait croisa un vaisseau français en détresse, mais le capitaine négligea tout d'abord les appels des malheureux. Indignée, Mary alla le trouver, et, le menaçant de faire un rapport sur lui à son arrivée en Angleterre, elle le força à prendre à bord l'équipage français.

A son arrivée à Newington, en janvier 1786, de nouveaux désappointements l'attendaient : Eliza n'avait su diriger l'établissement avec tact, les dettes s'étaient accumulées, et Mary se demanda comment elle pourrait faire face à ses multiples dépenses. A cette époque elle se voyait moralement obligée de supporter, en plus d'Eliza — créature sans la moindre initiative — son père qui, bien que remarié, menait la même vie lamentable. Elle ne voulait point le laisser dans la misère, d'autant plus qu'il avait encore à sa charge le jeune Charles. Puis il y avait Mrs. et Mr. Blood qu'en souvenir de Fanny elle ne voulait pas abandonner. Ni Edward, ni Skeys n'acceptèrent d'alléger ses dépenses en venant en aide à son père ou aux Blood : son amertume s'en accrut, et elle dut secrètement jurer qu'elle serait désormais trop fière pour faire appel à la générosité masculine. Dans une lettre adressée à George Blood, en février, elle exprime son découragement : « Que je jette mes regards n'importe où, je n'aperçois que l'approche de la misère... Ma vue est très mauvaise et ma mémoire a disparu... J'espère que je n'en ai plus pour longtemps à vivre, et pourtant il peut encore s'écouler de longs jours pénibles avant que je disparaisse²... » Mary trou-

1. « I feel I am supported by that Being who alone can heal a wounded spirit. » *Id.*, p. 178.

2. « Let me turn my eyes on which side I will, I can only anticipate misery... my eyes are very bad and my memory gone... I hope I shan't live long, yet I may be a tedious time dying... » *Id.*, p. 180.

vait toutefois un certain réconfort dans la religion car elle écrivait à George un peu plus tard : « Ici-bas nous n'avons aucun lieu de repos, aucun bonheur durable, sauf ce que nous donne notre résignation à la Volonté du Ciel¹. »

Au mois d'août il lui fallut quitter la maison où se trouvait l'école pour prendre un appartement plus modeste ; et, préférant s'occuper seule des quelques élèves qui lui restaient, elle procura à Eliza, ainsi qu'à Everina, des postes de gouvernantes. Puis elle résolut de suivre le conseil donné par un ami, le Rev. John Hewlet, à savoir, de chercher à gagner sa vie en écrivant

La pédagogie l'intéressait alors tout particulièrement, et sa première production littéraire eut pour titre : « *Réflexions sur l'Éducation des Jeunes filles ; suivies de Remarques sur la Conduite des Femmes dans l'accomplissement des principaux Devoirs de la Vie*². » Hewlett offrit le manuscrit à un éditeur de Saint Paul's Churchyard, Mr. Johnson, qui l'accepta et le publia en 1787. Mary reçut de lui dix guinées qu'elle mit à la disposition de Mr. et Mrs. Blood qui désiraient aller à Dublin où ils espéraient trouver une situation rémunératrice. Ils acceptèrent l'offre généreuse de Mary qui se retrouva aussi pauvre qu'auparavant.

Par l'intermédiaire de ses amis, Mr. Prior, professeur à Eton et Mrs. Prior, Mary apprit qu'une certaine Lady Kingsborough, dont le mari était irlandais, cherchait une gouvernante pour ses filles. La perspective de devenir gouvernante ne lui souriait guère, ainsi qu'elle l'écrivait à George Blood, mais il lui restait encore bien des dettes à régler et le salaire annuel de quarante livres pouvait lui être d'un grand secours. Elle accepta donc, et comme les Prior devaient eux-

1. « Here we have no resting-place, nor any stable comfort, but what arises from our resignation to the will of Heaven. » Id p. 184.

2. « *Thoughts on the Education of Daughters : with Reflections on Female Conduct in the more Important Duties of life.* » M. Wollstonecraft, Johnson, London, 1791.

mêmes se rendre en Irlande, Mary décida de faire le voyage en leur compagnie. Elle passa avec eux quelques mois à Eton où elle eut l'occasion d'étudier de près le fonctionnement de l'école qui fut loin de la satisfaire, et l'on retrouve dans sa « Revendication » toutes les critiques qu'elle fit alors sur cette grande école publique.

Le départ pour l'Irlande eut lieu en octobre 1787 et Mary se trouva installée à Mitchelstown dans le Château de Lord Kingsborough.

Elle s'aperçut bientôt que ses appréhensions en acceptant cette situation étaient justifiées : on essaya de la traiter comme l'on traitait alors la plupart des gouvernantes, en domestique. Mais, nous dit Godwin, « Mary exigea qu'on la laissât entièrement libre d'agir à sa guise¹ » ; et elle finit par se faire respecter de tous et par être traitée en égale. Mais la courtoisie de ses hôtes ne pouvait suffire à la rendre heureuse ; elle se trouvait plongée dans un milieu qui lui était franchement antipathique : Lord Kingsborough lui paraissait vulgaire et les grandes dames de la maison (car outre Lady Kingsborough il y avait sa mère, trois de ses sœurs et d'autres invitées) la révoltaient par leur affectation et leur ignorance. Durant le séjour qu'elle fit chez ces nobles, elle rassembla un grand nombre de matériaux pour les attaques sévères qu'elle devait faire plus tard contre la vanité et la sottise féminine. « Réduite à la compagnie d'un groupe de femmes sottes, je n'ai aucun rapport social² », écrivait-elle en novembre à sa sœur Everina. Elle trouva en Lady Kingsborough une femme occupée uniquement de sa santé, sa toilette et ses chiens, et elle n'avait rien en commun avec toutes ces dames qui n'aimaient parler que chiffons ou mariage. Ses seuls moments de bonheur étaient

1. « Mary insisted upon the unbounded exercise of her own discretion. » *Memoirs* (C. D.) p. 40.

2. « Confined to the Society of a set of silly females, I have no social converse. » C. Kegan Paul, p. 187.

ceux durant lesquels elle instruisait les trois filles de Lady Kingsborough, et encore réprouvait-elle fortement le genre d'éducation que leur mère exigeait. Conformément à la coutume de l'époque, Lady Kingsborough désirait voir ses filles acquérir ce que Mary qualifiait de : « un tas de bêtises, appelés à tort arts d'agrèments¹ », un peu de peinture, de musique et de français ; elle pria Mary de veiller à ce qu'elles ne lisent que des livres choisis avec soin ; mais Mary, indignée, soutint qu'une enfant sait toujours éviter les livres trop avancés pour elle, et elle finit par obtenir gain de cause. L'aînée des enfants, Margaret, devint très attachée à sa gouvernante, et cette affection sincère fut pour Mary une source de joie au milieu de tous ses ennuis². Dans ses lettres à ses sœurs elle exprime souvent l'inquiétude que lui causait sa santé ; les lettres d'Angleterre ne lui apportaient que de tristes nouvelles : Edward se désintéressait complètement de sa famille, les charges de Mary allaient en augmentant.

Au début de l'année 1788, les Kingsborough quittèrent Mitchelstown pour Dublin et Mary se trouva mêlée intimement à la vie mondaine qui lui déplaisait tant ; Lady Kingsborough, assez intelligente pour apprécier le charme de l'esprit et de la conversation de sa gouvernante, l'invitait souvent au salon ou l'emmenait aux fêtes mondaines. Mary put donc étudier de près cette vie factice et vide de femme du beau monde qu'elle réprouvera sans cesse par la suite. Il est réconfortant de noter qu'elle arrivait cependant à oublier parfois ses contrariétés dans ce tourbillon de plaisirs, et qu'elle pouvait s'amuser tout comme une autre et remporter de véritables succès³.

1. ... a heap of rubbish, miscalled accomplishments. » Id. p. 187.

2. Plus tard Margaret, devenue Lady Mountcashel, rencontra en Italie la fille de Mary, Mrs. Percy Bysshe Shelley, et lui parla en termes touchants de la présence de sa mère à Mitchelstown en 1787.

3. Elle se rendit à un bal masqué, jouant le rôle d'interprète auprès d'une dame déguisée en indigène d'une île récemment découverte : ses remarques spirituelles furent « fort admirées. »

Elle suivit ensuite la famille Kingsborough à Bristol Hotwells au printemps, puis à Bath ; à ses moments perdus elle étudiait l'Émile de Rousseau et écrivait en souvenir de son amie Fanny un roman « Mary » qu'elle publia anonymement la même année. Cependant, Lady Kingsborough avait vu grandir avec un certain mécontentement l'affection de sa fille aînée pour sa gouvernante ; sa jalousie augmentant de jour en jour, elle donna congé à Mary durant l'automne, alors que toute la famille se trouvait à Londres. A part le chagrin que lui causa la séparation d'avec sa chère Margaret, Mary reçut son congé avec un certain soulagement : cette année-là lui avait procuré plus d'ennuis que de satisfactions, et comme le fait remarquer G. F. Stirling-Taylor dans son étude sur Mary Wollstonecraft : « en remplissant ses devoirs de gouvernante elle se sentait comme une femme de génie dont l'âme s'exaspère du fait d'être reléguée dans une impasse de l'existence qui n'offre ni spectacle, ni spectateurs¹. » Elle avait conscience de sa valeur intellectuelle ; et à part le fait d'avoir considérablement enrichi ses connaissances sur la classe riche et oisive, elle avait souffert de ne pouvoir développer davantage son esprit. Une fois son indépendance reconquise elle résolut de la conserver jalousement, et d'essayer sans tarder de gagner sa vie en écrivant.

Elle avait écrit à Johnson, l'éditeur, en septembre 1787 « Il me tarde d'avoir un peu de paix et d'indépendance. Tout service que nous rend l'un de nos semblables n'est qu'une entrave de plus, diminue notre liberté, et avilit l'esprit, nous rend semblables à des vers de terre... Je déteste ramper¹. »

1. « While a governess, she felt like a woman of genius chafing her soul, because she was thrown in a blind alley of life where there was no outlook nor onlookers. » G. R. Stirling-Taylor. *Mary Wollstonecraft*, Martin Secker, London, 1911, p. 71.

1. « I long for a little peace and independence. Every obligation we receive from our fellow-creatures is a new shackle, takes from our free-

Frappé par la fierté et le courage de Mary dont il avait déjà pu apprécier l'intelligence, Johnson lui fit un excellent accueil lorsqu'elle alla le retrouver après avoir quitté les Kingsborough. En toute franchise elle lui fit part de sa situation, énuméra les charges de famille qui lui incombait, et la lettre qu'elle écrivit en novembre 1788 à Everina relate le succès de l'entrevue tout en nous montrant Mary sous son jour le plus généreux et dévoué : «... Mr. Johnson, dont la bonté remarquable m'a je crois sauvée du désespoir et de contrariétés devant lesquels je recule,... m'assure que si j'exerce mes talents d'écrivain, je pourrai peut-être gagner ma vie d'une manière satisfaisante. Donc je vais être la première d'un genre nouveau ; cette tentative m'effraie, mais si j'échoue, je ne ferai qu'en souffrir, et si je réussis, mes sœurs chéries auront toujours un foyer en cas de maladie, et un lieu de refuge où, durant quelques mois de l'année, elles pourront venir oublier les soucis des autres mois. Je vais faire tout mon possible pour obtenir pour Eliza une situation plus près de Londres : bref, je suis de nouveau lancée dans les projets, Dieu seul sait s'ils aboutiront ! Enfin, pendant que je m'en occupe, la vie passe. Pour rien au monde je ne voudrais les faire connaître à mon père ou à Edward — toi et Eliza êtes les seuls membres de la famille qui m'intéressiez, et je veux être une mère pour vous... Il y a longtemps que j'avais songé à ce projet. Tu sais que je ne suis pas née pour suivre les sentiers battus, un penchant naturel me pousse dans une direction qui m'est propre¹. »

dom, and debases the mind, makes us mere earth-worms. I am not fond of grovelling... » Godwin, Posthumous Works, London 1798 Vol. IV, p. 65.

1. ...« Mr. Johnson, whose uncommon kindness, I believe, has saved me from despair and vexation I shrink back from... assures me that if I exert my talents in writing I may support myself in a comfortable way. I am then going to be the first of a new genus. I tremble at the attempt, yet if I fail I shall only suffer, and should I succeed my dear girls will ever in sickness have a home, and a refuge where, for a few months in the year, they may forget the cares that disturb the rest. I shall strain every nerve to obtain a situation for Eliza nearer town ; in short, I am once

On sent Mary quelque peu émue devant l'importance — et les risques — de ce qu'elle entreprenait ; elle exagère un peu en se qualifiant de « la première d'un genre nouveau », car nous avons vu dans le chapitre précédent que les Bas bleus avaient établi pour les femmes le droit d'écrire. Il est vrai que la plupart d'entre elles écrivaient plutôt par dilettantisme que par profession, et que, dès qu'une femme non mariée avait publié son premier ouvrage, on changeait son titre de « Miss » en celui de « Mrs », comme pour mettre à l'abri sa réputation de jeune fille respectueuse des convenances...

Elle entra donc en quelque sorte au service de Johnson qui lui confia la lecture et la critique des manuscrits qu'il recevait, lui fit traduire en anglais certaines œuvres étrangères, entre autres, en 1790, les « *Eléments de Morale* » de C. S. Salzmann¹, et l'engagea à publier des articles dans la « *Revue analytique* » qu'il avait fondée en 1788.

La somme de travail qu'elle devait fournir était considérable, car il lui fallait étudier sérieusement l'allemand qu'elle n'avait pas appris étant jeune ; elle parlait couramment le français, et un peu d'italien. Lorsque ses lectures et ses traductions lui en laissaient le loisir, elle composait son recueil d'« *Histoires originales prises dans la vie Réelle : suivies de Conversations destinées à régler nos sentiments et former l'Esprit à la Vérité et à la Bonté*². » que Johnson publia en 1788.

more involved in schemes, heaven only knows whether they will answer ! Yet while they are pursued life slips away. I could not on any account inform my father and Edward of my designs — you and Eliza are the only part of the family I am interested about, I wish to be a mother to you both... This project has long floated in my mind. You know I am not born to tread in the beaten track, the peculiar bent of my nature pushes me on. » Kegan Paul, p. 191.

1. Salzmann se montra très satisfait de la traduction de son livre, et traduisit en allemand la « *Revendication* », en 1792.

2. Original Stories from Real Life : With Conversations calculated to Regulate the Affections and form the Mind to truth and goodness. » Johnson, London, 1788

C'était un livre destiné aux enfants, conçu comme nous le verrons plus loin, dans l'esprit de « Sandford et Merton » de Day, renfermant dans chaque histoire une leçon de morale, et répondant au type conventionnel d'alors des « Récits pour jeunes personnes ». La 2^e édition (en 1791) très joliment illustrée par William Blake, artiste aussi bien que poète, eut un assez vif succès. La même année elle publia son roman « Mary », qui nous est précieux par ses renseignements biographiques.

En 1790 elle manifesta publiquement, pour la première fois, ses principes révolutionnaires dans sa lettre sur les « Revendications des Droits de l' Homme ». Elle entraînait ainsi dans un nouveau champ d'activité, donnait plus d'ampleur à sa pensée en s'élevant au delà des questions pédagogiques pour aborder les problèmes humanitaires. L'Angleterre avait suivi avec un intérêt croissant les phases de la Révolution française, et le public anglais était divisé en partisans et adversaires exaltés des principes révolutionnaires. L'ami déjà mentionné de Mary, le Docteur Richard Price, prêcha un sermon enthousiaste en faveur des Républicains français, ce qui indigna Edmund Burke et le poussa à écrire ses « Réflexions sur la Révolution française » en novembre 1790, où il soutenait le droit divin des rois et réprouvait les aspirations insensées du peuple. Mue par le désir de justifier le Docteur Price, et d'attaquer publiquement les principes conservateurs qu'elle haïssait, Mary répondit à Burke en publiant ses « Revendications des Droits de l'homme », écrites avec passion, sincérité et franchise, qui témoignaient d'un courage remarquable chez une femme dont la réputation littéraire n'était pas encore assurée.

Mais son livre eut du succès et lui donna une valeur considérable aux yeux des penseurs d'alors. A cette époque Mary vivait assez retirée, travaillant sans répit et se privant de bien des comforts pour assurer le bien-être de tous ceux qui l'intéressaient. Le témoignage

de Johnson, qui était pour elle directeur de travail, ami et homme d'affaires tout à la fois, est éloquent dans sa simplicité.

« Elle s'installa dans son appartement de George Street à la Saint Michel 1787 et y resta jusqu'à la Saint Michel 1791. Là elle écrivit ses « Droits de la femme ». Elle refit presque entièrement une traduction du Hollandais de « Jeune Grandison¹ ». Elle traduisit les « Opinions religieuses » de Necker, composa le « Livre de lectures françaises », commença un roman « Grottes de la Fantaisie », écrivit des articles pour la « Revue analytique », sa Réponse à Burke, traduisit les « Éléments de Morale ». Ses frères et sœurs vivaient parfois chez elle, lorsqu'ils se trouvaient sans domicile. Sa maison était la leur. Elle demanda conseil à Mr. Barlow sur la possibilité d'obtenir pour Charles (un mauvais garnement qui tourna bien grâce à elle) une ferme en Amérique ; la chose fut décidée et on le plaça chez un fermier, dans ce pays-ci, pour faire son apprentissage. Il quitta l'Angleterre à la fin de 1792. James, qui était marin, fut envoyé à Woolwich pendant quelques mois, puis alla sur un vaisseau de la flotte de Lord Hood en qualité d'aspirant de marine ; il devint bientôt lieutenant. Presque toute l'instruction qu'ils reçurent l'un et l'autre leur fut acquise chez elle et c'est elle qui procura à ses sœurs la plupart de leurs postes de gouvernantes. Elle s'occupait aussi des biens de son père, ce qui lui occasionnait de gros soucis. Durant toute cette époque elle ne put dépenser moins de 200 livres pour ses frères et sœurs². » On voit donc qu'en plus de

1. « Young Grandison » parut probablement en septembre 1790, et ne fut point réédité, bien que ce fût un livre intéressant à l'usage de la jeunesse.

2. « She entered upon her house in George St. at Michaelmas 1787 till Michaelmas 1791. She wrote there her « Rights of Woman » ; almost re-wrote a translation from the Dutch of « Young Grandison ». She translated Necker on Religions opinions, compiled the French Reader. She began a novel « The Cave of Fancy », wrote articles for the Analytical Review, her Answer to Burke and translated the Elements of Morality.

Her brothers and sisters were occasionally with her when they were unsettled. Her was their home. She consulted with Mr. Barlow on the probability of getting a farm in America for Charles (a scapegrace who did

ses sœurs, ses frères l'intéressaient aussi : en mai 1791 Eliza s'était arrêtée quelques jours à Laugharne, où demeurait Mr. Wollstonecraft, alors qu'elle se rendait dans le Pembrokeshire comme gouvernante, et elle avait fait à Mary un tableau si désolant de son séjour que celle-ci s'en émut et jugea indispensable d'intervenir. Son père était complètement avili par la boisson, et le jeune Charles devenait un vaurien ; elle le fit venir chez elle et lui servit de mère. Dans son pauvre appartement de George St. près de Blackfriars, elle connut maintes heures de découragement ; et lorsque son cœur était trop lourd, elle allait épancher sa peine auprès de Johnson qui devinait sa tristesse avant même qu'elle eut parlé, tant, nous dit-il « elle était incapable de déguisement ». Ou encore elle lui écrivait des notes vibrantes et impulsives comme la suivante : « Je ne suis qu'un animal, et les émotions instinctives étouffent trop souvent chez moi les conseils de la Raison... La vie n'est qu'une plaisanterie... Je suis un étrange mélange de faiblesse et de résolution... Il existe certainement un grand vice dans mon esprit — mon cœur capricieux se crée son propre malheur. Pourquoi ai-je été ainsi faite ? Je ne saurais le dire... Je dois me résigner à pleurer et à danser comme un enfant, à désirer un jouet ardemment, et m'en fatiguer dès que je l'ai obtenu. Nous devons tous porter un bonnet de Fou ; mais le mien, hélas, a perdu ses grelots, et est devenu si lourd que je le trouve excessivement fatigant... A coup sûr, je suis un Bouffon¹ »

well with her help), which was determined upon and he was placed with a farmer here for instruction. He left England at the end of 1792. James, who had been at sea, was sent to Woolwich for a few months and then on board Lord Hood's fleet as midshipman, and soon became lieutenant. Much of the instruction they all got was in her house, and most situations of governesses for her sisters were due to her exertions. She had the care of her father's estate, which was a source of great trouble. She could not during this time expend less than £ 200 on her brothers and sisters. » C. Kegan Paul, p. 193.

1. « I am a mere animal, and instinctive emotions too often silence the suggestions of reason... Life is but a jest... I am a strange compound of

Johnson l'invitait souvent à rencontrer chez lui des écrivains ou des artistes qui formaient un groupe à l'esprit progressiste et avancé, sympathique aux principes de la Révolution française. Johnson était l'éditeur des œuvres de Cowper, de Darwin, de Miss Edgeworth, de Mrs. Barbauld, de William Blake, et à ses soupers littéraires Mary se faisait généralement remarquer par sa conversation intelligente et brillante. C'est à l'une de ces soirées que Mary et Godwin se rencontrèrent pour la première fois ; le journal de Godwin renferme cette note : « 13 novembre 1791. Dîne chez Johnson avec Paine, Shovet et Wollstenecraft. » Mary ne produisit pas une impression favorable ce soir-là à celui qu'elle devait épouser plus tard : Godwin était allé chez Johnson dans l'espoir d'entendre parler le publiciste Thomas Paine, et fut très contrarié de voir que Mary monopolisait en quelque sorte la conversation, réduisant Paine à un silence maussade. Chez Johnson elle conquit également l'admiration et la sympathie du Docteur George Fordyce, de John Bonycastle, mathématicien, de George Anderson, mathématicien également, de Priestley, de Mrs. Barbauld, du peintre Fuseli. Elle reçut un jour la visite de Talleyrand auquel elle offrit du vin dans une tasse à thé, étant trop pauvre pour acheter des verres ! Sans afficher sa pauvreté, elle ne cherchait nullement à la déguiser, et sa mise négligée lui valait à cette époque l'appellation de « philosophe sans-souci¹. »

Toutefois ce mode d'existence allait bientôt se transformer, après la publication de sa « Revendication

weakness and resolution... There is certainly a great defect in my mind, my wayward heart creates its own misery. Why I have been made thus I cannot tell... I must be content to weep and dance like a child, long for a toy, and be tired of it as soon as I get it. We must each of us wear a fool's cap ; but mine, alas, has lost its bells, and is grown so heavy, I find it intolerably troublesome... Surely I am a fool. » *Posthumous Works*, vol. IV, p. 76-77-78.

1. « Philosophical sloven. » On ne sait qui lui attribua cette épithète, peut-être bien Fuseli. L'expression se trouve dans la Biographie de Fuseli, par Knowles.

des Droits de la Femme » en 1792. Ce livre eut un grand retentissement en Angleterre, fut discuté avec acharnement, et traduit bientôt en français et en allemand¹. Mary devint « Mrs. Wollstonecraft », s'attira bien des ennemis, se fit de nouveaux amis et sa réputation de « femme de lettres » se trouva désormais établie. La plupart des curieux qui désiraient faire sa connaissance s'attendaient à voir, nous dit Godwin : « un visage à l'expression sévère, pédante, et dictatoriale, et ils n'étaient pas peu surpris de trouver, au lieu de cela, une femme charmante de sa personne, et au sens le meilleur et le plus engageant, féminine dans sa manière d'être² ». Le témoignage de Southey, quelques années plus tard, est une autre preuve du charme qui se dégageait de sa personnalité ; en 1797 Southey écrivait à un ami : « De toutes les célébrités ou « literati », que j'ai rencontrées ici, la physionomie de Mary Imlay est celle qui me plaît le mieux, infiniment mieux ; le seul défaut qui s'y trouve est une expression assez semblable à ce que révèlent les portraits de Horne Tooke³ — une expression indiquant la supériorité ; ce n'est pas de la hauteur ni du sarcasme chez elle, mais pourtant c'est désagréable. Ses yeux sont marron clair, et bien que la paupière de l'un soit un peu paralysée, ce sont les yeux les plus expressifs que j'aie jamais vus. » Godwin revient à plusieurs reprises, dans ses Mémoires, sur le charme de son sourire : « Ce sourire d'une tendresse captivante qui éclairait son visage, que tous ceux qui la connaissaient se rappelleront si bien et qui lui gagnaient l'affection de presque tous ceux qui la voyaient⁴. »

1. La Revendication a été réimprimée 16 fois, la dernière fois en 1892.

2. « A rude, pedantic, dictatorial virago ; and they were not a little surprised when, instead of all this, they found a woman lovely in her person and, in the best and most engaging sense, feminine in her manner. » *Memoirs* (C. D.), p. 56.

3. Horne-Tooke, John. Politicien et philosophe, 1736-1812.

4. « That smile of bewitching tenderness illuminated her countenance, which all who knew her will so well recollect and which won the affection of almost every one that beheld it ! » *Memoirs*, C. D., p. 74.

— sourire qu'elle sut même lui montrer, pour le réconforter, quelques jours avant sa mort « un de ces sourires qui éclairaient si noblement sa physionomie¹. »

Il existe d'elle à la National Portrait Gallery, salle 25, un portrait peint par Opie, en 1796, qui révèle la vivacité et l'ardeur de son tempérament aussi bien qu'une grande intelligence. Sur un autre portrait que l'on croit être d'elle, peint également par Opie, et qui se trouve à la National Gallery, nous préférons ne porter aucun jugement, car l'authenticité en est douteuse.

Il n'est pas du tout certain, en effet, que ce dernier portrait soit celui de Mary, et il nous semble raisonnable de nous ranger à l'avis de Kegan Paul qui écrit dans son Introduction aux « Lettres à Imlay : « En reproduisant les deux portraits par Opie, portant le nom de Mary Wollstonecraft, il est nécessaire d'ajouter un mot au sujet des difficultés qu'ils présentent.

Le portrait gravé pour le frontispice (celui de la National Portrait Gallery) est sans aucun doute celui qu'Opie fit pour Godwin durant les quelques mois de son mariage avec Mary, et peu de temps avant la mort de Mary. Il est maintenant en la possession de Sir Percy Shelley, héritage direct de son grand-père, William Godwin. Dans ce portrait les cheveux sont d'un châtain vif, et leur couleur correspond à celle des cheveux coupés après sa mort. Sir Percy Shelley possède également une quantité considérable de sa chevelure. Les traits du portrait correspondent exactement au moulage de son visage après sa mort, et montrent que la ressemblance a dû être aussi frappante que le portrait est excellent. Il fut tout d'abord gravé, d'après Opie, par Heath en 1798, et publié par Johnson, l'éditeur et ami intime de M. Wollstonecraft.

Le 2^e portrait est en la possession de Mr. William

1. « One of those smiles which so eminently illuminated her countenance. *Id.*, p. 114.

Russell, et lui fut vendu il y a 20 ans comme étant l'œuvre de Northcote, mais il l'attribua aussitôt à Opie — fait qui ne laisse plus aucun doute.

Est-ce Mary Wollstonecraft ?

Le visage est plus âgé, bien que la ressemblance avec l'autre portrait soit grande. Les cheveux sont gris ou poudrés, ce qui était impossible pour Mary dans le premier cas, et fort improbable dans le second. Mais il fut gravé, d'après Opie, par Ridley, et publié par Bellamy pour les propriétaires du « *Monthly Mirror* », en 1796 avec le nom « *Mrs. Wollstonecraft* », c'est-à-dire du vivant de Mary, et il ne semble point y avoir eu le moindre doute à ce sujet. Toutefois il résulte clairement, d'après un article dans le *Monthly Mirror*, que cette gravure fut publiée sans la moindre autorité.

Il existe là une difficulté qui me semble tout à fait insoluble, et je ne puis faire autre chose que d'accepter cette énigme telle qu'elle est, et de conclure en disant simplement que l'authenticité du premier portrait est évidemment indiscutable, tandis qu'il n'est point facile de discuter celle du second¹. »

La publication de la « *Revendication des Droits de la Femme* » acheva l'œuvre commencée par sa « *Réponse à Burke* » en forçant l'attention du public sur une femme qui osait s'occuper de problèmes politiques, économiques et sociaux : le succès de Mary était désormais assuré, et après tant d'années de lutte et d'obscurité elle voyait son nom associé aux noms les plus célèbres de son temps.

Par une étrange contradiction de la nature humaine, dès que Mary connut le succès et le bonheur ses sœurs oublièrent son dévouement passé et nourrirent pour elle un sentiment fait de jalousie, de raillerie et de désap-

1. Dans son *Etude sur M. Wollstonecraft*, Elizabeth R. Pennel dit que depuis la publication des *Lettres à Imlay*, il a été prouvé que ce portrait n'est pas de Mary, mais celui de la femme d'un artiste de cette époque. Il se peut que le *Monthly Mirror*, n'ayant pu obtenir de Johnson le droit de reproduire le premier portrait, ait fait passer un portrait offrant quelque ressemblance avec le premier comme authentique.

probation. Ne possédant aucune de ses qualités intellectuelles, elles n'avaient jamais été capables de suivre le progrès de sa pensée, et la Revendication les scandalisa. Eliza Bishop écrivit à Everina en 1792 : « Je ne peux m'empêcher de me représenter Mrs. Wollstonecraft au comble de tous ses désirs¹ », et dépeignait Mary sous des traits méchamment déformés. Les deux sœurs redoutaient sans doute la griserie du succès pour leur sœur aînée, et craignaient son abandon, ou tout au moins son indifférence ; elles ne la connaissaient certainement pas, car son affection pour tous les siens demeura loyale jusqu'au bout.

Toutefois, ses frères et sœurs étant maintenant capables de pourvoir à leurs propres besoins, Mary put enfin songer à elle-même et mener une vie plus aisée. Elle quitta son appartement de George St., pour en prendre un plus luxueux dans Store St., près de Bedford Square, et elle mit plus de recherche dans sa toilette. C'est à cette époque que se place l'épisode de son attachement pour Fuseli qui a été rapporté de façon différente par Knowles, le biographe de Fuseli, par Godwin dans ses « Mémoires » et par C. Kegan Paul, biographe de William Godwin.

Nous avons mentionné le nom de Fuseli parmi les habitués des soirées littéraires de Johnson. Henry Fuseli (1742-1825) était un peintre d'origine suisse qui, après avoir quitté Zurich, sa ville natale, à l'âge de 21 ans, fit de Londres sa ville d'adoption. Son amitié avec Johnson datait depuis 1763 ; et quand ce dernier fonda la Revue Analytique en 1788, il demanda à Fuseli d'y contribuer. Lorsque Mary fit sa connaissance, probablement chez Johnson, Fuseli avait près de cinquante ans ; elle se sentit attirée vers lui par ses idées politiques et sociales qui concordaient avec les siennes,

1. C. Kegan Paul, p. 205 : « I cannot help painting her in the height of all her wishes. »

par sa brillante conversation, et la vigueur de sa personnalité. Fuseli, dit Godwin qui le connaissait également à cette époque, avait une tournure d'esprit caustique et beaucoup d'esprit, et un penchant à rechercher l'occasion de critiquer dans toute chose nouvelle ou moderne¹. »

Non seulement Mary prit plaisir à converser avec lui, mais elle dut se laisser influencer intellectuellement par lui, car Godwin ajoute : « Mary se retira de l'école de M. Fuseli l'esprit plus cynique qu'elle n'y était entrée². » De cette sympathie admirative à l'amour il n'y avait qu'un pas, et Mary s'éprit bientôt de Fuseli. Le biographe de ce dernier, Knowles, cite plusieurs passages de lettres écrites par Mary au peintre qui prouvent indubitablement que le sentiment qu'elle éprouvait était autre chose que de l'amitié. Plus tard, Kegan Paul qui, dans sa biographie de Godwin a toujours cherché à réhabiliter Mary Wollstonecraft dans l'opinion de ceux qui l'accusaient d'immoralité, nie la véracité du témoignage de Knowles et affirme que Mary n'a eu pour Fuseli qu'une très vive amitié. Toutefois l'existence d'un amour véritable se trouve confirmée dans les Mémoires de Godwin et il semble à peu près certain qu'il tenait ses renseignements, non seulement de ses propres observations durant cet épisode, mais aussi des confidences que Mary lui fit par la suite sur les faits saillants de son existence. L'explication qu'il donne de cet attachement est d'ailleurs en parfait accord avec le caractère ardent et passionné de Mary ; étant arrivée à trente-deux ans sans connaître l'amour, il est naturel que son amitié pour Fuseli se soit vite transformée en un sentiment plus complexe. Godwin remarque « Malgré l'inégalité de leur âge, Mary n'était pas de nature à vivre en termes aussi intimes avec un homme

1. « Fuseli is somewhat of a caustic turn of mind, with much wit, and a disposition to search in everything new or modern for occasions of censure. » *Memoirs*, (C. D.), p. 60.

2. « Mary came something more a cynic out of the school of Mr. Fuseli, than she went into it. » *Id.*, p. 89.

de mérite et de génie sans l'aimer. Le charme qu'elle éprouvait en sa compagnie, elle l'éprouva, par association, en sa personne même. Ce qu'elle ressentit en la circonstance fut rendu certainement plus intense par l'état de célibat et d'abstention sexuelle dans lequel elle avait vécu jusque là, et auquel les règles d'une société civilisée condamne une femme non mariée. Elle conçut pour lui une affection personnelle et ardente. Mr. Fuseli était marié, et sa femme était une des connaissances de Mary. Elle vit clairement les restrictions que semblait lui imposer cette circonstance, mais elle faisait peu de cas des difficultés qui pouvaient en résulter... Il y a tout lieu de croire que si Mr. Fuseli avait été libre à l'époque où ils se connurent, c'est lui qu'elle aurait choisi¹. »

C'est Knowles qui remarque que, pour plaire à Fuseli, Mary changea son mode d'existence, et apporta plus de soin à sa toilette ; d'après lui, elle alla jusqu'à prétendre que si Mrs. Fuseli était la femme du peintre « par le corps », elle, Mary, était sa femme « par l'esprit² ».

Fuseli semble n'avoir éprouvé pour Mary qu'une vive sympathie intellectuelle ; elle lui reprochait souvent sa froideur et lui écrivait des billets pleins de remontrances et de tendresse qu'il gardait parfois plusieurs jours sans ouvrir. Le trouble moral dans lequel

1. Notwithstanding the unequality of their years, Mary was not of a temper to live upon terms of so much intimacy with a man of merit and genius without loving him. The delight she enjoyed in his society she transferred by association to his person... What she experienced in this respect was no doubt heightened by the state of celibacy and restraint in which she had hitherto lived, and to which the rules of polished society condemn an unmarried woman. She conceived a personal and ardent affection for him. Mr. Fuseli was a married man, and his wife the acquaintance of Mary. She readily perceived the restrictions which this circumstance seemed to impose upon her ; but she made light of any difficulty that might arise out of them... There is no reason to doubt that if Mr. Fuseli had been disengaged at the period of their acquaintance, he would have been the man of her choice. » *Memoirs*, (C. D.), p. 60.

2. « Although Mrs. Fuseli had a right to the person of her husband, she, Mrs. Wollstonecraft, might claim, and, for congeniality of sentiments and talents, hold a place in his heart. » Knowles, *The Life and Writings of Henry Fuseli*. Colburn and Bentley. London, 1831, p. 185.

elle se trouvait la rendait incapable d'aucun travail intellectuel concentré, et pendant plusieurs mois elle ne fit qu'écrire pour la Revue Analytique. Fuseli essaya de la calmer et de lui montrer le danger d'une telle passion ; mais elle trouvait sa passion justifiée et lui répondit : « Si je croyais que ma passion fût criminelle, je la vaincrais, ou mourrais en essayant de la vaincre¹. »

Knowles affirme que Mary proposa même à Mrs. Fuseli d'aller partager leur intimité, et expliqua son désir par « l'affection sincère que j'ai pour votre mari, car je m'aperçois que je ne peux pas vivre sans avoir la satisfaction de le voir et converser avec lui journellement² ». Naturellement, Mrs. Fuseli s'inquiéta et pria Mary de ne plus venir chez elle. Kegan Paul nie ce fait catégoriquement, et dit que Mary conserva de bonnes relations par la suite avec Mrs. Fuseli³ ».

Toujours est-il que, torturée par une passion qui n'était pas payée de retour, Mary jugea plus sage de s'éloigner. Godwin explique ainsi son départ de Londres : « Un des principaux motifs de cette détermination fut, je crois, la nature de ses rapports avec Mr. Fuseli.

1. « If I thought my passion criminal, I would conquer it, or die in the attempt. » Knowles, p. 167.

2. « The sincere affection which I have for your husband for I find that I cannot live without the satisfaction of seeing and conversing with him daily. » Knowles, p. 167.

3 Paul Kegan a obtenu de Lady Shelley la permission de reproduire maintes lettres de Mary, mais aucune de celles qui ont rapport à l'affaire Fuseli : d'où une certaine obscurité.

Mary avait prié Fuseli de lui renvoyer ses lettres en octobre 1796, mais il les garda, et refusa également de les communiquer à Godwin lorsque ce dernier les réclama pour la publication de ses mémoires. En 1825 ces lettres passèrent entre les mains de Knowles, exécuteur littéraire de Fuseli ; en 1870, Knowles écrivait dans « Notes and queries » (19 novembre) : « Lettres de M. Wollstonecraft : Permettez-moi de mettre en note dans vos colonnes (attendu que le nom de M. Wollstonecraft y a été récemment mentionné) que je possède les lettres autographes écrites par elle à Fuseli. »

En 1884, les lettres devinrent la propriété de Sir Percy Shelley qui refusa de les communiquer à Elizabeth Robins Pennell lorsqu'elle écrivit sa vie de Mary Wollstonecraft. Il semble impossible de les retrouver : pensant qu'elles avaient peut-être été déposées, avec la plupart des manuscrits de Shelley, à la Bibliothèque Bodléienne, nous y sommes allée consulter la Collection Shelley, mais elle ne renfermait aucune lettre de Mary Wollstonecraft à Fuseli. Peut-être la famille Shelley a-t-elle jugé plus sage de les détruire. (M. S. Storr.)

Tout d'abord elle avait jugé raisonnable et judicieux de cultiver pour lui ce que l'on me permettra d'appeler une affection platonique ; mais par la suite elle n'en retira pas toute la satisfaction qu'elle avait tout d'abord espérée. Ce fut en vain qu'elle trouva un grand plaisir en sa compagnie, et qu'elle en jouit fréquemment. Son imagination ardente évoquait sans cesse des visions du bonheur qu'elle aurait connu si le sort avait favorisé leur union intime. Elle se sentait créée pour les affections domestiques... La conversation en public et la société ne lui suffisaient pas. Elle se sentait seule, en quelque sorte, parmi la foule de ses semblables, et elle se lamentait en songeant que les plus belles années de sa vie se passaient dans cette triste solitude. Ces pensées firent de ses rapports cordiaux avec Mr. Fuseli un sujet perpétuel de tourment, après avoir été l'un de ses plus grands plaisirs. Elle jugea nécessaire de briser net ce lien sentimental, et à cet effet elle résolut de rechercher un autre pays et se mêler à d'autres lieux d'action¹. »

Mary quitta Londres en décembre 1792, et se rendit à Paris où elle espérait trouver le plus facilement un dérivatif à son mal sentimental². Alors que beaucoup de royalistes français allaient se réfugier en Angleterre, un grand nombre d'intellectuels anglais allaient

1. « One of her principal inducements to this step related, I believe, to Mr. Fuseli. She had at first considered it as reasonable and judicious to cultivate what I may be permitted to call a platonic affection for him, but she did not, in the sequel, find all the satisfaction in the plan which she had originally expected from it. It was in vain that she enjoyed much pleasure in his society, and that she enjoyed it frequently... Her ardent imagination was continually conjuring up pictures of the happiness she should have found if fortune had favoured their more intimate union. She felt herself formed for domestic affection... general conversation and society could not satisfy her. She felt herself alone, as it were, in the great mass of her species, and she repined when she reflected that the best years of her life were spent in this comfortless solitude. Those ideas made the cordial intercourse of Mr. Fuseli, which had at first been one of her greatest pleasures, a source of perpetual torment to her. She conceived it necessary to snap the chain of this association in her mind, and for that purpose determined to seek a new climate, and mingle in different scenes. » *Memoirs* (C. D.), p. 64-65

2. R. Browning a écrit en 1883 (voir Appendice n° III), un poème « Mary Wollstonecraft et Fuseli » décrivant l'amour, sans réciprocité de Mary pour le peintre.

étudier de près les phases de la Révolution. Elle s'installa dans la maison de M. et Mme Filliettaz¹, ses amis, mais s'y trouva seule avec les domestiques, car les maîtres avaient quitté Paris. Elle passa la plus grande partie de son temps à poursuivre son étude du français et se reposait en allant voir quelques amis, parmi lesquels Miss Helen Maria Williams, poétesse de tendances très libérales, le Comte Schlabrendorf, suédois, et Mrs. Christie, femme d'un négociant, Thomas Christie, qui avait publié un ouvrage sur la Révolution française. Elle retrouva également à Paris Thomas Paine qui habitait près de la rue de Richelieu et s'était fait naturaliser français et élire membre de la Convention nationale. Grâce à lui Mary fit la connaissance de Condorcet, de M. et Mme Roland, de Jacques-Pierre Brissot, l'un des chefs des Girondins. Le 26 décembre Mary vit passer, de sa fenêtre, Louis XVI allant écouter sa condamnation à mort, et en fut profondément impressionnée ; malgré ses idées révolutionnaires, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer le calme majestueux du Roi, et de redouter les violentes émeutes populaires.

Au début de 1793, Mary changea de résidence et alla se fixer à Neuilly. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre depuis février et pendant plus d'un an elle fut complètement séparée des siens. A Neuilly elle se trouvait fort seule dans une maison isolée, n'ayant qu'un brave homme de jardinier pour la servir ; il veillait sur elle avec une sollicitude touchante, s'inquiétant dès qu'elle tardait à rentrer le soir de ses promenades dans les bois de Neuilly. Pour tromper cette solitude, Mary se mit à écrire « Etude historique et morale de l'origine et du développement de la Révolution française, et de l'influence qu'elle a produite en

1. Mme Filliettaz était la fille de Mme Bregantz qui tenait une école à Putney où Eliza et Everina avaient enseigné.

Europe¹ », qu'elle termina probablement par la suite au Havre et qui ne fut publiée qu'en 1794 par Johnson.

Mais bientôt la solitude ne devait plus exister pour Mary, et elle allait traverser la seconde — et la plus douloureuse — de ses crises sentimentales.

Chez Mrs. Christie où se rencontraient beaucoup d'Américains, elle avait fait la connaissance du capitaine Gilbert Imlay², âgé de trente-huit ans environ, devenu Capitaine durant la Guerre de l'Indépendance, et auteur d'un ouvrage publié en 1792 intitulé : « Description topographique du Territoire occidental de l'Amérique du Nord³. » A cette époque il négociait avec la Suède et la Norvège pour le commerce du bois, de l'acier, de l'alun, du goudron et semblait prospère ; tout d'abord Mary ne sentit pour lui aucune sympathie ; mais Imlay, attiré par Mary, étant un charmeur accompli, eut vite fait de se faire aimer d'elle. Elle se donna à lui en avril, mais jusqu'au mois d'août ils continuèrent à vivre séparément ; en août, Mary quitta Neuilly et vint habiter Paris avec Imlay qu'elle considérait comme son mari, bien que le mariage n'ait été contracté sous aucune forme civile ou religieuse. Godwin dit que Mary « s'opposait à un mariage avec Imlay qui, à cette époque, n'avait aucune fortune, parce qu'elle ne voulait pas l'impliquer dans certains embarras de famille auxquels elle se croyait exposée⁴. » De plus, la guerre qui existait entre la France et l'Angleterre créait une autre difficulté : si elle avait voulu se marier,

1. « An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution, and the Effect it has produced in Europe. » (Johnson London 1794.

2. Imlay, par l'intermédiaire de Brissot, cherchait à négocier avec le Gouvernement français pour obtenir l'autorisation d'établir une colonie française dans la vallée inférieure du Mississipi, dont lui-même devait être le directeur. Son projet échoua avec l'exécution capitale de Brissot.

3. « A Topographical Description of the Western Territory of North America ». G. Imlay, J. Debrett, London, 1792.

4. « Mary had objected to a marriage with Imlay who, then, had no property whatever, because she would not involve him in certain family embarrassments to which she considered herself exposed. » *Memoirs*, (C.D.) p. 70.

Mary aurait été obligée de dévoiler sa nationalité, ce qui aurait pu l'exposer à bien des dangers. Quoiqu'il en fût, Mary se considérait comme la femme légitime d'Imlay, et son amour pour lui demeura fidèle et loyal jusqu'au bout ; toute sa vie Mary devait préférer l'esprit à la lettre, l'essence des choses au formalisme, et le fait qu'en son âme et conscience elle avait juré amour et fidélité à un homme lui suffisait. A l'ambassade d'Amérique elle était d'ailleurs inscrite sous le nom de Mrs. Imlay, et elle était considérée comme telle par tous leurs amis. Les premiers mois de leur union furent les plus heureux de son existence : elle était enfin aimée et elle aimait ; mais en septembre Imlay dut se rendre au Havre pour ses affaires et Mary resta seule à Paris. Elle lui écrivit souvent, et ces lettres, ainsi que celles qui suivirent en 1794 et 1795 furent réunies par Godwin et publiées sous le titre de « Lettres à Imlay » en 1879. Ce sont des documents précieux, retraçant les joies et les chagrins de son amour, ses espérances et ses désespoirs, et elles aident à comprendre, mieux que n'importe laquelle de ses œuvres, la complexité étrange de sa nature¹.

Cette nouvelle solitude, après quelques mois d'une intimité exquise, lui était douloureuse, et même l'espoir d'acquérir une fortune lui semblait peu de chose auprès du bonheur de la vie en commun : « Ne te soucie pas trop de faire fortune ! — car rien qui vaille la peine d'être possédé ne peut être acheté². » écrit-elle à Imlay le 29 décembre. Le 31, elle le supplie de ne pas étouffer en lui sa sensibilité : « La sensibilité — ne la chasse pas, car j'aime la voir s'efforcer de maîtriser les traits de ton visage ; d'ailleurs ces sortes de sympathies sont la

1. Les « Lettres à Imlay » furent publiées de nouveau par C. Kegan Paul en 1879, et par Roger Ingpen en 1908. (Hutchinson.)

2. « Be not too anxious to get money ! — for nothing worth having is to be purchased ». Love Letters of Mary Wollstonecraft to Gilbert Imlay — Roger Ingpen, London, 1098, p. 15.

vie même de l'affection¹... » Elle se trouvait enceinte depuis novembre et la perspective de devenir mère la remplissait de joie et augmentait son amour pour Imlay ; en même temps elle devint plus inquiète, nerveuse, sujette à de profonds découragements qu'une lettre tendre de l'absent dissipait instantanément. En janvier 1794, elle le menace, s'il ne revient pas bientôt, « de jeter ses pantoufles par la fenêtre, et de partir — nul ne sait où² ». Il est touchant, lorsqu'on songe à sa vie passée, faite de travail, de souci, de mélancolie, de la voir réclamer — assez timidement — un peu de bonheur : « J'espère jouir un jour d'un bonheur aussi grand et aussi raisonnable que l'on puisse en trouver sur cette terre — avec une petite mesure de délices par-dessus le marché³ »... écrit-elle en janvier ; et en février : « Laisse-moi caresser l'espoir d'avoir fait croître quelques vrilles autour de l'orme que je désire avoir comme support⁴... »

Enfin, Imlay l'ayant priée d'aller le rejoindre au Havre, elle s'y rendit en février, et à part une absence de quinze jours de la part d'Imlay, ils vécurent ensemble jusqu'au mois d'août.

Le 12 mai naquit leur petite fille que Mary nomma Fanny en souvenir de son amie disparue ; bien que ne jouissant pas d'une santé robuste, Mary supporta très bien l'événement, et refusa de rester alitée plus d'un jour, ne voyant pas la nécessité d'être dorlotée quand tout allait bien. La jeune mère connut alors quelques autres mois de bonheur que rien ne vint troubler sauf une attaque de petite vérole contractée par Fanny, qu'elle combattit avec succès.

1. « Sensibility — Do not bid it begone, for I love to see it striving to master your features ; besides these kind of sympathies are the life of affection... » Id., p. 18.

2. « If you do not return soon, I will throw your slippers out at window, and be off — nobody knows where. » Id., p. 20.

3. « I look forward to a rational prospect of as much felicity as the earth affords — with a little dash of rapture into the bargain... » Id., p. 26.

4. « Let me indulge the thought that I have thrown out some tendrils to cling to the elm by which I wish to be supported. » Id., p. 33.

En août Imlay dut retourner à Paris pour ses affaires ; Mary et Fanny l'y rejoignirent à la fin de septembre ; quinze jours plus tard, Imlay les quittait de nouveau, pour Londres cette fois, et l'angoissante période de doutes et de soupçons recommença bientôt pour Mary. Elle écrivit copieusement : elle pouvait maintenant communiquer assez aisément avec l'Angleterre, et souvent des amis se chargeaient de sa correspondance. La présence de sa petite fille l'aida tout d'abord à supporter assez courageusement cette séparation ; son amour maternel vibre dans toutes ses lettres, et en regardant Fanny il lui semblait que rien ne pouvait lui enlever l'amour d'Imlay : « En la pressant sur mon sein, elle m'a semblé te ressembler tellement (entre nous, lorsque tu as ton plus beau visage, car je n'admire pas ta figure commerciale) que tous mes nerfs semblaient vibrer à ce contact... Je suis toujours presque l'esclave de notre enfant¹... »

Vers la fin de l'automne, elle commença à s'inquiéter ; les lettres d'Imlay étaient brèves, irrégulières, trop espacées, et rien n'est plus touchant que son appréhension — appréhension de ceux qui ne sont pas favorisés par le sort et pour qui un grand bonheur semble trop beau pour durer longtemps : « Car, lui écrivait-elle le 26 décembre, sentant que je suis plus heureuse que je n'ai jamais été, peux-tu t'étonner que je redoute parfois d'être de nouveau persécutée par la destinée ? Reviens-moi, mon plus cher ami, mon époux, père de mon enfant ! — Tous ces liens si aimés réchauffent mon cœur en ce moment et obscurcissent mes yeux de larmes²... » Deux jours plus tard, elle lui déclarait : « Il me semble

1. « Pressing her to my bosom she looked so like you (entre nous, your best looks, for I do not admire your commercial face,) every nerve seemed to vibrate to the touch... I still continue to be almost a slave to the child... » Id., p. 50.

2. « For, feeling that I am happier than I ever was, do you wonder at my sometimes dreading that fate has not done persecuting me ? Come to me, my dearest friend, husband, father of my child ! — All these fond ties glow at my heart at this moment and dim my eyes. » Id., p. 61.

absurde de gaspiller la vie à se préparer à vivre¹ » ; elle commençait à voir clair en la mentalité d'Imlay chez qui le goût des affaires et la soif du lucre l'emportaient sur les simples affections domestiques. Aussi le 30 décembre elle fit entendre sa première menace : « Je suis résolue à chercher à gagner ma vie ici, afin de te convaincre que, si cela te plaît d'errer de par le monde pour faire fortune, c'est pour toi seul — car la fillette et moi vivrons sans ton assistance, si tu n'es pas avec nous. Peut-être me trouvera-t-on orgueilleuse. Soit — mais je ne renoncerai jamais à certains principes de conduite... Pour moi, fidélité et constance sont deux choses distinctes : toutefois la première est nécessaire pour produire la seconde²... »

Imlay faisait alors un séjour à Ramsgate, et Mary qui avait accepté sans arrière-pensée d'être supportée matériellement par l'homme qu'elle aimait lorsqu'elle était sûre d'un amour réciproque et fidèle, retrouve sa fierté indépendante lorsqu'elle commence à douter de la loyauté de cet homme. Mais ce qu'il y a de tragique dans l'attitude de Mary pendant les quelques mois qu'allaient encore durer ses rapports avec Imlay, c'est la lutte entre les deux grands moteurs de sa nature morale : l'Amour et la Fierté. Tantôt la Fierté est la plus forte, et Mary reprend alors sa détermination de vivre indépendante et de rendre à Imlay sa liberté — tantôt l'Amour l'emporte — amour aveugle qui ne veut pas voir que l'objet est indigne et qui espère malgré tout que le Bonheur peut être reconquis.

Imlay, pour apaiser sans doute les angoisses de Mary,

1. « It appears to me absurd to waste life in preparing to live. » Id. p. 65.

2. « I am determined to try to earn some money here myself, in order to convince you that, if you chuse to run about the world to get a fortune, it is for yourself — for the little girl and I will live without your assistance, unless you are with us. I may be termed proud : Be it so — but I will never abandon certain principles of action... I consider fidelity and constancy as two distinct things ; yet the former is necessary to give life to the other... » Id. p. 70

la pria d'aller le retrouver en Angleterre. Le 11 avril 1795 Mary et Fanny arrivèrent à Brighton, et furent à Londres le lendemain. La réception d'Imlay fut assez froide ; il avait loué pour elle une maison meublée et lui fit entendre qu'il ne pourrait la voir aussi souvent qu'elle le souhaitait, car ses affaires l'absorbaient. Mary comprit. Elle découvrit quelques jours plus tard qu'il avait formé une nouvelle liaison avec une artiste de passage, et, ayant cette fois la preuve certaine que son bonheur était mort, elle souhaita mourir aussi. On ne possède aucun détail précis sur cette tentative de suicide ; toujours est-il qu'Imlay l'apprit à temps et en empêcha la consommation. Godwin écrit : « Tout ce que je sais, c'est que Mr. Imlay apprit son projet lorsqu'il ne savait pas au juste si elle l'avait oui ou non exécuté, et que cette nouvelle le secoua de son indifférence. C'est, peut-être, grâce à son intervention et ses représentations que la vie de Mary fut épargnée cette fois-là¹. »

Dans sa détresse Mary était allée voir Fuseli, espérant sans doute trouver un certain réconfort moral auprès de lui. Là encore elle fut déçue, et ne recevant aucune visite de lui elle lui écrivit quelques jours plus tard la lettre suivante : « A mon retour de France, je suis allée vous voir, Monsieur, mais me trouvant après ce récent voyage dans une situation très différente, j'imaginai à tort que vous viendriez me voir. Je vous dis simplement ce que je pensais, toutefois je n'écris pas ceci pour critiquer votre conduite ou me plaindre. Depuis longtemps j'ai cessé d'attendre de la bonté ou de l'affection d'aucun être humain, et je voudrais pouvoir arracher de mon cœur ses sympathies traîtresses. Je suis seule. L'injustice, sans parler d'espoirs

1. « I only know that Mr. Imlay became acquainted with her purpose at a moment when he was uncertain whether or not it was already executed, and that his feelings were roused by the intelligence. It was, perhaps, owing to his activity and representations that her life was at this time saved. » *Memoirs*, (C. D.), p. 83.

flétris dès leur naissance, que j'ai subie, en meurtrissant mon cœur, fait que mes pensées vont à la dérive sur un océan douloureux de doutes. Je demande impatiemment : qu'est-ce donc que la Vérité — et où est-elle ? J'ai été traitée brutalement ; mais je m'efforce journellement de me rappeler que j'ai encore le devoir d'une mère à remplir.

J'ai écrit au delà de mon intention, — car je voulais seulement vous prier de me renvoyer mes lettres : je désire les avoir, et il doit en être de même pour vous. Adieu ! Mary¹. »

Toutefois cet état de choses ne pouvait durer : Imlay continuait à tergiverser, mais Mary voulait une solution nette et définitive au problème de leurs rapports futurs, et préférait une franchise brutale et cruelle à une indécision mille fois plus douloureuse. Imlay savait déjà, en sa propre conscience, que tout était fini entre eux ; il ne l'aimait plus, mais soit par faiblesse innée, soit par pitié pour elle et pour ne pas vouloir la frapper trop brutalement, il trouva un prétexte excellent pour l'éloigner de lui. Sa présence en Norvège et en Suède était à ce moment-là devenue indispensable, dans l'intérêt de ses affaires ; il proposa à Mary d'aller l'y représenter, et cette dernière, fière de remplir pour lui une mission de confiance, accepta avec joie. Elle partit pour Hull emportant avec elle un document composé par Imlay pour lui servir de lettre d'intro-

1. When I returned from France, I visited you, Sir, but finding myself after my late journey in a very different situation, I vainly imagined you would have called upon me. I simply tell you what I thought, yet I write not, at present, to comment on your conduct or expostulate. I have long ceased to expect kindness or affection from any human creature, and would fain tear from my heart its treacherous sympathies. I am alone. The injustice, without alluding to hopes blasted in the bud, which I have endured, wounding my bosom, have set my thoughts adrift into an ocean of painful conjectures. I ask impatiently what — and where is truth ? I have been treated brutally ; but I daily labour to remember that I still have the duty of a mother to fulfil.

I have written more than I intended, — for I only meant to request you to return my letters : I wish to have them, and it must be the same to you. Adieu ! Mary. » Knowles, p. 169.

duction, commençant par ces mots : « Mary Imlay, ma plus chère amie et épouse », et terminant ainsi : « Ainsi, me fiant aux talents, au zèle, à la ferveur de mon amie et compagne tendrement aimée, je remets la direction de ces affaires entièrement et implicitement à sa discrétion : Et je reste, très sincèrement et affectueusement son dévoué, Gilbert Imlay¹. »

Mary avait emmené avec elle Fanny et une domestique, et, il lui fallut attendre un long mois à Hull où elle était arrivée le 27 mai avant de pouvoir faire la traversée. Elle alla revisiter Beverley et écrivit d'autres lettres pleines de tendresse et d'inquiétude à Imlay : « Mon ami — mon plus cher ami — écrivait-elle le 13 juin, je sens que mon sort est lié au tien par les principes les plus sacrés de mon âme, et les élans d'un cœur — oui, il me faut l'avouer — fidèle et sincère². »

Le 27 juin elle arriva à Gothenburg et elle se mit en devoir de s'acquitter de la tâche qu'Imlay lui avait confiée ; elle demeura absente pendant trois mois, allant de Suède en Norvège, puis au Danemark et en Allemagne. Sa correspondance copieuse contenait, outre les effusions et reproches accoutumés, un grand nombre de détails sur les pays qu'elle visitait, et d'observations sur les mœurs des habitants. Cette partie descriptive de ses lettres fut publiée plus tard en 1796, sous le titre « Lettres de Norvège, de la Suède et du Danemark. » Bien que le changement de milieu et cette vie active lui aient rendu ses forces physiques, Mary continuait à être torturée par le doute et à se demander avec angoisse si l'homme aimé était vraiment digne de son amour : « Malheureusement pour moi, mon imagination estompe

1. « Mary Imlay, my best friend and wife... Thus confiding in the talent, zeal and earnestness of my dearly beloved friend and companion, I submit the management of these affairs entirely and implicitly to her discretion : Remaining most sincerely and affectionately hers truly, Gilbert Imlay. » Ingpen, Preface, p. 12.

2. « My friend — my dearest friend — I feel my fate united to yours by the most sacred principles of my soul, and the yearns of — yes, I will say it — a true, unsophisticated heart. » *Id.*, p. 106.

sans cesse tes défauts, et te prête des charmes¹... »

Comme Imlay évitait toujours de lui répondre définitivement au sujet de l'avenir, Mary le supplia de Hambourg, le 27 septembre, de mettre fin à cette incertitude par une réponse, bonne ou mauvaise. « J'accepterai le malheur, mais je n'accepterai pas de me rendre méprisable² », écrivit-elle. A Douvres, où elle arriva le 4 octobre, l'attendait une lettre d'Imlay la priant de décider elle-même de leur avenir. Pour le bonheur de leur enfant — et aussi, sans nul doute, parce qu'elle avait encore un faible espoir de reconquérir l'amour d'Imlay, Mary répondit qu'elle désirait reprendre leur vie en commun. Imlay vint donc s'installer avec elle et Fanny dans une maison meublée, mais tout bonheur entre eux était devenu impossible. L'indifférence d'Imlay n'était que trop réelle, et en novembre Mary apprit enfin, de la bouche d'une domestique, qu'il avait une maîtresse installée dans une autre maison à Londres. Mary voulut vérifier cette accusation, et l'ayant fait elle résolut une seconde fois de mettre fin à ses jours. Avant de mettre son projet à exécution, elle écrivit à Imlay :

« C'est à genoux que je t'écris maintenant, t'implorant d'envoyer mon enfant et la bonne avec — à Paris, pour être confiées à la garde de Madame —, Rue —, Section de —. Si elles changeaient d'adresse, — pourrais-tu donner l'information nécessaire... Seule, mon extrême stupidité a pu me rendre aveugle si longtemps. Pourtant, tant que tu m'assurais que tu n'avais pas de liaison, je croyais que nous pourrions encore vivre ensemble.

Je ne jugerai pas ta conduite, ni n'en appellerai à la société. Que mes torts reposent avec moi ! Bientôt, bientôt, je serai en paix. Quant tu recevras ceci, ma tête brûlante sera devenue froide...

1. « It is my misfortune that my imagination is perpetually shading your defects, and lending you charms... Id., p. 131.

2. « I am content to be wretched, but I will not be contemptible. » Id., p. 151.

Que Dieu te bénisse ! Puisses-tu ne jamais éprouver ce que tu m'as fait supporter. Si ta sensibilité se réveille un jour, le remords envahira ton cœur, et, au sein de tes affaires et de tes plaisirs sensuels, je t'apparaîtrai, victime de ton manque de droiture¹. »

Elle se rendit ensuite aux bords de la Tamise où elle avait l'intention de se noyer ; à Battersea Bridge elle trouva trop de monde, et elle prit un bateau et rama jusqu'à Putney. Il pleuvait à verse, et pour être plus sûre d'aller au fond, elle marcha quelque temps sous la pluie ; lorsque ses vêtements lui parurent suffisamment lourds, elle se jeta du haut du pont. Des bateliers qui passaient allèrent à son secours et la sauvèrent.

Grâce à Mrs. Christie, qui lui offrit l'hospitalité dans sa maison de Finsbury Square, et au fidèle ami Johnson, Mary retrouva un certain calme moral et accepta de vivre. Imlay, sous le coup de l'émotion ressentie après cette seconde tentative de suicide, lui offrit de reprendre la vie en commun lorsqu'il serait arrivé à mettre un terme à sa liaison ; mais Mary dans son égarement voulait retourner chez lui immédiatement et se disait prête à vivre avec lui et sa maîtresse jusqu'au départ de cette dernière — proposition insensée conçue par un cerveau épuisé par la lutte et un cœur trop faible s'accrochant désespérément à son amour. Toutefois elle finit par mettre un calme relatif dans son esprit ; elle accepta pour l'enfant la promesse

1. « I write you now on my knees ; imploring you to send my child and the maid with —, to Paris, to be consigned to the care of Madame — Rue —, Section de —. Should they be removed, — can give their direction... Nothing but my extreme stupidity could have rendered me blind so long. Yet, whilst you assured me that you had no attachment, I thought we might still have lived together.

I shall make no comments on your conduct or any appeal to the world. Let my wrongs sleep with me ! Soon, very soon, I shall be at peace. When you receive this, my burning head will be cold...

God bless you ! May you never know by experience what you have made me endure. Should your sensibility ever awake, remorse will find its way to your heart ; and, in the midst of business and sensual pleasure, I shall appear before you, the victim of your deviation from rectitude. »
Id., n. 16

d'une pension annuelle qui ne fut d'ailleurs jamais exécutée, mais refusa pour elle-même tout secours. Le 27 novembre Imlay lui renvoya ses lettres, et partit quelques jours plus tard pour Paris avec sa maîtresse. Le 8 décembre, Mary lui écrivit encore : « La rancune, et même la colère, ne sont chez moi que des émotions passagères — et je tiens à vous le dire, de sorte que si jamais vous pensez à moi, ce ne soit pas comme à une ennemie... Les principes sont des choses sacrées — et nous ne jouons jamais avec la vérité sans impunité¹. »

Enfin, quelques jours plus tard, en décembre, elle lui écrivait sa dernière lettre : « Je n'ai point de critérium pour la moralité... S'il y a quelque chose en moi qui survivra au sentiment de mon malheur, c'est la pureté de mon affection... Je me sépare de vous en paix². »

Mary ne revit Imlay qu'une fois ou deux chez des amis communs : la première fois, elle alla franchement à lui et lui mit Fanny dans les bras ; Imlay se retira avec elle dans une pièce voisine et après quelques moments d'entretien, lui promit d'aller la voir, ce qu'il ne fit jamais. La dernière fois qu'elle le rencontra fut en avril 1796, dans une rue de Londres, et cette fois-là, avoua-t-elle plus tard à Godwin, elle n'éprouva aucune émotion. Par la suite, nous dit Godwin, « elle ne parla jamais d'Imlay avec ressentiment, et cela lui déplaisait d'entendre qu'il que ce soit parler de lui en termes méprisants³ ». Elle continua, jusqu'à son mariage avec Godwin, de porter le nom d'Imlay, à la requête de ce dernier⁴.

1. « Resentment, and even anger, are momentary emotions to me — and I wished to tell you so, that if you ever think of me, it may not be in the light of an enemy... Principles are sacred things — and we never play with truth, with impunity. » *Id.*, p. 171.

2. « I have no criterion for morality... if there be any part of me that will survive the sense of my misfortunes, it is the purity of my affections... I part with you in peace. » *Id.*, p. 176.

3. « ... Never spoke of him with acrimony, and she was displeased when anyone expressed contempt of him. » *Memoirs*, (C.D). p. 95.

4. Selon Richard Garnett (voir *Athenaeum*, n° 3.955, 15 août 1903, (p. 219), il semble que Gilbert Imlay ait été enterré à St. Brelade, Jersey en 1828.

Mary essaya de recommencer vaillamment l'existence d'écrivain que son amour pour Fuseli, puis pour Imlay, avait interrompue. Elle s'installa tout d'abord dans un appartement à Finsbury Place, près de son amie Mrs. Christie, et mena une vie très retirée « vivant comme dans une tombe, et son existence étant un perpétuel effort pour être courageuse¹... » nous dit Godwin, Mr. Johnson l'accueillit avec sa bonté accoutumée et l'assura qu'elle ne manquerait pas de travail ; elle retrouva d'anciens amis qui lui étaient demeurés fidèles, et l'appelaient « Mrs. Imlay » sans vouloir se soucier de connaître exactement quelles avaient été ses relations avec lui. Chez son amie Miss Hays, elle revit, en janvier 1796, William Godwin qui avait conçu d'elle cinq ans plus tôt une opinion peu favorable. Godwin avait alors quarante ans. Après avoir été jusqu'à sa vingt-cinquième année un Tory en politique, et en religion un Calviniste acharné, il était devenu Whig et Unitaire, et il quitta bientôt le clergé dont il faisait partie pour se vouer à la littérature. Il avait déjà publié sa « Vie de Chatham », trois romans, avait contribué à la publication du « Registre annuel » et de la « Revue anglaise », avait publié en 1793 sa « Justice politique » qui le rendit célèbre, en 1794 son roman « Caleb Williams », et un volume d'Essais sous le titre « L'Investigateur » la même année. Sous l'influence de Thomas Holcroft, auteur dramatique dont il avait fait la connaissance en 1786, Godwin était devenu, en matière religieuse, partisan de l'Agnosticisme ; et par l'intermédiaire de Holcroft, qui était membre de la « London Corresponding Society », il était devenu intime avec Thomas Paine, Horne Tooke, William Blake, et partisan zélé des doctrines révolutionnaires françaises. Sa « Justice Politique » tendait à démontrer que le mal

1. « existing in a living tomb, and her life but an exercise of fortitude, continually on the stretch. » *Memoirs* (C. D.), p. 91.

n'existe que par suite des conditions vicieuses de la société, et qu'il disparaîtra le jour où la Raison triomphera des Passions.

Godwin et Mary avaient donc beaucoup de théories en commun ; lorsqu'ils se revirent Godwin avait lu les « Lettres écrites durant un court séjour en Suède, en Norvège et au Danemark » et les avait fort admirées ; outre qu'il n'y avait point retrouvé les fautes de grammaire et de style qui l'avaient scandalisé dans la « Réponse à Burke » il avait été conquis par le charme descriptif du livre. C'est donc sous un jour favorable qu'il renoua connaissance avec elle, et la pensée de son récent malheur accentua sa sympathie pour elle. Le 14 avril, quelques jours après sa dernière entrevue avec Imlay, Mary fit une visite à Godwin ; le 22 avril, le Journal de Godwin contient la note suivante : « J'ai reçu le 22 avril, une compagnie de douze personnes : Wollstonecraft... » Puis, Mary étant venue habiter Cumming Street, Pentonville, assez près de Somers Town où demeurait Godwin, leurs entrevues se firent plus rapprochées. Godwin, le froid apôtre de la Raison, se laissa peu à peu gagner au charme de Mary ; l'amour maternel de cette dernière pour Fanny le remplît d'admiration, et lui-même explique dans ses *Mémoires* comment leur amitié se transforma en amour : « La prédilection que nous éprouvions l'un pour l'autre... augmenta dans une égale mesure chez l'un et chez l'autre. Il aurait été impossible pour l'observateur le plus minutieux de dire qui était le premier, et qui était le second. Le sexe fort ne revendiqua point la priorité que lui accorde la tradition, et l'autre n'alla point au delà des limites que la délicatesse lui impose si austèrement... Lorsque, par la suite, nous vînt la révélation, aucun de nous n'avait pour ainsi dire quoi que ce soit à révéler à l'autre¹ ;

1. « The partiality we conceived for each other... grew with equal advances in the mind of each. It would have been impossible for the most minute observer to have said who was before, and who was after.

et il ajoute plus loin « C'était de l'amitié se fondant en amour¹. »

La « révélation » se fit au retour d'un voyage d'un mois que Godwin fit en juillet dans le Norfolk. Mary s'était encore rapprochée de la demeure de Godwin en venant habiter Judd Place, à l'extrémité de Somers Town. Pendant cette séparation l'amitié se transforma rapidement en amour, et en septembre naquit leur intimité.

Tous deux jugèrent d'abord l'union libre préférable au mariage. Dans sa « Justice politique », Godwin avait attaqué le mariage en ces termes : « Le mariage est une loi, et la pire de toutes... L'abolition du mariage ne sera suivie d'aucun mauvais résultat... Nous pourrions tous jouir de la conversation d'une femme accomplie, et nous serons tous assez sages pour considérer le rapport sexuel comme une chose fort triviale²... »

Après une assertion aussi catégorique, il lui répugnait de se contredire, et dans ses Mémoires il explique leur attitude en ces termes : « Nous ne nous mariâmes point... Rien n'est certainement plus ridicule, quand on y songe, ou plus contraire au progrès naturel des sentiments, d'attendre une cérémonie avant de permettre à l'âme de s'épancher ; d'annoncer à coups de trompe ce qui — là où existent la délicatesse et l'imagination — est la chose la plus sacrée — la plus secrète, et d'enregistrer le moment où elle est arrivée à son apogée³. »

One sex did not take the priority which long established custom has awarded it, nor the other overstep the delicacy which is so severely imposed... When, in the course of things, the disclosure came, there was nothing, in a manner, for either party to disclose to the other. « *Memoirs*. (C.D.) p. 98.

1. « It was friendship melting into love. » *Id.*, p. 100.

2. « Marriage is law, and the worst of all laws... The abolition of marriage will be attended with no evils... We may all enjoy the conversation of an accomplished woman, and we shall all be wise enough to consider the sensual intercourse a very trivial object. » Godwin, *Political Justice*, vol. II, p. 849-851.

3. « We did not marry... Certainly nothing can be so ridiculous upon the face of it or so contrary to the genuine march of sentiment, as to require the overflowing of the soul to wait upon a ceremony, and that which,

Quant à Mary, nous dit-il, « elle éprouvait une répugnance extrême à devenir le sujet de discussions vulgaires¹ », ayant déjà eu à en souffrir au sujet d'Imlay. Elle était évidemment dans une position assez embarrassante, ses amis persistant à la croire femme légitime de G. Imlay ; d'ailleurs, comme nous l'avons déjà noté, elle se souciait assez peu du formalisme, et sa nature généreuse et impulsive lui donnait une confiance nouvelle en un amour hors la loi. Pendant six mois ils vécurent ainsi, chacun conservant sa propre demeure et sa propre indépendance, échangeant quelques lettres lorsqu'ils voulaient être sûrs de se rencontrer chez eux, au théâtre, ou chez des amis communs. Mais en mars 1797, ils se virent obligés de considérer de nouveau la question mariage : Mary était enceinte, et leurs relations intimes, tenues secrètes jusque-là, ne pouvaient le demeurer plus longtemps. Mary songea surtout au bonheur de l'enfant à venir : déjà Fanny était victime de son imprévoyance, et il fallait à tout prix sauvegarder l'intérêt de son second enfant. Puis, nous dit Godwin « Il lui répugnait, et peut-être avec raison, de s'exposer à être bannie de la société de nombreuses personnes estimables et excellentes, ce qui arrive généralement dans un cas semblable². » Mary avait certainement été mûrie par l'expérience, et la Raison l'emporta cette fois sur sa confiance naturelle. Ils se marièrent donc à l'église de Saint-Pancras, dans leur quartier, le 29 mars, et il est curieux de constater que le fait n'est même pas noté dans le journal intime de Godwin. Une quinzaine de jours s'écoula avant qu'ils ne fissent part de la nouvelle à leurs amis : Mrs. Shelley (Mary

wherever delicacy and imagination exist, is of all things most sacredly private to blow a trumpet before it, and to record the moment when it has arrived at its climax. » *Memoirs (C. D.)*, p. 101.

1. «... had an extreme aversion to be made the topic of vulgar discussion. *Id.*, p. 102.

2. « She was unwilling, and perhaps with reason, to incur that exclusion from the society of many valuable and excellent individuals, which custom awards in cases of this sort. » *Memoirs (C. D.)*, p. 103.

Godwin) met cette réserve sur le compte d'embarras financiers. Mary avait un enfant à élever et ses travaux littéraires lui rapportaient à peine de quoi vivre, au point que Mr. Johnson et d'autres amis généreux lui faisaient parfois des dons en argent. Si leur mariage était divulgué, ces secours seraient certainement supprimés, et Godwin lui-même assez pauvre se voyait dans une situation précaire. Toutefois, il fit appel à la générosité de son ami Thomas Wedgwood, qui lui envoya cinquante livres pour l'aider à faire face aux premières dépenses. Godwin jugea nécessaire de justifier à son ami le mariage qu'il avait contracté en dépit de ses théories formulées dans « *Justice politique* ». « Quelques personnes, écrivait-il, ont jugé qu'il y avait contradiction entre ma façon d'agir en cette circonstance et mes doctrines. Mais je n'en vois point... Seul, le souci du bonheur de cette personne auquel je n'avais aucun droit de porter atteinte, a pu me pousser à me soumettre à une institution que je voudrais voir abolir, et que je ne recommanderais jamais à mes semblables qu'avec la plus grande circonspection¹. » Le 10 avril il fit part de son mariage à leur amie commune, Miss Hays, et bientôt tout le cercle de leurs connaissances en fut informé. La nouvelle fit naturellement sensation : on ne pouvait plus mettre en doute l'union libre qui avait existé entre Mary et Imlay et la délicatesse de certains en fut froissée. L'élément féminin surtout s'en émut : Mrs. Inchbald, romancière, qui avait espéré mettre fin à son veuvage en épousant Godwin, ne sut point cacher son dépit ; Mrs. Siddons, actrice, se montra également indignée. Une autre amie, Mrs. Reveley, fut consternée par la nouvelle du mariage, mais nour-

1. Some persons have found an inconsistency between my practice in this instance and my doctrines. But I cannot see it... Nothing but a regard for the happiness of the individual, which I had no right to injure, could have induced me to submit to an institution which I wish to see abolished, and which I would recommend to my fellow-men never to practise but with the greatest caution. » Kegan Paul, p. 235.

rit bientôt pour Mary la plus chaude affection. Miss Amelia Alderson, qui devint plus tard Mrs. Opie, se déclara au contraire enchantée de cette union, et remarqua qu'elle avait été généralement désappointée par tout ce qu'elle voyait pour la première fois, à l'exception de « Mrs. Imlay et des Lacs du Cumberland ».

Quant à Fuseli, il annonça à un ami en termes ironiques le mariage de Mary : « Vous n'avez peut-être pas entendu dire que l'avocate des droits de la femme a accordé sa main au « balancier » de la justice politique¹ ».

Néanmoins, la vie continua paisible et heureuse pour Mary et Godwin ; ils conservèrent leurs demeures respectives comme avant leur mariage, partageant l'opinion qu'une intimité continuelle attéduit à la longue l'amitié aussi bien que l'amour : chacun se livrait à ses travaux littéraires personnels², et l'échange de notes brèves ou longues, plaisantes ou sérieuses, continuait. Mary envoyait souvent Fanny chez Godwin qui se montrait d'un dévouement touchant à l'égard de l'enfant, et lui prodiguait consciencieusement les soins recommandés par Mary.

Au mois de juin, Godwin s'absenta pendant une quinzaine de jours ; un ami, Mr. Basil Montague, l'avait invité à aller visiter avec lui le Staffordshire, leur moyen de locomotion étant une voiture à un cheval. Pendant son absence Mary échangea avec lui d'assez nombreuses lettres. Ces lettres sont intéressantes, car elles montrent Godwin sous un jour tendrement affectueux et bienveillant, en dépit de la « philosophie glaciale » que Mary lui reprochait parfois ; et elles révèlent chez cette dernière un amour tout autre que son amour pour Imlay, plus calme, moins passionné,

1. « You have not, perhaps, heard that the assertrice of female rights has given her hand to the « balancier » of political justice. » Knowles, p. 170.

2. Mary écrivait alors son roman « Maria », publié après sa mort par Godwin.

ressemblant davantage à une tendre affection. Ce n'est que vers la fin de leur séparation que nous trouvons dans une lettre de Mary une note jalouse et méfiante — lorsque Godwin tarde à revenir — trouble irraisonné dû sans doute au souvenir de ses angoisses passées au sujet d'Imlay. Mais le ton général de ses lettres est charmant de simplicité et de tendresse, et l'amour maternel — si fort chez elle — s'y traduit par maintes allusions au petit « Williams » qui allait naître. Le 6 juin elle écrivait : « Tu es un être plein de bonté et d'affection ; somme toute, je peux me dire heureuse... Un mari est un effet mobilier très commode, lorsqu'il n'est pas à demeure d'une façon gênante. Du fond de mon âme, je désire t'avoir rivé à mon cœur ; mais je ne veux point te voir toujours à mes côtés¹... » et quelques jours plus tard, elle avoue d'un ton badin son attachement grandissant : « Maintenant que je t'ai pris à mes risques et périls, je ne voudrais point te perdre². » Godwin de son côté, répondait : Nulle créature n'exprime, parce qu'aucune créature ne ressent, les sentiments de tendre affection aussi parfaitement que toi ; et malgré toute la philosophie que l'on peut avoir il faut avouer que la pensée qu'il existe quelqu'un s'intéressant à votre bonheur, un peu comme tout homme s'intéresse à son propre bonheur, est extrêmement agréable... Ce que nous possédons sans intermittence, nous en faisons forcément peu de cas ; c'est un raffinement dans la volupté que de se soumettre à des privations volontaires³. »

1. « You are a kind, affectionate creature ; on the whole I may be termed happy... A husband is a convenient part of the furniture of a house, unless he be a clumsy picture. I wish you, from my soul, to be rivetted in my heart ; but I do not desire to have you always at my elbow. » Kegan Paul p. 250-251.

2. « Now I have ventured on you, I should not like to lose you. » — Id. p. 258-.

3. « No creature expresses, because no creature feels, the tender affections so perfectly as you do ; and after all one's philosophy, it must be confessed that the knowledge that there is some one that takes an interest in one's happiness, something like that which each man feels in his own

Au retour de Godwin, leur existence continua heureuse et calme : malgré leurs théories ultra-modernes sur la question de cohabitation, tous deux ne dédaignaient point un certain sentimentalisme fort sincère dans leurs relations, et Godwin s'aperçut parfois que leur liberté d'action vis-à-vis l'un de l'autre troublait sa quiétude morale et éveillait en lui une vague jalousie...

Le 30 août, Mary fit savoir à son mari qu'elle était sur le point d'accoucher. Comme elle avait toujours été d'opinion que les femmes sont naturellement douées pour la médecine et les soins à donner aux malades, elle eut recours à Mrs. Blenkinsop, surveillante et sage-femme de la Maternité de Westminster. Elle était pleine de confiance, et n'éprouvait aucune inquiétude ; sa santé s'était raffermie et d'ailleurs la naissance de Fanny s'était effectuée le mieux du monde. Elle pria Godwin de ne se rendre auprès d'elle que lorsqu'elle pourrait lui présenter son enfant. Le mercredi 30 août, à onze heures vingt du soir, naquit une petite fille, Mary ; le lendemain matin à 2 heures l'état de la mère s'aggrava subitement, et l'on fit appeler le Dr Poignard de l'Hôpital de Westminster, et le Dr Fordyce. Vers 9 heures du matin, Mary allait mieux et jusqu'au dimanche suivant, le 3 septembre, elle sembla se remettre assez bien. Mais elle retomba de nouveau dans un état fort grave ; l'hémorragie abondante dont elle avait souffert après ses couches lui enleva toutes ses forces, et pendant une semaine d'atroces souffrances — qui s'allégèrent vers la fin — elle fit preuve d'une énergie et d'une douceur remarquables : « Rien, nous dit Godwin ne saurait surpasser l'égalité d'humeur, la patience et la tendresse de la pauvre malade¹ ». Deux de ses amies

is very gratifying... What we possess without intermission we inevitably hold light ; it is a refinement in voluptuousness to submit to voluntary privations. » Kegan Paul, p. 255.

1. « Nothing could exceed the equanimity, patience and affectionateness of the poor sufferer. » Godwin, (C. D.), p. 118.

étaient venues la soigner, Miss Hays et Mrs. Fenwick ; Miss Hays écrivit à Hugh Skeys : « ... Toute son âme semblait se préoccuper tendrement de ses amis, ses sentiments d'affection qui, de tous temps, ont été peut-être plus vifs que ceux d'aucun être humain semblaient devenir encore plus désintéressés durant cette cruelle épreuve... Si l'on doit juger ses principes d'après ce que j'ai vu à son lit de mort, il me semble qu'aucun principe ne saurait mieux conduire à la sérénité et à la consolation¹. »

Le 10 septembre au matin Mary mourut, à l'âge de trente-huit ans. La « philosophie glaciale » de Godwin fut à ce dernier de peu d'utilité : il était désespéré, et le jour même il écrivait à son ami Holcroft : « Je suis fermement convaincu qu'il n'existe pas son égale sur terre. » Le 12, Mrs. Fenwick écrivait à Everina : « Je ne peux trouver pour moi-même d'autre consolation que la pensée de son bonheur récent, et le fait de savoir combien elle était admirée et presque idolâtrée par quelques-uns des êtres humains les plus éminents et les meilleurs². »

La remarque de Fuseli sur la mort de Mary est éloquente par sa brièveté : « Pauvre Mary ! » ajouta-t-il en post-scriptum à une lettre à son ami, Mr. Roscoe³.

1. « Her whole soul seemed to dwell with anxious fondness on her friends, and her affections, which were at all times more alive than perhaps those of any other human being, seemed to gain new disinterestedness upon this trying occasion... If her principles are to be judged of by what I saw of her death, I should say that no principles could be more conducive to calmness and consolation. » Madeline Linford. *Mary Wollstonecraft*. L. Parsons, London, 1924, p. 176.

2. « I know of no consolations for myself, but in remembering how happy she had lately been, and how much she was admired, and almost dolized, by some of the most eminent and best of human beings. » Kegan Paul, p. 283.

3. Fuseli semble avoir eu la réputation d'un cœur assez dur, si l'on en croit non seulement Godwin, mais Schweizer qui, avec sa femme, fut un des meilleurs amis de Mary durant son séjour à Paris. En 1801, se trouvant à Londres, Schweizer alla voir son vieil ami et compatriote Fuseli qui refusa de le recevoir, on ne sait pour quelle raison, ce qui l'indigna fort et lui fit envoyer à Fuseli les lignes suivantes : (traduction des vers allemands).

« And were your great brush, ô Fuseli, a Roland amongst uprooted pines ; Did Etna's lava itself flow from your glowing palette on to the canvas : No matter ! If the warmth that comes from the soul does not spread

L'enterrement auquel Godwin, trop bouleversé, ne put assister, eut lieu le 15 septembre, au cimetière de Saint-Pancras. Sa tombe portait cette inscription :

MARY WOLLSTONECRAFT GODWIN,
AUTEUR DE LA REVENDICATION
DES DROITS DE LA FEMME
NÉE LE 27 AVRIL 1759
DÉCÉDÉE LE 10 SEPTEMBRE 1797

Le monument funéraire était d'une extrême simplicité, et avait été offert par un grand nombre de ses amis.

Plus tard, en 1839, Godwin fut enterré à ses côtés ; mais bientôt il fallut percer une voie à travers le cimetière pour le Midland Railway, et Sir Percy Shelley fit transporter les restes de ses grands-parents au cimetière de Bournemouth en 1851¹.

Après la mort de sa femme, Godwin essaya de tromper sa solitude en réunissant divers ouvrages qu'elle n'avait pas encore publiés, et sous le titre d'« Œuvres Posthumes » il pria Johnson de les éditer en 1798. Les deux premiers volumes contiennent le roman « Maria, ou Torts envers les Femmes » et les deux derniers, des Lettres et Écrits divers.

Puis, comme l'opinion publique se montrait rigoureuse, et même calomniatrice à la mémoire de Mary, il entreprit de justifier la conduite de cette dernière aux yeux de la société, et de réfuter l'accusation d'immoralité que son indépendance lui avait attirée : à cet effet, il publia ses « Mémoires » en 1798, où il la qualifia de « femme incomparable² ».

its glow upon your countenance when old friendship knocks at the door, I say farewell ! To Wollstonecraft and Lavater I announce from the first : the hardest clay should serve for your portrait : your heart ! »

Néanmoins il est possible que Fuseli ait simplement préféré ne pas raviver des souvenirs peut-être pénibles pour lui. (M. S. Storr).

1. Mary Shelley, femme du poète et fille de Mary Wollstonecraft et de Godwin mourut en 1851 et fut enterrée à Bournemouth.

2. « That incomparable woman. » *Memoirs* (C. D.), p. 79.

Nous verrons plus tard que son louable effort produisit le résultat contraire, et qu'il se passa de longues années avant que le nom de Mary Wollstonecraft ne fût réhabilité.

Nous ne saurions terminer plus justement le récit de sa vie qu'en citant les paroles de sa fille, Mary Shelley, qui tenait ce jugement de personnes qui avaient pu apprécier la nature généreuse de sa mère : « C'était un être aimé de tous ceux qui la voyaient... Si elle apercevait un acte d'injustice, elle s'avancait hardiment pour le montrer du doigt et en amener la réparation... Elle était tombée sur de mauvais jours, et son existence fut une succession ininterrompue de fatigues, de pauvreté, de lutttes solitaires et d'amères déceptions¹... »

1. « She was one whom all loved who had ever seen her... Did she witness an act of injustice, she boldly came forward to point it out and induce its reparation... she had fallen on evil days, and her life has been one course of hardship, poverty, lonely struggle, and bitter disappointment. (Notes on her Mother). Kegan Paul, p. 231-232

CHAPITRE IV

LE CARACTERE DE MARY WOLLSTONECRAFT

D'après les témoignages de ceux qui ont vécu dans l'intimité de M. Wollstonecraft, ou qui n'ont eu avec elle que des relations sociales, le charme qu'elle dégageait et la sympathie qu'elle inspirait généralement sont indéniables. Ceux qui l'ont approchée l'ont aimée. Rappelons ici que Miss Amelia Alderson, qui devait devenir Mrs. Opie, écrivit un jour que tout ce qu'elle voyait pour la première fois l'avait toujours désappointée, « à l'exception de Mrs. Imlay et des lacs du Cumberland. »¹ Godwin écrit dans ses Mémoires : « Partout où Mary paraissait, l'admiration l'accompagnait². » Mary elle-même, dans une de ses lettres écrites en Norvège, rapporte l'impression des gens de Tonsberg. « Ils disent que c'est un plaisir de me regarder, tant j'ai l'air d'avoir un bon naturel³. » Et nous avons vu que son amie et garde-malade, Mrs. Fenwick, écrivait le 12 septembre 1797 à Everina Wollstonecraft : « Je n'ai d'autre consolation que le souvenir du bonheur qu'elle a connu ces derniers temps, et de l'admiration, presque de l'idolâtrie, qu'elle a éveillées chez quelques-uns des êtres les plus éminents et les meilleurs⁴. »

1. Kegan Paul, p. 158.

2. « Wherever Mary appeared, admiration attended upon her. » *Memoirs* (C. D.), p. 104.

3. « They said it was a pleasure to look at me, I appeared so good-natured. » *Letters from Sweden* » etc... Johnson, 1796, p. 101.

4. « I know of no consolation for myself but in remembering how happy she had lately been, and how much she was admired, and almost idolized, by some of the most eminent and best of human beings. » Kegan Paul, vol., p. 283.

Pourtant, après sa mort, Mary Wollstonecraft fut réprouvée par l'opinion publique ; elle devint, pour employer l'expression de son Défenseur anonyme, « l'objet d'une censure inqualifiable¹ ». Les qualités qui l'avaient rendue chère à ceux qui la connaissaient furent négligées, et la calomnie ne voulut voir autre chose dans son caractère que de l'immoralité. Dans l'esprit du public son nom devint synonyme de femme sans principes, d'apôtre dangereux de l'amour libre, et cette conception fausse réussit pendant de longues années à maintenir dans l'obscurité tout le côté noble et pur du caractère de Mary.

Godwin dans ses « Mémoires », publiées un an après la mort de sa femme, s'efforça de la disculper et de réfuter cette accusation d'immoralité. Il s'appliqua même à démontrer combien l'exemple de Mary avait été utile au progrès social et humanitaire ; il écrivait dans la Préface : « Il y a peu d'individus dont le caractère soit plus intimement lié au bien-être et au progrès social que l'auteur des Droits de la Femme². » Mais cette apologie venant d'un athée, d'un esprit fort, en marge des conventions sociales, fut accueillie avec scepticisme, et fit même plus de mal que de bien : la justification devenait un nouvel acte d'accusation.

Cinq ans plus tard, en 1803, parut sous l'anonymat « Apologie du Caractère et de la Conduite de feu Mary Wollstonecraft Godwin, fondée sur les principes de la Nature et de la Raison appliqués aux circonstances particulières de son cas, en une série de lettres adressées à une Dame. » L'auteur, quel qu'il fût, était un admira-

1. « An object of the most unqualified censure. » A Defence of the Character and conduct of the late M. W. Godwin, founded on principles of Nature and Reason as applied to the Peculiar Circumstances of her case. In a series of Letters to A Lady, London, J. Wallis, Paternoster Row, 1803.

2. « There are not many individuals with whose character the public welfare and improvement are more intimately connected than the author of a Vindication of the Rights of Women. » Godwin's Memoir, Preface, p. 2.

teur fervent de Mary, et déclarait que « le monde n'était pas digne d'elle¹ », et que si elle fut coupable d'aucune faute, ce fut par simple erreur de jugement et non par immoralité. Ces lettres contiennent sur le caractère de Mary des remarques fort pénétrantes, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir, mais elles étaient prématurées et n'influencèrent point l'opinion publique. Il était nécessaire que le souvenir trop vivant de Mary s'estompât avec le temps, afin que la génération suivante fût à même de la juger sans parti pris ; et lorsque quatre-vingts ans après sa mort, C. Kegan Paul publia en 1879 son étude sur « William Godwin : ses amis et contemporains », il réussit à réhabiliter en grande partie Mary Wollstonecraft dans l'esprit du public. En retraçant aussi fidèlement que possible la vie de labeur, de dévouement et d'héroïsme de Mary, en s'appliquant à analyser impartialement ses motifs d'action, il observait les proportions qui jusque-là avaient fait défaut dans l'évaluation de son caractère. Désormais la mémoire de Mary était sauvegardée : la plupart des études publiées par la suite sur sa vie et sur son œuvre ont été franchement apologétiques.

Nous chercherons ici à mettre au point l'analyse de son caractère, et à faire ainsi un exposé complet et véridique de sa personnalité. De cet exposé découlera logiquement l'explication de sa conduite durant toute sa vie, car chez elle la pensée et l'action demeurèrent intimement liées. La critique a souvent négligé la pensée et s'est contentée de blâmer l'action — erreur de méthode d'où devait résulter l'inexactitude de l'évaluation et la fausseté du jugement. Pour la compréhension de sa vie et de son œuvre, il importe que l'on possède une juste notion de son caractère, car même à certaines époques de sa vie où les apparences semblaient y contrarier

1. « The world was not worthy of her. » *Defence*, p. 148.

le contraire, il y a toujours eu chez Mary une harmonie remarquable entre ses principes et ses actes.

Nous trouverons les principales sources d'indications sur son caractère dans sa correspondance, dans son roman social « Mary », dans les Mémoires de Godwin, et dans le roman de ce dernier intitulé « Voyages de Saint-Léon ». Ces indications sont d'ailleurs complétées et confirmées par sa conduite durant toute son existence, et certains incidents servent à mettre en relief tel ou tel trait de sa nature morale.

Nous avons déjà signalé dans le chapitre précédent la dualité d'expression qui existe dans le portrait de Mary à la National Portrait Gallery — dualité correspondant à la dualité de son tempérament.

Mary y est assise, et le visage se présente de trois-quarts ; elle est vêtue d'une robe blanche largement échancrée et croisant sur la poitrine. Sur ses cheveux d'un blond roux est une coiffure de velours vert sombre ; le nez est droit et fin, la bouche a des courbes sensuelles, le menton est arrondi et les yeux marrons largement ouverts trahissent un tempérament ardent — toutefois le front haut et découvert dénote l'intelligence et la réflexion, et l'on découvre alors dans le regard la richesse de la pensée, la concentration du jugement. Le teint est d'un rose vif, et l'ensemble donne l'impression d'un être jeune, impulsif et intellectuel tout à la fois.

La même dualité psychologique se retrouve chez Mary : nous verrons qu'elle possédait au même degré la faculté de sentir et celle de penser, que le cœur et la raison se sont souvent heurtés durant les crises importantes de sa vie. Cet effort presque constant pour maintenir son équilibre moral fut un des traits caractéristiques de Mary.

Un autre trait qu'il convient de noter ici et qui est fidèlement reflété dans son portrait est l'*activité* de ses facultés psychologiques : Mary n'a jamais rien fait à demi, n'a jamais senti ni pensé avec tiédeur ; la force,

l'ardeur et l'enthousiasme furent les notes majeures de sa nature morale.

Enfin ce que nous devons souligner avant d'en venir à l'étude détaillée du caractère de Mary, car cela nous aidera à mieux comprendre certains aspects de son âme et à la juger plus justement, c'est que le but de son existence, ce à quoi ont toujours tendu ses efforts, fut la recherche du Bonheur — pour elle-même et pour les autres. Cette lutte, non pas tant pour la vie que pour le Bonheur, qui fut le leitmotiv dans l'existence de Mary, n'a pas été suffisamment considérée jusqu'ici : elle est la clef de bien des événements qui ont été interprétés faussement parce qu'on s'est mépris sur leur sens. Elle a servi également à renforcer — parfois jusqu'à l'exaspération — ses facultés psychologiques qui furent toutes mises en œuvre pour obtenir son bonheur personnel ou le bonheur des autres.

I. — SENSIBILITÉ

1) *Alltruisme*. — La sensibilité fut chez Mary une des premières manifestations psychologiques ; tout enfant il y avait en elle un besoin instinctif d'aimer ceux qui l'entouraient, une sympathie innée pour ses semblables, et le désir de voir heureux ceux qu'elle aimait. Chez elle, nul égoïsme : l'amour d'autrui précéda l'amour d'elle-même, et les circonstances extérieures de son enfance imprimèrent l'élan décisif à cette sensibilité altruiste. Rappelons-nous son désespoir à la vue de sa mère malheureuse, de ses chiens brutalisés par son père : au lieu de s'appesantir sur sa propre solitude, sur le manque d'amour et d'affection dont elle souffrait déjà, sa sympathie bienveillante se portait d'un élan généreux vers les faibles et les opprimés. L'abnégation, en général moins précoce que les inclinations personnelles, se manifesta donc très tôt chez Mary, irritée et fortifiée par le spectacle de l'injustice

et de la méchanceté humaines. Ces premières impressions devaient déterminer la philanthropie qui fut le trait caractéristique de Mary et la clef de voûte de son œuvre littéraire et sociale. Les années ne firent qu'accroître cet altruisme : « La bonté universelle est le premier des devoirs¹ » écrivait-elle dans son ouvrage sur l'Éducation des filles. Et dans une de ses Lettres écrites durant son séjour en Suède, nous trouvons cet aveu : « Il y a tant de charme dans la tendresse ! — Quelles délices l'on éprouve à aimer ses semblables² ! » Dans Saint-Léon, Godwin parle de « la sensibilité la plus généreuse, du cœur empreint d'une tendresse agissante³ » de Marguerite à laquelle il a donné les traits et le caractère de Mary.

Nous savons déjà avec quel dévouement elle aida ses sœurs, son jeune frère, son père ; avec quel empressement elle alla retrouver son amie Fanny lorsque celle-ci l'appela auprès d'elle. Sœur dévouée, amie fidèle, elle fut aussi une mère irréprochable. Selon Godwin « Son attachement à ses enfants était exemplaire, et sa vigilance ininterrompue⁴ ». Elle aimait passionnément les enfants, et la pédagogie fut un des intérêts principaux de sa vie ; c'est en vue de leur bonheur et de leur perfectionnement moral qu'elle écrivit ses « Histoires originales empruntées à la vie réelle », et ses « Réflexions sur l'Éducation des filles ». Son sentiment humanitaire alla sans cesse en s'élargissant ; toujours attirée vers les opprimés et les faibles, elle chercha toujours à rétablir la Justice, ce qui la mena tout naturellement à l'Action et à la Lutte : c'est cet

1. « Universal benevolence is the first duty. » *Thoughts on Education of Daughters*. Johnson, London, 1787. p. 91.

2. « There is such a charm in tenderness ! It is so delightful to love our fellow-creatures ! » — *Letters written during a short residence in Sweden... etc...* Johnson, London, 1786. Lettre IV, p. 41.

3. ... the most generous sensibility, a heart pervaded and leavened with tenderness. Godwin, *Travels of St. Leon*, Colburn and Bentley, London, 1831, p. 295.

4. « Her attachment to her children was exemplary, and her vigilance uninterrupted. » *St Leon*, p. 133.

altruisme agissant qui fit d'elle le champion de la cause féministe. Et s'élevant encore plus haut, cet altruisme la conduisit à défendre les intérêts de l'humanité contre un gouvernement despotique dans sa « Réponse à Burke sur les Droits de l'Homme », et dans son *Étude sur la Révolution française*.

2) *Amour de la Nature*. — Non moins profond que son amour de l'humanité fut son amour de la Nature qui, selon elle est « la nourrice du sentiment, la source véritable du goût¹. » Grâce à l'acuité de ses perceptions, il entraînait une grande part de volupté dans son amour de la Nature. Nous trouvons dans une des Lettres de Suède l'impression suivante : « L'air même était embaumé alors qu'il fraîchissait avec l'aube, et produisait les sensations les plus voluptueuses. Un sentiment vague et agréable s'empara de mon être, tandis que j'offrais mon sein aux étreintes de la Nature². » Cette joie éprouvée à la contemplation de la Nature devenait pour elle un antidote contre la tristesse et le découragement, elle y puisait l'optimisme et l'espoir, et cette jouissance purement sensuelle à l'origine se transformait en un sentiment de reconnaissance et de vénération envers le Créateur : « Les beautés de la Nature, écrit-elle encore dans une lettre du Danemark, forcent même le cœur en proie à la douleur à reconnaître que cette existence est une bénédiction ; et c'est là l'hommage le plus sublime que nous puissions rendre à la Divinité³ ».

Dans son roman « Mary, » elle décrit cette influence salutaire de la Nature sur les sentiments de son héroïne :

1. « Nature is the nurse of sentiment, the true source of taste. » *Letters from Sweden*. Letter VI, p. 72.

2. « The very air was balmy as it freshened into morn, producing the most voluptuous sensations. A vague pleasurable sentiment absorbed me, as I opened my bosom to the embraces of nature. » *Id.* lettre V, p. 61.

3. « The beauties of Nature... force even the sorrowing heart to acknowledge that that existence is a blessing ; and this acknowledgement is the most sublime homage we can pay to the Deity. » *Id.* Letter XIV, p. 165.

lorsque cette dernière était envahie par la mélancolie, elle se réfugiait dans un vieux château en ruines d'où elle voyait la mer et « elle admirait les effets d'ombre et de lumière, les belles teintes que les rayons du soleil donnaient aux collines lointaines ; alors elle était heureuse de vivre, et s'élançait dans l'avenir¹. » Dans ce roman, elle définit ainsi la sensibilité : « C'est le sentiment le plus exquis dont soit capable l'âme humaine : lorsqu'il nous envahit, nous sommes heureux... il nous permet de savourer les touches sublimes du poète et du peintre... il élargit l'âme, lui donne une noblesse faite d'enthousiasme et de tendresse... Adoucie par la tendresse, l'âme est portée à la vertu... La sensibilité est vraiment la base de tout notre bonheur²... Et plus loin, elle écrit : « La sensibilité est le résultat de sens subtils, de nerfs d'une finesse extrême, qui vibrent au moindre contact, et communiquent au cerveau des connaissances si nettes, que le jugement n'est point nécessaire à leur agencement³. »

Douée d'une sensibilité aussi exquise et d'un tempérament sensuel aussi ardent, Mary devait éprouver au plus haut degré la passion de l'Amour, et en rechercher la satisfaction qui devait lui procurer son bonheur individuel.

3) *Amour et Amitié*. — Tout enfant elle éprouvait déjà à un degré singulier le besoin d'être aimée, et nous nous rappelons comment, ne trouvant guère de tendresse dans sa famille, elle conçut pour Fanny Blood un atta-

1. « She admired the various dispositions of light and shade, the beautiful tints the gleams of sunshine gave to the distant hills ; then she rejoiced in existence, and darted into futurity. » Mary, a fiction. M. Wollstonecraft, London, 1788, p. 24.

2. « Sensibility is the most exquisite feeling of which the human soul is susceptible : when it pervades us, we feel happy... it enables us to relish the sublime touches of the poet, and the painter... it expands the soul, gives an enthusiastic greatness, mixed with tenderness... Softened by tenderness, the soul is disposed to be virtuous... Sensibility is indeed the foundation of all our happiness. » Id. p. 145.

3. « It is the result of acute senses, finely fashioned nerves, which vibrate at the slightest touch, and convey such clear intelligence to the brain, that it does not require to be arranged by the judgment. » Id. p. 146.

chement profond dont l'intensité ne diminuait jamais. L'amitié fut toujours chez Mary un sentiment sincère et loyal fait de dévouement et de sympathie bienveillante : les hommes qu'elle aimait sentirent le charme puissant de cette amitié au plus fort de son amour ; Fuseli appréciait l'amitié de Mary qu'il vit avec regret se transformer en un sentiment plus ardent ; Imlay nommait Mary sur le document légal qu'elle emporta en Suède pour ses affaires « Mary Imlay, ma meilleure amie et ma femme » ; et Godwin, retraçant les degrés de leur intimité, a dit : « C'était de l'amitié se transformant en amour. »

L'amour chez Mary était donc basé sur l'amitié, mais — elle l'a avoué dans son « Éducation des Filles » — l'amour platonique ne lui suffisait pas et ne faisait que détruire sa tranquillité d'esprit. Elle déclarait qu'il est difficile d'accepter uniquement l'amitié d'un homme et, ajoutait-elle, « le cœur est très traître¹ ». Et, la première impulsion de l'amour ressentie, Mary, loin de chercher à lutter contre une passion grandissante, nourrissait la flamme ardente dont elle attendait le bonheur. Il est certain que sa soif d'affection non apaisée durant son enfance accrût la sensibilité presque malade de ses nerfs, l'ardeur excessive de son tempérament physique. Elle avait déjà trente-deux ans lorsqu'elle s'éprit de Fuseli, et, sevrée d'amour jusqu'alors, elle céda à une passion qui, par suite du refus de Fuseli, devait ne lui laisser que regrets et désillusions. Durant cet épisode Mary donne l'impression d'une femme qui a connu l'amour tard et veut se hâter d'en jouir : pour elle les difficultés, les impossibilités même, n'existent pas : c'est d'elle-même qu'elle écrivait dans son roman Mary : « C'était une créature trop impulsive². » Il est certain que, si Fuseli l'avait encouragée, Mary

1. « The heart is very treacherous. » *Education of Daughters*, p. 89.

2. « She was too much the creature of impulse. » *Mary*, a fiction. p. 17.

n'aurait eu aucun scrupule à partager son intimité ; — nous reviendrons sur cette apparence d'immoralité qui lui a valu tant de critiques lorsque nous nous occuperons de ses liaisons avec Imlay et Godwin.

Lorsque Mary comprit qu'elle n'avait rien à espérer de Fuseli, elle jugea que la meilleure solution était de s'éloigner : ce qui lui importait avant tout était de ne pas trop souffrir. Elle partit donc le cœur blessé et, peut-être à son insu, plus que jamais tourmenté du besoin d'aimer. A peine quatre mois plus tard s'éveillait en elle la passion dominante de sa vie sentimentale : son amour pour Gilbert Imlay.

Il ne faut voir ni légèreté, ni inconstance dans ce fait que Mary put s'éprendre de trois hommes à intervalles de temps relativement courts. Elle ne chercha jamais l'aventure ni le plaisir en amour, mais le Bonheur, un bonheur qu'elle aurait voulu solide et durable ; et lorsque ce bonheur lui était refusé, comme avec Fuseli, ou prenait fin, comme avec Imlay, tout son être se tendait à nouveau vers une source possible de félicité. Elle ne pouvait accepter la solitude : « Ne serai-je jamais heureuse ?... Mes sentiments ne s'accordent pas avec la notion de Bonheur dans la solitude », écrit-elle dans « Mary¹ ». Elle faisait en quelque sorte son apologie dans le chapitre sur l'Amour de « l'Éducation des filles » lorsqu'elle écrivait : « Les personnes qui ont du bon sens et de la réflexion sont très portées à éprouver des passions violentes et constantes qui les dévorent² » ; et aussi : « C'est une maxime trop universellement répandue chez les romanciers que l'on n'aime qu'une fois³ » ; selon elle on peut transférer son amour à un autre

1. « Shall I never be happy ?... My feelings do not accord with the notion of solitary happiness. » Mary, p. 109.

2. « People of sense and reflection are most apt to have violent and constant passions, and to be preyed on by them. » Education of Daughters, chap. XI, p. 82.

3. « It is too universal a maxim with novelists that love is felt but once. Educ. Daughters. chap. XI, p. 85.

objet lorsque l'on s'aperçoit que le premier objet n'en est plus digne, et « il ne faut pas attacher une notion de perfection à la constance¹. »

Remarquons d'ailleurs que le bonheur pour elle était loin d'être un sentiment égoïste : elle voulait être aimée, mais elle aimait en retour, et cela sans compter et avec toute la généreuse ardeur de son âme. Les premiers mois de son intimité avec Imlay nous montrent les plus belles manifestations de l'amour chez Mary : alors qu'elle se sentait chérie par l'homme auquel elle s'était donnée, elle l'aimait avec ardeur et impétuosité, mais aussi avec confiance et simplicité. Elle ne mettait jamais de coquetterie dans l'amour, ni de dissimulation ; la franchise était une de ses principales qualités : « Elle était incapable de déguisement » a dit son éditeur Johnson², et son amour resplendissait sincère de loyauté et d'intégrité. Rien ne dépeint mieux la qualité de cet amour que ses propres paroles dans une des Lettres de Suède : « ... l'extrême affection de ma nature... Mais telle est la température de mon âme. Ce n'est point la vivacité de la jeunesse, le printemps de la vie. Durant des années je me suis efforcée de réprimer une marée impétueuse... c'était lutter contre le courant. Il me faut aimer et admirer avec chaleur, ou je tombe dans la tristesse. Certains gages d'amour que j'ai reçus m'ont plongée dans les délices... Mon sein en est encore embrasé³... » Elle devait conserver cette ardeur dans l'amour même après sa rupture avec l'homme qu'elle a le plus aimé, car Godwin mentionne dans Saint-Léon « la force et la vie de ses sentiments⁴ ».

1. « Notions of perfection must not be affixed to constancy. » Educ. Daughters, chap. XI, p. 86.

2. « She was incapable of disguise. » Kegan Paul, vol. I, p. 194.

3. « ... the extreme affection of my nature. But such is the temperature of my soul. It is not the vivacity of youth, the hey-day of existence. For years have I endeavoured to calm an impetuous tide... it was striving against the stream. I must love and admire with warmth, or I sink into sadness. Tokens of love which I have received have rapt me in elysium... My bosom still glows... Letters from Sweden, p. 95.

4. « The vividness of her feelings. » St Leon, p. 40.

Que l'attraction sexuelle ait été fortement ressentie par Mary il n'y a point à en douter, mais nous trouvons le jugement de son amie, Madeleine Schweizer, un peu sévère lorsqu'elle l'accuse d' « absorbement érotique », alors qu'au lieu d'admirer un coucher de soleil, Mary « était si indifférente qu'elle ne détournait point les yeux de celui qui la captivait à ce moment-là (le Baron de Wolzogen)¹ », car il est difficile de déterminer si Mary était alors absorbée par la curiosité sexuelle ou le simple plaisir de la conversation.

A la passion se mêlait aussi chez Mary une grande tendresse et beaucoup de douceur, selon le témoignage de Godwin dont la nature froide se sentit conquise et profondément émue par le charme caressant et enveloppant de son affection : « Nulle créature, lui écrivait-il un jour, n'exprime, parce que nulle créature ne ressent, les affections tendres aussi parfaitement que toi ; et malgré toute la philosophie que l'on peut avoir, il faut avouer qu'il est extrêmement agréable de savoir qu'il existe quelqu'un qui s'intéresse à votre bonheur²... »

Son amour pour Imlay atteint son apogée lorsqu'elle sut qu'elle allait devenir mère : c'était pour elle le couronnement et la consécration de leur attachement, elle aurait désormais deux êtres à aimer et à servir ; la vie domestique qui était pour elle le bonheur le plus désirable s'annonçait pleine de promesses.

Mais à peine avait-elle goûté à la réalisation de ses plus chers désirs qu'elle sentit peu à peu que ce bonheur allait lui échapper, et c'est alors que commença sa lutte acharnée contre l'adversité. On sent dans la bataille

1. « erotic absorption »... « Mary was so indifferent that she never turned her eyes from him by whom she was at the moment captivated. » *Memoirs of Mary Wollstonecraft*, W. Clark Durant, London. Constable, 1927, p. 247.

2. « No creature expresses, because no creature feels, the tender affections so perfectly as you do ; and after all one's philosophy it must be confessed that the knowledge that there is someone that takes an interest in one's happiness... is extremely gratifying. » Kegan Paul, I, p. 255.

qu'elle livra pour sauver son bonheur plus d'amertume et d'âpreté que dans les batailles qu'elle dut livrer pour assurer le bonheur d'autrui : c'est que la cause en était plus immédiate et le champ d'action plus concentré. La belle flamme pure qui illuminait sa vie la brûlait désormais et l'endolorissait ; sa sensibilité excessive, la tension de ses nerfs, allant parfois jusqu'à l'exaspération, la faisaient passer par les degrés successifs du doute au soupçon, et de la certitude au désespoir. Nous avons déjà retracé, en étudiant sa vie, l'histoire de ces mois douloureux où Mary chercha à ramener Imlay à elle, avec les alternatives de découragements et d'espoirs ; nous avons montré comment, au plus fort de son désespoir, aveuglée par sa passion, elle perdit momentanément son équilibre moral. Ce duel entre son cœur et sa raison fut atroce, son amour étant trop profond pour qu'il pût en être autrement ; l'idée de vivre sans amour lui paraissait comme une chose au-dessus de ses forces. « Je ne peux vivre sans aimer » avait-elle écrit à Johnson un jour, et Godwin, dans ses Mémoires, l'appelle « un Werther femme ».

Dans une lettre adressée à Imlay le 9 janvier 1795 elle retrace son enfance et sa jeunesse mélancoliques¹, et l'attente du bonheur jusqu'au jour où elle connut Imlay : « Fatiguée durant ma jeunesse par les luttes les plus pénibles pour obtenir mon indépendance, et en même temps pour me rendre utile, non seulement le plaisir m'a fuie, je veux parler des plaisirs simples

1. En 1786, lorsqu'elle se trouvait à Mitchelstown au service des Kingsborough, elle écrivait à son ami Johnson : « Au sens chrétien, je suis résignée — et satisfaite, mais c'est avec plaisir que je remarque que ma santé déperit, et je chéris l'espoir d'atteindre bientôt le lieu où tous mes soucis seront oubliés... Un voile de mélancolie semble avoir projeté une ombre sur toute mon existence. »

(In a christian sense I am resigned — and contented ; but it is with pleasure that I observe my declining health, and cherish the hope that I am hastening to the land where all these cares will be forgotten... A veil of melancholy seems to have cast a shadow over all my existence.) Clark Durant, p. 163.

Cette lettre n'a jamais été publiée et appartient à Mr. Richard H. Thornton, Portland, Oregon.

résultant de la passion et de l'affection pour lesquels j'avais un penchant très vif, mais les idées les plus mélancoliques sur l'existence furent imprimées dans mon esprit par un cœur désappointé¹. Depuis que je t'ai connu, je me suis efforcée de retrouver ma vraie nature... pourquoi as-tu si tôt rompu le charme... ?

Je me serais contentée de vivre tranquillement avec toi dans une ferme²... »

Et dans une lettre suivante, écrite en février, elle avoue : « Sûrement j'avais assez souffert dans la vie, sans être affligée d'une tendresse qui consume la source de vie dont je nourris mon enfant³... »

Trois mois plus tard, elle adressait à Imlay quelques lignes pathétiques et touchantes de simplicité qui décrivent son désarroi mental : « Imlay, cher Imlay, serai-je donc toujours ainsi ballottée ?... Ne trouverai-je jamais un asile où m'abriter avec contentement ?... Pourquoi n'attaches-tu pas ces émotions tendres à l'idée de foyer, émotions qui en ce moment même obscurcissent mes yeux de larmes... Cela seul est de l'affection — tout le reste n'est que de l'humanité, électrisée par la sympathie⁴. »

Toutefois Mary n'était pas de nature à accepter l'humiliation, même de la part de l'homme qu'elle aimait : elle avait pleinement conscience de sa propre

1. Allusion probable à son attachement pour Fuseli.

2. « Fatigued during my youth by the most arduous struggles, not only to obtain independence, but to render myself useful, not merely pleasure, for which I had the most lively taste, I mean the simple pleasures that flow from passion and affection, escaped me, but the most melancholy views of life were impressed by a disappointed heart on my mind. Since I knew you, I have been endeavouring to go back to my former nature... why have you so soon dissolved the charm... ? I should have been content to retire with you to a farm... » *Letters to Imlay*, edited by Roger Ingpen, London, 1908, p. 73.

3. « Surely I had suffered enough in life not to be cursed with a fondness that burns up the vital stream I am imparting. » *Id.* p. 87. Elle nourrissait alors Fanny.

4. « Imlay, dear Imlay, am I always to be tossed about thus ?... shall I never find an asylum to rest contented in ?... Why do you not attach those tender emotions round the idea of home, which even now dim my eyes ? This alone is affection, everything else is only humanity, electrified by sympathy. » *Id.* p. 98.

valeur et sa fierté, que nous étudierons plus loin, l'aida à accepter la désertion d'Imlay. Et telle était la générosité de sa nature qu'il ne resta en son cœur aucun ressentiment, ainsi que nous l'avons constaté en faisant l'histoire de sa vie ; la colère et l'indignation étaient chez elle des sentiments passagers, et sa bonté naturelle l'entraînait toujours au pardon.

Il faut donc reconnaître que le sentiment chez Mary était de rare qualité : intense, généreux et loyal, il fit d'elle ce que l'on appelle un grand cœur. Toutefois si cette sensibilité n'avait été contre-balancée par une intelligence également élevée, il en serait résulté un déséquilibre moral, ou un ensemble moins harmonieux et surtout moins complet.

II. — INTELLIGENCE

1) *Jugement*. — Tout enfant, Mary fit preuve d'un jugement, vif et sûr ; elle observait et coordonnait avec clarté ses observations ; elle avait un penchant pour la réflexion et nous nous rappelons qu'une fois sa curiosité intellectuelle stimulée par son amitié avec Fanny Blood, son amour de l'étude devint une véritable passion. Elle avait du bon sens et beaucoup de simplicité : de même qu'elle ignorait le flirt en amour, de même ignorait-elle la coquetterie intellectuelle, et ne cherchait point à paraître spirituelle¹. Elle se méfiait même de l'esprit qui souvent déforme la vérité qu'elle respectait par dessus tout. En revanche elle possédait une grande finesse de jugement et beaucoup de pénétration, et son étude favorite était la métaphysique. Godwin dit d'elle dans Saint-Léon : « Son entendement était hardi et correct. Son esprit était richement

1. Elle écrivait un jour à Mary Hays : « Cela nécessite un grand effort de tâcher d'être utile plutôt que de plaire. » (Elle recommandait à M. Hays de se méfier des flatteurs lorsque son volume d'Essais serait publié.)

pourvu de tout ce qui pouvait ajouter à ses qualités d'épouse ou de mère¹. Et dans « Mary », où elle fait en partie son propre portrait, elle écrit : « Mary avait l'esprit porté à la métaphysique, ce qui la poussait à réfléchir sur tout ce qui se présentait à elle... Elle n'avait aucun préjugé car toute opinion était bien considérée avant d'être adoptée². »

De même, dans « Mary », nous lisons : « La société des hommes de génie la ravissait, et développait ses facultés... ses préférés étaient des hommes d'âge mûr et à la tournure d'esprit philosophique³. »

Son intelligence était d'ailleurs masculine plutôt que féminine, et ce n'est pas uniquement par intuition qu'elle procédait, mais par des raisonnements toujours rigoureux. Elle écrit de Gothebourg : A souper, mon hôte me déclara carrément que j'étais une femme d'observation, car je lui posais des questions d'homme⁴. »

Godwin au contraire semble avoir vu chez elle plus d'intuition que de raisonnement : « La force de son esprit, dit-il, venait de son intuition. Elle avait souvent raison, par ce simple moyen, sur des questions de pure spéculation... Elle adoptait une opinion et en rejetait une autre, spontanément, par une sorte de tact... et bien qu'en somme, elle raisonnât peu... le degré de bon sens qui se montrait dans ses décisions est surprenant⁵. »

1. « Her understanding was bold and correct. Her mind was well furnished with everything that could add to her accomplishments of a wife or a mother. » St. Leon, p. 34.

2. « Mary had a metaphysical turn, which inclined her to reflect on every object that passed her... She had not any prejudices, for every opinion was examined before it was adopted. » Mary, p. 62.

3. « The society of men of genius delighted her and improved her faculties... her favourites were men past the meridian of life, and of a philosophic turn. » Mary, p. 51.

4. « At supper my host told me bluntly that I was a woman of observation for I asked him men's questions. » Letters from Sweden. p. 13.

5. « The strength of her mind lay in intuition. She was often right, by this means only, in matters of mere speculation... She adopted one opinion and rejected another spontaneously, by a sort of tact... and though she reasoned little, it is surprising what a degree of soundness is to be found in her determinations, Memoirs (C. D.) p. 125.

Godwin s'est mépris, nous semble-t-il, sur la qualité exacte de l'intelligence de Mary : ce qu'il appelle intuition chez elle était plutôt un goût sûr et pénétrant qui la mettait sur la voie de la Vérité, mais elle ne se fiait que rarement à des opinions pressenties, et ne les adoptait qu'après un examen rigoureux. A cette solidité de jugement s'ajoutait une richesse extrême d'idées spéculatives : les domaines de l'histoire, de la pédagogie, de la réforme politique et sociale offraient tous pour elle un intérêt plein d'enthousiasme et les recherches les plus abstraites ne la rebutaient point.

2) *Lutte entre Raison et Passion.* — Mary a toujours placé la Raison en tête des facultés humaines et affirmé que c'est de la Raison que découlent toutes les vertus ; nous retrouverons cette opinion formulée à maintes reprises dans son œuvre littéraire. C'est justement la présence chez elle à un degré presque égal de ces deux forces, Raison et Passion, qui fit d'elle un caractère aussi riche en réactions psychologiques : sa vie se passa à équilibrer ces deux facultés, ce qui occasionna ces crises morales d'où la Raison ne sortit pas toujours victorieuse. Ces faiblesses passagères, qui font que nous ne pouvons vraiment appliquer à son caractère l'épithète de *grand*, nous semblent toutefois résulter de causes physiologiques plutôt que morales. N'oublions pas qu'ainsi que ses sœurs elle avait hérité de nerfs malades¹, et que sa constitution avait été affaiblie par les privations et l'excès de travail durant les années où elle travaillait pour Johnson afin de pourvoir aux besoins de tous les siens. Mary devait avoir conscience de ce manque de résistance nerveuse et de cette tendance à l'hystérie lorsqu'elle écrivait dans son roman « Mary » : « Je ne peux vivre sans amour — et l'amour conduit à la folie². »

1. Eliza devint presque folle par suite de la brutalité de son mari.

2. « I cannot live without loving — and love leads to madness. » Mary, p. 170.

La raison triompha de ses découragements fréquents à cette époque, découragements qu'elle avouait à son ami Johnson et qui allaient parfois jusqu'au dégoût de l'existence. Elle triompha encore lorsqu'ayant compris que Fuseli refusait son amour, elle jugea prudent de s'éloigner. Mais ses deux tentatives de suicide, en mai et en novembre 1795, prouvent qu'à deux reprises en moins d'un an Mary perdit son équilibre mental. Dans le premier cas il y eut certainement un violent choc nerveux, car Mary, ayant quitté Paris pour rejoindre Imlay qui l'appelait à Londres, et s'attendant pour elle et la petite Fanny à une réception chaleureuse et tendre, non seulement reçut un accueil froid et gêné, mais apprit qu'Imlay l'avait trompée. Cette brusque découverte paralysa sans doute sa pensée ; l'excès de souffrance plongea sa raison dans l'inertie et elle se trouva incapable de lutter contre le désir de mourir. La tentative de novembre fut également due à une crise nerveuse : tout en se rendant compte qu'Imlay ne l'aimait plus comme autrefois, elle croyait néanmoins en sa fidélité, et surtout à cause de Fanny elle s'accrochait à ce bonheur relatif. Une nouvelle découverte d'infidélité l'atterra, et ce deuxième choc, ajouté à la tristesse déprimante des cinq derniers mois, la bouleversa au point qu'elle résolut de nouveau à en finir avec une existence qui lui refusait le bonheur.

Ce furent là les deux grandes défaillances de sa vie : toutefois, lorsque l'acuité de la douleur se fut un peu apaisée, ses facultés morales reprirent leur équilibre, et son amour maternel lui redonna le désir de vivre.

On pourrait se demander pourquoi Mary, qui se connaissait si bien et savait que sa nature ardente mettrait sans doute en conflit sa Sensibilité et sa Raison, ne chercha point à réprimer la passion dès ses premières manifestations : il ne faut point voir en cela une autre preuve de faiblesse morale. Mary professait la théorie puritaine qui reconnaît l'utilité de la Passion — pourvu

toutefois qu'elle soit subordonnée à la Raison : la sensibilité, selon cette théorie, agit sur l'intelligence dont elle excite l'activité.

« Je commence à craindre, écrit-elle, que le vice, ou, si vous préférez, le mal soit le grand mobile d'action, et que lorsque les passions sont bien équilibrées, nous devenons inoffensifs, et, dans la même proportion, inutiles¹. » Et ailleurs elle écrit encore : « La passion poursuit avec plus de chaleur que la raison, et avec le plus d'ardeur quand la raison est absente². » En entraînant à l'action la sensibilité assiste le développement de la volonté ; aussi le sentiment et la raison doivent se combiner pour le plus grand avantage de notre être moral, et il ne doit point exister entre eux de cloison étanche. « Je crois que la culture du cœur, écrit-elle dans « Maria » marche toujours de pair avec celle de l'esprit³. » et, dans une Lettre de Suède : « Pour tenir l'affection en éveil, il est besoin d'une grande culture d'esprit⁴. » Elle attribuait ainsi au sentiment une valeur plus élevée et une qualité plus solide.

C'est au nom de l'estime réciproque que Mary réconciliait la Passion et la Raison : les qualités morales avaient pour elle plus d'attraits que les qualités physiques, et lorsqu'il existait entre un homme et une femme une conformité harmonieuse de pensée et de sentiment, elle jugeait naturel et raisonnable de cultiver cette mutuelle sympathie qui devait devenir de l'affection, et presque inévitablement de l'amour. C'est de cette façon qu'elle se laissa aller à aimer Fuseli, Imlay et Godwin. Il exista très tôt entre elle et Fuseli une vive

1 « I begin to fear that vice, or, if you will, evil, is the grand mobile of action, and that when the passions are justly poised, we become harmless, and in the same proportion useless. » Letter on the Present Character of the French Nation. » p. 45.

2. « Passion pursues with more heat than reason, and with most ardour during the absence of reason. » Posth. Works, vol. IV, p. 181.

3. « The culture of the heart ever, I believe, keeps pace with that of the mind. » Maria, p. 115.

4. « It requires a great cultivation of mind to keep awake affection. » « Letters from Sweden ; p. 144.

sympathie intellectuelle qui devint rapidement chez elle un sentiment plus impérieux et plus exigeant. D'après le témoignage de Knowles¹, Mary aurait déclaré que si Mrs. Fuseli pouvait revendiquer la personne de son mari, elle, Mary, avait le droit de revendiquer, grâce à la conformité de leurs sentiments et de leur talent, une place dans son cœur. Il semble donc que Mary n'ait eu aucun scrupule à détourner Fuseli de sa femme : il est probable qu'elle se souciait peu de Mrs. Fuseli qu'elle considérait en dehors de cette communion intellectuelle ; du moment que cette communion existait, rien selon elle ne pouvait entraver le progrès de leur intimité.

Pour Imlay sa sympathie fut plus lente à s'éveiller ; peut-être pensait-elle encore à Fuseli et ne prêtait-elle que peu d'attention à cet étranger qu'elle rencontrait parfois chez son amie, Mrs. Christie. Mais sa nature avide de tendresse se laissa bientôt conquérir par les protestations d'amour — sincères alors — d'Imlay ; persuadée d'être à l'unisson de ses sentiments, elle ne tarda pas à l'aimer avec ardeur et tendresse tout à la fois.

Enfin, pour Godwin, nous savons qu'elle éprouva tout d'abord de l'estime et une sympathie intellectuelle qui devint en quelques mois une amitié solide ; malgré le « C'était de l'amitié se fondant en amour » de Godwin, il est probable que Mary ne l'aima point avec la fougue dont elle avait aimé Imlay. L'épreuve l'avait mûrie, lui avait révélé les ravages possibles de la Passion, elle était arrivée à placer l'affection au-dessus de l'amour qui plonge dans le ravissement, mais aussi dans le désespoir. D'ailleurs, l'affection tint toujours une très grande place dans sa conception de l'amour, ainsi que nous l'avons déjà remarqué : elle jugeait que l'amour, qui couronne l'affection, ne

1. Voir chapitre III, p. 117.

doit point l'anéantir, que les deux peuvent exister simultanément, et que lorsque l'effervescence de la Passion est calmée l'Amour devient sobre et se prolonge par l'Affection. Elle savait que l'Amour charnel est égoïste et capricieux ; que seule l'affection peut rendre un attachement généreux, honnête et durable, car l'affection est plus solide que la sympathie « L'affection exige une base plus solide que la sympathie, et peu de gens possèdent un principe d'action suffisamment stable pour produire la droiture du sentiment¹. » ; et elle est aussi plus rare que l'amour : « Comme il est bien plus facile de trouver l'amour, plutôt que l'affection, ici-bas !² »

A chaque étape de sa vie sentimentale Mary se crut donc justifiée en se laissant aller à l'amour, et c'est le concours des circonstances, favorisé par son extrême nervosité, qui mit à deux reprises sa Raison en déroute. Toutefois Mary jugeait que toute expérience psychologique enrichit notre nature morale, et même que si la Passion nous entraîne hors du domaine de la Raison elle est salubre, car elle éveille en nous l'enthousiasme et l'ardeur : « Rien ne donne de la conviction comme la passion », écrit-elle dans son étude sur la Révolution française ; « on dirait le rayon du ciel qui illumine et réchauffe. — Cependant, une fois son effet passé, une crainte vague d'avoir succombé à une folie perfide demeure dans notre esprit profondément influencé ; et un obscur sentiment de honte déprime notre âme qui s'était trop exaltée³. » Elle reconnaissait la nécessité de la douleur qui aide à la perfection de l'être

1. « Affection requires a firmer foundation than sympathy ; and few people have a principle of action sufficiently stable to produce rectitude of feeling. » *Letters from Sweden*, p. 194.

2. « How much easier it is to meet with love in the world, than affection ! » *Id.*, p. 256.

3. « Nothing produces conviction like passion ; it seems the ray from heaven that enlightens as it warms. — Yet, the effect once over, something like a fear of having been betrayed into folly clings to the mind it has most strongly influenced ; and an obscure sense of shame lowers the spirits that were wound up too high. » *French Revolution*, p. 355.

moral : le chagrin, dès que la crise de désespoir est passée, conduit à la réflexion ; une sorte d'équilibre se fait en nous ; de l'optimisme aveugle nous tombons dans un pessimisme mélancolique, et peu à peu la pondération s'établit entre ces forces contradictoires : « Que de fois », écrit-elle dans une Lettre de Suède, « la mélancolie et même la misanthropie se sont emparées de moi, lorsque le monde m'a dégoûtée, et que mes amis ont manqué de bienveillance¹. »

Cet équilibre moral doit être, d'après Mary, le grand effort de toute existence, nécessitant une conscience toujours en éveil, une grande sagacité et une forte volonté² ; sa règle de conduite est de développer pleinement le cœur et la raison, mais de savoir, et de *pouvoir* déterminer la part de chacun, de façon à les maintenir intacts, sans les sacrifier l'un à l'autre. Elle exprime ceci très clairement dans une Lettre de Suède où elle parle de sa petite Fanny : « Je redoute de la voir obligée un jour de sacrifier son cœur à ses principes, ou ses principes à son cœur. D'une main tremblante, je cultiverai sa sensibilité et encouragerai sa délicatesse de sentiments, craignant, tout en peignant la rose de couleurs plus vives, d'aiguiser les épines qui blesseront le sein que je voudrais protéger. — Je crains de développer son esprit, de peur que cela la prépare mal à vivre dans le monde où elle devra habiter³. » La vie est donc selon Mary une adaptation perpétuelle de nos forces morales, un effort constant pour combiner les éléments de notre nature en vue d'obtenir un ensemble

1. « How frequently has melancholy and even misanthropy taken possession of me, when the world has disgusted me, and friends have proved unkind. » Letters from Sweden, p. 15.

2. Comparer Blake : « The road of excess leads to the Palace of Wisdom. » (Marriage of Heaven and Hell, Proverbs of Hell, p. 192 de l'édition Nonesuch Press.

3. « I dread lest she should be forced to sacrifice her heart to her principles, or her principles to her heart. With trembling hand I shall cultivate sensibility, and cherish delicacy of sentiment, lest, whilst I lend fresh blushes to the rose, I sharpen the thorns that will wound the breast I would fain guard. — I dread to unfold her mind lest it should render her unfit for the world she is to inhabit. » Letters from Sweden, p. 66.

harmonieux et stable et la plus grande somme de bonheur.

3) *Imagination*. — L'âme la mieux trempée finirait par se fatiguer d'une surveillance aussi continue, d'une introspection aussi rigoureuse, si elle ne recherchait parfois le délassement : et c'est par l'Imagination que Mary s'évadait du monde réel et tyrannique. De bonne heure elle se rendit compte du charme bienfaisant de cette faculté de l'idéal qui, par une activité spontanée de l'esprit n'obéissant à aucune règle, n'a d'autre plaisir et d'autre but que de *créer*. Alors qu'elle se sentait attristée ou fatiguée par les menus incidents de sa jeunesse mélancolique, elle n'avait qu'à évoquer la magicienne qui l'emportait loin de la réalité dans le domaine du rêve. Dans une Lettre de Suède, elle écrivait : « Je dois fuir la réflexion et chercher un refuge loin de la douleur dans une forte imagination — unique consolation d'un cœur sensible¹. » Reprochant à Imlay sa nature trop pratique et trop commerciale, elle lui expose ainsi la valeur esthétique et sociale de l'imagination : « Crois-moi, homme sage, tu n'as pas suffisamment de respect pour l'imagination... L'impulsion des sens, les passions, si tu veux, et les conclusions de la raison réunissent les humains, mais l'imagination est le vrai feu dérobé au ciel pour animer cette froide créature d'argile, et qui engendre toutes ces délicates sympathies qui mènent au ravissement ; elle rend les hommes sociaux en élargissant leur cœur, au lieu de leur laisser le loisir d'étudier quels bien-être peut leur offrir la société². »

1. « I must fly from thought and find refuge from sorrow in a strong imagination — the only solace for a feeling heart. » Letters from Sweden, p. 129.

2. « Believe me, dear sir, you have not sufficient respect for the imagination... The impulse of the senses, passions, if you will, and the conclusions of reason, draw men together ; but the imagination is the true fire stolen from heaven, to animate this cold creature of clay, producing all those fine sympathies that lead to rapture, rendering men social by expanding their hearts, instead of leaving them leisure to calculate how many comforts society affords. » Letters to Imlay, p. 47.

L'imagination était pour Mary synonyme d'Idéal — l'Idéal qui dépasse souvent les plus hautes régions que la Raison pure peut atteindre : « La raison dans ce monde est la mère de la sagesse — toutefois certaines envolées de l'imagination semblent atteindre ce que la sagesse ne peut enseigner — et, tout en nous donnant des illusions ici-bas, nous offrent un espoir glorieux, sinon un avant-goût, de ce qui nous attend peut-être dans l'autre monde¹. »

Nul doute qu'un excès d'imagination fit commettre à Mary certaines erreurs psychologiques, lorsqu'elle embellit par exemple à ses yeux la vraie nature d'Imlay ; ne l'avoue-t-elle pas elle-même dans une de ses lettres : « Pour mon malheur mon imagination estompe sans, cesse tes défauts et te prête des charmes²... » En revanche cette imagination, non seulement rêveuse mais créatrice, l'inspira dans sa tâche de réformatrice et de champion des droits de la femme. « Mon sujet favori de contemplation, écrit-elle de Copenhague, est l'amélioration future du monde³, » et ses rêveries l'amènèrent généralement à imaginer un monde meilleur où la Justice régnerait suprême, et où l'Amour unirait tous les hommes. Toutefois, dans ce domaine de reconstruction sociale, Mary ne rejeta jamais le contrôle de l'expérience ni de la raison, ce qui explique que son œuvre n'avorta point en une simple utopie, mais devint avec l'aide du temps une solide réalité.

4) *Sentiment religieux*. — Ces élans vers l'Idéal joints à son amour du Beau et de la Nature déterminèrent en grande partie le sentiment religieux chez Mary.

1. « Reason in this world is the mother of wisdom — yet some flights of the imagination seem to reach what wisdom cannot teach — and, while they delude us here, afford a glorious hope, if not a foretaste, of what we may expect hereafter. » Hints designed for a continuation of the Rights of woman. M. Wollstonecraft. (Posthumous works), Clark Durant, preface, p. xxxix.

2. « It is my misfortune that my imagination is perpetually shading your defects, and lending you charms... » Letters to Imlay, p. 131.

3. « My favourite subject of contemplation is the future improvement of the world. » Letters from Sweden, p. 245.

Elle a été accusée d'indifférence, de froideur, même d'athéisme : aucune de ces accusations n'était fondée. Si, après ses années d'enfance et de jeunesse, Mary abandonna la pratique des rites anglicans ; si elle condamna même l'abus de ces rites dans les écoles comme Harrow et Eton ; si elle critiqua les membres du clergé, elle conserva toujours une croyance sincère en un Être suprême. Elle n'était point orthodoxe, et à l'instar de Rousseau, sa religion toute naturelle n'était autre que le Déisme.

Son sentiment religieux était complexe : son sens esthétique éveillait en elle l'admiration de la Nature, et sa vive sensibilité élevait son cœur jusqu'à l'Auteur de cette Nature, d'où résultait son *Émotion* religieuse, élan de l'âme fait de sympathie et de reconnaissance allant jusqu'au mysticisme et à l'extase. Nous retrouvons assez souvent dans son œuvre¹ l'expression de cette communion intime avec le Créateur, où elle semble perdre contact avec le reste de l'humanité pour ne faire qu'Un avec la Divinité ; — sorte d'extase semblable à celles de sainte Thérèse où l'esprit humain se confond avec l'Esprit divin : « Que ce moment est solennel, lorsque tous les sentiments et tous les souvenirs s'évanouissent devant l'admiration sublime qu'inspirent la sagesse et la bonté de Dieu... et lorsque l'univers semble ne contenir que l'Esprit qui l'a créé et l'esprit qui le contemple² ! » Et encore : « Dans cette solitude sublime le monde semble ne contenir que le Créateur et la créature à laquelle Il accorde le bonheur³. » L'élément émotionnel du sentiment religieux chez Mary était aussi une manifestation de son besoin d'aimer :

1. Voir citation p. 148 « Les beautés de la Nature... etc.

2. « How solemn is the moment when all affections and remembrances fade before the sublime admiration which the wisdom and goodness of God inspires... and the world seems to contain only the mind that formed, and the mind that contemplates it. » *Posth. Works*, vol. IV, p. 163.

3. « In this sublime solitude the world appears to contain only the Creator and the creature, of whose happiness he is the source. » Clark Durant, p. xxxix.

débordant de tendresse, et ne trouvant parfois autour d'elle que froideur ou ingratitude, elle était tout naturellement amenée à chercher dans un monde idéal un objet d'amour qui ne la décevrait point : « J'essaie de percer les ténèbres, écrit-elle dans son roman « Mary », et je découvre un asile où ma soif de connaissance sera satisfaite et où mon ardente affection trouvera un objet sur lequel elle pourra se fixer¹. » L'expérience lui avait prouvé maintes fois que « lorsque l'on poursuit d'autres objets comme moyens de bonheur, la désillusion conduit au chagrin, résultat du désappointement... et elle pensait alors que seul un être infini peut remplir l'âme humaine²... » Et encore : « Celui qui a formé l'âme humaine peut seul la remplir et le principal bonheur d'un être immortel doit venir de la même source que son existence³... » Ou bien : « Le soleil avait disparu — qu'était ce monde pour moi ! Je m'échappai vers un autre univers où ni la Mort ni les ténèbres ne pouvaient pénétrer ; je poursuivis le soleil au delà des montagnes et mon âme se détacha de cette vallée de larmes⁴... » Ayant ainsi pressenti l'Être suprême, elle finit par le concevoir logiquement, car à l'élément affectif et émotionnel de son sentiment religieux s'ajoute l'élément intellectuel, résultant de la réflexion et de l'expérience. Sa Raison lui fait accepter Dieu comme la personnification de la perfection morale ; tous nos efforts doivent tendre vers un seul but : la Vertu ; toutes nos épreuves doivent aguerrir et discipliner

1. « I try to pierce the gloom, and find a resting-place where my thirst of knowledge will be gratified, and my ardent affections find an object to fix them. » Mary, p. 127.

2. « She thought that only an infinite being could fill the human soul, and that when other objects were followed as a means of happiness the delusion led to misery, the consequence of disappointment. » Mary, chap. IV, p. 27.

3. « He who formed the human soul, only can fill it, and the chief happiness of an immortal being must arise from the same source as its existence. » (Cave of Fancy.) Clark Durant, p. XXXVIII

4. « The sun was fled, what was this world to me ! I wandered to another, where death and darkness could not enter ; I pursued the sun beyond the mountains, and the soul escaped from this vale of tears. » Id. p. XXXVIII,

notre volonté ; la recherche de notre amélioration morale équivaut à l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu est la source de notre plus grand bonheur. De là son optimisme qui finit toujours par triompher du découragement et du scepticisme : « Le Bien, écrit-elle dans l' « Éducation des filles, » doit finalement résulter de toute chose, pour ceux qui regardent au delà de l'enfance de leur être ; et ici-bas le bien-être d'une bonne conscience est le seul support durable que nous possédions¹. » La religion de Mary est donc toute en efforts — religion active et militante plutôt que contemplative et inerte — force nouvelle qui, d'une part, se combine avec sa philanthropie, lui donnant comme une consécration divine ; et de l'autre raffermir son énergie morale, ranime l'espoir aux instants de défaillance et la conduit au stoïcisme par l'acceptation de la douleur.

Tel était donc le code religieux de Mary : amour et action en vue du plus grand bien de l'humanité et de notre perfectionnement moral. Quant à une vie future, elle éprouvait parfois sur ce point certains doutes :

« Et cependant, sans l'espoir, quoi donc nous aidera à supporter l'existence, si ce n'est la crainte de l'anéantissement — la seule chose qui m'ait jamais épouvantée », écrit-elle un jour durant son séjour en Suède².

Toutefois le doute même semble lui prouver la supériorité relative de la nature humaine sur le reste de la création : « Je sais que je suis jusqu'à un certain point victime d'une illusion — mais cette forte illusion ne prouve-t-elle pas que je suis moi-même d'une *essence plus subtile que l'herbe foulée aux pieds*³ ? »

1. « Good must ultimately arise from everything, to those who look beyond this infancy of our being ! and here the comfort of a good conscience is our only stable support. » *Education of Daughters*, p. 77.

2. « Yet, without hope, what is to sustain life, but the fear of annihilation, the only thing of which I have ever felt a dread. » *Letters from Sweden*, p. 97.

3. « I know I am in some degree under the influence of a delusion — but does not this strong delusion prove that I myself am of « *subtler essence than the trodden clod* ». Mary, p. 109.

Mais chez elle cette incertitude ne pouvait durer : l'idée de néant répugnait à sa nature active, et le couronnement de tous nos efforts devait être un au-delà qu'elle ne savait définir et qu'elle préférait d'ailleurs ne pas approfondir : « La mort sous toutes ses formes, écrit-elle, me semble être comme quelque chose qui se rend libre — pour s'épanouir dans je ne sais quel élément¹... » « O Vie, écrit-elle encore, qu'es-tu donc ? Où va ce souffle, ce Moi si plein de vie ? Avec quel élément se combinera-t-il, pour donner ou recevoir une énergie nouvelle² ? » Elle insistait sur l'inutilité qu'il y aurait dans l'effort moral si notre âme que nous cherchons à perfectionner ici-bas s'anéantissait avec notre corps. « J'ai la conviction que, dans notre enveloppe actuelle, il réside quelque principe perfectible qui ne sera point détruit au moment même où nous commençons à avoir le sentiment de notre amélioration ; et je ne me soucie pas de savoir quelle forme il revêtira par la suite, certaine qu'il sera formé avec sagesse pour s'adapter à une forme d'existence supérieure³. »

Toutefois sa conviction devenait par moments une simple conjecture, comme lorsqu'elle écrivait à son éditeur Johnson : « Si vous n'aimez pas la façon dont j'ai critiqué les paroles du Dr J— sur sa femme, je vous préviens que je refuse de la modifier — cela m'a plu de rendre un juste respect à la mémoire d'un homme pour lequel j'ai — en dépit de ses fautes — une véritable affection. — « *J'ai* », ai-je-dit car je crois qu'il est quelque part — peut-être là où mon âme

1. « Death, under every form, appears to me like something getting free — to expand in I know not what element... » Letters from Sweden, p. 174.

2. « Life, what art thou ? Where goes this breath, this *I* so much alive ? In what element will it mix, giving or receiving fresh energy ! » Id., p. 91.

3. « I feel a conviction that we have some perfectible principle in our present vestment, which will not be destroyed just as we begin to be sensible of improvement ; and I care not what habit it next puts on, sure that it will be wisely formed to suit a higher state of existence. » Id., p. 92.

a vagabondé. — Mais vous, vous ne vivez pas de conjectures¹. »

Godwin dit dans ses Mémoires que Mary n'avait jamais accepté la doctrine du « Châtiment » après la mort : « Elle ne pouvait se rappeler avoir jamais cru au châtiment futur... elle s'attendait à une vie future ; mais elle ne voulait point laisser modifier sa conception de cette vie future par les idées de jugement et de rétribution². »

Sa théorie sur la vie future était donc qu'au lieu de nous inquiéter outre-mesure de ce qui nous attend après la mort, notre devoir est de vivre le plus vertueusement possible et de vouloir le Bien par-dessus tout.

5) *Volonté*. — Et c'est ainsi que Mary vécut : sa grande sensibilité et sa haute intelligence étaient complétées et couronnées par une volonté puissante qui lui permit d'accomplir sa tâche selon sa conscience, et de manifester clairement sa personnalité. On juge les hommes bien plus par leur conduite que par leurs idées ou leurs sentiments : c'est à l'activité volontaire que s'adresse la morale en dernier ressort, et avant de prononcer notre jugement sur la moralité si attaquée de Mary, nous devons l'examiner vis-à-vis de la *loi morale*.

Le « Connais-toi toi-même » de Socrate était une maxime chère à Mary et elle l'observa toute sa vie ; une introspection soutenue avait très tôt développé et affirmé chez elle le sens intime, et à force de se regarder vivre elle arrivait à se dédoubler et à considérer son être moral pour ainsi dire projeté hors d'elle-

1. « If you do not like the manner in which I reviewed Dr. J — 's S — on his wife, be it known unto you. I will not do it in any other way — I felt some pleasure in paying a just tribute of respect to the memory of a man — who, in spite of his faults — I have an affection for — I say *have*, for I believe he is somewhere — *where* my soul has been gadding perhaps ; but *you* do not live by conjectures. » Clark Durant, p. 181.

2. « She could not recollect the time when she had believed the doctrine of future punishments... she expected a future state, but she would not allow her ideas of that future state to be modified by the notions of judgment and retribution. » Memoirs. (Clark Durant), p. 28.

même dans le domaine de l'objectivité. Elle savait mieux que personne qu'elle était exceptionnellement douée sous le rapport de l'Intelligence aussi bien que du Sentiment, et elle n'en tirait aucune vanité, aucun orgueil. Mais elle en dérivait une joie intime qui tenait une large place dans sa conception du Bonheur. Godwin écrit dans Saint-Léon : « Elle avait toute la simplicité du goût véritable... Elle puisait du bonheur dans la qualité même de son propre esprit, et elle n'avait nullement besoin de l'admiration niaise et de l'étonnement stupide du monde pour être heureuse¹. »

6) *Fierté*. — En plus de cette joie intime, la conscience de sa valeur donnait à Mary une fierté qu'elle ne cherchait jamais à dissimuler, car elle la savait pleinement justifiée. Elle écrivait à Johnson : « Mes soucis et mes contrariétés — je vais dire ce que je me permets de penser — me font honneur, car ils résultent de mon désintéressement et de mes principes *inflexibles* ; et cette manière d'agir qui me rend capable de supporter la misère, plutôt que de vivre en égoïste pour moi seule, n'attaque en rien mon jugement². » La sanction de sa propre conscience qui l'avait aidée à supporter les difficultés matérielles de l'existence lui fut du plus grand secours durant sa crise morale occasionnée par l'inconstance d'Imlay. En effet, le sens très vif qu'elle avait de la sincérité et de la loyauté de son amour pour lui finit par lui dessiller les yeux et lui montrer qu'un sentiment aussi noble était au-dessus de la mentalité d'Imlay, et que c'était s'avilir que de gaspiller ainsi son cœur. Elle lui écrivait un jour : « Dans la soli-

1. « She had all the simplicity of genuine taste... She derived her happiness from the tone of her own mind, and stood in no need of gaping admiration and stupid wonder of others to make her feel herself happy. », Saint-Leon, p. 42.

2. « My cares and vexations — I will say what I allow myself to think — do me honour, as they arise from my disinterestedness, and *unbending* principles, nor can that mode of conduct be a reflection on my understanding which enables me to bear misery rather than selfishly live for myself alone. » Posthumous Works. Vol. IV, Letters to Johnson, p. 81.

tude du déclin de la vie, tu te souviendras de moi avec regret — j'allais dire avec remords, mais j'ai réprimé ma plume... Je me contente de l'approbation de mon propre esprit, et s'il existe un sondeur de cœurs, le mien ne sera pas méprisé¹... » Et nous lisons plus loin : « Ne m'accuse pas d'orgueil — pourtant, quand parfois la nature a ouvert mon cœur à son créateur, je me suis étonnée de ce que tu n'aies pas attaché une plus grande valeur à mon cœur². » Elle écrivait encore : « *Ce cœur* est digne de la félicité que ses sentiments pressentent — et je ne peux même pas arriver à me persuader que, bien qu'ils m'aient rendue si malheureuse, mes principes et mes sentiments ne sont point basés sur la nature et la vérité³. »

Elle avait d'ailleurs le sens si net de sa supériorité affective qu'elle en arrivait à considérer son malheur comme inéluctable, à l'instar des martyrs qui, au sein de l'impiété, devaient souffrir pour leur Foi : « La puissance suprême qui forma ce cœur, écrit-elle, doit avoir prévu que, dans un monde où l'intérêt personnel, sous des formes multiples, est le mobile principal, je n'avais que peu de chance d'échapper au malheur⁴. » Comme les martyrs, elle ne renia point sa foi et resta toujours attachée à ses principes d'action : « Il me semble que ma conduite a toujours été réglée d'après les principes les plus rigoureux de justice et de vérité⁵ » ; elle était prête à tout supporter, jusqu'à la pauvreté, plutôt

1. « In the solitude of declining life, I shall be remembered with regret — I was going to say with remorse, but checked my pen... I am content with the approbation of my own mind, and if there be a searcher of hearts, mine will not be despised. » *Letters to Imlay*, p. 86-87.

2. « Accuse me not of pride — yet sometimes, when nature has opened my heart to its author, I have wondered that you did not set a higher value on my heart. » *Id.* p. 110.

3. « *This heart* is worthy of the bliss its feelings anticipate — and I cannot even persuade myself, wretched as they have made me that my principles and sentiments are not founded in nature and truth. *Id.*, p. 137.

4. « The tremendous power who formed this heart, must have foreseen that, in a world in which self-interest, in various shapes, is the principal mobile, I had little chance of escaping misery. » *Id.*, p. 151.

5. « It seems to me that my conduct has always been governed by the strictest principles of justice and truth. » *Id.*, p. 168.

que d'accepter un secours matériel de l'homme dont elle avait perdu l'amour. Elle affirmait énergiquement son indépendance : « Mon enfant aura peut-être à rougir du manque de prudence de sa mère — et aura peut-être à regretter que la droiture de mon cœur m'ait fait négliger certaines précautions vulgaires ; mais elle n'aura point à mépriser ma bassesse¹. » Mary jugeait que seul l'Amour efface tout sentiment de dépendance chez la femme vis-à-vis de l'homme aimé ; et que lorsque l'Amour n'existe plus la femme qui accepte le support matériel de l'homme ne fait que se prostituer. « Ne suppose pas, écrit-elle à Imlay, que, négligée par toi, j'accepterai d'être aidée de toi pécuniairement ! Non ; j'aimerais mieux faire un travail de domestique ; — je voulais le soutien de ton affection — ceci disparu, tout est fini² ! » Quelques années plus tôt lorsque Johnson, sachant Mary dans une situation financière précaire lui avait suggéré d'épouser quelqu'un de sa connaissance qui l'aurait assistée³, son indignation était allée jusqu'au dégoût : « Je puis tout supporter, sauf le mépris de moi-même » écrivit-elle à Johnson⁴. Elle lui reproche de l'avoir insultée, car, dit-elle : « Ce que j'appelle une insulte est la simple supposition que je pourrais songer, même un instant, à *prostituer* ma personne pour vivre⁵. » Elle lui avait écrit quelques semaines plus tôt : « Ma pauvreté me rend fière... Je peux forcer mon âme à quitter mon corps — mais je ne m'abaisserai jamais pour supporter ce corps⁶. »

1. « My child may have to blush for her mother's want of prudence — and may lament that the rectitude of my heart made me above vulgar precautions ; but she shall not despise me for meanness. » Id. p. 162.

2. « Do not suppose that, neglected by you, I will lie under obligations of a pecuniary kind to you ! No ; I would sooner submit to menial service, — I wanted the support of your affection — that gone, all is over !... Id. p. 82-83.

3. L'identité de cette personne est demeurée inconnue.

4. « I can bear anything but my own contempt. » Posthumous works, p. 87, vol. IV.

5. « What I call an insult is the bare supposition that I could for a moment think of *prostituting* my person for a maintenance ! Id., p. 87.

6. « My poverty makes me proud... I can force my spirit to leave my body, but I shall never bend to support that body. » Id., p. 83.

Mary ressentait donc une fierté, qu'elle jugeait légitime, de l'approbation de sa conscience ; et puisque cette approbation la rendait heureuse, elle en concluait que la voix de sa conscience seule devait la guider, indépendamment de l'opinion publique, et qu'il lui fallait maintenir le courage de ses idées et de ses actes. « Le respect de soi semble promettre cette satisfaction intérieure qui est la seule base possible du bonheur.¹ » Ce courage ne lui fit défaut en aucune circonstance et toute sa vie se passa à affirmer et à manifester son indépendance morale ; ce que lui dictait sa conscience lui suffisait : « Puis-je me conformer aux maximes de la sagesse du monde ? » demandait-elle dans « Mary »². Elle aurait jugé indigne d'elle de se soumettre au jugement de la société et de redouter les critiques d'un public aveuglé par les préjugés : « Les hommes à l'esprit médiocre enfreignent rarement les règles générales..., la prudence est toujours le ressort de la faiblesse³. » écrivait-elle de Suède. Et plus loin encore : « La base de tous les principes moraux est le respect de vertus qui ne sont pas uniquement des vertus de convention⁴. »

Cette déclaration explique son attitude envers la société et son code moral, et elle va nous permettre de juger si l'accusation d'immoralité prononcée contre elle est fondée.

Mary basait la moralité sur le respect de la Vertu : il nous reste à savoir ce qu'elle entendait par Vertu.

7. *Libre arbitre.* — Nous avons déjà vu que Mary considérait la Vertu comme l'Idéal que la Raison humaine doit s'efforcer d'atteindre ici-bas : or tout être humain doué de liberté morale doit être capable, de lui-même,

1. « Self-respect seems to promise me that internal satisfaction on which alone true happiness is built. » (A letter to Rowan, Clark Durant, p. 302.)

2. « Can I conform to the maxims of worldly wisdom ? » Mary, p. 110.

3. « Men with common minds seldom break through general rules... Prudence is ever the resort of weakness. » Letters from Sweden, p. 3.

4. « The basis of all moral principles is the respect for the virtues which are not merely the virtues of convention. » Id. p. 33.

de concevoir cet Idéal et d'employer les moyens qu'il juge les plus propres à y parvenir. Mary n'admettait en effet, dans le domaine moral, ni le fatalisme, ni le déterminisme : elle avait une foi absolue dans le libre arbitre et dans son propre choix d'action. Fortifiée par la certitude de la supériorité de ses facultés intellectuelles, elle refusait toute intervention extérieure à sa conscience personnelle et se basait uniquement sur les principes que lui dictaient la Nature et la Raison. Pour citer les paroles de son Défenseur anonyme : « Elle s'attribua le droit et l'exercice du jugement individuel et particulier¹. » Nous avons déjà noté que Mary, d'accord avec les puritains, reconnaissait l'utilité de la Passion en tant que mobile d'action ; elle se rattachait encore au puritanisme par son indépendance morale en n'acceptant d'autre loi que celle de la conscience individuelle. Rejetant ce qu'elle appelait « les vertus de convention » elle se dictait sa propre loi, selon les paroles de Milton : « C'est l'exercice de son jugement qui servira de conscience à chaque individu² », et encore « La foi, et non la loi, est notre règle de conduite³. » Ce que nous sentons être conforme à la Raison est légitime, tout agent extérieur à notre conscience ne doit pas influencer notre libre arbitre, et il suffit d'être sincère avec nous-même : « Je n'ai point de critérium pour la moralité⁴ » écrivait-elle à Imlay, et encore : « Puis-je me conformer aux maximes dictées par la sagesse humaine⁵ ? » La conscience étant le trait d'union entre la Divinité et la créature humaine, les hommes sont responsables de leurs actes devant Dieu, et non

1. « She assumed to herself the right and the exercise of individual private judgment. » *A Defence of the Character of M. Wollstonecraft*, p. 17.

2. « The rule of judgment will be the conscience of each individual. » Milton, *Treaties on Christian Doctrine*. Prose Works, Bohn Edition, London, 1853, vol. IV, p. 483.

3. « Faith, and not the law, is our rule. » *Id.*, p. 398.

4. « I have no criterion for morality. » *Letters to Imlay*, p. 176.

5. « Can I conform to the maxims of worldly wisdom ? » *Mary*, p. 110.

devant leurs semblables : « Je crains Dieu... Je me soumets aux lois morales que ma raison déduit de mes réflexions sur ma dépendance envers lui... Cette crainte de Dieu me donne le respect de moi-même¹. » Milton exprime la même idée lorsqu'il refuse toute autre sanction que celle de la conscience individuelle relativement aux croyances religieuses : « Ni la tradition, les conciles ou les canons d'aucune église visible, encore moins les décrets d'aucun magistrat ou d'aucune session civile, mais les Écritures seules, peuvent donner un jugement final, ou dicter la loi en matière de religion — et cela uniquement à la conscience individuelle de tout chrétien². »

C'est justement cette indépendance d'esprit, et le peu de cas qu'elle faisait de l'opinion publique qui lui valurent cette imputation d'immoralité.

Or il n'entrait dans son attitude aucun orgueil, aucun défi vulgaire, et si, comme le dit son Défenseur : « La moralité de la conduite humaine dépend surtout des vues et des motifs d'action de la personne agissante³ », nous ne pouvons inculper Mary d'immoralité.

Reprenons en effet la série de ses crises sentimentales : au début de son attachement pour Fuseli elle ne chercha point à réprimer son penchant car, selon elle, tout sentiment sincère et naturel était noble et légitime. Nous avons déjà vu que le fait de savoir Fuseli marié ne lui importait guère, car elle le considérait, ainsi qu'elle-même, comme un être libre moralement, et, s'il l'aimait, une union antérieure sanctionnée par une loi civile ou religieuse ne pouvait mettre aucune

1. « I fear God... I submit to the moral laws which my reason deduces from this view of my dependence on him. This fear of God makes me reverence myself. » *Vindics of the Rights of men*, p. 79.

2. « Neither traditions, councils, nor canons of any visible Church, much less edicts of any magistrate or civil-session, but the Scripture only, can be the final judge, or rule in matters of religion, and that only in the conscience of every Christian to himself. » *Christian doctrine*, p. 524.

3. « The morality of human conduct principally depends upon the views and motives of the person exercising it. » *A Defence*. p. 30.

entrave à leur intimité, et elle était prête à accepter le partage. Poussée par la Nature à aimer Fuseli, elle obéissait à cette impulsion et ne chercha à la réprimer que lorsqu'elle eut perdu tout espoir d'être aimée de lui.

La raison pour laquelle elle devint ensuite la maîtresse d'Imlay sans exiger d'union légale a été trop souvent négligée : Imlay avait alors des embarras financiers, et Mary, par générosité et noblesse de sentiments, préféra ne pas le gêner davantage. D'ailleurs son grand amour lui semblait une consécration suffisante à leur union : elle se considérait vraiment comme sa femme, et sa fidélité fut toujours irréprochable. Le Défenseur de Mary imagine un dialogue entre elle et le critique de sa conduite, et il fait tenir à Mary des propos complètement en accord avec ses principes, et les arguments dont elle se sert pour se disculper sont bien ceux-là mêmes que Mary devait faire dériver de sa conscience : « Le mariage, dit-elle, selon mon système est une affaire qui concerne en même temps l'Intelligence et le Cœur¹. » « Au point de vue moral, je me considère comme un *agent indépendant*, et responsable de ma conduite seulement envers l'Être suprême². » « Je ne peux pas admettre que la Vertu consiste à adhérer aux Formes et aux Cérémonies qui varient et changent sans cesse ; mais je maintiens énergiquement que son essence ne réside que dans l'accomplissement des devoirs domestiques et sociaux³. » Nous savons que Mary ne négligea jamais aucun de ces devoirs qui lui étaient sacrés : « La voix de la Nature, celle de la Raison et celle de Dieu n'en font qu'une⁴. »

1. « Marriage, according to my system is an affair jointly of the Understanding and of the Heart. » A Defence, p. 79.

2. « In a moral point of view, I regard myself as an *independent agent*, responsible for my conduct to the great Being alone. » Id., p. 80.

3. « I cannot admit that Virtue consists in adhering to Forms and Ceremonies which are ever various and fluctuating, but I strongly maintain that its essence is to be found only in the discharge of the domestic and social duties. » Id., p. 81.

4. « The voice of Nature of, Reason and of God are one and the same. » Id., p. 83.

Cependant, bien que Mary ait été guidée par des principes très purs et très élevés et qu'elle se soit montrée rigoureusement fidèle à ces principes, nous ne saurions la justifier absolument : nous répudions l'accusation d'immoralité qui est fausse, mais nous regrettons et blâmons ce qui fut chez elle un excès d'individualisme qui lui fit mépriser la morale sociale. Ce fut là, nous semble-t-il, sa grande faute et peut-être l'unique faute de sa vie. Jugeant pour elle-même et d'après elle-même, elle refusa d'être solidaire de la société humaine — étrange contradiction psychologique chez celle qui fut l'apôtre de la Philanthropie ! — Elle négligea le cadre dans lequel elle se mouvait, fit abstraction de l'organisme social dont elle faisait partie ; elle ne sut point ou ne voulut point reconnaître que les hommes sont responsables les uns envers les autres, qu'une loi unique et générale doit les gouverner et que les cas exceptionnels entravent le fonctionnement de l'organisme public. Comme le fait remarquer le Défenseur anonyme, « Pour les personnes aux idées grossières, dont les plaisirs consistent uniquement dans la simple satisfaction de leurs appétits sensuels, les sanctions légales peuvent être nécessaires¹. » Non seulement elles peuvent l'être, mais elles le sont, et dans l'état actuel de la société le mariage civil offre une sécurité nécessaire à chaque individu. Des principes moraux fondés sur la Nature, la Raison, et la Justice suffisent à une âme forte et supérieure comme celle de Mary, mais l'exemple pourrait être plein de danger pour des gens d'intelligence moyenne et de sensibilité moins pure que la sienne.

Mary finit d'ailleurs par s'apercevoir que l'individu est, qu'il le veuille ou non, solidaire de l'organisme social ; lorsqu'elle se sentit devenir mère pour la seconde fois, elle décida de régulariser sa situation avec Godwin,

1. • For persons of gross ideas, whose enjoyments consist in the mere indulgence of sensual appetites, legal sanctions may be necessary. » Id. p. 83.

afin que l'enfant à venir ne courût point le risque d'être en marge de la société, comme la pauvre Fanny. Son Défenseur anonyme émet la supposition qu'elle jugea peut-être prudent d'accepter la consécration du mariage afin de se concilier l'indulgence de l'opinion publique déjà scandalisée par ses rapports libres avec Imlay. Il dit qu'une union libre avec Godwin aurait semblé : « une façon de jeter le gant¹ », car Godwin était alors fort critiqué du public : mais nous pensons que ce souci de conciliation n'était point conforme à la mentalité fière et indépendante de Mary.

Ceux qui l'accusaient d'immoralité ne manquèrent point de donner comme dernière preuve le témoignage de Godwin, à savoir qu'à ses derniers moments elle ne prononça pas une seule parole de religion — croyant ainsi prouver l'athéisme d'où découlait selon eux son mépris des principes moraux. Nous y voyons bien plutôt le dénouement logique d'une vie intérieure intensément personnelle : indépendante durant son existence, Mary n'avait point accepté d'intermédiaire entre elle et l'Être suprême ; à l'heure de sa mort elle ne jugea point nécessaire de faire appel au secours de l'Église pour paraître devant son Juge. D'ailleurs le fait qu'elle ne laissa rien entendre ne veut point dire qu'elle n'ait alors communiqué secrètement avec son Créateur.

De plus, il est probable qu'à sa mort Mary s'inquiéta peu de la sanction qui l'attendait et jugea superflu de s'assurer le pardon de ses fautes : elle avait la conscience pure, et les récompenses d'une vie future n'avaient point été son motif d'action. Retraçant sa vie par la pensée, elle se voyait faisant toujours le bien avec désintéressement : enfant, défendant sa mère contre la brutalité paternelle, la remplaçant auprès de ses frères et sœurs ; jeune fille, se dévouant sans cesse aux siens, à ses amis les Blood, se sacrifiant sans compter, résis-

1. « A kind of throwing down the gauntlet. » Id., p. 132.

tant à la fatigue, supportant la solitude tant que l'avenir de ses frères et de ses sœurs n'ait pas été assuré ; à court d'argent, elle n'écoutait que sa bienfaisance et envoyait les dix guinées que lui valut sa première production littéraire aux parents de son amie Fanny qu'elle savait dans le besoin. Elle se voyait ensuite travaillant sans relâche pour venir en aide à son père indigne dont elle avait pitié ; puis, aimant et devenant mère, prête à donner sa vie pour les deux êtres qui lui faisaient enfin connaître le Bonheur — un bonheur simple émanant de la vie domestique ; elle revivait les mois atroces de doute durant lesquels sa loyauté n'avait jamais failli, puis la certitude, le désespoir, les deux moments de faiblesse où sa Raison avait sombré — enfin la résignation et le désir de vivre pour se dévouer à Fanny ; un retour au bonheur par son union avec Godwin, une autre maternité, d'autres êtres à aimer et à servir... Elle se voyait aussi, durant toute son existence, animée du sentiment humanitaire qui fit d'elle l'apôtre du féminisme : et apitoyée par le sort des femmes, se donnant comme mission désintéressée celle d'aider à l'avènement de leur bonheur futur. Son œuvre littéraire témoigne éloquemment de la persévérance avec laquelle elle accomplit la tâche qu'elle s'était imposée : son premier ouvrage traite de l'éducation des filles, et nous savons qu'elle projetait, peu avant sa mort, une seconde partie à sa Revendication et un traité sur la Puériculture.

La conviction qu'avait Mary d'avoir servi utilement une telle cause lui donnait une joie intime qui dut adoucir ses derniers moments. De même que, durant toute sa vie, « se rendre utile lui avait été nécessaire pour donner de la saveur à la coupe insipide ou amère de la vie humaine¹ », de même son amour de l'humanité

1. « Usefulness... as necessary to give a relish to the otherwise insipid, or embittered, draught of human life. » *Memoirs* (C. D.), p. 47.

qui l'avait conduite à l'action et à la lutte l'élevait maintenant jusqu'à Dieu : « S'efforcer d'augmenter le bonheur de l'humanité en extirpant l'erreur, est un sentiment viril et divin¹. »

Elle avait aimé le Bien pour lui-même, et c'est dans l'exercice de la Vertu qu'elle trouvait sa récompense, et non dans la reconnaissance humaine ou l'espoir d'une sanction divine : « Je n'attends que la récompense naturelle de la Vertu, quelle qu'elle soit. Je ne compte pas sur une récompense positive² », écrivait-elle dans un recueil de pensées qui devaient former la seconde partie de sa Revendication. Et elle écrivait encore : « Si les efforts de l'humanité n'étaient en quelque sorte leur propre récompense, qui donc voudrait supporter la misère, ou lutter contre le souci, pour rendre les uns ingrats et les autres oisifs³ ? »

Toute sa vie Mary accepta la pleine responsabilité de ses actes, et il ne faut point oublier que ses intentions furent pures et qu'elle demeura inflexiblement sincère vis-à-vis d'elle-même. Un peu trop de fougue sentimentale, un peu trop d'individualisme moral — ces deux faiblesses nous la rendent plus humaine et plus attachante. Aussi bien, en étudiant son caractère, est-ce une erreur de la juger au moyen des valeurs courantes de la théorie abstraite : son cas fut un cas particulier, individuel, que nous devons, pour être justes, considérer comme tel, en dehors de l'éthique habituelle et moyenne.

D'ailleurs son individualisme fit d'elle, et malgré elle, un être condamné à l'isolement spirituel : malgré son amour pour l'humanité, son besoin de se donner, de se

1. « To labour to increase human happiness by extirpating error is a masculine God-like affection. » *Vind. of the Rights of Men*, p. 136.

2. « I only expect the natural reward of Virtue, whatever it may be. I rely not on a positive reward. » *Posth. Works*, p. 186.

3. « If the exertions of humanity were not in some measure their own reward, who would endure misery, or struggle with care, to make some people ungrateful, and others idle ? » *On the Present Character of the French Nation. Posth. Works*, vol. IV, p. 46.

dévouer, nulle femme peut-être ne se sentit aussi seule — moralement — que Mary, conséquence presque inévitable d'un individualisme de pensée qui place l'être indépendant au-dessus et en dehors des valeurs moyennes. Et cela aussi nous la rend plus attachante, car sa vie ne fut pas heureuse, et, nous l'avons déjà noté, à part quelques rares instants de pur bonheur, une ombre de mélancolie semble l'avoir constamment assombrie. Les paroles que Godwin prête à Saint-Léon donnent l'idée la plus juste de ce que fut cette âme noble et forment la conclusion la plus digne de l'étude de son caractère : « Je ne cherche point à faire son panégyrique. L'histoire de sa vie est le meilleur témoignage de ses vertus. Ses défauts, si elle en eut, furent engendrés par la droiture de ses sentiments et de sa perception, par la sensibilité la plus généreuse, par un cœur pénétré et imprégné de tendresse¹. »

1. « I attempt not to compose her panegyric. The story of her life is the best record of her virtues. Her defects, if defects she had, drew their pedigree from rectitude of sentiment and perception, from the most generous sensibility, from a heart pervaded and leavened with tenderness. » Saint-Leon, p. 295.

DEUXIÈME PARTIE

MARY WOLLSTONECRAFT : L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

IDÉES GÉNÉRALES : DES PRÉJUGÉS — LA NATURE ET DIEU — LA RAISON — ROLE DE LA FEMME

L'œuvre littéraire de Mary Wollstonecraft couvre une période de dix ans, de 1786 à 1796, durant laquelle, bien que ses vues aient pris plus d'ampleur, ses principes fondamentaux n'ont point changé. Débutant par des études sur l'éducation, 1787-1791, elle s'intéressa ensuite aux questions politiques et sociales et exposa ses théories révolutionnaires dans sa « Réponse à Burke », 1790 ; elle avait déjà abordé en 1788, avec son roman « Mary », la critique de la condition de la femme, qu'elle reprit et développa dans son œuvre maitresse « Revendication des Droits de la Femme » en 1792. En 1794 elle étudia de nouveau les théories révolutionnaires et humanitaires, et dans ses œuvres posthumes, nous trouvons un autre roman « Maria », qui devait servir la cause féministe, quelques études sur la poésie, la philosophie (voir « La grotte de l'Imagination »), la psychologie sociale (voir sa Lettre sur le Caractère de la Nation française), et un projet de Traité de puériculture. Eût-elle vécu plus longtemps, elle aurait sans doute achevé son œuvre sur la Révolution française commencée en 1794, et ajouté à sa « Revendication des Droits de la Femme » une seconde partie dans laquelle elle se proposait d'étudier d'une façon plus serrée les réformes économiques à amener dans la condition de la femme.

L'amour de l'humanité est le pivot de son œuvre,

et sa pensée nous est présentée nette et cristallisée dans les multiples domaines où elle s'exerce, Qu'il s'agisse de pédagogie, de sociologie ou de féminisme, le motif central est le même : désir de réforme, tendances progressistes, mépris des préjugés, et le but à atteindre le Bonheur de l'Humanité.

C'est cette élévation de vues qui donne à la partie féministe de l'œuvre de Mary une telle grandeur : elle ne limite pas l'amélioration du sort de la femme à cette dernière, mais elle perçoit dans ce progrès possible l'avènement d'un plus grand bonheur pour l'humanité toute entière. Si elle s'est attachée plus particulièrement à la cause féministe, c'est qu'elle a reconnu qu'une moitié de l'humanité était la pierre d'achoppement qui faisait trébucher l'autre moitié dans sa marche vers le Progrès ; et à une époque où les idées révolutionnaires préparaient l'amélioration du sort de l'Homme, elle a senti que cette amélioration ne serait possible qu'avec la participation de la Femme. Le féminisme est donc, pour Mary, un concept bien plus large que ne l'indique son nom : on pourrait le définir « féminisme philanthropique » dont l'irradiation doit pénétrer la masse intégrale de l'Humanité.

A la base de son œuvre sur le féminisme règne un solide optimisme social, cette croyance dans le Progrès qui nourrit l'enthousiasme des grands réformateurs : « La population croissante de l'univers, écrivait-elle de Norvège, doit forcément tendre au progrès, car les moyens d'existence se trouvent multipliés par l'invention¹. » Et elle écrivait plus tard : « Le sujet préféré de mes réflexions est le progrès futur de l'humanité². » Elle est convaincue que ce « principe perfectible » dont elle a conscience pour elle-même et qui est à la

1. « The increasing population of the earth must necessarily tend to its improvement, as the means of existence are multiplied by invention. » Letters from Sweden, p. 116.

2. « My favourite subject of contemplation is the future improvement of the world. » Id. p. 245.

base de son sentiment religieux, existe dans tout l'univers, et son œuvre consiste à rechercher et déterminer les agents propres à effectuer cette perfectibilité.

Contrairement à Rousseau qui affirmait la perfection de la Nature telle que Dieu l'a créée et rendait l'homme responsable du Mal amené dans l'univers, Mary Wollstonecraft nie cette perfection absolue et voit dans le mal présent un moyen d'arriver à un Bien futur : « Dieu pouvait voir que le mal présent produirait un bien futur »¹. La vertu réside dans l'effort, et Dieu a voulu l'existence du Mal afin que l'homme, par l'exercice de ses facultés morales, arrive de lui-même à supprimer le mal et produire le Bien. Dès qu'elle reconnaît la nécessité de l'existence du Mal, elle reprend confiance dans l'avenir et elle exprime ainsi son attitude envers l'humanité : « Rousseau s'efforce à démontrer que tout était bien à l'origine ; une foule d'auteurs, que tout est bien actuellement ; et moi, que tout sera bien². »

Donc, elle constate avec amertume que la condition de la femme à son époque est avilie au plus bas degré ; dans la Préface de son roman « Maria, » elle écrit : « Mon but principal est le désir de dépeindre la misère et l'oppression qui sont l'apanage de la femme, et qui résultent des lois et coutumes partiales de la société³. » Et le roman est un tableau fort sombre, où domine la note pessimiste, des aventures tragiques d'une malheureuse victime du mariage. N'écrivait-elle pas de Suède, en songeant à sa petite Fanny : « Malheureuse femme ! Quel triste sort est le tien⁴ ! » et plus loin : « La plupart des luttes d'une existence agitée ont été occasionnées

1. « God could see that present evil would produce future good. » *Vindic.*, p. 6.

2. « Rousseau exerts himself to prove that all was right originally ; a crowd of authors that all is now right ; and I, that all *will* be right. » *Id.*, p. 7 and 8.

3. « My main object is the desire of exhibiting the misery of oppression peculiar to women, that arise out of the partial laws and customs of society. » *Maria*, Préface.

4. « Hapless woman ! what a fate is thine ! » *Letters from Sweden*, d. 66.

par l'état d'oppression dans lequel se trouve mon sexe¹. Jetant les yeux autour d'elle, elle voit que la femme mariée est réduite à la condition d'une esclave ; et celle qui est condamnée au célibat est esclave, également, d'une société qui lui refuse toute liberté d'action et les moyens suffisants d'assurer son indépendance économique. Cet état de choses cause un grand détriment à la mentalité de la femme : «... les femmes, en particulier, sont rendues faibles et malheureuses par tout un concours de causes multiples... leur conduite et leurs manières prouvent en effet que leur esprit n'est pas sain²... » Il y a donc là un cercle vicieux, car les conditions existantes dégradent la femme qui, au lieu de réagir contre l'oppression, l'encourage en quelque sorte par son inertie morale.

I. — Des Préjugés

Ces constatations établies, Mary remonte à l'étude des causes qui ont pu déterminer ces effets et dont la connaissance lui indiquera logiquement les mesures à employer pour enrayer cette dégradation progressive. De ses spéculations résulte son système féministe qui, sous une forme condensée, est le suivant : le Progrès viendra sûrement si, se défaisant des Préjugés en ce qui concerne le sexe faible, la société s'inspire uniquement des principes dictés par la Nature et la Raison. Comme le fait remarquer son Défenseur anonyme en 1803, sa conduite personnelle fut constamment inspirée par ces principes mêmes : « Elle consulta, écrivait-il, les grands codes de la Nature et de la Raison³, » et elle-

1. « Most of the struggles of an eventful life have been occasioned by the oppressed state of my sex. » Id., p. 214.

2. « ... Women, in particular, are rendered weak and wretched by a variety of concurring causes... their conduct and manners, in fact evidently prove that their minds are not in a healthy state... » *Vindicta*. Introduction, p. xxxi.

3. « She consulted the great codes of Nature and Reason. » *A Defence of the Character...* p. 35.

même écrivait à Imlay en 1795 : « Je ne peux arriver à me convaincre... que mes principes et mes sentiments ne sont pas fondés sur la Nature et la Vérité¹. » Grâce à cette unité d'inspiration, les principes d'action établissent un lien intime entre sa vie et son œuvre, et Mary a servi la cause féministe non seulement par ses écrits de propagande, mais par sa conduite personnelle durant toute son existence : chez elle, la pensée et l'action ne font qu'une et même chose et l'on peut dire qu'elle a été la première militante du féminisme.

Selon la méthode cartésienne, Mary, pour atteindre à la vérité, déclare qu'il faut se défaire de toutes les opinions reçues et généralement adoptées au sujet de la femme, et reconstruire de nouveau, et dès le fondement, le système de sa connaissance. « Je me prononce, dit-elle, contre tout pouvoir fondé sur le préjugé, quelle que soit son antiquité². » Et plus loin : « Je sais qu'une sorte de mode prévaut de nos jours : le respect des préjugés... les opinions recouvertes de mousse prennent les proportions de préjugés lorsqu'on les adopte mollement, simplement parce que l'âge leur a donné un aspect vénérable, bien que la raison qui les a produites ait cessé d'être une raison, ou devienne introuvable. Pourquoi devons-nous aimer les préjugés simplement parce que ce sont des préjugés³ ? » Elle va donc mettre en lumière « les notions erronées qui asservissent son sexe⁴ », ce « vestige de mœurs gothiques⁵ » qui, supplantant la Nature et la Raison, ont placé la femme à un tel rang d'infériorité.

1. « I cannot even persuade myself that my principles and sentiments are not founded in nature and truth. » *Letters from Sweden*, p. 137.

2. « I declare against all power built on prejudices, however hoary. » *Vindic.*, p. 137.

3. « I know that a kind of fashion now prevails of respecting prejudices... moss-covered opinions assume the disproportioned form of prejudices when they are indolently adopted only because age has given them a venerable aspect, though the reason on which they were built ceases to be a reason, or cannot be traced. Why are we to love prejudices merely because they are prejudices ? » *Id.*, p. 155.

4. « The mistaken notions that enslave my sex. » *Id.*, p. 39.

5. « ... This vestige of gothic manners... » *Id.*, p. 132.

L'erreur fondamentale, selon Mary, est que l'on a toujours attaché une importance excessive à la question de sexe, et considéré surtout la femme comme une créature d'un sexe différent de celui de l'homme, au lieu de la considérer simplement comme un être humain. On l'a en quelque sorte isolée, « localisée¹ » au lieu de l'unir au sexe fort pour ne former qu'une seule et même humanité. Cette persistance à mettre le sexe en vedette pour ainsi dire a produit une déformation grossissante de cette particularité ; et, cessant de limiter les caractères sexuels à sa nature physique, on les a attribués également à sa nature morale. L'auteur admet que, physiquement, la femme est différente de l'homme et généralement plus faible, que c'est là une loi naturelle, et son intention n'est pas de les opposer l'un à l'autre et de chercher à prouver la supériorité de l'un ou de l'autre : « Un degré de supériorité physique ne peut donc être dénié à l'homme, et quelle noble prérogative² ! » Elle n'attache d'ailleurs qu'une faible importance à cette inégalité, étant convaincue que si les femmes étaient, dès leur enfance, élevées d'une manière plus saine et plus hygiénique, elles deviendraient plus robustes et ne seraient plus considérées comme le « sexe faible ».

Mais là où le préjugé a fait fausse route c'est lorsque, se basant sur cette infériorité physique, il a traité la femme comme une créature délicate incapable d'effort sérieux, et bonne tout au plus à servir de jouet à l'homme. Du domaine physique on a transposé cette inégalité dans le domaine intellectuel et moral ; on a été jusqu'à mettre en doute l'existence d'une âme chez la femme, et on lui a certainement refusé le don de la Raison qui semble être l'unique apanage du sexe fort. De ce principe

1. « Women, who are localised, if I may be allowed the word. » Id., p. 73

2. « A degree of physical superiority cannot, therefore, be denied, and it is a noble prerogative ! » Id., *Introd.*, p. xxxii.

vicieux a découlé logiquement le traitement vicieux d'une moitié de l'humanité : l'homme n'a demandé à la femme que d'être jolie et attrayante, n'a développé en elle que la sensibilité en ne faisant jamais appel à la Raison ; et soit qu'il la gouverne ou se laisse gouverner par elle, il l'a toujours traitée en enfant — souffre-douleur dans le premier cas, enfant gâtée dans le second. C'est ainsi que le Préjugé est arrivé à fausser les rouages de l'organisme moral de la femme, en la contraignant à une direction non prévue par l'ordre de la nature. Au lieu de lui laisser suivre son développement normal d'être humain, comme l'homme, il lui a constamment rappelé qu'elle était femme par le corps, le cerveau et le cœur, c'est-à-dire un être faible incapable de se diriger seule et devant compter uniquement sur le soutien et la protection de l'homme. Pour compenser cette infériorité, l'homme se montre généreux en lui accordant ce que l'auteur appelle certains « privilèges sexuels » : le pouvoir, par sa grâce et sa finesse, de régner sur le cœur des hommes et tout en les adulant et les traitant comme des maîtres d'arriver à les dominer. Or, ces privilèges sexuels, Mary les refuse énergiquement pour l'honneur de son sexe ; elle voit en eux un danger de plus, du fait qu'heureuses de les posséder, les femmes non seulement en usent et en abusent, mais tiennent à les conserver, agissant ainsi contre leur propre intérêt et collaborant inconsciemment à la persistance du Préjugé. Au fait, ce n'est pas simplement parce qu'un grand nombre de femmes sont des victimes malheureuses de la tyrannie masculine que Mary entreprend de soutenir leur cause, mais bien aussi, et peut-être encore à plus forte raison, parce qu'un nombre également considérable d'autres femmes en sont des « victimes heureuses ». Elles se complaisent dans cette faiblesse qu'on leur a faussement attribuée et s'en servent comme excuse à leur paresse et leur inertie ; par la loi du moindre effort, elles ont l'illusion de régner sur le cœur

et l'esprit des hommes ; leur jugement, qui ne s'exerce jamais, ne leur permet point d'entrevoir une existence plus intéressante ni plus digne ; en un mot elles deviennent des créatures artificielles dont l'unique but est de plaire, le seul sujet d'études, l'acquisition des belles manières et des arts d'agrément. « Je désire ardemment, écrit Mary, voir l'abolition de cette distinction sexuelle dans la société, à moins que l'amour ne soit en jeu. Car je suis fermement convaincue que cette distinction est la cause de cette faiblesse de caractère attribuée aux femmes ; c'est la raison qui fait qu'elles négligent leur jugement, tandis qu'elles acquièrent les arts d'agrément avec assiduité ; et la même cause explique pourquoi elles préfèrent les vertus gracieuses aux vertus héroïques¹. »

Selon Mary, cette idée de sexe devient une obsession qui empêche la femme de se mettre au niveau de l'homme, car elle ne considère point ce dernier comme un être humain semblable à elle, mais comme un mâle doué de qualités différentes et supérieures : « Les femmes doivent-elles toujours être avilies par le fait qu'elles doivent considérer le sexe de leurs compagnons² ? » écrit-elle ; et plus loin encore : « Ce désir d'être toujours des femmes est justement le sentiment qui avilit notre sexe³ », désir qui leur fait attacher trop d'importance à l'attraction purement sexuelle qu'elles veulent exercer sur l'homme ; pour arriver à leurs fins, tous les moyens leur semblent justifiables et elles tombent facilement de la coquetterie dans l'impudicité. Elle écrit dans la Dédicace de sa Revendication : « La notion

1. « I do earnestly wish to see the distinction of sex confounded in society, unless where love animates the behaviour. For this distinction is, I am firmly persuaded, the foundation of the weakness of character ascribed to woman ; is the cause why the understanding is neglected, whilst accomplishments are acquired with sedulous care ; and the same cause accounts for their preferring the graceful before the heroic virtues. » *Vindic.*, p. 72.

2. « Must women always be debased by being made to consider the sex of their companions ? » *Id.*, p. 128.

3. « This desire of being always women, is the very consciousness that degrades the sex. » *Id.*, p. 135.

prévalente en ce qui concerne un caractère sexuel est subversive de moralité... et la chasteté ne sera respectée dans le monde des hommes que lorsque la personne d'une femme ne sera pas pour ainsi dire idolâtrée, à moins qu'elle se trouve embellie noblement au moral par la vertu ou le jugement ou l'intéressante simplicité de l'affection¹. » Pour aiguïser leurs appétits sensuels, les hommes se plaisent à tenir devant les femmes des propos libertins, des conversations indécentes, et : « ceci est un des nombreux exemples où la distinction sexuelle en ce qui concerne la modestie a porté un coup fatal à la vertu et au bonheur². » D'ailleurs, ajoute Mary, « jusqu'au jour où les hommes seront plus chastes, les femmes seront immodestes³ », et il est indéniable que « les deux sexes se corrompent et s'améliorent mutuellement⁴ » ; lorsque les hommes apprécieront chez les femmes leurs qualités morales autant que leurs qualités physiques, celles-ci auront à cœur de cultiver leur intelligence avec autant de soin que leur beauté corporelle.

Cette différenciation de sexe a donné lieu à une autre conséquence erronée : celle de diviser la Vertu en catégories à cloisons étanches et de croire à l'existence de ce que l'auteur appelle « les vertus sexuelles⁵ ». La société, aveuglée par le Préjugé, a décrété que certaines qualités sont l'apanage de l'homme, et d'autres celui de la femme ; l'homme est l'être fort, doué de jugement, de courage, fait pour le travail et l'effort ; la femme est l'être faible doué de sensibilité, de grâce,

1. « The prevailing notion respecting a sexual character is subversive of morality... and chastity will never be respected in the male world till the person of a woman is not, as it were, idolised, when little virtue or sense embellish it with the grand traces of mental beauty, or the interesting simplicity of affection. » *Vindic.*, Dedication, p. xxvii.

2. « This is one of the many instances in which the sexual distinction respecting modesty has proved fatal to virtue and happiness. » *Id.*, p. 174.

3. « Till men are more chaste, women will be immodest. » *Id.*, p. 176.

4. « The two sexes mutually corrupt and improve each other. » *Id.*, p. 196.

5. « I deny the existence of sexual virtues. » *Id.*, p. 62.

faite pour plaire et récréer. On attend d'elle « cette faible élégance de l'esprit, cette sensibilité exquise, et ces manières douces et dociles que l'on suppose être les caractéristiques sexuelles de l'être faible¹. » Or, Mary rejette catégoriquement cette idée préconçue que la différence de sexe est applicable au domaine intellectuel des individus : « En ce qui concerne la culture du cœur, il est reconnu à l'unanimité que le sexe n'est pas en question, mais on ne veut point ignorer la ligne de subordination que l'on a tracée dans le domaine intellectuel². » La Vertu est commune aux deux sexes, et « le caractère sexuel ne doit point détruire le caractère humain³ » ; dans un effort commun pour arriver à cette Vertu, les deux sexes doivent se tenir sur deux plans parallèles et collaborer avec amour au lieu de laisser subsister : « ces intérêts séparés — cet état de guerre perfide, qui sape la moralité et divise l'humanité.⁴ »

Mary a donc renversé le fétiche du sexe, « cette erreur sensuelle, car je dois ainsi l'appeler, sur laquelle a été édifié le faux système de mœurs féminines⁵, » elle a démontré l'absurdité de ce Préjugé relatif à la supériorité d'un sexe sur l'autre. Elle a même fait plus qu'affirmer l'égalité des sexes : elle a envisagé la question féministe sous un angle totalement différent de celui qu'avaient adopté ses précurseurs en refusant de mettre la question sexuelle en ligne de cause. Faisant abstraction de cette différenciation qui représente à ses yeux le Préjugé, elle établit ainsi son postulat : la question féministe est uniquement une question de rajus-

1. « ... That weak elegancy of mind, exquisite sensibility, and sweet docility of manners, supposed to be the sexual characteristics of the weaker vessel... » Id., *Introd.*, p. xxxiv.

2. « With respect to the culture of the heart, it is unanimously allowed that sex is out of the question ; but the line of subordination in the mental powers is never to be passed over ». Id., p. 64.

3. « The sexual should not destroy the human character. » Id., p. 66.

4. « This separate interest — this insidious state of warfare, that undermines morality, and divides mankind. » Id., p. 132.

5. « This sensual error, for I must call it so, on which the false system of female manners has been reared ». Id., p. 66.

tement de valeurs morales, de réhabilitation de caractère. En tant qu'être humain, la femme n'a pas joui des droits qui lui étaient dus et n'a pas subi son développement normal : justice doit être faite, et Mary « ne tenant aucun compte des arguments sensuels¹ », se met en devoir de tracer les grandes lignes de son système féministe. Comme nous l'avons indiqué au début du chapitre la cause féministe n'est donc pas pour elle une question de sexe, mais une question humanitaire.

II. — La nature et Dieu

Mary possède la conviction identique à celle de William Godwin que « La voie du progrès est d'une simplicité extrême ; dire la vérité, agir selon la vérité². » Nous verrons également plus tard dans « l'Investigateur » de Godwin cette idée chère à Mary que le bonheur n'est possible que dans la vertu, et que le but de l'éducation doit être de rendre l'homme heureux par la pratique de la vertu. Il est intéressant de signaler cette analogie de pensée, avant même qu'il ait pu y avoir influence de part et d'autre ; — car, à coup sûr, en écrivant sa *Revendication* Mary n'avait point encore subi l'influence de Godwin.

Débarrassée du Préjugé et du Mensonge, Mary pose comme premier principe qu'il faut retourner à la Nature et à la Vérité si l'on veut que les femmes deviennent plus vertueuses, et puissent enfin jouir de ce qui doit être leur vrai Bonheur : « Que la société dont la constitution est basée sur la nature de l'homme est formée de la manière la plus sage, frappe abstraitement tout être doué de jugement d'une manière si convaincante, qu'il semble présomptueux de chercher à citer

1. « Disregarding sensual arguments. » Id., p. 16.

2. *Political Justice*, Livre V, chap. XIV (1793).

des preuves à l'appui¹... » Les femmes aussi bien que les hommes, en tant qu'êtres humains, provenant tous de la même source divine qui a *voulu* leur existence, ont droit à certains privilèges que seul, le Préjugé, leur a refusés : « Alléguer la Coutume pour justifier le fait de priver les femmes de leurs droits naturels est un des sophismes absurdes qui insultent journellement le bon sens². » Car « la Nature ou, pour parler avec la plus rigoureuse convenance, Dieu, a fait toute chose justement ; mais l'homme s'est mis à rechercher maintes inventions pour gâter Son œuvre³. » Se basant sur sa confiance en la Volonté divine, Mary conclut : « Laissez suivre à toutes choses leur cours naturel, et tout ira bien⁴ » ; et au contraire, si l'on cherche à déjouer les desseins de la Nature, le Malheur en résulte infailliblement : « La Nature demande d'être respectée en toute chose, et ceux qui violent ses lois le font rarement sans impunité⁵. »

Il semblerait, d'après ce qui précède, que Mary a, sur la Nature, contrairement à ce que nous avons affirmé au début de ce chapitre (voir p. 187), les mêmes idées que Rousseau ; toutefois, si l'on précise davantage, l'on verra que leurs conceptions ne sont point absolument identiques. Rousseau affirmait la perfection de la Nature et l'excellence initiale de l'homme. Mary voit dans la Nature non point ce qui est, ni ce qui serait sans les erreurs commises, mais ce que *Dieu veut*. Rousseau déclare que c'est l'homme qui a corrompu la Nature ;

1. « That the society is formed in the wisest manner, whose constitution is founded on the nature of man, strikes in the abstract every thinking being so forcibly, that it looks like presumption to endeavour to bring forward proofs... Vindic., p. 4.

2. « To urge prescription as an argument to justify the depriving women of their natural rights, is one of the absurd sophisms which daily insult common sense. » Id., p. 4.

3. « Nature, or to speak with strict propriety, God, has made all things right ; but man has sought him out many inventions to mar the work. » Id., p. 29.

4. « Let things take their natural course, and all will be well. » Id., p. 134.

5. « Nature in everything demands respect, and those who violate her laws seldom violate them with impunity. » Id., p. 195.

Mary affirme que c'est Dieu lui-même qui a voulu l'imperfection afin que l'homme, qu'Il a doué du libre arbitre et de la Raison puisse arriver, par l'Effort, à la Vertu. Mary identifie Nature et Dieu qui marquent le point initial et le point final de l'existence humaine ; le retour à la Nature qu'elle demande en faveur de l'éducation féminine consiste à placer la femme sur un plan identique à celui de l'homme, selon la volonté divine qui a créé tous les êtres humains égaux à Ses yeux, imparfaits certes, mais capables de s'élever jusqu'à Lui par l'effort et la pratique de la Vertu.

Or, l'homme ne peut se perfectionner que par l'exercice de la Raison, émanation divine qui doit l'aider à lutter contre le Mal sous toutes ses formes, tentations, passion, etc... et dans l'esprit de Mary il y a un rapport étroit entre la Nature et la Raison, car toutes deux sont l'expression de la Volonté divine, la première étant l'état de choses perfectible, et la seconde, l'agent de cette perfectibilité.

Toutefois l'exercice de la Raison ne peut exister que lorsque l'être humain est libre, physiquement et moralement : en effet, si sa conscience morale est asservie à la volonté de son semblable, la créature, incapable d'exercer son propre jugement et de reconnaître la voix de sa propre conscience, étouffe en elle la voix de la Raison qui est une faculté essentiellement subjective. Aussi l'idée que la liberté conduit à la vertu n'est point, chez Mary, une idée théorique, mais raisonnée : la Vertu n'étant autre que la victoire remportée par la Raison sur les Passions, il s'ensuit que, seul, un être libre d'opposer sa Raison à ses Passions peut arriver à la Vertu.

Les femmes, en tant qu'êtres humains, « en commun avec les hommes sont placées sur cette terre pour développer leurs facultés¹ » ; elles naissent libres, et les hom-

1. « In common with men, women are placed on this earth to unfold their faculties. » Id., *Introd.*, p. xxxiii.

mes ont voulu les tenir sous leur joug et disposer de leur être moral comme de leur personne. Les femmes ont évidemment des obligations envers les hommes, des devoirs à remplir dans leurs familles, mais ces devoirs sont secondaires, et ne doivent point prendre la préséance sur le devoir le plus grand et le plus noble de tout être humain, celui de se perfectionner moralement et de rechercher la Vertu : « Unies à l'homme, en qualité de filles, d'épouses, et de mères, on peut apprécier leur valeur morale d'après leur manière de remplir ces simples devoirs ; mais le but, le grand but de leurs efforts devrait être le développement de leurs facultés personnelles, et l'acquisition de la dignité que donne la conscience de la vertu¹. » Voilà ce que l'état de Nature a accordé aux deux sexes indistinctement, le pouvoir et le devoir de tout être humain de cultiver sa conscience morale, de rester lui-même par rapport à la Volonté divine qu'il a créé, et non de devenir un être factice asservi à d'autres êtres semblables à lui : « Lorsque l'homme, gouverné par des lois raisonnables, jouit de sa liberté naturelle, qu'il méprise la femme si elle ne la partage pas avec lui². »

Mais, refusant à la femme le libre arbitre, l'homme a ordonné son éducation dans le seul but égoïste de la dominer afin de l'asservir ; au lieu de la traiter comme un être conscient et responsable capable, comme lui, d'acquérir les plus hautes vertus morales, il l'a tyrannisée comme une esclave ou l'a admirée comme une reine, et, de ce fait, lui a enlevé ses « prérogatives naturelles³ ». La femme doit être libre d'obéir aux desseins de la Nature car « comment un être peut-il être

1. « Connected with man as daughters, wives, and mothers, their moral character may be estimated by their manner of fulfilling those simple duties ; but the end, the grand end, of their exertions should be to unfold their own faculties, and acquire the dignity of conscious virtue. » Id., p. 24.

2. « When man, governed by reasonable laws, enjoys his natural freedom, let him despise woman, if she do not share it with him. » Id., p. 53.

3. « Natural prerogatives. » Id. p. 70.

vertueux s'il n'est pas libre¹ ? » ; elle doit tout d'abord être libre de donner à son être physique le maximum de développement, au lieu de le contraindre, et de le déformer pour acquérir cette grâce délicate et mièvre que l'homme recherche en elle². De même qu'elle a droit à cette « vigueur naturelle de constitution³ », la femme doit être libre d'acquérir la vigueur morale qui lui fera toujours défaut tant qu'elle sera astreinte à « l'obéissance aveugle⁴ ». « La liberté est le droit naturel et imprescriptible de l'homme ; et s'il n'en jouit pas il lui est impossible de devenir un être raisonnable ou digne⁵. » Ici nous voyons Mary, imbue des principes révolutionnaires français, les appliquer à sa thèse féministe : les droits naturels de l'homme sont les droits naturels de la femme, « la liberté est la mère de la vertu⁶ », et « l'expérience m'a convaincue que le seul moyen de rendre les femmes capables de remplir leurs devoirs particuliers est de leur enlever toute contrainte en leur permettant de participer aux droits inhérents à l'humanité⁷. »

La femme naît avec une âme, et « si l'on accorde à la femme une âme immortelle, elle doit avoir, pour l'occuper durant son existence, un jugement à perfectionner⁸. » Ce principe perfectible que Dieu a accordé à tout être humain place la femme, tout comme l'homme, au-dessus de la brute, et lui donne une conscience morale qui ne doit « dépendre uniquement que de Dieu⁹ ».

1. « How can a being be virtuous who is not free ? » Id., p. 206.

2. Voir chapitre II sur la Puériculture.

3. « Natural soundness of constitution ». Id., p. 42.

4. « Blind obedience. » Id., p. 22.

5. « Freedom is the natural and imprescriptible right of man ; without the enjoyment of which it is impossible for him to become either a reasonable or dignified being. » « On the French Revolution, p. 234.

6. « Liberty is the mother of virtue. » Vindic., p. 40.

7. « Experience convinces me that the only method of leading women to fulfil their peculiar duties is to free them from all restraint by allowing them to participate the inherent rights of mankind. » Id., p. 253.

8. « If woman be allowed to have an immortal soul, she must have as the employment of life, an understanding to improve. » Id., p. 81.

9. « Only dependent on God. » Id., p. 39.

Au lieu de s'efforcer à se rendre agréable aux yeux de l'homme, la femme doit avoir pour but la recherche du Bien et la pratique de la Vertu, afin de se rendre agréable aux yeux de Dieu : entre Dieu et elle il n'est besoin d'aucun intermédiaire, car Dieu a « ordonné un moyen unique pour conduire l'*humanité* soit à la vertu, soit au bonheur¹. » Mary s'oppose donc à Milton qui affirme que « les deux créatures :

« N'étaient pas égales (moralement), de même que leur sexe ne semblait pas le même ;

Lui, formé pour la réflexion et le courage,

Elle, pour la douceur et les charmes attrayants ;

Lui pour Dieu seul, elle pour Dieu à travers l'homme². »

Puisque la Vertu est commune aux deux sexes, « elle ne possède qu'un type unique et éternel³ », et la seule différence qui puisse exister entre l'homme et la femme n'est donc pas une différence dans la nature de leurs vertus, mais dans le *degré* de vertu auquel l'un et l'autre peuvent atteindre : « Si les femmes, de par leur nature sont inférieures aux hommes, leurs vertus doivent être identiques par la qualité, sinon par le degré, ou alors la Vertu est une idée relative ; en conséquence, leur conduite doit se baser sur les mêmes principes, et viser au même but⁴. » Ce raisonnement, fondé sur une logique rigoureuse, est le point de départ du système d'éducation féministe de Mary Wollstonecraft ; la question de degré la tourmente peu, la femme n'ayant pas eu jusque-là la possibilité de montrer jus-

1. « There is but one way appointed by Providence to lead *mankind* to either virtue or happiness. » Id., p. 14.

2. « Though both

Not equal, as their sex not equal seemed ;

For contemplation he and valour formed,

For softness she and sweet attractive graces ;

He for God only, she for God in him. » *Paradise Lost*, Book IV, lines 295-300.

3. « Virtue has only one eternal standard. » *Vindic.*, p. 24.

4. « If women are by nature inferior to men, their virtues must be the same in quality, if not in degree, or virtue is a relative idea ; consequently, their conduct should be founded on the same principles, and have the same aim. » Id., p. 24.

qu'à quel point elle pouvait rivaliser avec l'homme dans la poursuite et l'acquisition des hautes vertus morales. Le temps seul prouvera si la femme est vraiment incapable d'égaler l'homme dans les domaines du cœur et de l'esprit : « Si l'expérience démontre qu'elles ne peuvent atteindre le même degré de solidité d'esprit, de persévérance, et de force d'âme, que leurs vertus soient identiques de nature, bien qu'elles s'efforcent en vain de les posséder au même degré ; et la supériorité de l'homme sera tout aussi évidente, sinon plus ; et la vérité, en tant que premier principe, qui n'admet point de modification, serait commune aux deux sexes¹. »

L'auteur fait donc table rase de la distinction établie jusque là entre les vertus masculines et les vertus féminines ; ces dernières sont factices, relèvent de l'homme et non de Dieu, elles sont locales et non universelles : « En France, les femmes n'ont point ces manières factices, dédaigneuses, communes aux Anglaises ; et agissant avec plus de liberté, elles ont plus de décision dans le caractère, et même plus de générosité². »

En quoi consistent donc ces vertus féminines ? « En douceur et en humilité, et en grâce artificielle — artificielle, car la grâce véritable résulte d'une certaine indépendance d'esprit³. » La femme doit supporter sans se plaindre la tyrannie injuste de l'homme ; elle doit même caresser la main qui la brutalise, et une telle attitude ne peut qu'encourager deux habitudes pernicieuses, la fausseté et l'hypocrisie : « De quels matériaux peut-être formé ce cœur qui peut s'atten-

1. « Should experience prove that they cannot attain the same degree of strength of mind, perseverance, and fortitude, let their virtues be the same in kind, though they may vainly struggle for the same degree ; and the superiority of man will be equally clear, if not clearer, and truth, as it is a simple principle, which admits of no modification, would be common to both. » *Id.*, p. 39.

2. « In France, the women have not those factitious, supercilious manners common to the english ; and acting more freely, they have more decision of character, and even more generosity. » *On the French Revol.*, p. 311.

3. « Female meekness and artificial grace — I say artificial, for true grace arises from some kind of independence of mind. » *Vindic.*, p. 126.

drir lorsqu'on l'insulte, et qui au lieu de se révolter contre l'injustice, baise la fêrule ? Est-il faux d'en conclure que sa vertu est fondée sur des vues étroites et sur l'égoïsme¹ ? » Dorénavant la femme doit s'efforcer d'acquérir ce que Burke appelle les vertus masculines, c'est-à-dire la force d'âme, l'amour de la justice, la sagesse ; elles doivent renier, comme indignes d'un être humain doué de raison, « cette douceur, cette docilité, cette affection lâche qu'on recommande comme vertus cardinales de leur sexe². » On a été jusqu'à dire qu'une femme qui s'adonnait à la mélancolie était masculine, et l'on n'attend d'elle que gaieté, dehors attrayants et légèreté d'esprit ; en somme « le soin continuel d'entretenir le vernis de leur caractère leur est souvent inculqué comme étant leur seul et unique devoir³ » ; et les femmes, d'elles-mêmes, « n'ont pas assez de vigueur d'esprit pour effacer les « ajoutages » artificiels qui ont étouffé leur nature⁴. »

III. La Raison

Nous touchons ici au second point essentiel du système féministe de Mary : les femmes manquent de vigueur d'esprit uniquement parce qu'on ne leur a jamais permis de cultiver leur Raison. Mary ne semble point se demander s'il y a lieu de voir dans cette faiblesse d'esprit une question d'hérédité ; si, tenant de leurs mères plus que de leurs pères, cette faiblesse leur

1. « Of what materials can this heart be composed, which can melt when insulted, and instead of revolting at injustice, kiss the rod ? Is it unfair to infer that her virtue is built on narrow views and selfishness... ? Id., p. 112.

2. « Gentleness, docility and a spaniel-like affection are recommended as the cardinal virtues of the sex : » Id., p. 35.

3. « A constant attention to keep the varnish of the character fresh... is often inculcated as the sum total of female duty. » Id., p. 192.

4. « Women have not sufficient strength of mind to efface the super inductions of art that have smothered nature. » Id., p. 161.

est transmise dès leur naissance. Elle croit plutôt qu'en venant au monde les deux sexes sont également doués de Sensibilité et de Raison, mais que le caractère des femmes a été vicié par une éducation défectueuse, dictée par le Préjugé, qui a développé outre-mesure leur Sensibilité aux dépens de leur Raison. Nous savons déjà l'importance capitale que Mary accorde à la Raison, seule capable de nous conduire au Progrès et à la Vertu ; le rêve de toute son existence fut de voir une « humanité raisonnable¹ » ; de Suède elle écrivait « L'humanité libérale dépend du *jugement*² », et elle basait sa croyance en l'immortalité sur « la perfectibilité de la raison humaine³ ». Elle définit ainsi la Raison : « Le simple pouvoir de se perfectionner ; ou, pour parler plus justement, de discerner la vérité⁴. » C'est la Raison qui met l'homme au-dessus de la brute, c'est « l'émanation de la divinité, le lien qui unit la créature au Créateur⁵. » C'est par la Raison que l'être humain est capable de lutter contre la Passion, d'acquérir l'Expérience, et d'arriver ainsi à la Vertu et à la Connaissance divine. Reprenant son argument relatif à la Vertu de nature unique chez les deux sexes, l'auteur l'applique à la Raison et affirme que, si cette dernière existe chez tout être humain, elle doit également y exister sinon au même degré, à coup sûr sous la même espèce : « la nature de la raison doit être la même chez tous les êtres⁶. »

Il est donc injuste et criminel de dénier à la femme le libre exercice de la plus noble qualité que Dieu lui ait accordée, et c'est justement cette exclusion du

1. « A reasonable humanity. » On the French Revolution. » p. 15.

2. « Enlarged humanity depends on the *understanding*. » Letters from Sweden, p. 179, note.

3. « The stamen of immortality is the perfectibility of human reason. » Vindic., p. 65.

4. « The simple power of improvement ; or, more properly speaking, of discerning truth. » Id., p. 65.

5. « The emanation of divinity, the tie that connects the creature with the Creator. » Id. p. 65.

6. « The nature of reason must be the same in all. » Id., p. 65

domaine de la Raison qui est la cause principale de son infériorité.

En effet, jusqu'à présent, la Sensibilité seule a été cultivée chez la femme — la Raison étant considérée comme l'apanage de l'homme ; et ce vice d'éducation a été encouragé par des apôtres tels que Rousseau dont la Sophie est le type achevé de la femme insignifiante que Mary veut voir disparaître.

Malgré son ardente admiration pour Rousseau dont elle partage maintes théories sociales, l'auteur condamne avec indignation son type de « femme sensible », faite de dissimulation et d'artifice, dont le talent consiste à régner sur le cœur de l'homme sous une apparence de soumission timide et d'obéissance servile. La page suivante décrit éloquemment le type moyen de femme qu'a produit ce système vicieux : « Leurs sens sont excités et leur jugement négligé ; en conséquence elles deviennent victimes de leurs sens, auxquels on donne le terme délicat de sensibilité, et elles sont ballottées par chaque rafale momentanée du sentiment. Aussi les femmes civilisées sont si affaiblies par le faux raffinement, qu'au point de vue moral leur condition est bien au-dessous de ce qu'elle serait si on les laissait dans un état plus voisin de la nature. Toujours inquiètes et agitées, leur sensibilité trop exercée non seulement les rend malheureuses elles-mêmes, mais, pour parler modérément, ennuyeuses pour les autres. Toutes leurs pensées se portent sur les choses propres à exciter l'émotion ; et sentant, là où elles devraient raisonner, leur conduite est instable, et leurs opinions incertaines — non point de cette incertitude résultant de la réflexion ou d'opinions progressives, mais d'émotions contradictoires. Par boutades, elles s'enthousiasment pour différentes études ; mais cet enthousiasme qui ne se concentre jamais pour devenir de la persévérance, est vite refroidi — refroidi par sa propre chaleur — ou, rencontrant quelque autre passion passagère, à laquelle la raison

n'a point donné de poids spécifique, il en résulte la neutralisation... Les passions ainsi encouragées, tandis que le jugement demeure informe, à quel résultat peut-on s'attendre ? Sûrement, à un mélange de folie et de sottise¹ ! » Si même il existe entre les deux sexes une inégalité réelle, Mary déclare que « les hommes ont fait accroître l'infériorité des femmes au point que ces dernières sont presque au-dessous du type normal de créatures raisonnables² ». Or, ce qu'elle demande, c'est « de voir les femmes n'être ni héroïnes, ni brutes : mais des créatures raisonnables³ ».

IV. — Rôle de la femme

Faute d'exercer leur jugement, les femmes restent des enfants toute leur vie ; l'impulsion les fait agir, au lieu de la réflexion, et elles ne recherchent que le plaisir qui est : « le but de toute leur existence⁴. » Bien plus, peu soucieuses de pratiquer la Vertu qui leur paraît austère et maussade, « de la culture imparfaite que reçoit actuellement leur jugement, elles ne

1. « Their senses are inflamed, and their understandings neglected, consequently they become the prey of their senses, delicately termed sensibility, and are blown about by every momentary gust of feeling ! Civilised women are, therefore, so weakened by false refinement, that, respecting morals, their condition is much below what it would be were they left in a state nearer to nature. Ever restless and anxious, their over exercised sensibility not only renders them uncomfortable themselves, but troublesome, to use a soft phrase, to others. All their thoughts turn on things calculated to excite emotion ; and feeling, when they should reason, their conduct is unstable, and their opinions are wavering — not the wavering produced by deliberation or progressive views, but by contradictory emotions. By fits and starts, they are warm in many pursuits ; yet this warmth, never concentrated into perseverance, soon exhausts itself ; exhaled by its own heat, or meeting with some other fleeting passion, to which reason has never given any specific gravity, neutrality ensues... The passions thus pampered, whilst the judgment is left informed, what can be expected to ensue ? Undoubtedly, a mixture of madness and folly ! » *Vindic.*, p. 77.

2. « Men have increased that inferiority till women are almost sunk below the standard of rational creatures. » *Id.*, p. 37.

3. « I wish to see women neither heroines nor brutes : but reasonable creatures. » *Id.*, p. 102, note.

4. « Pleasure is the business of woman's life. » *Id.*, p. 68.

retirent que la connaissance du Mal¹. » ; et « la source principale de la folie et du vice des femmes est l'étroitesse de leur esprit². » Les vertus qu'elles peuvent posséder, cette patience, cette docilité, cette souplesse de caractère, sont des « vertus négatives.... incompatibles avec un effort vigoureux de l'intelligence³ », et elles ne peuvent concevoir avec clarté et conviction les devoirs plus nobles qu'elles ont à remplir ici-bas. « En ne cultivant pas leur esprit on les éloigne de la sphère de leurs devoirs, et elles deviennent ridicules et inutiles lorsque la fraîcheur éphémère de leur beauté est passée⁴. » On ne fait bien que ce que l'on comprend, et Mary affirme que : « plus les femmes acquerront de jugement, plus elles seront attachées à leur devoir — car elles le comprendront — car à moins de le comprendre, à moins que leur sens moral soit basé sur le même principe immuable que celui de l'homme, aucune autorité ne sera capable de le leur faire accomplir d'une manière vertueuse⁵. » Par la réflexion, les femmes finiront par comprendre leur rôle véritable ici-bas : que leur devoir envers leurs maris consiste en « une communauté rationnelle au lieu d'une obéissance servile⁷ », cette obéissance qu'on leur « impose avec une rigueur inflexible⁷ » et qui les pousse à se montrer, à leur tour, tyranniques et injustes envers leurs inférieurs : « Se soumettant sans raison, elles sont, n'ayant aucune règle stable pour diriger leur

1. « From the imperfect cultivation which their understandings now receive, they only attain a knowledge of evil. » Id., p. 15.

2. « The grand source of female folly and vice arises from narrowness of mind. » Id., p. 68.

3. «... Negative virtues... incompatible with any vigorous exertion of intellect. » Id., p. 73.

4. « Without cultivating their understanding, they are taken out of their sphere of duties, and made ridiculous and useless when the short-lived bloom of beauty is over. » Id., *Introd.*, p. xxxvi.

5. « The more understanding women acquire, the more they will be attached to their duty — comprehending it — for unless they comprehend it, unless their morals be fixed on the same immutable principle as those of man, no authority can make them discharge it in a virtuous manner. » Id., *Dedication*, p. xxviii.

6. « Rational fellowship instead of slavish obedience. » Id., p. 211.

7. « Impressed with unrelenting rigour. » Id., p. 24.

conduite, bonnes ou cruelles selon le caprice du moment¹. » Elles deviendront, grâce à la Raison, « des filles plus attentives, des sœurs plus affectueuses, des épouses plus fidèles, des mères plus raisonnables, — en un mot, de meilleures citoyennes². »

Elles prendront une conscience plus nette des devoirs spécifiquement féminins, tels que l'allaitement de leurs bébés, trop souvent sacrifié au plaisir ou à l'égoïsme du mari, ainsi que nous le verrons dans le chapitre sur la Puériculture — ou les soins de garde-malade dans leurs propres familles. Mary estime en effet que ces devoirs incombent tout naturellement aux épouses et aux mères qui, trop souvent, par paresse ou par indifférence, les font remplir par procuration.

La Raison les aidera également dans l'accomplissement de leurs devoirs envers elles-mêmes ; elles apprendront tout d'abord à garder une humeur égale au lieu de se laisser aller sans réfléchir aux mouvements impulsifs de l'impatience, de l'irritation ou de la colère : « La formation du caractère... nécessite le regard posé et ferme de la raison³. »

Ce n'est que par l'exercice de sa Raison que la femme pourra contrôler judicieusement et au besoin surmonter la Passion lorsque celle-ci menacera de détruire son équilibre moral. Nous étudierons dans un chapitre spécial la conception de l'Amour chez la femme selon Mary, comment il naît, se développe et comment il doit se transformer en un sentiment plus calme et plus raisonné. Nous nous bornerons ici à signaler que Mary voit dans la Raison l'unique remède au vice sentimental de la femme qui veut toujours prolonger la Passion au-delà du terme prescrit par la

1. « As they submit without reason, they will, having no fixed rules to square their conduct by, be kind, or cruel, just as the whim of the moment directs. » *Id.*, p. 57.

2. « More observant daughters, more affectionate sisters, more faithful wives, more reasonable mothers — in a word, better citizens. » *Id.*, p. 211.

3. « The management of the temper... requires the sober, steady eye of reason. » *Id.*, p. 88.

Nature : la Passion ne doit durer qu'un temps, il faut que la *Raison* enseigne à la Passion à se soumettre à la nécessité¹. » De plus la *Raison* guidera la femme dans le choix de celui qu'elle veut aimer et épouser ; elle ne sera point attirée par l'unique avantage d'une belle physionomie, d'un bel esprit (souvent pervers), d'une fortune considérable, mais elle recherchera des qualités plus solides et plus dignes de son affection : « Il semble quelque peu absurde de s'attendre à voir les femmes plus raisonnables que les hommes dans leurs *attachements*, et cependant de leur refuser encore le libre exercice de la raison². »

Telles sont les grandes lignes du système de réforme féministe de Mary Wollstonecraft : supprimer le Préjugé, retourner à la Nature et à la Raison, afin de dégager le rôle véritable de la Femme. Nous retrouverons l'application de ces préceptes au cours des différents chapitres dans lesquels nous étudierons la méthode conçue et préconisée par Mary pour former la Femme idéale, dont l'avènement marquera le progrès — non seulement d'une moitié du genre humain — mais de l'humanité entière. « Il est temps d'amener une révolution dans les mœurs féminines — il est temps de leur rendre la dignité qu'elles ont perdue — et de les faire s'efforcer, en tant que membres de l'espèce humaine, de se réformer pour réformer le monde³. »

Cette femme idéale ne sera donc ni inférieure ni supérieure à l'Homme, mais son égale bien que différente : « Ce n'est pas pour le pouvoir, — mais pour l'égalité, qu'elles doivent lutter⁴. » Et si elles gagnent en force, ce sera pour « avoir du pouvoir non sur les

1. « Let Reason teach passion to submit to necessity. » Id., p. 32.

2. « It seems a little absurd to expect women to be more reasonable than men in their *likings*, and still to deny them the uncontrolled use of reason. » Id., p. 162.

3. « It is time to effect a revolution in female manners — time to restore to them their lost dignity — and make them, as a part of the human species, labour by reforming themselves to reform the world. » Id., p. 53.

4. « It is not empire — but equality, that they should contend for. » Id., p. 141.

hommes, mais sur elles-mêmes¹. » Le monde entier reconnaîtra que « non seulement la vertu mais la *connaissance* des deux sexes doit être de même nature, sinon de même degré, et que les femmes, considérées non seulement comme des créatures morales mais raisonnables, doivent s'efforcer d'acquérir les vertus (ou perfections) humaines par les *mêmes* moyens que les hommes, au lieu d'être élevées comme des sortes de *demi-créatures de fantaisie*². »

La Femme doit rester différente de l'Homme, bien que devenant son égale, car, selon Mary, de même qu'il n'y a pas identité physique entre les sexes, de même leur tempérament et leur caractère doivent offrir différentes particularités. La Femme doit garder son individualité de femme et s'attacher surtout à son rôle de femme qui doit avoir à ses yeux autant d'importance que les devoirs de l'homme en ont aux yeux de l'Homme.

Et pour rassurer les esprits timides ou circonspects qui, malgré tout, voient dans cette émancipation future une dislocation de l'équilibre social au détriment du sexe fort, Mary en appelle aux lois de la physique élémentaire et leur démontre que l'équilibre ne sera point détruit : « Donc, qu'il n'y ait aucune coercition *établie* dans la société, et par la puissance de la loi élémentaire de la gravitation, les deux sexes se mettront à leurs places respectives³. »

Remettre la femme à la place qui lui est due dans la société, tel est, succinctement, le but que se propose Mary ; nous allons maintenant étudier la méthode selon laquelle elle procède pour atteindre ce but.

1. « Not to have power over men ; but over themselves. » Id., p. 80.

2. « Not only the virtue but the *knowledge* of the two sexes should be the same in nature, if not in degree, and that women, considered not only as moral but reasonable creatures, ought to endeavour to acquire human virtues (or perfections) by the *same* means as men, instead of being educated like a fanciful kind of *half-being*. » Id., p. 43.

3. « Let there be then no coercion *established* in society, and the common law of gravity prevailing, the sexes will fall into their proper places. » Id., Dedication, p. xxix.

CHAPITRE II

DE LA PUÉRICULTURE

La première réforme à effectuer en vue de l'amélioration du sexe féminin est, selon Mary Wollstonecraft, une réforme physique : elle croit fermement à la sagesse de la maxime de Juvénal « *Mens sana in corpore sano* » ; et que la santé de l'esprit dépend étroitement de la santé du corps. Trop peu d'importance a été attachée jusque là à l'éducation physique des filles ; les mères, aveuglées par le Préjugé qui préférerait voir chez les jeunes filles une grâce mièvre et délicate plutôt qu'une constitution saine et robuste, ont généralement négligé les principes élémentaires de l'hygiène, et de ce fait, ont accentué l'infériorité physique de la femme par rapport à l'homme.

Mrs. Macaulay, dans ses « *Lettres sur l'Éducation* » avait déjà critiqué, un an plus tôt, cette notion erronée que la beauté féminine doit être une beauté délicate et frêle, et avait affirmé que la différence de force physique entre les deux sexes était insignifiante ; aussi demandait-elle que filles et garçons partagent les mêmes jeux et les mêmes sports. Mary Wollstonecraft, admiratrice de Mrs. Macaulay, reprend cette idée qu'elle développe amplement et transforme en un système de puériculture — science à peu près ignorée ou négligée à son époque. S'inspirant des principes dictés par la Nature et la Raison, elle attaque tout d'abord le Préjugé qu'elle trouve admirablement personnifié par le Dr Fordyce, dans ses Sermons : « Remarquez bien,

écrit Fordyce, que pour votre sexe les exercices masculins ne sont jamais gracieux ; que chez les femmes un ton et des formes, aussi bien qu'un air et une allure masculins, sont toujours repoussants ; et que les hommes de sentiment recherchent dans toute femme des traits doux, une voix coulante, des formes non robustes, et un maintien plein d'une délicate douceur¹. »

Le danger de théories semblables est que la recherche de cette délicatesse et de cette grâce corporelles entrave le développement normal de l'individu et nuit à sa constitution : « Les notions erronées de beauté et de délicatesse arrêtent la croissance de leurs membres et produisent un état de faiblesse malade plutôt que la finesse des organes². » Bien plus, les femmes s'enorgueillissent de cette fragilité, et par sottise et ignorance contribuent à la dégénérescence de leur sexe : « Les occupations sédentaires rendent la plupart des femmes malades — et les fausses notions de supériorité féminine les rendent fières de cette délicatesse³... » Or, il est évident que, physiquement affaiblies, les femmes se trouvent maintenues vis-à-vis de l'homme dans un état d'infériorité non seulement corporelle, mais spirituelle, car attachant trop d'importance à ces grâces physiques elles négligent le développement de leur esprit : « Sans ces notions erronées sur la beauté, les femmes arriveraient à avoir une force physique suffisante pour leur permettre de gagner leur vie, ce qui est la vraie définition de l'indépendance⁴. »

1. « Let it be observed that in your sex manly exercises are never graceful ; that in them a tone and figure, as well as an air and deportment of the masculine kind ,are always forbidding ; and that men of sensibility desire in every woman soft features, and a flowing voice, a form, not robust, and demeanour delicate and gentle. » *Vindic.*, p. 129.

2. « False notions of beauty and delicacy stop the growth of their limbs and produce a sickly soreness, rather than delicacy of organs. » *Id.*, p. 161.

3. « Sedentary employments render the majority of women sickly, and false notions of female excellence make them proud of this delicacy. » *Id.*, p. 100.

4. « Were it not for mistaken notions of beauty, women would acquire sufficient strength of body to enable them to earn their own subsistence, the true definition of independence. » *Id.*, p. 114.

D'ailleurs, l'espèce humaine toute entière est en jeu, car leurs fils, aussi bien que leurs filles, souffrent de la délicatesse héréditaire de leurs mères. (Nous verrons plus loin l'importance que Mary attache aux précautions que doivent prendre les femmes durant leur grossesse.) Toutefois, la culture physique donnée aux garçons contribue à remédier à cet état de choses, tandis que le manque de culture physique accentue au contraire chez les filles cette fragilité native.

La santé physique a donc une importance capitale pour tout individu, et les mères doivent s'efforcer de donner à leurs filles l'éducation saine qu'elles donnent à leurs fils, et doivent comprendre que : « Pour rendre une personne parfaite, la beauté physique et la beauté morale doivent être acquises en même temps ; chacune contribuant, dans cette combinaison, à donner et recevoir de la force. Le jugement doit se montrer sur le front.. tandis que dans tout mouvement qui met en valeur des membres bien exercés et des jointures solidement nouées, la grâce et la modestie doivent apparaître¹. » La vigueur physique est d'ailleurs parfaitement conciliable avec la grâce dans les manières et la pudeur dans le maintien, et il est faux de croire que si les femmes se livrent aux sports et aux exercices physiques, elles se masculiniseront.

Une fois l'importance de la santé reconnue et admise, Mary explique aux mères quels sont les moyens les plus efficaces pour assurer à leurs filles une constitution solide dont elles pourront retirer des avantages corporels, spirituels, sociaux et, au besoin, économiques.

Il est aisé de coordonner ses opinions à ce sujet en un système logique et méthodique. Tout d'abord, elle recommande à la femme nouvellement mariée de se

1. « To render the person perfect, physical and moral beauty ought to be attained at the same time ; each lending and receiving force by the combination. Judgment must reside on the brow... Whilst in every motion that displays the active limbs and well — knit joints, grace and modesty should appear. » Id., p. 247.

défaire du Préjugé qui fausse son esprit, et de remédier à l'ignorance dans laquelle elle se trouve très probablement en étudiant sérieusement la physiologie, l'hygiène et la médecine élémentaires; elle évitera ainsi: «des fautes contre la raison — choses mal commises ou omises — qui résultent toutes de l'ignorance ou du préjugé¹.» Mary a toujours considéré la médecine comme une profession propre aux femmes, et l'on se rappelle que, pour ses couches, elle voulut être soignée par des femmes de préférence à des hommes. Toute femme mariée doit avoir une connaissance suffisante des principes d'hygiène, et au lieu de suivre aveuglément les méthodes dictées par l'habitude irraisonnée, ou les conseils de charlatans ignorants, elle doit se tenir au courant des innovations scientifiques ou médicales, et adopter les procédés nouveaux, sans crainte du blâme ou du ridicule: « Le fait d'agir avec une certaine raison n'a-t-elle pas exposé maintes femmes à la censure la plus sévère?... J'ai souvent entendu ridiculiser certaines femmes,... uniquement parce qu'elles suivaient le conseil de quelque médecin, et quittaient le sentier battu dans la façon d'élever leurs bébés². » Les deux grands principes de la Nature et de la Raison doivent seuls les guider: « Si je peux persuader à la génération naissante d'exercer la raison en cette matière, je serai satisfaite³. » Au lieu de méthodes compliquées pour élever les enfants, c'est la simplicité qu'il faut adopter: « Ce qui rend les enfants aussi difficiles à faire croître que la plante la plus délicate, est le fait d'avoir dévié de la simplicité⁴. » Guidée par sa Raison, la femme qui va devenir mère

1. « Sins against reason of commission, as well as of omission, but all flowing from ignorance or prejudice. » *Vindic.*, p. 258.

2. « Has not a little rationality exposed many women to the severest censure?... I have frequently heard women ridiculed... only because they adopted the advice of some medical men, and deviated from the beaten track in their mode of treating their infants. » *Id.*, p. 254.

3. « If I can persuade any of the rising generation to exercise their reason on this head, I am content. » *Posth. Works.*, Vol. IV, p. 57.

4. « What renders children as hard to rear as the most fragile plant, is our deviation from simplicity. » *Id.*, p. 56.

comprendra qu'elle a déjà, avant la naissance de l'enfant, des devoirs à remplir, afin de mettre au monde un être sain et vigoureux. Nous trouvons là en germe les théories de l'eugénique moderne, car Mary souligne l'importance capitale de l'état physique des parents pour la procréation d'êtres vigoureux. Elle voudrait voir dans tous les rangs sociaux se développer la conscience d'une responsabilité physiologique en vue de l'amélioration de la race : pour engendrer des enfants sains, il importe que les parents soient sains, et sachent reconnaître les conditions les plus favorables à la reproduction. « Les femmes délicates et énervées, qui attirent spécialement l'attention des libertins, sont inaptes à devenir mères, bien qu'elles puissent concevoir ; de sorte que le sensualiste, qui s'est livré à la débauche... ne reçoit de sa femme qu'un être à demi-formé qui hérite de la faiblesse de son père et de sa mère¹. » Préférant leur plaisir à leur devoir les hommes ruinent leur constitution par les excès sexuels, et les femmes par l'avortement ou des excès durant la grossesse : « L'homme immodeste déjoue doublement les desseins de la nature, en rendant les femmes stériles et en ruinant sa propre constitution². » Mary recommande donc la *sélection* sexuelle en vue de l'amélioration de l'espèce, et voit en cela le devoir initial des parents envers leurs enfants. Il est regrettable qu'elle n'ait pu écrire ses « Lettres sur la Puériculture, » dont il ne nous est donné qu'un fragment dans le 4^e volume de ses œuvres posthumes. Nous transcrivons textuellement l'ébauche de cette étude :

« *Lettre d'Introduction.*

Lettre II : Soins que doit prendre la Mère durant la grossesse : bains.

1. « The weak enervated women who particularly catch the attention of libertines, are unfit to be mothers, though they may conceive ; so that the sensualist, who has rioted among women... receives from his wife only an half-formed being that inherits both its father and mother's weakness. » *Vindie.*, p. 195.

2. « ... The unchaste man doubly defeats the purpose of nature, by rendering women barren and, destroying his own constitution. » *Id.* p. 197.

Lettre III : Accouchement.

Lettre IV : Le premier mois : nourriture, vêtements.

Lettre V : Les trois mois suivants.

Lettre VI : Fin de la première année.

*Lettre VII : La seconde année et conclusion*¹.

Le développement de cette esquisse aurait été intéressant, car il aurait montré exactement en quoi Mary s'affranchissait des méthodes surannées et en quoi elle préconisait ce qu'elle savait être appelé, par dérision, du public « de nouvelles inventions² ».

Toutefois il est un point capital de ce projet d'étude sur lequel elle insiste dans différentes œuvres : l'allaitement maternel. Dès que le bébé est mis au monde, la mère doit s'inquiéter de lui assurer « la base d'une bonne constitution³ » et ne négliger aucun des devoirs qui lui incombent. A son amour instinctif pour l'enfant, qui la pousse à des accès de tendresse, doit se joindre la réflexion judicieuse qui transforme ces transports momentanés en une vigilance continue et méthodique : « L'indolence... fait que beaucoup de mères, qui peuvent avoir des accès momentanés de tendresse, négligent leurs enfants... Elles ne pensent jamais que la *raison* doit cultiver et gouverner les instincts qui nous sont donnés pour rendre agréable le sentier du devoir⁴. » Au lieu d'aimer son enfant d'un amour égoïste et vaniteux, elle doit l'aimer pour son bien à lui, et doit se sacrifier si la nécessité l'exige.

1. « Fragments of letters on the Management of Infants, Contents Introductory Letter.

Letter II : Management of the mother during pregnancy : bathing

Letter III : Lying-in.

Letter IV : The first month : diet — clothing.

Letter V : The three following months.

Letter VI : The remainder of the first year.

Letter VII : The second year, and conclusion ». *Posth. Works.*

2. « New-fangled notions. » *Fragment...* p. 57.

3. « the foundation of a good constitution. » *Thoughts on Education of Daughters.* » Chap. I, p. 2.

4. Indolence... makes many mothers, who may have momentary starts of tenderness, neglect their children... They never reflect that reason should cultivate and govern those instincts which were implanted in us to render the path of duty pleasant. » *Id., chap. I, p. 2.*

Or, le premier sacrifice demandé à la mère dès la naissance de l'enfant est l'allaitement — sacrifice qui n'est tout au plus que le plus noble des devoirs maternels, mais que beaucoup considèrent comme une tâche ennuyeuse à laquelle elles ne veulent s'astreindre car elle entrave leurs plaisirs égoïstes : « Elles ne remplissent pas ces devoirs spéciaux que, en tant que femmes, elles sont appelées par la nature à remplir¹. »

« La vue de votre sein, avait-elle écrit dans sa Préface aux « *Éléments de Morale pour les enfants* » doit vous rappeler que vous êtes destinées à nourrir vos enfants². »

Souvent c'est l'homme qui est à blâmer³ si la mère se soustrait à ses devoirs : « Le manque d'affection naturelle chez un grand nombre de femmes que l'admiration des hommes, ou l'ignorance, éloignent de leur devoir, met les premières années d'un être humain dans une situation bien plus précaire que celle des brutes ; malgré cela, les hommes refusent de placer les femmes dans les situations qui leur permettraient d'acquérir une compréhension suffisante des soins à donner à leurs bébés⁴. » Et : « Il y a un grand nombre de maris si dénués de bon sens et d'affection paternelle que, durant la première effervescence de leur amour voluptueux, ils défendent à leurs femmes de nourrir leurs enfants⁵. » Dans des cas semblables, le devoir de la mère est de manifester « cette indépendance d'esprit que

1. «... They do not fulfil the peculiar duties which, as women, they are called upon by nature to fulfil. » *Id.*, p. 240.

2. « The sight of your breast is a hint to you that you were destined to suckle your children. » *Elements of morality*. *Introd.*, p. xxi.

3. Voir chap. I, II^e partie (Rôle de la Femme).

4. « The want of natural affection in many women, who are drawn from their duty by the admiration of men, and the ignorance of others, render the infancy of man a much more perilous state than that of brutes ; yet men are unwilling to place women in situations proper to enable them to acquire sufficient understanding to know how even to nurse their babies. » *Vindic.*, p. 255.

5. « There are many husbands so devoid of sense and parental affection that, during the first effervescence of voluptuous fondness, they refuse to let their wives suckle their children. » *Id.*, p. 96.

peu de femmes possèdent — ayant été habituées à dépendre complètement de leurs maris¹ » ; et de refuser d'obéir à un ordre contraire à la Nature.

Sur ce point Mary est nettement moderne : à la fin du XVIII^e siècle, elle énonce des idées qui, au XX^e siècle, et malgré les conseils des médecins, ne sont pas encore d'une façon générale passées dans nos mœurs. Selon elle, les avantages résultant de l'allaitement maternel sont variés et inestimables : ainsi qu'elle l'explique dans son *Traité sur l'Éducation des filles*, la mère en nourrissant est à même de veiller à la régularité de l'allaitement, d'habituer l'enfant à être nourri à heures fixes et selon des quantités déterminées, ce qui est de la plus grande importance pour sa santé.

Mary en avait d'ailleurs fait elle-même l'expérience : en juillet 1794, elle écrivait du Havre à son amie Ruth Barlow, à Londres : « Je me porte très bien, et ma petite fille est non seulement remarquablement saine et robuste, mais déjà aussi avancée qu'une enfant de cinq ou six mois, ce que j'attribue à ma bonne méthode — c'est-à-dire naturelle — de l'élever... Elle n'a bu autre chose que mon lait, très abondant, depuis sa naissance — cependant, comme je veux lui apprendre à manger dans un mois ou deux, je vous prie de m'envoyer, si possible, d'autres biscuits fins²... » La petite Fanny avait alors deux mois ; et en janvier 1795, Mary écrivait à Imlay : « Mon petit animal va bien ; je ne lui ai pas encore appris à manger, mais la Nature fait son œuvre. Je lui ai donné une croûte pour l'aider à percer ses dents³... »

1. « That independence of mind which few women possess who are taught to depend entirely on their husbands. » Id., p. 215.

2. « I am very well, and my little girl not only uncommonly healthy, but already as sagacious as a child of five or six months old, which I rather attribute to my good, that is natural, manner of nursing her... She has not tasted anything but my milk, of which I have abundance, since her birth ; yet, as I intend to teach her to eat in a month or two, I must beg you to send me, if possible, some more of those fine biscuits... » *Memoirs of M. W. W. Clark Durant*, p. 262.

3. « My animal is well ; I have not yet taught her to eat, but nature is doing the business. I gave her a crust to assist the cutting of her teeth... » Id., p. 284.

La mère qui nourrit son bébé en retire d'ailleurs un avantage personnel car : « La nature a si bien ordonné toute chose que si les femmes nourrissaient leurs enfants, elles conserveraient leur propre santé, et il y aurait un intervalle suffisant entre la naissance de chaque enfant, pour empêcher qu'il y ait si souvent un nombre trop grand de bébés dans la famille¹. »

Enfin le grand avantage moral de l'accomplissement de ce devoir maternel est « qu'il est capable à la fois d'inspirer l'affection maternelle et filiale... L'affection doit résulter de l'exercice habituel d'une sympathie réciproque ; et quelle sympathie manifeste une mère qui met son bébé en nourrice, et le retire de chez la nourrice pour l'envoyer à l'école² ? »

Les devoirs maternels doivent donc être remplis par la mère, et non « par procuration³ », et elle doit veiller avec le plus grand soin à la nourriture et à la propreté de l'enfant, au lieu de se fier aveuglément à la capacité plus ou moins réelle d'une nourrice ou d'une bonne.

A mesure que l'enfant grandit, elle doit prendre soin de développer et fortifier ses poumons en lui faisant prendre journellement une quantité suffisante d'air pur, et lorsque l'enfant peut marcher, elle doit assurer sa croissance et sa vigueur musculaire en l'obligeant à jouer, à se remuer sans excès. C'est sur ce point que Mary attire tout particulièrement l'attention des femmes et leur démontre qu'il est contraire à la Nature et à la Raison d'établir une distinction entre les deux sexes : si les garçons bénéficient de jeux au grand air, d'exercices physiques, n'est-il pas logique d'en conclure

1. « For nature has so wisely ordered things, that did women suckle their children, they would preserve their own health, and there would be such an interval between the birth of each child, that we should seldom see a houseful of babes. » *Vindic.*, p. 276.

2. « The discharge of this duty is equally calculated to inspire maternal and filial affections... Affections must grow out of the habitual exercise of a mutual sympathy ; and what sympathy does a mother exercise who sends her babe to a nurse, and only takes it from a nurse to send it to a school ? » *Id.*, p. 216.

3. « By proxy. » *Id.*, p. 216.

que les filles en bénéficieront également ? Et n'est-il pas temps de mettre un terme à cette habitude absurde qui veut que : « Pour conserver la beauté du corps — gloire de la femme — leurs membres et leurs facultés soient entravés par quelque chose de pire que des liens chinois, et que la vie sédentaire qu'elles sont forcées de mener, tandis que les garçons s'amuse en plein air, affaiblisse leurs muscles et déprime leurs nerfs¹. »

Mary Wollstonecraft est sur ce point d'accord avec John Locke dont elle avait lu les « Réflexions sur l'Éducation » (1692-1693) et dont elle s'est certainement inspirée par endroits. Locke base, lui aussi, son Traité d'Éducation sur le principe « Un esprit sain dans un corps sain », et écrit au sujet des filles : « Plus elles seront à l'air sans causer de détriment à leur visage, plus elles seront fortes et saines ; et plus elles partageront les fatigues de leurs frères, plus elles en retireront un avantage pour le reste de leur existence². » Il condamne énergiquement l'usage pernicieux de ce « corset trop serré qui déforme la taille³ » et affirme que « la constitution de beaucoup d'enfants est gâtée, ou tout au moins endommagée, par un excès de précaution et de tendresse⁴ ».

Mary recommande aux mères de « permettre à leurs filles de prendre assez d'exercice et de ne pas les garder dans des pièces non aérées où leurs muscles se détendent et où leur digestion se gâte⁵. » Au lieu de condamner une fillette à : « rester assise durant des heures entières

1. « To preserve personal beauty — woman's glory — the limbs and faculties are cramped with worse than Chinese bands, and the sedentary life which they are condemned to live, whilst boys frolic in the open air, weakens the muscles and relaxes the nerves. » *Vindic.*, p. 48.

2. « The more they are in the Air, without prejudice to their Faces, the stronger and healthier they will be ; and the nearer they come to the hardships of their Brothers..., the greater Advantage will they receive from it all the remaining Part of their Lives. » J. Locke : *Some Thoughts concerning Education*. Pitt Press Series, Cambridge University, 1880, p. 7.

3. « Strait-lacing which deforms the body. » *Id.*, p. 8.

4. « Most children's Constitutions are either spoil'd or at least harm'd, by Cockerling and Tenderness ». *Id.*, p. 2.

5. « If girls were allowed to take sufficient exercise, and not confined in close rooms till their muscles are relaxed, and their powers of digestion destroyed. » *Vindic.*, p. 79.

à écouter le bavardage insipide de faibles nourrices, ou à assister à la toilette de sa mère¹ », on doit « lui permettre de prendre le même exercice que les garçons, non seulement durant son enfance, mais durant sa jeunesse². » Mary, se basant sur son expérience personnelle, contredit Rousseau qui affirme que les filles sont naturellement portées à des jeux tranquilles et des distractions sédentaires : nous nous rappelons qu'elle-même se passionnait aux jeux au grand air avec ses frères et sœurs, et dans son école elle eut maintes occasions d'étudier les tempéraments des enfants qui lui étaient confiées. Le résultat de ses observations est le suivant : « J'ose affirmer qu'une fillette dont l'entrain n'a pas été refroidi par l'inaction, ou l'innocence gâtée par la fausse honte, sera toujours tapageuse et remuante, et la poupée ne l'intéressera que si, étant enfermée, elle n'a pas d'autre choix³. » Si l'on étudie la Nature, qui doit nous guider en toute chose, on voit que « dans toutes les espèces du règne animal tous les petits ont besoin d'un exercice presque continu, aussi les premières années des enfants, conformément à cet indice, devraient se passer en ébats inoffensifs qui exercent les pieds et les mains⁴... »

Mary attache également une grande importance à la question de Propreté sans laquelle il est impossible de jouir d'une bonne santé : « L'exercice et la propreté me semblent être non seulement les moyens les plus sûrs de conserver la santé, mais d'assurer la beauté⁵. »

1. « A girl, condemned to sit for hours together listening to the idle chat of weak nurses, or to attend at her mother's toilet. » Id., p. 48.

2. « By being allowed to take the same exercise as boys, not only during infancy, but youth. » Id., p. 115.

3. « I will venture to affirm that a girl, whose spirits have not been damped by inactivity, or innocence tainted by false shame, will always be a romp, and the doll will never excite attention unless confinement allows her no alternative. » Id., p. 50.

4. « Throughout the whole animal kingdom every young creature requires almost continual exercise, and the infancy of children, conformable to this intimation, should be passed in harmless gambols that exercise the feet and hands. » Id., p. 47.

5. « Exercise and cleanliness appear to be not only the surest means of preserving health, but of promoting beauty. » Id., p. 247.

Aussi : « Je recommande énergiquement des ablutions fréquentes... et, par l'exemple, on devrait apprendre aux fillettes à se laver et s'habiller seules, sans aucune distinction de classe... non par raison de modestie mais de décence¹. » Mary touche ici au respect de soi-même, de son corps, que l'on doit inculquer à l'enfant, et qui est intimement lié aux sentiments de pudeur et de bienséance que toute jeune fille doit posséder.

Enfin, lorsqu'en dépit de soins intelligents et d'une existence régulière et saine, la maladie bouleverse momentanément la santé de ses enfants, de son mari ou d'elle-même, la femme doit exercer sa Raison et acquérir, si elle ne les possède pas, des connaissances médicales suffisantes pour lui permettre de comprendre l'origine de la maladie, le cours qu'elle doit suivre, et les remèdes les plus propres à employer, car c'est là que l'ignorance féminine devient dangereuse : « Savez-vous comment est construit le corps humain ? Sinon, il importe que l'on vous dise ce que tout enfant devrait savoir, que lorsque son admirable économie a été bouleversée... on doit la ramener à la santé peu à peu... et la diète... l'air, l'exercice, et quelques remèdes prescrits par des personnes qui ont étudié le corps humain, sont les seuls moyens humains — découverts jusqu'ici pour recouvrer ce bien inestimable, la santé — qui supportent l'examen². »

Dans une lettre adressée à sa sœur Éverina, en septembre 1792, Mary se montre son propre docteur aussi bien que celui de sa fillette, n'écoutant que les

1. « I should earnestly recommend frequent ablutions...and by example girls ought to be taught to wash and dress alone, without any distinction of rank... not on the score of modesty but of decency. Id., p. 178.

2. « Do you know anything of the construction of the human frame ? if not, it is proper that you should be told what every child ought to know, that when its admirable economy has been disturbed... it must be brought into a healthy state again, by slow degrees... and regimen... air, exercise, and a few medicines, prescribed by persons who have studied the human body, are the only human means yet discovered of recovering that inestimable blessing health, that will bear investigation. » Id. p. 261..

conseils dictés par sa propre Raison : « J'ai si bien pris soin de moi que mes couches méritent à peine ce nom. Je ne suis restée qu'un jour alitée — par persuasion — et je suis sortie le huitième jour. Elle n'a maintenant que quatre mois. Elle a contracté la petite vérole au Havre où l'on soigne très mal cette terrible maladie. Toutefois je résolu de suivre les conseils de ma propre raison, et je lui ai épargné bien des souffrances, et lui ai probablement sauvé la vie — car elle était très atteinte — en la plongeant deux fois par jour dans un bain chaud¹... »

Dans sa Revendication, Mary cite un passage de « Sandford et Merton », de Thomas Day, écrit de 1783 à 1789, livre adressé aux enfants, pour lequel elle avoue éprouver une grande admiration, et dont elle s'est certainement inspirée pour énoncer son système de puériculture et de pédagogie. Thomas Day expose ses vues sur l'éducation des femmes dans l'histoire de Sophron et Tigranes, contenue dans le 3^e livre ; un vieillard respectable Chares, y décrit la façon dont il a élevé sa fille Séléné : « Je me suis efforcé de donner à son esprit et à son corps un degré de vigueur que l'on trouve rarement chez les femmes. Dès qu'elle fut assez forte pour pouvoir supporter les travaux les moins pénibles d'agriculture et de jardinage, je fis d'elle ma compagne habituelle. Séléné... acquit bientôt dans tous ces emplois rustiques une adresse que je considérais avec autant de plaisir que d'admiration. Si les femmes sont généralement faibles de corps et d'esprit, cela vient de l'éducation plutôt que de la nature. Nous encourageons une

1. « I managed myself so well that my lying-in scarcely deserves the name. I only rested, through persuasion, in bed one day, and was out a-walking on the eighth. She is now only four months old. She caught the small pox at Havre, where they treat the dreadful disorder very improperly. I however determined to follow the suggestion of my own reason, and saved her much pain, probably her life, for she was very full, by putting her twice a day into a warm bath. » *Memoirs...* W. Clark Durant p. 261.

indolence et une inactivité vicieuses, que nous appelons à tort délicatesse¹... »

Mary insiste sur l'influence bienfaisante de la puériculture sur toute la vie de la femme : « Les conséquences funestes qui résultent du fait de négliger la santé durant l'enfance et la jeunesse s'étendent plus loin qu'on ne le croit — la dépendance corporelle produit naturellement la dépendance spirituelle ; et comment une femme peut-elle être une bonne épouse ou une bonne mère lorsque la plus grande partie de son temps se passe à éviter ou souffrir des maladies² ? » La génération présente des femmes est le résultat de principes faux et d'une éducation contre nature : « Les femmes du monde sont, pour parler littéralement, les esclaves de leur corps, et elles tirent gloire de cette sujétion³. » En écrivant ces mots, elle avait à l'esprit le souvenir de Lady Kingsborough « qui était plus qu'ordinairement fière de sa délicatesse et de sa sensibilité. Elle croyait qu'un goût fastidieux et un appétit insignifiant étaient le comble de la perfection humaine, et se comportait en conséquence⁴. »

Elle désire donc voir se développer une génération de femmes saines et robustes qui auront le culte de la beauté physique active et vigoureuse — la beauté

1. « I endeavoured to give both to her mind and body a degree of vigour which is seldom found in the female sex. As soon as she was sufficiently advanced in strength to be capable of the lighter labours of husbandry and gardening, I employed her as my constant companion. Selene... soon acquired a dexterity in all these rustic employments which I considered with equal pleasure and admiration. If women are in general feeble both in body and mind, it arises less from nature than education. We encourage a vicious indolence and inactivity which we falsely call delicacy. » Thomas Day, *The History of Sandford and Merton*, 1783-1789, p. 397, London, Routledge and Sons.

2. « The baneful consequences which flow from inattention to health during infancy and youth, extend further than is supposed — dependence of body naturally produces dependence of mind ; and how can she be a good wife or mother the greater part of whose time is employed to guard against or endure sickness ? » *Vindic.*, p. 50.

3. « Genteel women are, literally speaking, slaves to their bodies, and glory in their subjection. » *Id.*, p. 51.

4. « ... Who was more than commonly proud of her delicacy and sensibility. She thought a distinguishing taste and puny appetite the height of all human perfection, and acted accordingly. » *Id.*, p. 51.

de l'ancienne Grèce ; et qui renieront comme une absurdité cette croyance que la « force physique diminue la grâce féminine, cette charmante faiblesse d'où elles tirent un pouvoir injuste¹ » ; elles se railleront des « libertins lorsqu'ils s'écrieront que la femme changerait de sexe en gagnant en force corporelle et spirituelle, et que la beauté — douce et captivante beauté ! — n'orne-rait plus les filles des hommes². » La beauté qu'elles auront sera certainement différente de celle qu'elles recherchent actuellement ; au lieu d'être une grâce mièvre, étiolée, fragile, ce sera l'harmonie agréable d'un visage animé de santé, de membres souples et agiles, d'un corps remplissant toutes les fonctions que la Nature lui a assignées : « non point cette beauté amollie ou la grâce de la faiblesse, mais celle qui, lorsqu'elle paraît, nous fait respecter le corps humain comme un édifice majestueux digne de recevoir un noble habitant³. »

Se basant sur leur propre expérience, et faisant appel à leur Raison, les femmes comprendront quelle importance capitale elles doivent attacher au développement physique de leurs filles, aussi bien que de leurs fils. Ce faisant — et cela découle de la théorie philanthropique de Mary — la femme qui envisagera la Puériculture comme un devoir essentiellement féminin rendra service aux deux sexes ; l'humanité toute entière bénéficiera d'une éducation saine et raisonnable. Elle recommande donc aux mères d'enrichir leur esprit de connaissances pratiques sur l'hygiène et la médecine, car, dit-elle : « Il serait aussi raisonnable de s'attendre à voir sortir

1. « Bodily strength... takes from the feminine graces, and from that lovely weakness, the source of their undue power. » Id., p. 42.

2. « Libertines will also exclaim, that woman would be unsexed by acquiring strength of body and mind ; and that beauty, soft bewitching beauty ! would no longer adorn the daughters of men. » Id., p. 246.

3. « Not relaxed beauty, or the graces of helplessness ; but such as appears to make us respect the human body as a majestic pile fit to receive a noble inhabitant. » Id., p. 246.

du blé de l'ivraie, ou des figues du chardon, qu'à voir une femme sotte et ignorante faire une bonne mère de famille¹. »

1. « For it would be as wise to expect corn from tares, or figs from thistles, as that a foolish ignorant woman should be a good mother. » Id. p. 277

CHAPITRE III

DE L'ÉDUCATION

Ainsi que dans le chapitre précédent, les idées de Mary Wollstonecraft sur l'Éducation visent les garçons aussi bien que les filles : partant de ce principe que les deux sexes doivent être élevés selon une méthode unique, elle expose un système d'éducation applicable à tous les enfants indistinctement. Toutefois elle insiste çà et là sur certains points d'une importance spéciale pour l'éducation des filles qui n'a jamais été systématisée comme celle des garçons. Or, comme c'est la question féministe qui nous intéresse ici, lorsque nous exposerons les principes généraux de Mary sur l'Éducation de l'*Enfant*, nous songerons tout spécialement aux *Filles* qu'elle veut voir bénéficier à un degré égal à celui de leurs frères d'un système d'Éducation basé sur la Nature et la Raison.

Godwin a dit de Mary, dans ses Mémoires : « Personne n'a jamais été mieux doué pour la tâche d'éducatrice¹ », et son jugement était fondé.

Mary définit ainsi l'éducation : « Le premier pas pour former un être avançant peu à peu vers la perfection² », et ce premier pas consiste en « l'aiguillage des sens, la formation du caractère, le règlement des passions lorsqu'elles commencent à fermenter, et l'exercice du

1. « No person was ever better formed for the business of education. » *Memoirs*, (C. Durant), p. 32.

2. « The first step to form a being advancing gradually towards perfection. » *Vindic.*, p. 66.

jugement avant que le corps n'arrive à la maturité ; afin que l'homme n'ait plus qu'à continuer, et non à commencer, la tâche importante qui consiste à apprendre à penser et à raisonner¹. » L'éducation doit viser à la Vertu, en développant ce principe perfectible que tout être humain possède dès sa naissance ; ce n'est pas seulement « une préparation pour la vie² » mais pour un Idéal spirituel qui permet à l'homme de se rapprocher de son Créateur. L'homme vient au monde avec une nature morale non déterminée ; mais, en puissance, il a déjà certaines caractéristiques, des tendances à posséder certaines qualités et certains défauts, et le Créateur lui a donné une conscience faite de sensibilité et de jugement afin qu'il apprenne à distinguer le Bien du Mal, à équilibrer en lui le Sentiment et la Raison, et par l'effort spirituel arriver à la connaissance de la Vertu.

Durant les premières années de son existence l'être humain, qui ignore tout de la vie, est incapable de se diriger seul ; il a besoin d'être guidé par la connaissance et l'expérience d'êtres plus âgés que lui : c'est en cette direction morale, basée sur la Raison, que consiste l'Éducation.

Nous retrouvons chez Locke cette même conception pédagogique : « Le grand Principe et la Base de toute Vertu et de toute Valeur consiste en ceci : « qu'un Homme est capable de suivre... ce que la Raison ordonne pour le mieux³. » Tout éducateur doit donc se baser uniquement sur la Raison pour combattre chez l'enfant ses tendances au Mal et développer ses tendances au Bien. Il est intéressant de noter que Godwin reprendra

1. « ... Sharpen the senses, form the temper, regulate the passions as they begin to ferment, and set the understanding to work before the body arrives at maturity ; so that the man may only have to proceed, not to begin, the important task of learning to think and reason. » Id., p. 17.

2. « A preparation for life. » Id., p. 66.

3. « The great Principle and Foundation of all Virtue and Worth is plac'd in this : that a Man is able to... follow what Reason directs at best. » Locke, p. 21.

plus tard cette théorie dans l'Investigateur : partant de ce principe que le vrai but de l'éducation est le bonheur, et que le bonheur n'est possible que dans la vertu, l'objet de l'éducation sera donc de rendre l'homme heureux par la Vertu.

Mary examine tout d'abord dans quel esprit a été conçue jusqu'alors l'éducation des filles, et s'il y a lieu de réformer et de perfectionner le système existant dont elle voit en Rousseau, avec Sophie comme idéal féminin, le partisan le plus dangereux. Elle rejette, après examen, ce système qu'elle déclare vicieux et contraire à la véritable éducation telle qu'elle la conçoit, et dont nous avons donné la définition au début du chapitre.

En effet, l'éducation donnée aux filles n'a d'autre but que de les préparer aux jouissances matérielles de la vie présente, sans aucun souci de perfection morale et de vie future : « Au lieu d'acquérir les vertus (ou perfections) humaines par les *mêmes* moyens que les hommes... elles sont élevées comme des sortes de *demi-créatures* de fantaisie¹. » On cherche à faire d'elles des personnes attrayantes aux yeux des hommes, et toute leur éducation est subordonnée à la volonté et au goût de ces derniers ; selon Rousseau : « Si la femme est faite pour plaire, elle doit se rendre agréable à l'homme... Les femmes dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins... Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes... Il faut qu'elle étudie à fond... l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion²... » Aussi néglige-t-on leur perfectionnement moral et, tandis que leur sensibilité est cultivée avec excès, leur jugement demeure atrophié : « Bref, tout l'esprit

1. « To acquire human virtues (or perfections) by the *same* means as men instead of being educated like a fanciful kind of *half-being*. » Vindic., p. 43.

2. Emile, livre V.

de l'éducation féminine (dictée par la société) tend à rendre les meilleures dispositions romanesques et inconstantes, et les autres vaines et mesquines¹. » Ce sont : « Des créatures de sensations... nourries de romans, de musique, de poésie et de galanterie² » ; chez elles, « la culture du jugement est toujours subordonnée à l'acquisition d'un talent corporel³ ». N'ayant d'autre souci que de plaire, « elles acquièrent des manières avant d'acquérir le sens moral, et en même temps une connaissance de la vie avant d'avoir pris conscience, grâce à la réflexion, du noble idéal de la nature humaine⁴ ». Ainsi, au lieu de leur faire comprendre et aimer la Vérité pour elle-même, la Vertu en tant que Vertu aux yeux de Dieu, « on leur dit dès leur enfance qu'une légère connaissance de la faiblesse humaine, appelée à juste titre astuce, douceur de caractère, obéissance *extérieure*, et un soin pointilleux apporté à des convenances puériles, leur gagneront la protection de l'homme ; et si elles sont jolies, tout le reste est inutile, pendant au moins vingt ans de leur existence⁵ ».

Enfin elles n'ont aucun savoir, car : « le pouvoir de généraliser, de tirer des conclusions générales d'observations individuelles, est la seule chose qui, pour un être immortel, mérite vraiment le nom de savoir. Se contenter d'observer, sans chercher à rien expliquer peut... servir de bon sens ici-bas ; mais où est cet acquis de connaissances qui devra revêtir l'âme lors-

1. « In short, the whole tenor of female education (the education of society) tends to render the best disposed romantic and inconstant ; and the remainder vain and mean. » *Vindic.*, p. 98.

2. « Novels, music, poetry and gallantry, all tend to make women the creatures of sensation. » *Id.*, p. 78.

3. « The cultivation of the understanding is always subordinate to the acquirement of some corporeal accomplishment. » *Id.*, p. 20.

4. « They both acquire manners before morals, and a knowledge of life before they have from reflection any acquaintance with the grand ideal outline of human nature. » *Id.*, p. 21.

5. « Women are told from infancy... that a little knowledge of human weakness, justly termed cunning, softness of temper, *outward* obedience, and a scrupulous attention to a puerile kind of propriety, will obtain for them the protection of man ; and should they be beautiful everything else is needless, for at least twenty years of their lives. » *Id.*, p. 14.

qu'elle quittera le corps ?¹ » Nous trouvons dans Sandford et Merton déjà mentionné une critique analogue à celle de la Revendication, nouvelle preuve de l'influence de Thomas Day sur Mary Wollstonecraft : le vénérable Chares s'exprime ainsi² : « Nous encourageons chez les femmes une indolence et une inactivité vicieuses que nous appelons faussement délicatesse ; au lieu de fortifier leur esprit par les principes austères de la raison et de la philosophie, nous leur enseignons des arts inutiles qui conduisent à la vanité et à la sensualité. Dans la plupart des pays que j'ai visités, on ne leur apprend rien de plus élevé que quelques modulations vocales, ou des attitudes inutiles du corps ; leur temps se consume en paresse ou en bagatelles ; et les bagatelles deviennent la seule occupation capable de les intéresser. Nous semblons oublier que c'est sur les qualités féminines que doivent reposer notre bien-être domestique et l'éducation de nos enfants. Et quels sont le bien-être, ou l'éducation qu'une race de créatures, corrompues dès leur enfance, et ignorant tout des devoirs de l'existence, sont capables de donner ? Toucher un instrument musical avec un talent superflu, exhiber leur grâce naturelle ou affectée aux yeux de jeunes gens oisifs

1. « The power of generalising ideas, of drawing comprehensive conclusions from individual observations, is the only acquirement, for an immortal being, that really deserves the name of knowledge. Merely to observe, without endeavouring to account for anything, may... serve as the common sense of life ; but where is the store laid up that is to clothe the soul when it leaves the body ? » Id., p. 67.

2. « We encourage a vicious indolence and inactivity which we falsely call delicacy ; instead of hardening their minds by the severer principles of reason and philosophy, we educate them in useless arts, which terminate in vanity and sensuality. In most of the countries which I had visited, they are taught nothing of a higher nature than a few modulations of the voice, or useless postures of the body ; their time is consumed in sloth or trifles, and trifles become the only pursuit capable of interesting them. We seem to forget that it is upon the qualities of woman that our own domestic comforts, the education of our children must depend. And what are the comforts, or the education which a race of beings, corrupted from their infancy, and unacquainted with all the duties of life, are filled to bestow ? To touch a musical instrument with useless skill, to exhibit their natural or affected graces to the eyes of indolent and profligate young men, to dissipate their husbands patrimony in riotous and unnecessary expenses : these are the only arts cultivated by women in most of the polished nations I had seen. » Sandford and Merton, p. 396-397.

et dissolus, dissiper la fortune de leur mari en dépenses déréglées et inutiles : voilà les seuls arts que cultivent les femmes dans la plupart des nations civilisées que j'ai vues... » ... « Mais l'éducation de Séléné a été conçue avec d'autres intentions, et guidée par des principes plus sévères, si l'on peut appeler *sévérité* ce qui ouvre l'esprit à la conscience de devoirs moraux et religieux, et le fortifie efficacement contre les maux inévitables de l'existence¹. »

Ayant mis en lumière les vices de l'éducation féminine, Mary expose son système personnel de pédagogie qui, fondé sur la Raison et la Nature, lui semble devoir donner le résultat auquel elle aspire : l'amélioration de la condition des femmes et l'obtention de leur vrai Bonheur.

Nous diviserons notre étude en deux parties, nous occupant tout d'abord de l'éducation privée des filles, qu'elles recevront principalement de leurs parents, et ensuite de leur éducation scolaire ou publique.

A. — Éducation privée.

De même que Locke recommande aux parents de discipliner les enfants de bonne heure, Mary affirme que « la formation de l'esprit doit commencer très tôt, et le caractère, en particulier, exige l'attention la plus judicieuse². » En effet, comme « la conduite de notre caractère est vraiment le labeur de toute notre existence³ », il importe d'acquérir « cette douceur et cette modestie qui résultent du bon sens et de la détermina-

1. « But Selene's education was regulated by different views, and conducted upon severer principles ; it that can be called *severity*, which opens the mind to a sense of moral and religious duties, and most effectually arms it against the inevitable evils of life. » Id., p. 397.

2. « The formation of the mind must be begun very early, and the temper, in particular, requires the most judicious attention. » Vindic., p. 215.

3. « The governing of our temper is truly the business of our whole lives : » Thoughts on Education, p. 62.

tion, non point de l'indolence et de la timidité, ou de la faiblesse d'esprit¹. »

Or, chez l'enfant, la nature du caractère se révèle très tôt et l'observateur judicieux a vite fait de découvrir s'il est en présence d'un tempérament placide et égal qui aura besoin d'être stimulé, ou d'une nature vive et emportée à laquelle il faudra parfois mettre un frein. Tout caractère exige la surveillance scrupuleuse de l'éducateur, et ce dernier doit constamment exercer sa raison s'il veut arriver à développer de la façon la plus satisfaisante le caractère de l'enfant : « La formation du caractère, la première et la plus importante branche de l'éducation, nécessite l'œil calme et résolu de la raison; un plan de conduite également distant de la tyrannie et de l'indulgence : et pourtant voilà les extrêmes dans lesquels tombent alternativement les gens qui n'écoutent que leur sensibilité ; ils dépassent toujours le but². »

Mary insiste sur ce point parce qu'elle veut faire ressortir un des vices majeurs de l'éducation actuelle : celui de confier à des domestiques le soin d'élever les enfants. Locke avait déjà condamné cette habitude pernicieuse par laquelle les enfants « qui devraient rester le plus possible dans la compagnie de leurs parents³ » deviennent « victimes de la Sottise et de la Perversité des Domestiques..., qui contrarient les Desseins du Père et de la Mère⁴ » et ont l'esprit faussé par leurs histoires de « croquemitaines et de lutins ».

Mary reprend cette idée, soulignant le manque

1. « To acquire gentleness and humility arising from good sense and resolution, not indolence and timidity or weakness of mind. » Id., p. 62.

2. « The management of the temper, the first, and most important branch of education, requires the sober steady eye of reason ; a plan of conduct equally distant from tyranny and indulgence : yet these are the extremes that people of sensibility alternately fall into : always shooting beyond the mark. » Vindic., p. 88.

3. « Children should be kept as much as may be in the Company of their Parents. » Locke, p. 45.

4. « The Folly and Perverseness of Servants... who cross the Design of the Father and Mother. » Locke, p. 35.

absolu de méthode dans la surveillance exercée par les nourrices et les bonnes sur les enfants dont elles ont la charge. Elles n'ont point l'esprit assez juste ou cultivé pour comprendre que la persévérance et la logique sont nécessaires pour discipliner un enfant ; et, recherchant toujours le moindre effort, elles cèdent trop souvent à ses caprices ou au contraire font preuve de brusquerie et de despotisme. Or il faut de « l'uniformité dans la conduite¹ », pour élever un enfant, ou il perd vite tout respect pour ses maîtres ; une même faute, punie un jour, ne doit pas être tolérée le jour suivant, car l'enfant ne comprend plus la raison de la punition et espère y échapper par la suite. La brusquerie des domestiques, allant parfois jusqu'à la brutalité lorsque les enfants se montrent tapageurs, rend ces derniers hypocrites — et pourtant c'est souvent l'exemple des domestiques mêmes qui les rend bruyants et mal élevés : ainsi lorsqu'une fillette sort accompagnée d'un laquais, ce dernier « se permet quelques petites libertés qui la rendent impertinente² ».

De plus, dans la nursery, les enfants ont l'esprit gâté par le sot bavardage des domestiques ; de quoi peuvent-ils se pénétrer, en compagnie de personnes sans éducation et sans raffinement, sinon « de notions mesquines et vulgaires³ ? » ; on leur fausse le jugement en leur inculquant toutes sortes de superstitions et de croyances en des revenants ou des êtres invisibles, et en les menaçant à tout propos du loup-garou.

Enfin si les enfants se trouvent avec des domestiques qu'ils entendent bavarder librement, soit de leurs jalousies et querelles, soit de leurs griefs envers leurs maîtres, ils ne tardent pas à devenir eux aussi menteurs et vindicatifs ; car l'exemple a une influence capitale

1. « Uniformity of conduct. » *Thoughts on Educ.*, p. 6.

2. « Male servants... take little freedoms and make them pert. » *Id.*

p. 20.

3. « Mean and Vulgar Notions. » *Id.*, p. 13.

sur la formation du caractère des enfants qui apprennent vite à régler leur conduite sur celle d'autrui.

Donc, puisqu'il est prouvé que les domestiques sont de mauvais éducateurs, les parents doivent eux-mêmes assumer la noble tâche de guider et perfectionner le développement moral de leurs enfants. Leur discipline ne doit pas être une contrainte inutile, une sévérité excessive, mais une autorité ferme, tempérée par l'amour paternel et maternel : autorité, afin que l'enfant respecte ses supérieurs et les ordres donnés ; et marques d'affection, afin que sa sensibilité s'éveille à l'amour filial, sans quoi il aura le cœur sec et une nature ingrate. Nous retrouvons la même idée chez Locke : « La Crainte et les Respect doivent vous donner d'abord l'Autorité sur vos enfants, et l'Amour et l'Amitié doivent venir plus tard pour la maintenir¹ » ; mais tandis que Locke place les marques d'affection en second lieu, Mary veut les voir employer simultanément avec l'Autorité, ce qui est plus en harmonie avec son tempérament féminin et tendrement maternel.

Les parents qui se préparent à élever leurs enfants doivent tout d'abord faire un retour sur eux-mêmes et apprendre à maîtriser leurs propres passions : ils doivent éviter de se laisser aller à ce que Locke appelle « des remontrances emportées² », et doivent garder leur sang-froid lorsqu'ils corrigent ou punissent leurs enfants. Ceux-ci ont assez de perspicacité, même en bas-âge, pour distinguer la Passion de la Raison, et des reproches faits d'un ton calme et ferme ont sur eux une influence plus durable que des paroles brusques prononcées dans un accès de colère. Élever leurs enfants est donc une excellente école de discipline pour les parents : « Faites comme vous voudriez voir faire vos

1. « Fear and Awe ought to give you the first Power over your children's minds, and Love and Friendship in reiper years to hold it. » Locke, p. 28.

2. « Hasty rating. » Locke, p. 56.

enfants¹. » Ils en retireront aussi un autre avantage, celui de créer une plus grande harmonie au foyer en n'imposant qu'une seule et même volonté, et en collaborant étroitement à leur tâche. En effet, le père et la mère auront vite fait de s'apercevoir que l'obéissance sera plus facile à obtenir si, quelle qu'en soit la source, les ordres donnés sont les mêmes : l'enfant qui voit le désaccord entre ses parents ne sait auquel il doit obéir, et sa soumission est généralement dictée par la ruse ou l'intérêt. Mais lorsqu'il sent au-dessus de lui une Volonté unique, et qu'il ne peut espérer aucune indulgence ou faiblesse ni d'un côté ni de l'autre, il comprend qu'il doit se soumettre sans murmurer. Dès que l'enfant est en âge de comprendre, on doit développer en lui certains sentiments et certains principes : Mary place en premier lieu « le respect rigoureux de la Vérité² » ; puis la soumission envers ses supérieurs, la condescendance envers les inférieurs, la bonté pour les animaux, l'amour de la Nature, et peu à peu le sentiment religieux. Cette éducation doit se faire graduellement, et l'on ne doit pas hâter la maturité de cette jeune intelligence, de crainte de la déformer ou de l'affaiblir. Tout d'abord, le procédé le plus simple à employer est la conversation ; au lieu de répondre distraitement aux questions que pose l'enfant, les parents doivent lui permettre « d'entrer en conversation avec eux³ » et ne lui faire que des réponses sensées. Ils peuvent par exemple lui raconter des anecdotes sur des animaux pour l'amener à les aimer et à les traiter avec bonté ; ou bien ils peuvent lui apprendre à chanter quelques hymnes pour développer en son cœur l'amour de Dieu.

Dans les quatorze « Leçons » publiées par Godwin à la fin du second volume des « Œuvres posthumes »

1. « Act as you would wish your children to do. » *Elements of Morality*, Introd., p. xxx.

2. « Strict adherence to truth. » *Thoughts on Ed.*, chap. II, p. 21.

3. « Children should be permitted to enter into conversation. » *Id.*, p. 16.

de Mary Wollstonecraft, nous avons des exemples de cette méthode d'enseignement par l'observation et la conversation qu'elle recommande aux parents — méthode reprise par Froebel et Pestalozzi. Nous en citons un court passage, celui où Mary parle à la petite Fanny en train de jouer avec un jeune chien : « Que faisais-tu quand tu étais bébé comme lui ? Tu ne le sais pas. Veux-tu le savoir ? Eh bien regarde la chienne avec son joli petit. Tu ne pouvais pas te tirer d'affaire aussi bien que le petit chien. Tu ne pouvais qu'ouvrir la bouche, quand tu reposais sur mes genoux — et alors je te donnais le sein et tu tétais, comme le petit chien tête en ce moment¹... »

Par ces brèves et simples remarques, la mère encourage l'enfant à étudier les phénomènes naturels, à établir des comparaisons entre les humains et les animaux, et à développer dans son cœur l'amour pour ces derniers.

Mary n'a toutefois qu'une confiance limitée en la persévérance des parents relativement à ces conversations instructives ; elle craint qu'ils ne se lassent vite de ces entretiens qui nécessitent de leur part un effort de jugement et d'attention ; aussi voit-elle dans la lecture un agent pédagogique nécessaire : « Si les parents s'occupaient de leurs enfants, je n'aurais pas écrit les Histoires originales, car que sont les livres — comparés à des conversations fortifiées par l'affection² ! »

Aussi quand l'enfant saura lire, le choix judicieux des lectures devra ajouter son utilité à celle de la conversation. Nous savons la valeur pédagogique que Mary attachait à un livre de lecture bien conçu à l'usage

1. « How did you do when you were a baby like him ? You cannot tell. Do you want to know ? Look then at the dog, with her pretty puppy. You could not help yourself as well as the puppy. You could only open your mouth, when you were lying on my knee. So I put you to my breast, and you sucked, as the puppy sucks now... » Posthumous Works. Vol. II, p. 171-172.

2. « If parents attended to their children, I would not have written the Original Stories, for what are books-compared to conversations which affection enforces. » Posth. Works, vol. III, p. 70.

des enfants ; ses « Histoires originales empruntées à la vie réelle » et sa traduction de « Salzmann, Éléments de Morale » illustrent la méthode d'enseignement par l'exemple et l'image déjà préconisée par Locke. Celui-ci écrivait au sujet des Fables d'Esopé qu'il voulait faire lire aux enfants : « Si son Esopé a des Images, cela l'intéressera beaucoup plus et l'encouragera à lire : ... car les Enfants entendent parler inutilement et sans plaisir de ces choses visibles qu'ils ne peuvent concevoir ; ils ne peuvent les concevoir simplement par des Sons, mais par les Choses mêmes ou par leurs Images¹ ». Mary reprend cette idée et recommande la lecture d'anecdotes illustrées comme un des moyens les meilleurs pour développer les bonnes dispositions chez les enfants ; dans sa Lettre d'introduction aux Parents qui précède sa traduction de Salzmann, elle explique que ces histoires illustrées doivent aider l'enfant à mieux comprendre les concepts abstraits du Bien et du Mal, de l'Affectation ou de l'Aversion en les concrétisant. En voyant les effets produits par le Bien et par le Mal, l'enfant sera naturellement porté à rechercher le premier et à fuir le second ; un tel livre n'est point fait pour dicter des lois, mais « il oblige l'enfant à sentir avec force les mauvaises conséquences du péché². » Afin de rendre plus vif l'intérêt de l'enfant, Mary conseille aux parents de raconter eux-mêmes ces histoires lorsque le moment leur semble opportun, et parfois de les interrompre pour qu'il soit impatient d'en connaître la fin.

Toutefois la conversation, la lecture et les préceptes moraux n'ont point aux yeux de Mary la même valeur éducatrice que l'Expérience ; et elle reprend la théorie de Locke qui maintient qu'en matière d'éducation,

1. « If his Æsop has Pictures in it, it will entertain him much the better, and encourage him to read... for such visible objects Children hear talked of in vain and without any satisfaction whilst they have no Ideas of them ; those Ideas being not to be had from sounds, but from the Things themselves or their Pictures. » Locke, p. 133.

2. « Makes children forcibly feel the bad consequences of sins. » Elements of Morality. Introductory address to Parents, p. xxvi.

la Pratique est préférable à une foule de Théories. Là encore, le concret impressionne plus vivement un jeune esprit qui ne peut concevoir l'abstrait que très vaguement et avec indifférence ; lorsque l'enfant se brûle la main en touchant le feu, il en conclut naturellement qu'il ne doit pas répéter cette expérience s'il ne veut pas ressentir la même douleur physique, tandis que la simple défense de ne pas toucher au feu n'évoque en son esprit qu'une idée de commandement pure et simple. C'est en cela que l'expérience permet à l'enfant d'aider l'éducateur dans sa tâche, car les sensations ou sentiments personnels qu'il éprouve en adoptant tel ou tel mode de conduite détermineront par la suite, avec plus d'empressement que les maximes d'autrui, sa façon d'agir en semblables circonstances. L'enfant recherche d'instinct ce qui lui cause du plaisir, physique ou moral, et fuit ce qui lui occasionne un malaise ou un remords : vouloir éviter la souffrance à un enfant, c'est lui retirer un des moyens les plus efficaces de développer son caractère et sa force morale. Livré plus tard à lui-même, comment saura-t-il faire face aux difficultés de l'existence, s'il n'a pas fait l'expérience, dans sa jeunesse, du désappointement, du chagrin, de la privation, de la méchanceté d'autrui ?

Mary veut que l'éducation soit une tâche vivante et active à laquelle l'enfant lui-même collabore, non point un enseignement sec et maussade *ex cathedra* ! « On attend de l'éducation ce que l'éducation ne peut donner. Un parent ou un tuteur avisé peut fortifier le corps et aviver les facultés au moyen desquelles l'enfant doit s'instruire ; mais le miel doit être la récompense du travail de l'individu lui-même. Il est presque aussi absurde d'essayer de rendre un jeune homme sage par l'expérience d'autrui, que de s'attendre à voir le corps devenir vigoureux par l'exercice dont on ne fait que parler... Nombre de ces enfants dont on a surveillé de très près la conduite deviennent de

faibles adultes, parce que leurs éducateurs ne leur inculquent que certaines notions qui n'ont d'autre fondement que leur autorité, et s'ils sont aimés ou respectés, l'esprit est entravé dans ses mouvements et hésite à progresser... Après avoir dicté précepte après précepte, sans permettre à l'enfant d'acquérir le vrai jugement, les parents s'attendent à le voir agir au moyen de cette lumière fausse et empruntée à autrui, comme s'il l'avait lui-même allumée¹. »

L'éducation d'une fille repose sur les mêmes principes que celle d'un garçon : au lieu d'élever la fillette en cage, ou en serre, en cherchant à lui épargner les heurts qui pourraient blesser sa frêle nature, on doit lui permettre de se développer librement au grand air, et d'apprendre à connaître la vie par l'expérience personnelle : Je doute fort que l'on puisse apprendre quoi que ce soit sans effort et sans peine ; et ceux qui désirent épargner à leurs enfants l'un et l'autre ne doivent pas se plaindre si ces derniers ne sont ni sages ni vertueux. Ils n'ont cherché qu'à les rendre prudents, et la prudence des jeunes années n'est que l'art circonspect de l'égoïsme ignorant². »

Le grand défaut de l'éducation féminine est « de faire d'elles des femmes quand elles ne sont que des

1. Men expect from education what education cannot give. A sagacious parent or tutor may strengthen the body and sharpen the instruments by which the child is to gather knowledge ; but the honey must be the reward of the individual's own industry. It is almost as absurd to attempt to make a youth wise by the experience of another, as to expect the body to grow strong by the exercise which is only talked of... Many of those children whose conduct has been most narrowly watched become the weakest men, because their instructors only instil certain notions into their minds, that have no other foundation than their authority ; and if they be loved or respected, the mind is cramped in its exertions and wavering in its advances... After laying precept upon precept, without allowing a child to acquire judgement it-self, parents expect them to act in the same manner by this borrowed fallacious light, as if they had illuminated it themselves. » *Vindie.*, p. 157.

2. « I very much doubt whether any knowledge can be attained without labour and sorrow ; and those who wish to spare their children both should not complain if they are neither wise nor virtuous. They only aimed at making them prudent, and prudence early in life is but the cautious craft of ignorant self-love. » *Id.*, p. 154.

enfants « et de vouloir leur apprendre « la sagesse du monde¹ » bien avant qu'elles n'aient fait elles-mêmes la connaissance de ce monde. Au lieu de partager les ébats de ses frères, une fillette, assise dans le boudoir de sa mère, prend des leçons de coquetterie qui devront lui servir « plus tard » ; ou bien elle apprend quelque art d'agrément qui lui sera utile « plus tard » dans le monde ; rien chez elle n'est naturel, car tout est subordonné à cette unique préoccupation, celle de grandir le plus vite possible et chercher à obtenir le plus de succès auprès des hommes.

Là est la source de l'égoïsme féminin, de la sécheresse du cœur et de l'esprit de ces créatures qui n'ont même pas connu la charmante ingénuité de l'enfance. La fillette dont l'esprit s'éveille n'entend parler autour d'elle que de la folie du genre humain ; on la met en garde contre les passions des hommes, on lui fait un tableau sombre des dangers qui l'attendent plus tard, et l'on s'étonne ensuite de ne découvrir en elle que ruse, dissimulation et égoïsme. « Cela me paraît être une opinion très erronée, celle de vouloir constamment mettre les enfants en garde contre les vices et les folies de ce monde... je n'ai jamais rencontré de jeune personne élevée de cette manière, ayant imbibé de bonne heure ces froids soupçons et répété par cœur le *si* hésitant de l'âge mûr, qui ne soit devenue un caractère égoïste². » Il ne faut donc pas « s'attendre à trouver les fruits de l'automne durant les doux mois du printemps³ » ; et c'est agir contre nature que de vouloir donner à une fillette une connaissance prématurée de la vie.

Ce manque d'expérience personnelle présente un

1. « The wisdom of this world. » Id., p. 148.

2. « That children ought to be constantly guarded against the vices and follies of the world appears to me a very mistaken opinion... I never knew a youth educated in this manner, who had early imbibed these chilling suspicions, and repeated by rote the hesitating *if* of age, that did not prove a selfish character. » Id., p. 145, note.

3. « Who would look for the fruits of autumn during the genial months of spring ? » Id., p. 145.

autre danger : celui de donner lieu à un excès de sévérité allant jusqu'à l'injustice dans les jugements portés sur autrui. Une jeune fille ou une femme qui n'a pas fait l'expérience de la tentation et n'a pas senti combien il est aisé parfois, même pour une personne honnête, de se laisser aller au mal, jugera sans indulgence, et même avec rigueur, une autre femme qui aura succombé. « Nous voyons une sottise se développer en un vice, par des degrés presque imperceptibles et nous avons pitié tout en blâmant ; mais si le monstre hideux vient soudain frapper nos regards, la crainte et le dégoût, nous rendant plus sévères qu'un être humain ne doit l'être, pourraient nous entraîner, avec un zèle aveugle, à usurper le rôle de l'omnipotence, et à maudire nos semblables, oubliant que nous ne pouvons pas lire dans les cœurs, et que nous avons les germes des mêmes vices cachés dans le nôtre¹. »

Enfin, c'est l'Expérience seule qui affermit le caractère par le libre exercice des facultés de l'âme, et c'est en refusant l'Expérience aux femmes qu'on les a rendues, moralement, inférieures aux hommes : « Une des raisons qui font que les hommes ont plus de jugement et plus de force d'âme que les femmes, est incontestablement la suivante : qu'ils donnent une carrière bien plus libre aux grandes passions, et que, se fourvoyant plus fréquemment, ils développent leur esprit... Si, au début de la vie, nous pouvions voir calmement, comme en perspective, les scènes à venir, et voir toute chose sous son vrai jour, comment les passions pourraient-elles acquérir assez de force pour développer nos facultés¹ ? ». En cela l'auteur affirme

1. « We see a folly swell into a vice, by almost imperceptible degrees, and pity while we blame ; but if the hideous monster burst suddenly on our sight, fear and disgust, rendering us more severe than man ought to be, might lead us with blind zeal to usurp the character of omnipotence and denounce damnation on our fellow-mortals, forgetting that we cannot read the heart, and that we have seeds of the same vices lurking in our own. » *Vindic.*, p. 147.

2. « One reason why men have superior judgment, and more fortitude than women, is undoubtedly this, that they give a freer scope to the

une fois de plus que la Vertu réside dans l'Effort, et que ce n'est que par l'Action qu'un être humain arrive à de grandes choses, car des vertus « qui résident dans le cerveau plutôt que dans le cœur, ne peuvent rien produire de grand¹. »

Les parents doivent donc avoir soin de donner à leurs filles une discipline morale qui n'entravera point leur développement spirituel : au lieu de les mener comme des créatures aveugles, incapables de se diriger seules (selon Rousseau²), ils ne devront que les guider de loin, et se tiendront au second plan, prêts à intervenir au besoin, afin qu'elles prennent conscience de leur responsabilité morale. Une jeune fille élevée ainsi sera supérieure aux poupées insignifiantes qui n'agissent et ne pensent que par la volonté d'autrui ; elle saura lire dans le cœur de ses semblables avec plus de perspicacité et plus d'indulgence, et le sentiment de sa responsabilité, qui implique la liberté morale, lui donnera le respect d'elle-même.

Godwin exprime la même idée dans l'Investigateur, en recommandant à l'éducateur de respecter l'enfant au lieu de le réprimander sans cesse, et en démontrant l'importance de lui laisser une certaine initiative.

Il est un dernier point sur lequel Mary insiste, concernant l'éducation morale des filles : c'est la nécessité de leur inculquer le respect de l'ordre et de la méthode : « Faire toute chose d'une manière ordonnée est un précepte fort important que les femmes — qui, d'une façon générale, ne reçoivent qu'une sorte d'éducation désordonnée — suivent rarement avec

grand passions, and by more frequently going astray enlarge their minds... If, in the dawn of life, we could soberly survey the scenes before as in perspective, and see everything in its true colours, how could the passions gain sufficient strength to unfold the faculties ? » *Vindict.*, p. 151.

1. « Virtues, rather residing in his head than his heart, could produce nothing great. » *Id.*, p. 153.

2. « Il faut les exercer à dompter leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. » Rousseau, *Emile*, livre V.

autant d'exactitude que les hommes¹... » Il faut les habituer dès leur enfance à coordonner leurs idées, et à généraliser ; leurs observations ne doivent point rester sans suite dans leur esprit, et elles doivent apprendre à en tirer des conclusions logiques : « Une sorte de bon sens instinctif que la Raison ne met jamais à l'épreuve les empêche de généraliser des faits ordinaires ; de sorte qu'elles font aujourd'hui ce qu'elles faisaient hier, simplement parce qu'elles l'ont fait hier... » Le maigre savoir qu'acquière les femmes à l'esprit vigoureux... vient plutôt d'observations directes de la vie réelle, que de comparaisons établies entre ce qui a été observé personnellement et les résultats de l'expérience généralisés par la spéculation². »

Mary refuse d'accepter l'accusation de Rousseau : « Tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes³ », et elle est persuadée qu'une jeune fille dont on développera le jugement recherchera des plaisirs plus intelligents que la lecture de romans insipides, les soins de toilette exagérés ou les travaux à l'aiguille monotones et soporifiques.

C'est en effet le manque de jugement qui fait préférer aux jeunes filles un roman frivole à une lecture sérieuse capable de les instruire : « Incapables de concevoir quoi que ce soit d'élevé, est-il surprenant de leur voir trouver les lectures historiques arides et laborieuses, et les dissertations qui s'adressent à l'intelligence insupportablement ennuyeuses, et presque incompréhensibles ? Aussi dépendent-elles forcément du romancier pour

1. « To do everything in an orderly manner is a most important precept, which women who, generally speaking, receive only a disorderly kind of education, seldom attend to with the same degree of exactness as men. » *Vindic.*, p. 19.

2. « A sort of instinctive common-sense never brought to the test of reason prevents their generalising matters of fact ; so they do to-day what they did yesterday, merely because they did it yesterday... The little knowledge which women of strong minds attain is... acquired more by sheer observations on real life than from comparing what has been individually observed with the results of experience generalised by speculation. » *Id.*, p. 19.

3. *Emile*, chap. V.

se distraire¹... » C'est le devoir de la mère de veiller avec discernement sur les lectures de sa fille, de choisir pour elle de bons livres au lieu de ces romans stupides qui lui faussent l'esprit et le goût, et développent chez elle l'amour de la galanterie. Puisque la lecture est « l'occupation la plus raisonnable² », la mère doit en assurer le goût chez sa fille, et lui recommander des œuvres où « La Raison se trouve illustrée par la splendeur de l'Imagination³ ». Les romans n'agissent que sur les sens et la sensibilité ; les lectures sérieuses au contraire aident à maîtriser les sens et à développer le jugement. La mère doit aussi veiller à ce que sa fille se forme une opinion personnelle sur les auteurs dont elle lira les œuvres, au lieu d'accepter sans examen les jugements de la critique littéraire.

Toutefois, de même que la discipline morale des parents ne doit pas être despotique, de même la surveillance apportée par la mère aux lectures de sa fille doit être exercée avec tact et modération afin de ne point entraver chez cette dernière le développement du goût personnel : « Je recommande de mettre l'esprit sur la bonne voie, et ensuite de le livrer à lui-même⁴. » Nous voyons une fois de plus l'importance que Mary attache à la personnalité de l'enfant qui doit être guidée et non menée, car si une autre personnalité s'impose à la sienne, elle sera incapable d'exercer son jugement et sa propre volonté.

L'amour exagéré de la toilette découle également du manque de jugement chez la plupart des jeunes filles : « Lorsque l'esprit n'est pas suffisamment développé

1. « Unable to grasp anything great is it surprising that they find the reading of history a very dry task, and disquisitions addressed to the understanding intolerably tedious, and almost unintelligible ?... Thus are they necessarily dependent on the novelist for amusement. » *Vindict.*, p. 266.

2. « The most rational employment. » *Thoughts on Educ.* p. 49.

3. « Reason is illustrated by the brilliancy of Fancy. » *Id.*, p. 51.

4. « I recommend the mind's being put into a proper train, and then left to itself. » *Id.*, p. 54.

pour se plaire à réfléchir, le corps est alors paré avec un soin diligent ; et l'ambition se manifeste par le tatouage ou le maquillage¹. » Et plus loin : « Ceci est très naturel — car elles ne s'intéressent point aux affaires, n'ont point de goût pour la littérature, trouvent la politique aride, parce qu'elles n'ont point acquis l'amour de l'humanité en dirigeant leurs pensées vers les nobles études qui élèvent la race humaine². » Ce goût de la parure est le résultat inévitable de ce désir de plaire qui est pour tant de jeunes filles l'unique but de l'existence ; il part d'un principe vicieux et n'aboutit qu'à de vils résultats ; il fait perdre à la jeune fille un temps précieux qui serait mieux employé à une occupation intelligente ou à des exercices en plein air ; il engendre l'envie et la vanité ; et il entraîne à dépenser l'argent sans compter.

Toute mère devrait faire comprendre à sa fille que « La toilette doit orner sa personne, et non *rivaliser* avec elle³ », qu'elle doit aimer la simplicité et mépriser le fard et la poudre ; et Mary, qui n'était point coquette, se montre d'une sévérité un peu excessive lorsqu'elle va jusqu'à affirmer que « L'on ne s'attend pas à voir la vérité régner dans le cœur de la créature que revêt un dehors si artificiel⁴. »

Mary ne semble point faire ici la part des « instincts féminins » parmi lesquels on pourrait placer ce désir de plaire ; elle estime que ce besoin de plaire est entièrement produit par l'éducation, est tout artificiel, et nullement inhérent à la nature féminine : il est intéres-

1. « When the mind is not sufficiently opened to take pleasure in reflection, the body will be adorned with sedulous care ; and ambition will appear in tatting or painting it. » *Vindic.*, p. 270.

2. « And very natural is it — for they have not any business to interest them, have not a taste for literature, and they find politics dry, because they have not acquired a love for mankind by turning their thoughts on the grand pursuits that exalt the human race. » *Id.*, p. 271.

3. « Dress ought to adorn the person, and not rival it. » *Thoughts on Educ.*, p. 36.

4. « Truth is not expected to govern the inhabitant of so artificial a form. » *Id.*, p. 39.

sant de rappeler que Mary attachait relativement peu d'importance à sa mise extérieure, ce qui explique peut-être en partie pourquoi elle ne considérait point ce désir de plaire comme un instinct essentiellement féminin.

Enfin, de cet amour de la parure découle un autre vice dans l'éducation des femmes, celui qui consiste à les astreindre à des travaux à l'aiguille. « Cette occupation contracte leurs facultés plus que n'importe quelle autre que l'on aurait pu choisir pour elles, en limitant leurs pensées à leur personne. Les hommes commandent leurs vêtements et n'en parlent plus ; les femmes font leurs robes, nécessaires ou non, et en parlent constamment ; et leurs pensées suivent leurs doigts¹. » Mary reconnaît que les femmes pauvres font leur devoir en faisant elles-mêmes leurs vêtements et ceux de leurs enfants, mais elle trouve ce travail déplacé entre les mains des femmes de condition aisée. Elle émet la proposition suivante : que ces femmes emploient comme couturières les femmes pauvres qui bénéficieront de ce travail et elles auront ainsi le temps de remplir leurs devoirs domestiques, d'instruire leurs enfants et d'exercer leur propre jugement. Là encore Mary, qui n'avait aucun goût pour la couture, se montre tant soit peu arbitraire ; mais elle voulait coûte que coûte réfuter l'assertion de Rousseau que « L'art de la coquetterie naît avec les femmes² », et que « L'apparence même est un devoir des femmes³. »

De même que les mères doivent recommander à leurs filles la simplicité dans leur mise, de même elles doivent leur recommander la simplicité dans leurs

1. « This employment contracts their faculties more than any other that could have been chosen for them, by confining their thoughts to their persons. Men order their clothes to be made, and have done with the subject, women make their own clothes, necessary or ornamental, and are continually talking about them ; and their thoughts follow their hands. » *Vindict.*, p. 99.

2. « *Emile.* » Chap. V.

3. *Id.*

manières : l'affectation est une forme de coquetterie, la civilité mondaine est toute en surface et ne correspond à aucun sentiment réel : « Que les manières découlent du jugement, et que l'on ne déguise point les émotions sincères du cœur¹. »

Le temps que la fillette ne consacre point à l'étude, à la lecture ou aux jeux en plein air, pourra être utilisé de différentes manières : sa mère lui fera prendre goût aux travaux domestiques que toute femme, si riche soit-elle, doit connaître : « Aucun travail intellectuel n'est une excuse suffisante pour négliger les devoirs domestiques, et je ne puis concevoir comment les deux peuvent être incompatibles. Une femme peut se préparer à devenir la compagne et l'amie d'un homme intelligent, et néanmoins savoir prendre soin de sa famille². »

Nous avons déjà vu, dans le chapitre sur les Idées générales de son œuvre, que Mary considère que le rôle principal de la femme est de veiller au bon ordre et à la prospérité du foyer domestique.

D'accord avec Locke et Thomas Day, Mary recommande le jardinage comme distraction favorable au développement physique de la jeune fille, ainsi qu'au développement de ses connaissances botaniques et de son goût pour la Nature.

Enfin la jeune fille peut se distraire chez elle en s'adonnant aux arts d'agrément comme la musique, le dessin, la peinture qui ne doivent toutefois occuper dans son éducation qu'une place secondaire, ainsi que nous le signalerons plus loin.

Telles sont les grandes lignes de l'éducation que toute jeune fille devrait recevoir de ses parents -- éducation qui doit être inspirée par un amour raisonnable

1. « Let the manners arise from the mind, and let there be no disguise for the genuine emotions of the heart. » *Thoughts on Educ.*, p. 34.

2. « No employment of the mind is a sufficient excuse for neglecting domestic duties, and I cannot conceive that they are incompatible. A woman may fit herself to be the companions and friend of a man of sense and yet know how to take care of his family. » *Id.*, p. 56.

et le souci de préparer l'enfant à une vie — non point de plaisir et de frivolité — mais de dévouement et d'utilité, et de la guider sur le sentier de la Vertu.

Locke et Rousseau ne recommandaient point l'éducation scolaire pour les jeunes filles. Locke (qui préférait l'éducation privée, donnée par un tuteur, même pour les garçons) reprochait à l'école de ne pas leur enseigner les bonnes manières et de ne pas former leur caractère. Rousseau, qui soutenait que les femmes doivent avoir « du goût sans étude, des talents sans art, du jugement sans connaissances »... et que leur éducation ne doit être ni brillante ni négligée ¹, pensait que les jeunes filles pourraient apprendre chez elle à chanter, à danser, à marcher gracieusement, à tailler et à coudre et à s'habituer aux travaux domestiques. Il jugeait inutile de leur donner des connaissances plus sérieuses, puisque selon lui, « tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ² » et qu'il doutait que « les femmes soient capables d'un solide raisonnement ³. »

Mary juge différemment : ni l'éducation privée, ni l'éducation scolaire ne peuvent donner — séparément — de bons résultats ; c'est en les combinant qu'on obtiendra le maximum d'avantages intellectuels et moraux.

L'éducation privée est indispensable pour « cultiver les affections domestiques qui, les premières, ouvrent le cœur aux différentes formes de l'amour humanitaire ⁴ ». « Si vous voulez former de bons citoyens, il vous faut d'abord développer l'affection filiale et fraternelle. C'est là l'unique moyen d'élargir le cœur ; car les affections sociales, comme les vertus sociales, doivent toujours résulter du caractère individuel... Je crois que peu de

1. *Emile*, chap. V.

2. *Id.*

3. *Id.*

4. « The domestic affections that first open the heart to the various modifications of humanity. » *Vindic.*, p. 227.

gens ont eu beaucoup d'affection pour le genre humain qui n'ont tout d'abord aimé leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, et même les animaux domestiques qui ont partagé leurs premiers jeux. L'exercice des sympathies enfantines détermine le tempérament moral ; et c'est le souvenir de ces premières affections et occupations qui donne de la chaleur à celles qui sont plus tard gouvernées plutôt par la raison¹. » Les enfants pensionnaires demeurent étrangers et indifférents à ces joies familiales ; ils attendent impatiemment les vacances pour leur bien-être personnel et non pour le bonheur de revoir leurs parents ; ils n'apprennent pas à connaître « la force des liens de parenté qui rend le mariage aussi nécessaire que respectable². »

Toutefois l'éducation exclusivement privée présente des inconvénients sérieux : « Lorsque les enfants sont restreints à la compagnie d'hommes et de femmes, ils acquièrent très tôt cette sorte de précocité qui entrave la croissance vigoureuse de toute faculté de l'esprit ou du corps. Afin de développer leurs facultés, il faut qu'ils aient l'occasion de penser par eux-mêmes ; et cela ne peut se faire qu'en mélangeant un certain nombre d'enfants et en leur faisant étudier ensemble les mêmes choses³. »

Outre cette précocité, l'éducation privée présente un autre danger, celui de produire un certain engour-

1. « If you wish to make good citizens, you must first exercise the affections of a son and a brother. This is the only way to expand the heart ; for public affections, as well as public virtues, must ever grow out of the private character. Few, I believe, have had much affection for mankind, who did not first love their parents, their brothers, sisters, and even the domestic brutes, whom they first played with. The exercise of youthful sympathies forms the moral temperature ; and it is the recollection of these first affections and pursuits that gives life to those that are afterwards more under the direction of reason. » *Vindic.*, p. 232.

2. « The force of relationships that render the marriage state as necessary as respectable. » *Id.*, p. 233.

3. « When children are confined to the society of men and women, they very soon acquire that kind of premature manhood which stops the growth of every vigorous power of mind or body. In order to open their faculties they should be excited to think for themselves ; and this can only be done by mixing a number of children together and making them jointly pursue the same objects. » *Id.*, p. 225.

dissement ou paresse d'esprit « lorsque l'enfant pose une question au lieu de chercher à s'informer, et a une confiance implicite dans la réponse donnée¹. » Persuadé que le maître ne peut se tromper, l'enfant ne pousse pas plus loin ses recherches ; tandis que s'il est amené à discuter avec des enfants de son âge il prend une part active au débat, examine les arguments et les réponses avec plus de soin, et son activité intellectuelle en bénéficie.

Privé de la compagnie d'enfants de son âge, un enfant « n'acquerra jamais cette franchise naturelle dans sa manière d'être que les jeunes ne peuvent acquérir qu'en se trouvant fréquemment dans un milieu où ils osent dire ce qu'ils pensent ; où ils n'ont peur ni d'être grondés pour leur présomption, ni tournés en ridicule pour leur sottise². » Un enfant qui se trouve constamment avec des grandes personnes devient forcément trop réservé et sa circonspection se transformera peut-être en dissimulation.

Enfin, l'éducation privée empêche l'enfant d'éprouver « les affections sociales qui doivent constituer le bonheur de leur existence à mesure qu'ils avancent en âge³. » L'affection familiale ne suffit pas ; ce n'est qu'en se mêlant à la compagnie d'autres enfants qu'il apprendra à connaître le charme et la valeur de l'amitié — « l'amitié et la confiance qui le conduiront peu à peu à une bienveillance plus large⁴. » De plus, le contact journalier avec des compagnons élevés comme lui développe chez l'enfant le sentiment d'égalité qu'il n'a point l'occasion d'éprouver lorsqu'il est élevé à la maison : bien au contraire, les enfants que l'on instruit chez

1. « When he only asks a question instead of seeking for information, and then relies implicitly on the answer he receives. » *Vindic.*, p. 225.

2. « He will never acquire that frank ingenuousness of behaviour, which young people can only attain by being frequently in society where they dare to speak what they think ; neither afraid of being reproved for their presumption, nor laughed at for their folly. » *Id.*, p. 226.

3. « The social affections that are to constitute the happiness of life as it advances. » *Id.*, p. 226.

4. « Friendship and confidence, gradually leading to more expansive benevolence. » *Id.*, p. 226.

eux « acquièrent une trop haute opinion de leur importance..., parce qu'on leur permet de tyranniser les domestiques, et parce que leur mère se montre pleine d'une sollicitude inquiète sur le sujet des bonnes manières¹... » Les camarades le traitent d'égal à égal et lorsqu'il partage leurs jeux il ne se soucie point de savoir s'il est de naissance supérieure à la leur.

Ayant démontré les avantages respectifs de ces deux modes d'éducation, Mary en conclut qu'il est nécessaire d'envoyer une fillette dans une école afin de compléter l'éducation qu'elle reçoit dans sa famille.

B. — Éducation scolaire

Puisque l'enfant doit bénéficier des avantages de la vie de famille, l'école qu'elle fréquentera ne sera point un internat : d'ailleurs Mary se déclare franchement hostile au genre d'éducation donné par les pensionnats anglais de son époque.

Le premier inconvénient est de créer chez l'élève « cet état d'esprit agité que produit l'attente des vacances². »

Mais le vice principal de ces établissements est, qu'en qualité d'entreprises privées, ils dépendent entièrement du patronage des parents dont il importe d'obtenir la faveur. La réputation d'un pensionnat de jeunes filles est généralement fondée sur les bonnes manières qu'on leur enseigne, si bien que les leçons de maintien et les arts d'agrément y prédominent, au détriment des connaissances sérieuses. De même, pour flatter les parents qui, durant les vacances, aiment à faire étalage des connaissances acquises par leurs

1. « They there acquire too high an opinion of their own importance... allowed to tyrannise over servants, and from the anxiety expressed by most mothers on the score of manners. » Id., p. 227.

2. « The unsettled state of mind which the expectation of the vacations produces. » Id., p. 227.

enfants durant l'année scolaire, on prend soin d'exercer la mémoire de ces dernières sans s'occuper du jugement ; l'enseignement est machinal, « la mémoire est surchargée de mots inintelligibles, pour faire de l'effet, sans que le jugement acquière des idées précises¹. » Le souci des mères étant de rendre leurs filles attrayantes, l'instruction de celles-ci n'a qu'une importance secondaire aux yeux de leurs maîtresses, et le développement de leur caractère est également négligé. Au lieu de les préparer à remplir plus tard leurs devoirs de femmes et de mères, on encourage leur vanité, leur coquetterie, et leur égoïsme ; de sorte que « leur corps, leur cœur et leur jugement sont également arrêtés dans leur croissance². » En effet, en voulant cultiver la grâce corporelle, on néglige la santé et l'hygiène. « Avec quel dégoût ai-je entendu des femmes sensées, car les jeunes filles sont moins libres et plus intimidées que les jeunes garçons, parler de l'emprisonnement fastidieux qu'elles enduraient à l'école. On ne leur permettait peut-être pas de s'écarter d'une certaine grande allée dans un jardin superbe, et elles étaient obligées de marcher sottement de long en large en gardant un maintien posé, en tenant la tête haute et en tournant les pieds en dehors, les épaules rejetées en arrière, au lieu de gambader, ainsi que le veut la nature pour compléter ses propres desseins, dans les attitudes diverses si favorables à la santé³. »

Ce manque d'exercice est fatal à la santé de l'esprit comme à celle du corps : il encourage les bavardages

1. « The memory is loaded with unintelligible words, to make a show of without the understanding's acquiring any distinct ideas. » *Vindic.*, p. 234.

2. « The body, heart, and understanding, are equally stunted. » *Id.*, p. 235.

3. « With what disgust have I heard sensible women, for girls are more restrained and cowed than boys, speak of the wearisome confinement which they endured at school. Not allowed, perhaps, to step out of one broad walk in a superb garden, and obliged to pace with steady deportment stupidly backwards and forwards, holding up their heads and turning out their toes, with shoulders braced back, instead of bounding, as nature directs to complete her own design, in the various attitudes so conducive to health. » *Id.*, p. 235-236.

malsains, accompagnés de dissimulation et de perversité. La présence, dans un groupe de jeunes filles, d'une ou deux natures vicieuses suffit à corrompre d'autres caractères faibles ou légers, sur lesquels on n'exerce aucune surveillance. Les chambres communes, où les enfants font leur toilette aux yeux de toutes, doivent être abolies, car la modestie disparaît avec trop de familiarité¹.

Donc Mary condamne l'internat qui présente trop de dangers pour le bien physique, moral et intellectuel de l'enfant, et conclut que l'école idéale serait un externat contrôlé par l'État, ce qu'elle appelle « un établissement national² » : Je désire tout spécialement insister sur la nécessité... de faire coucher les enfants chez eux afin qu'ils apprennent à aimer le foyer paternel ; mais, pour que ces affections familiales soutiennent, au lieu d'étouffer, leurs affections sociales, il faut les envoyer à l'école se mêler à leurs égaux³... » La fillette qui pourra tous les soirs raconter à sa mère les événements de la journée goûtera le charme de la confiance en une personne aimée et bienveillante, et le changement d'atmosphère délassera et rafraîchira son esprit qui risquerait de s'engourdir dans une ambiance unique.

Le contrôle de l'État aurait l'avantage de supprimer l'inégalité qui existe entre les différentes écoles, les chefs d'établissements devant se soumettre à une direction unique au lieu d'exercer leur fantaisie individuelle ; le succès de leurs institutions ne dépendrait plus des parents mais de la sanction de l'État. Inversement, l'arbitraire de la part des chefs d'établissement se trouverait également supprimé du fait que les parents pourraient en appeler à un comité supérieur.

1. Voir *Vindication*, p. 236-237.

2. « National establishments. » *Id.*, p. 233.

3. « I principally wish to enforce the necessity of... making children sleep at home, that they may learn to love home ; yet to make private support, instead of smothering, public affections, they should be sent to school to mix with a number of equals. » *Id.*, p. 251.

C'est Talleyrand qui inspira à Mary Wollstonecraft cette théorie de l'étatisme en matière d'éducation¹ ; dans son Rapport sur l'Instruction publique qui se trouve dans le Volume LXX du Procès-Verbal de l'Assemblée Nationale, il expose ses vues en faveur d'une réforme démocratique de l'enseignement et indique les échelons successifs de cet enseignement « national ». Comme Talleyrand, Mary se déclare en faveur de la co-éducation dont les avantages lui paraissent indéniables : « J'ai déjà critiqué les mauvaises habitudes que prennent les jeunes filles enfermées ensemble ; et je crois que cette remarque peut s'appliquer aussi à l'autre sexe, si bien que l'on en tire la conséquence naturelle que j'ai toujours eue en vue — que, pour perfectionner les deux sexes on devrait, non seulement dans les familles, mais dans les écoles publiques, les élever ensemble². » Les jeunes filles partageant les études et même les jeux des garçons, apprendraient à les mieux connaître, et une camaraderie saine et franche naîtrait entre eux ; ils se considéreraient comme des égaux, et le mariage ne serait plus basé uniquement sur l'attraction physique ou la fortune, mais sur une sympathie raisonnable et durable : « Si le mariage est le ciment de la société, le genre humain doit être élevé d'une seule et même manière, ou bien les rapports entre les deux sexes ne mériteront jamais le nom de communauté, et les femmes ne rempliront jamais les devoirs particuliers à leur sexe tant qu'elles ne deviendront pas des citoyennes éclairées³. » L'ensei-

1. Voir *Vindic.*, p. 241, note au bas de la page.

2. « I have already animadverted on the bad habits which females acquire when they are shut up together, and, I think, that the observation may fairly be extended to the other sex, till the natural inference is drawn which I have had in view throughout — that to improve both sexes they ought, not only in private families, but in public schools, to be educated together. » *Id.*, p. 237.

3. « If marriage is the cement of society, mankind should all be educated after the same model, or the intercourse of the sexes will never deserve the name of fellowship, nor will women ever fulfil the peculiar duties of their sex, till they become enlightened citizens. » *Id.*, p. 237.

gnement mixte offrira donc ce premier avantage d'établir plus d'égalité intellectuelle entre les deux sexes, et de favoriser des sympathies fondées sur la raison aussi bien que sur la sensibilité.

Mary se montre très optimiste sur la question de moralité sexuelle que soulève naturellement l'idée de co-éducation ; elle juge que le mélange de garçons et de filles est moins dangereux que la promiscuité malsaine de garçons ou de filles séparément ; elle pense que ces écoles mixtes seront même des « écoles de moralité¹ » où les « leçons de politesse et ces formulaires de décorum qui suivent de près la fausseté, seraient rendus inutiles par la bienséance habituelle². » Elle est d'avis que les distinctions sexuelles n'auraient aucune importance aux yeux des enfants et qu'elles pourraient tout au plus faire naître en leur esprit les sentiments de modestie et de bienséance. Considérant les garçons comme leurs camarades, les jeunes filles, au lieu de chercher coquettement à leur plaire, ne demanderaient qu'à être respectées, et ce respect viendrait tout naturellement chez les garçons en présence de compagnes réservées et sensées.

Enfin, si cet enseignement mixte donne lieu parfois à des attachements précoces, Mary n'y voit qu'un avantage de plus, car ces mariages seraient la consécration d'une réelle affection réciproque doublée d'estime, une union voulue par les intéressés eux-mêmes, au lieu de ce contrat d'affaires généralement agencé par des tiers : « Il faudra encore longtemps, je le crains, avant que le genre humain soit assez éclairé pour que les parents, ne demandant qu'à rendre leurs enfants vertueux, leur permettent de choisir eux-mêmes leurs compagnons pour la vie³. »

1. « These would be schools of morality. » Id., p. 243.

2. « Lessons of politeness, and that formulary of decorum, which treads on the heels of falsehood, would be rendered useless by habitual propriety of behaviour. » Id., p. 238.

3. « For it will be a long time, I fear, before the world will be so far

D'ailleurs, en se mariant jeunes, les époux en retireraient des avantages physiques et moraux les plus salutaires : « la constitution des jeunes gens ne serait point ruinée par une débauche précoce... et les jeunes filles ne deviendraient point faibles et vaniteuses par leur indolence ou leur frivolité¹. » Et, ayant fondé une famille, ils se verraient dans l'obligation de se dévouer les uns aux autres, au lieu de vivre chacun pour soi et d'encourager l'égoïsme.

Par mesure de précaution et afin d'éviter les dangers physiques de toutes sortes que courent les enfants totalement ignorants des questions sexuelles, Mary aurait voulu voir figurer au programme d'enseignement scolaire des « Cours d'Éducation sexuelle », où l'on « parlerait aux enfants des organes de la reproduction aussi librement que nous parlons des autres parties du corps, et où on leur expliquerait le noble emploi auquel ces organes sont destinés, et de quelle façon ils peuvent être affaiblis². » Toutefois elle se rendait compte que c'était là une question extrêmement délicate et une innovation trop hardie (bien qu'elle ait eu l'assentiment de plusieurs directeurs d'école), et elle sentait qu'elle ne pourrait triompher des préjugés des parents effrayés d'une telle méthode : « J'aurais voulu dire quelques mots sur la chasteté et l'impureté ; car l'impureté est si répandue maintenant que même les enfants en sont atteints, et il en résulte que les graines de toutes les vertus, aussi bien que le germe de leur postérité que le Créateur leur a donné pour de sages desseins, sont affaiblis ou détruits... J'ai discuté

enlightened that parents, only anxious to render their children virtuous, shall allow them to choose companions for life themselves. » Id., p. 243.

1. « The constitution of boys would not be ruined by the early debaucheries... or girls rendered weak and vain by indolence, and frivolous pursuits. » Id., p. 243.

2. « To speak to children of the organs of generation as freely as we speak of the other parts of the body, and explain to them the noble use which they were designed for, and how they may be injured. » Clark Durant, p. 200. (Introductory Address to Parents in Elements of Morality.)

là-dessus avec les directeurs d'écoles les plus sensés, et ils n'ont fait que confirmer mon opinion ; mais je sais aussi que ma conviction n'aura pas assez de poids aux yeux du public pour vaincre des préjugés de longue date... aussi cela m'a engagée à ne pas inclure ces sujets dans mon livre¹... »

Mary fut critiquée dans plusieurs revues conservatrices pour avoir osé faire preuve d'un tel « manque de modestie », et Thomas Taylor, dans ses « *Revendication des Droits des Brutes* » l'accuse franchement d'immoralité². »

Les grandes lignes du système d'éducation proposé par Talleyrand étaient les suivantes : le maître doit viser : 1^o au développement physique de l'élève, en le plaçant dans un milieu sain et conforme à l'hygiène, et en l'obligeant à des exercices corporels suffisants ; 2^o à son développement intellectuel, en faisant appel à son imagination, à sa mémoire et à sa raison ; et 3^o à son développement moral, par des leçons sur la religion, le droit et la morale. Tout d'abord serait donnée une *Instruction primaire*, gratuite pour tous, et unique pour les deux sexes. Puis viendrait l'*Instruction secondaire* dans des établissements subventionnés par l'État afin que les élèves pauvres puissent en bénéficier. Enfin, pour les étudiants désireux de continuer des études spéciales, on fonderait un *Institut Central* à Paris — sorte d'Université ; et pour les jeunes gens ou jeunes filles qui voudraient se perfectionner dans un métier quelconque, existeraient des *Écoles supérieures professionnelles ou techniques*.

1. « I would willingly have said something of chastity and impurity ; for impurity is now spread so far, that even children are infected ; and by it the seeds of every virtue, as well as the germ of their posterity, which the Creator has implanted in them for wise purposes, are weakened or destroyed... I have conversed with the most sensible school-masters, on this subject, and they have confirmed me in my opinion ; but I also know that my conviction will not have sufficient weight with the public to conquer long-fostered prejudices... I have therefore been induced to leave them out... » Id.

2. Voir chap. VIII, p. 395.

Mary suit de très près le plan proposé par Talleyrand, mais il est regrettable qu'elle ne nous ait donné qu'un aperçu de son système d'éducation qu'elle avait l'intention ultérieurement d'exposer plus en détail. Toutefois nous possédons les lignes générales que voici :

A) Écoles primaires.

Ces écoles recevraient filles et garçons de cinq à neuf ans, riches ou pauvres, et seraient gratuites. Chaque école aurait un nombre suffisant de maîtres choisis par un comité spécial dans chaque paroisse, auquel les parents pourraient adresser des réclamations, à condition de réunir au moins six signatures : nous voyons ici le souci de la justice et le désir de mettre un frein, au despotisme du maître et à celui des parents.

Afin d'abolir toute distinction de classe sociale on imposerait le même uniforme à tous les élèves, et il n'y aurait qu'une seule et même discipline pour tous sans exception.

Chaque leçon ne devrait durer qu'une heure au plus et serait présentée sous une forme attrayante et vivante, car « les enfants font la sourde oreille lorsqu'on leur expose sèchement des principes¹ ». Mary fait pressentir, en ceci, la Kindergarten moderne : on amusera les enfants par des leçons de choses, des démonstrations mécaniques, des images d'astronomie : « les éléments de la religion, de l'histoire, de l'histoire de l'homme et de la politique, pourraient aussi être enseignés aux moyens de conversations socratiques². » On leur apprendrait également à lire, à écrire, à compter, on leur enseignerait la botanique, et les éléments de physique

1. « To the principles of which, dryly laid down, children would turn a deaf ear. » *Vindic.*, p. 242.

2. « The elements of religion, history, the history of man, and politics, might also be taught by conversations in the Socratic form. » *Id.*, p. 242

au moyen d'expériences simples. Mais, dans ces écoles primaires, une large place doit être laissée à la gymnastique et aux jeux en plein air, et chaque école aurait autour du corps de bâtiment un terrain vaste où les enfants pourraient prendre leurs ébats.

Les écoles ayant un nombre suffisant de maîtres, la présence de répétiteurs ou surveillants deviendrait inutile, ce qui selon Mary serait un avantage considérable, car elle est d'avis que « cette sorte d'autorité subalterne a un effet déplorable sur le sens moral des enfants. Quoi donc tend davantage à dépraver le caractère que la soumission apparente et le mépris réel ? Et pourtant comment peut-on s'attendre à voir un enfant traiter un répétiteur avec respect, lorsque le maître semble considérer ce dernier comme un domestique¹ ! »

B. Écoles professionnelles.

Après l'âge de neuf ans, les enfants pauvres qui devraient apprendre à gagner leur vie seraient mis dans des écoles spéciales où le matin, garçons et filles seraient réunis et étudieraient les différents métiers auxquels ils se destinent, ou l'économie domestique. L'après-midi les jeunes filles fréquenteraient des écoles de couture où elles apprendraient la coupe, le raccommodage, la couture et les modes.

C) Écoles secondaires.

Ces écoles seraient destinées aux enfants plus riches ou d'intelligence supérieure qui désireraient poursuivre leurs études, et garçons et filles y recevraient

1. « This kind of subordinate authority is particularly injurious to the morals of youth. What, indeed, can tend to deprave the character more than outward submission and inward contempt ? Yet how can boys be expected to treat an usher with respect, when the master seems to consider him in the light of a servant. » *Vindic.*, p. 241.

ensemble la même instruction ; « les élèves riches devraient y rester, plus ou moins, jusqu'à leur majorité¹ ».

Les matières figurant au programme seraient : l'étude des langues mortes et vivantes, les sciences élémentaires, l'histoire, la géographie, la politique, les belles-lettres. Les jeunes filles en particulier bénéficieraient de l'étude de la morale et de la politique, car leur esprit s'élèverait au-dessus de ces « petites gens qui avilissent leur caractère² » et elles apprendraient à se respecter ; elles devraient aussi être astreintes à l'étude de l'anatomie et de la médecine élémentaires « non seulement pour les rendre capables de prendre soin de leur santé, mais pour faire d'elles les garde-malades raisonnables de leurs bébés, de leurs parents, de leurs maris³. »

L'étude des arts d'agrément ne serait point supprimée, mais au lieu de tenir la place principale elle deviendrait accessoire. D'ailleurs cette étude serait déclarée inutile au cas où l'élève n'y aurait aucun goût, ou ne manifesterait aucune disposition spéciale. Ce n'est que lorsque l'enfant a vraiment des aptitudes véritables pour la musique, le dessin, la peinture que ces talents prennent de la valeur, et « les arts d'agrément ne doivent pas être méprisés s'ils n'entravent pas l'acquisition de connaissances plus importantes⁴. » En enseignant les arts d'agrément indistinctement à toutes les jeunes filles on recherche l'*effet* plutôt qu'une *valeur* réelle ; on veut les rendre attrayantes aux yeux du public, et chez celles qui n'ont point le sens artistique, ces connaissances ne sont que « des connaissances à moitié acquises qui ne perfectionnent

1. « At these schools young people of fortune ought to remain, more or less, till they were of age. » Id., p. 245.

2. « These littlenesses would not degrade their character. » Id., p. 244.

3. « Not only to enable them to take proper care of their own health, but to make them rational nurses of their infants, parents, and husbands. » Id., p. 256.

4. « Exterior accomplishments are not to be despised if they do not prevent cultivating the more important ones. » Thoughts on Educ., p. 29.

point le jugement¹. » C'est par le discernement du beau que le goût véritable est favorable au développement spirituel ; ainsi la musique ou le chant enseignent la justesse d'expression, le dessin ouvre les yeux aux beautés de la nature ; mais si le goût est absent, l'étude des arts d'agrément devient complètement inutile.

Afin de remédier à la frivolité et au ton factice des conversations féminines, on apprendrait aux jeunes filles à s'exprimer correctement et naturellement, au moyen d'exercices de style d'où l'on bannirait l'emphase et les expressions vides de sens qui leur sont habituelles.

De même que Locke, Mary voudrait voir au programme une place suffisante réservée à la morale humanitaire envers les inférieurs et les animaux : « La bonté pour les animaux doit faire tout particulièrement partie de l'éducation nationale²... » Les enfants qui se plaisent à brutaliser les animaux s'habituent assez vite à la cruauté, et « ils passent très aisément en grandissant, de la cruauté envers les brutes à la tyrannie domestique envers leurs épouses, leurs enfants et leurs domestiques³. » Toutefois elle ne veut pas voir tomber les femmes dans l'excès contraire, qui consiste à faire preuve d'une sensibilité exagérée pour un animal et d'une dureté révoltante envers un domestique.

Mary recommande enfin l'adoption de la proposition de Talleyrand relative aux punitions et sanctions disciplinaires : « qui rendrait les enfants et les adolescents indépendants de leurs maîtres en ce qui concerne les punitions. Ils seraient jugés par leurs pairs, ce qui serait une méthode admirable pour fixer dans leur esprit de justes principes d'équité, et ce qui pourrait avoir le plus heureux effet sur le caractère que

1. « Those half-learned ones which do not improve the mind. » *Thoughts on Educ.*, p. 24.

2. « Humanity to animals should be particularly inculcated as a part of national education. » *Vindic.*, p. 248.

3. « The transition, as they grow up, from barbarity to brutes to domestic tyranny over wives, children, and servants, is very easy. » *Id.*, p. 248.

la tyrannie aigrit ou irrite très vite, au point de devenir dissimulé et maussade, ou d'une arrogance farouche¹.»

Le système d'éducation exposé par Mary ne comprend pas l'établissement d'Universités, mais les élèves pouvant rester dans ces écoles secondaires jusqu'à leur majorité, il est probable qu'elle proposait de leur y voir donner un enseignement supérieur après l'enseignement secondaire qui prendrait fin vers leur dix-septième année.

Malgré l'insuffisance de cette ébauche que Mary n'a pas eu le temps de mettre au point, nous sommes à même de concevoir l'esprit progressiste et moderne de son plan d'éducation pour les jeunes filles.

A l'idéal féminin de Rousseau, à la Sophie dont il écrivait : « Son éducation n'est ni brillante ni négligée, elle a du goût sans étude, les talents sans art, du jugement sans connaissances²... » elle oppose une jeune fille dont l'éducation serait aussi soignée que celle de ses frères, dont le goût serait rendu plus sûr par l'étude, dont les talents, — si elle en possédait — seraient l'expression du sentiment artistique, et dont le jugement serait fortifié et développé par l'acquisition de connaissances étendues et variées. Au lieu de poupées insignifiantes dont le seul but est de plaire, qui négligent leurs devoirs domestiques et acceptent mollement l'ascendant de leur mari, cette éducation nouvelle produirait des femmes raisonnables qui auraient conscience de leur dignité et de leur valeur morales, dont le but serait de remplir leurs devoirs d'épouses et des mères, et qui se considéreraient, non plus comme l'esclave ou

1. « That of making the children and youths independent of the masters respecting punishment. They should be tried by their peers, which would be an admirable method of fixing sound principles of justice in the mind, and might have the happiest effect on the temper, which is very early soured or irritated by tyranny, till it becomes peevishly cunning, or ferociously overbearing. » *Vindic.*, p. 246.

2. *Emile*, livre V.

la maîtresse, mais comme la compagne et l'amie de leur mari.

A l'argument de Rousseau : « Plus les femmes voudront ressembler aux hommes, moins elles les gouverneront¹ », Mary répond : « Une femme instruite, à moins d'être franchement laide, jouira toujours d'un grand pouvoir — rehaussé par la faiblesse de son sexe². » Mary est convaincue que l'instruction ne rendra les femmes ni arrogantes ni prétentieuses : « Je sais que certaines femmes qui, par hasard, ou en suivant une forte inclination, ont acquis une certaine quantité de connaissances supérieure à celle du reste de leur sexe, se sont souvent montrées arrogantes, mais il y a eu des cas où les femmes en s'instruisant n'ont pas perdu leur modestie, et elles n'ont pas toujours fait semblant de mépriser, d'un air pédant, une ignorance qu'elles s'efforçaient elles-mêmes de dissiper dans leur propre esprit³. » D'ailleurs, une femme ignorante ne comprend pas l'importance de ses devoirs domestiques : « Il ne faut pas restreindre les femmes uniquement à des occupations domestiques, car elles ne rempliront pas leurs devoirs au foyer, à moins que leur esprit ne s'élève plus haut, et tant qu'on les maintiendra dans l'ignorance, elles deviendront également esclaves du plaisir et esclaves de l'homme⁴. »

L'éducation des filles, ainsi que la conçoit Mary, loin de les éloigner de leur sphère d'activité naturelle

1. « Emile, livre V.

2. « A woman of talents, if she be not absolutely ugly, will always obtain great power — raised by the weakness of her sex. » *Vindic.*, p. 253.

3. « I know that the behaviour of a few women, who, by accident, or following a strong bent of nature, have acquired a portion of knowledge superior to that of the rest of their sex, has often been overbearing; but there have been instances of women who, attaining knowledge, have not discarded modesty, nor have they always pedantically appeared to despise the ignorance which they laboured to disperse in their own minds. » *Id.*, p. 254.

4. « Women cannot be confined to merely domestic pleasures, for they will not fulfil family duties, unless their minds take a wider range, and whilst they are kept in ignorance they become in the same proportion the slaves of pleasure as they are the slaves of man. » *Id.*, p. 251.

— les devoirs domestiques — les y conduira avec sûreté et la leur fera aimer. Puisque le bonheur et la paix du foyer dépendent en grande partie de la femme, puisque la société ne pourra avancer vers la perfection que lorsque la femme sera rendue plus raisonnable et plus vertueuse, il importe de nourrir en elle l'amour de la raison et de la vertu au moyen d'une éducation rationnelle.

Mary fait donc preuve de modération concernant le but à atteindre par la réforme de l'éducation féminine : car, nous l'avons déjà vu, elle reconnaît pour les femmes l'existence d'un rôle spécifiquement féminin, celui qui consiste à remplir leurs devoirs d'épouses et de mères. Ce n'est pas tant pour les voir aspirer aux fonctions libérales et se rendre indépendantes des hommes qu'elle leur recommande de s'instruire, mais bien plutôt pour qu'elles apprécient davantage leur place au foyer familial et acquièrent les vertus domestiques.

A ses yeux, l'Éducation n'est pas seulement une œuvre utile — c'est une œuvre sainte, car elle est une des formes de la philanthropie, et « Notre philanthropie est une preuve que nous sommes capables d'aimer notre Créateur¹ ». Inspirer à de jeunes esprits l'amour de la Vertu, c'est collaborer à l'œuvre divine qui a produit « des créatures raisonnables, libres de s'élever vers la perfection par l'exercice de facultés implantées à cet effet² ». Or cette collaboration, ainsi que nous l'avons noté dans le chapitre sur les Idées générales de son Œuvre, Mary l'identifie au sentiment religieux, et l'Éducateur doit concevoir sa tâche, non seulement comme un Devoir, mais comme un *Culle*.

1. « Our philanthropy is a proof that we are capable of loving our Creator. » *Thoughts on Education*, p. 67.

2. « Rational creatures, allowed to rise in excellence by the exercise of powers implanted for that purpose. » *Vindic.*, p. 6.

CHAPITRE IV

L'AMOUR ET LE MARIAGE

I. — L'amour

C'est un étrange pressentiment qui devait faire dire à Mary en 1787, dans ses *Réflexions sur l'Éducation des filles* : « C'est une tâche difficile que d'écrire sur un sujet lorsque, très probablement, nos propres passions doivent nous aveugler¹. » A cette époque elle n'avait pas encore rencontré Fuseli dont elle devait s'éprendre et espérer l'amour bien que le sachant marié, et elle ignorait tout de sa passion future pour Imlay, qui devait ébranler momentanément sa Raison. Dans le même chapitre elle déclare également que, sur l'Amour, il est impossible d'établir des règles fixes, et nous aurons en effet l'occasion de relever certaines contradictions dans ses théories ou dans ses actes. Elle semble même préparer sa propre apologie lorsqu'elle ajoute : « Les personnes sensées et réfléchies sont fort disposées à éprouver des passions violentes et durables, et à être rongées par elles². » Un an avant de s'éprendre de Fuseli, elle déclarait que les attachements platoniques ne font qu'anéantir la paix de l'âme et qu'il est difficile de n'accepter que l'amitié d'un homme : « Le cœur est très traître... Nous ne

1. « A difficult task to write on a subject when our own passions are likely to blind us » — *Thoughts on Education*, p. 80.

2. « People of sense and reflection are most apt to have violent and constant passions, and to be preyed on by them. » *Id* p. 82.

pouvons extirper nos passions, et d'ailleurs cela n'est point nécessaire... Essayer de nous élever au-dessus d'êtres humains est absurde¹. »

Rappelons une fois de plus que Mary, ainsi que les Puritains, croyait fermement en l'utilité de la Passion comme mobile d'activité morale, et y voyait même « un gage d'immortalité² ».

Toutefois, avant d'affirmer que nos passions sont inextirpables, elle avait déclaré : « Je suis très loin de penser que l'amour est irrésistible et ne peut être maîtrisé³. » — première contradiction.

Théoriquement, Mary conçoit l'Amour comme un penchant naturel résultant de notre sensibilité physiologique et psychologique : tout être humain est doué de perceptions sensuelles et de facultés affectives qu'il importe de satisfaire. L'appel des sens est nécessaire à la reproduction de l'espèce, mais c'est l'appel du cœur qui nous place au-dessus de la brute en développant en nous l'amour de nos semblables. Logiquement l'Amour conduit au mariage, et Mary voit dans le mariage, tel qu'il devrait être, la vraie source du bonheur pour la femme : l'Amour est pour elle « la base de tout notre bonheur⁴. », et nous savons qu'au plus fort de sa passion pour Imlay, l'idée de foyer et des devoirs domestiques tenait la plus grande place dans son cœur.

Si l'Amour ne conduit pas toujours au bonheur, c'est qu'il est défectueux, et il importe d'en déterminer la nature et la portée réelles afin d'aider les femmes à réagir contre l'influence pernicieuse des romans, et à retirer de l'Amour le maximum de bonheur.

Tout d'abord il importe de nous défaire des Pré-

1. « The heart is very treacherous... We cannot extirpate our passions nor is it necessary that we should — To attempt to raise ourselves above human beings is absurd. » *Thoughts on Educ.* p. 89.

2. « A pledge of immortality. » *Cave of Fancy, Posth. Works, V. IV* p. 152.

3. « I am very far from thinking love irresistible and not to be conquered. » *Thoughts on Educ.* p. 84.

4. « The foundation of all our happiness. » *Mary*, p. 147.

jugés relatifs à l'Amour, qui résultent de l'inégalité des sexes. Les hommes, habitués à considérer les femmes comme des créatures inférieures à eux par le jugement, faites pour les distraire et satisfaire leurs désirs, recherchent naturellement celles qui sont les plus aptes à exciter les sens, et l'Amour est pour eux un plaisir sexuel. Les femmes, élevées dans le but de plaire, sont flattées par les marques d'attention qu'elles reçoivent ; nourries de belles manières et de sentiments factices par leur éducation et leurs lectures romanesques, elles voient dans la galanterie masculine la manifestation la plus agréable de l'Amour et n'en cherchent point d'autre. « Des passions médiocres résultent de qualités médiocres. Les hommes recherchent la beauté et la mignardise d'une nature docile et conciliante : les femmes sont captivées par des manières aisées ; un homme galant manque rarement de leur plaire, et leurs oreilles avides s'enivrent des riens insinuants de la politesse, tandis qu'elles refusent d'écouter la voix — inintelligible pour elles — du charmeur — raison, quelque sages que soient ses charmes¹. » L'Amour est pour elles une question de vanité, et leur unique souci est de prolonger le plus possible cet attachement sexuel par la seule puissance de leurs attraits extérieurs. Dépourvues de jugement et incapables de discerner le mérite de l'apparence trompeuse, elles ne se soucient point de trouver chez ceux qu'elles aiment des qualités d'esprit et de cœur : « Dénuées de goût... comment peuvent-elles découvrir que la vraie beauté, la grâce réelle doivent résulter du jeu de l'intelligence ; et comment peut-on s'attendre à les voir goûter chez l'homme qu'elles aiment ce qu'elles-mêmes ne possèdent point,

1. « Common passions are excited by common qualities. Men look for beauty and the simper of good-humoured docility : women are captivated by easy manners ; a gentleman-like man seldom fails to please them, and their thirsty ears eagerly drink the insinuating nothings of politeness, whilst they turn from the unintelligible sounds of the charmer — reason, charm he never so wisely. » *Vindic.*, p. 164.

ou très imparfaitement. La sympathie qui unit les cœurs et invite aux confidences est si faible chez elles qu'elle ne peut s'enflammer et devenir de la passion¹. »

Une jeune fille qui a réussi à captiver un homme a atteint le but de son existence, et se fiant uniquement à l'attraction sexuelle, l'épouse, croyant à un bonheur durable. Or cette fièvre de l'Amour, car c'est ainsi que l'on peut qualifier cette première phase, n'est que passagère ; elle est nécessaire, c'est une loi de nature qui s'impose à tous les humains dès leur jeunesse et détermine cette ardeur momentanée de leur être : « La jeunesse est la saison de l'amour chez les deux sexes »². L'amour, cette commune passion, où le hasard et la sensation prennent la place de la sélection et de la raison, est, jusqu'à un certain point, ressenti par la masse de l'humanité... Cette passion, naturellement accrue par l'attente et les difficultés, modifie l'état habituel de l'esprit, et exalte les sentiments³... »

Mais cette surexcitation ne peut se prolonger indéfiniment au risque de détruire l'équilibre physiologique ; la satiété vient logiquement, la nature exigeant un retour à la modération, et vouloir accroître la durée de la passion est une erreur vulgaire contre le bon sens. L'amour sexuel est « la plus évanescence de toutes les passions⁴ », et il faudrait « durant ces jours de jouissance insouciant, pourvoir aux années plus

1. « Without taste... how can they discover that true beauty and grace must arise from the play of the mind ? and how can they be expected to relish in a lover what they do not, or very imperfectly, possess themselves ?... The sympathy that unites hearts, and invites to confidence, in them is so very faint, that it cannot take fire, and thus mount to passion. » *Vindic.*, p. 164.

2. « Youth is the season for love in both sexes. » *Id.*, p. 26.

3. « Love, the common passion, in which chance and sensation take place of choice and reason, is, in some degree, felt by the mass of mankind... This passion, naturally increased by suspense and difficulties, draw the mind out of its accustomed state, and exalts the affections. » *Id.*, p. 30.

4. « Love, perhaps, the most evanescent of all passions. » *Id.*, p. 27.

importantes de l'existence, lorsque la réflexion se substituera à la sensation¹. »

Que reste-t-il en effet de cet amour dont la vitalité se ralentit ? « La femme qui n'a appris qu'à plaire verra bientôt que ses charmes sont des rayons obliques qui ne peuvent avoir beaucoup d'effet sur le cœur de son mari lorsqu'il les voit tous les jours, lorsque l'été sera passé. Aura-t-elle alors une énergie naturelle suffisante pour trouver en elle la consolation et cultiver ses facultés endormies ? Ou n'est-il pas plus rationnel de s'attendre à la voir chercher à plaire à d'autres hommes et par les émotions que lui donne l'espoir de nouvelles conquêtes, s'efforcer d'oublier l'humiliation que son amour ou son orgueil a subie ? Lorsque le mari cesse d'être amoureux, et ce moment vient inévitablement, son désir de plaire alors s'alanguira ou deviendra une source d'amertume ; et l'amour... fera place à la jalousie ou la vanité². »

De toute façon les époux deviendront étrangers l'un pour l'autre, et l'amour qui aurait dû les rendre heureux et leur faire remplir en une étroite collaboration, leurs devoirs domestiques, les conduira à l'indifférence, peut-être au dégoût, et mettra le désordre au foyer familial.

Le Préjugé a donc dénaturé l'Amour dans l'esprit de la femme qui en exalte le côté sensuel et romanesque, et néglige le côté spirituel qui seul a le pouvoir de perpétuer les liens d'affection.

1. « In those days of thoughtless enjoyment provision should be made for the more important years of life, when reflection takes place of sensation. » Id., p. 26.

2. « The woman who has only been taught to please will soon find that her charms are oblique sunbeams, and that they cannot have much effect on her husband's heart when they are seen every day, when the summer is passed and gone. Will she then have sufficient native energy to look into herself for comfort, and cultivate her dormant faculties ? or is it not more rational to expect that she will try to please other men, and, in the emotions raised by the expectation of new conquests, endeavour to forget the mortification her love or pride has received ? When the husband ceases to be a lover, and the time will inevitably come, her desire of pleasing will then grow languid, or become a spring of bitterness ; and love... will give place to jealousy or vanity. » Id., p. 26.

En quoi consiste l'Amour idéal selon Mary, c'est-à-dire le plus conforme aux lois naturelles ? C'est un sentiment complexe résultant du jeu des facultés physiques, sentimentales et spirituelles : les sens, le cœur et la raison se combinant harmonieusement en assurent la progression naturelle, et, par phases successives, le prolongent jusqu'au terme de l'existence.

L'amour sensuel qui n'est pas accompagné d'affection ne peut avoir sur le caractère qu'une influence dégradante. Godwin dit dans ses mémoires : « Elle attachait une grande valeur à l'affection réciproque entre personnes de sexe différent... Elle avait pour maxime « que l'imagination devait éveiller les sens, et non les sens l'imagination¹ ». Selon Mary, l'amour sensuel est une jouissance égoïste que l'on recherche dans l'autre sexe, et non dans un individu particulier ; la sélection semble inutile et l'on peut varier ou multiplier ces plaisirs bestiaux qui ne font que satisfaire les appétits physiques, ou une curiosité malsaine. Mais lorsque l'affection existe, elle purifie toutes les manifestations de l'attraction sexuelle ; la jeune fille amoureuse, avide d'éveiller et de constater chez celui qu'elle aime un sentiment analogue au sien, cherche : « à exciter son émotion, pour gratifier, non point sa vanité, mais son cœur. Je n'admets pas que cela soit de la coquetterie ; c'est l'impulsion naïve de la nature. Je ne me récrie que sur le désir sexuel de conquête lorsque le cœur n'y est point². » L'affection en effet implique le choix et justifie les familiarités sexuelles qui résultent d'un attachement sentimental entre deux individus : « Un homme, ou une femme, qui a du sentiment, doit toujours vouloir convaincre l'être

1. She set a great value on a mutual affection between persons of an opposite sex... It was her maxim « that the imagination should awaken the senses, and not the senses the imagination. » *Memoirs* (C. K.), p. 61.

2. « To endeavour to excite emotion, not to gratify her vanity but her heart. This I do not allow to be coquetry ; it is the desire of conquest when the heart is out of the question. » *Vindie*, p. 71.

aimé que ce sont les caresses de l'individu, et non du sexe, qui sont reçues et rendues avec plaisir, et que le cœur, plutôt que les sens, est touché. Sans cette délicatesse naturelle, l'amour devient une jouissance personnelle égoïste qui avilit bientôt le caractère¹. » Le cœur transforme la jouissance égoïste en un sentiment altruiste qui ennoblit l'individu ; l'être aimé est aimé pour lui-même aussi bien que pour le bonheur qu'il peut donner, de la sympathie mutuelle naît la confiance, et l'Amour grandissant en Passion veut se manifester, non seulement par les caresses, mais par des actes de bonté, de dévouement, voire de sacrifice. Rappelons que Mary a toujours vu dans l'Amour l'occasion de se donner généreusement, et qu'elle trouvait en cela presque autant de charmes qu'à recevoir des gages de tendresse ; pour elle l'Amour était une des formes de son sentiment humanitaire qui lui inspira, toute sa vie, le désir de servir et de se dépenser.

Toutefois, si le cœur ennoblit et fortifie l'Amour, il ne suffit point à le mettre en garde contre l'atteinte des événements ou du temps. Seule, la Raison donne de la solidité à un sentiment qui, souvent excessif, menace d'aveugler l'être moral, de l'entraîner à des erreurs de conduite, et ne laisse après lui que vains regrets, dégoût, antipathie, voire même aversion entre ceux qui se sont le plus aimés.

Tout d'abord, Mary affirme que les femmes qui ont le plus perfectionné leur raison ont le plus de pudeur en Amour : « La femme qui a dédié une partie considérable de son temps à des occupations purement intellectuelles, et dont les sentiments se sont exercés à des projets d'utilité humanitaire, doit avoir l'esprit plus

1. « A man, or a woman, of any feeling, must always wish to convince a beloved object that it is the caresses of the individual, not the sex, that are received and returned with pleasure ; and that the heart, rather than the senses, is moved. Without this natural delicacy, love becomes a selfish personal gratification that soon degrades the character. » *Id.*, p. 235.

pur, comme conséquence naturelle, que les créatures ignorantes dont le temps et les pensées ont été occupés par de gais plaisirs, ou par des désirs de conquêtes¹. » L'esprit d'une femme raisonnable n'est pas absorbé par le côté sensuel de l'Amour, et consciente de sa dignité et de sa valeur morales, elle « respecte, comme un temple sacré, le corps qui enveloppe cette âme perfectible². » L'amour sensuel n'est vraiment chaste que lorsque l'esprit a été purifié de toute pensée malsaine par l'exercice du jugement : « L'amour véritable... enveloppe d'une sorte de sainteté mystérieuse l'être aimé, et rend celui qui aime encore plus chaste lorsqu'il se trouve en sa présence. L'affection est si discrète que, recevant ou rendant des caresses personnelles, elle désire non seulement éviter le regard humain, comme étant presque une profanation, mais répandre tout autour une nébulosité qui intercepte même les rayons solaires à l'éclat impudent³. » Seule la femme chaste peut rester vertueuse ; la lecture de romans sensationnels et la galanterie masculine ne servent qu'à encourager chez la plupart des jeunes filles l'amour immodéré de leur corps et la coquetterie qui peut aller jusqu'au vice. Mary condamne catégoriquement la galanterie qui, selon elle, avilit les femmes ; ces dernières ne devraient accepter que l'attention empressée de l'homme qu'elles aiment : « Je déplore de voir les femmes systématiquement avilies par les attentions triviales que les hommes jugent

1. « The woman who has dedicated a considerable portion of her time to pursuits purely intellectual, and whose affections have been exercised by humane plans of usefulness, must have more purity of mind, as a Natural consequence, than the ignorant beings whose time and thoughts have been occupied by gay pleasures, or schemes to conquer hearts. » *Vindic.*, p. 171.

2. « Respects as a sacred temple the body that enshrines such an improvable soul. » *Id.*, p. 172.

3. « True love... spreads this kind of mysterious sanctity round the beloved object, making the lover most modest when in her presence. So reserved is affection that, receiving or returning personal endearments it wishes not only to shun the human eye, as a kind of profanation, but to diffuse an encircling cloudy obscurity to shut out even the saucy sparkling sunbeams. » *Id.*, p. 172.

dignes d'eux d'accorder au sexe faible... De fait, ces cérémonies me semblent si risibles que je peux à peine contrôler mes muscles quand je vois un homme se précipiter, plein d'une grave sollicitude, pour ramasser un mouchoir ou fermer une porte, quand la *dame* aurait pu le faire elle-même, si elle avait bougé d'un ou deux pas¹. » Une femme qui se respecte doit mépriser cette politesse factice qui s'adresse à son être physique bien plus qu'à son être spirituel et ne permettre à aucun homme étranger à ses affections la liberté dans les manières ou dans les propos : « Que peut-il y avoir de plus dégoûtant que ce rebut impudent de la galanterie que l'on trouve si masculine qui pousse tant d'hommes à dévisager effrontément chaque femme qu'ils rencontrent² ? » Et encore : « Les rapports personnels de l'appétit sexuel, de la galanterie ou de la vanité sont méprisables. Quand un homme presse la main d'une jolie femme qu'il voit pour la première fois, (en la conduisant à sa voiture), elle considérera cette liberté si impertinente comme une insulte, si elle possède une délicatesse véritable, au lieu d'être flattée par cet hommage insignifiant à la beauté³. »

Nous verrons plus loin, en traitant du mariage, que même entre époux la modestie doit être respectée. D'ailleurs : « La Nature, à cet égard, peut être livrée à elle-même en toute sûreté ; que les femmes acquièrent du savoir et l'amour de l'humanité, et l'amour leur ensei-

1. « I lament that women are systematically degraded by receiving the trivial attentions which men think it manly to pay to the sex... So ludicrous, in fact, do these ceremonies appear to me that I scarcely am able to govern my muscles when I see a man start with eager and serious solicitude to lift a handkerchief or shut a door, when the *lady* could have done it herself, had she only moved a pace or two. » *Id.*, p. 71.

2. « What can be more disgusting than that impudent dross of gallantry thought so manly, which makes many men stare insultingly at every female they meet ? » *Id.*, p. 173.

3. « The personal intercourse of appetite, gallantry, or vanity, is despicable. When a man squeezes the hand of a pretty woman, handing her to a carriage, whom he has never seen before, she will consider such an impertinent freedom in the light of an insult, is she have any true delicacy instead of being flattered by this unmeaning homage to beauty. » *Id.*, p. 135.

gnera la modestie... La modestie, étant la fille de la raison, ne peut exister longtemps avec des sentiments qui ne sont pas tempérés par la réflexion¹. »

Non seulement la raison purifie l'élément sensuel de l'Amour mais elle tempère l'élément sentimental qui, s'exaltant aisément, nous induit en erreur sur la valeur réelle de l'être aimé. La Passion rend aveugle : l'ivresse de l'Amour glorifie les qualités et ignore les défauts de la personne que l'on aime ; elle l'idéalise inconsciemment. La Raison doit alors intervenir pour mettre un frein à cet enthousiasme et dessiller les yeux de l'esprit : c'est sur l'Estime qu'elle base l'affection, et, en garde contre l'exagération, elle sait discerner le mérite réel d'un idéal imaginaire. La faiblesse du jugement chez la plupart des femmes explique pourquoi elles s'éprennent plutôt « des vertus gracieuses de préférence aux vertus héroïques² » et se marient sans se soucier de savoir si le compagnon de leur existence est un homme qu'elles peuvent respecter aussi bien qu'aimer. Si on leur avait appris à penser à autre chose qu'à leur personne et à aimer la Vertu, la recherche égoïste de leur propre bonheur serait subordonnée à l'accomplissement de leurs devoirs et à la poursuite du Bien ; elles ne pourraient estimer l'homme qui les détourne de leur idéal moral et leur affection s'en trouverait modifiée. A l'admiration aveugle de la Passion s'oppose donc l'affection raisonnée et sobre du Jugement : « La femme n'aurait pas cette sensibilité, avec son Moi comme centre, et la raison lui apprendrait à ne pas attendre, et même à ne pas être flattée par l'affection de son mari, si cette affection le poussait à violer ses devoirs. Elle voudrait l'aimer non seulement

1. « Nature, in these respects, may safely be left to herself ; let women only acquire knowledge and humanity, and love will teach them modesty... Modesty being the child of reason, cannot long exist with the sensibility that is not tempered by reflection. » *Id.*, p. 182-183.

2. « The graceful before the heroic virtues. » *Id.*, p. 72.

parce qu'il l'aime, mais pour ses vertus¹ ». Lorsque les femmes auront l'esprit plus cultivé, le jugement plus exercé et qu'elles comprendront ce qu'il y a de faux et d'artificiel dans les manières seules, elles s'éprendront d'hommes dont elles apprécieront la valeur morale, au lieu de fâts ou de libertins : « Où peuvent-elles trouver assez de jugement pour évaluer patiemment le bon sens d'un homme vertueux mais gauche, lorsque ses manières, dont elles se font les critiques, sont peu attrayantes, et sa conversation froide et insipide, parce qu'elle ne consiste pas en jolies réparties, ou en compliments bien tournés ? Afin de continuer à admirer ou à estimer quoi que ce soit, il faut, tout au moins, que notre curiosité soit éveillée et cherche à connaître jusqu'à un certain point ce que nous admirons². »

Rappelons que Mary elle-même a toujours placé l'estime et la sympathie intellectuelle, aussi bien que l'affection, à la base de ses attachements successifs pour Fuseli, Imlay et Godwin.

Grâce à sa vertu modératrice, la Raison peut arriver « à restreindre la passion tumultueuse et prouver qu'on ne doit point lui permettre de détrôner les facultés supérieures, ou usurper le sceptre que le Jugement doit toujours manier froidement³. » Elle intervient en effet lorsque la Passion surexcitée entraîne à des écarts de conduite, à des jalousies non fondées, à

1. « The wife would not have that sensibility, of which self is the centre; and reason might teach her not to expect, and not even to be flattered by, the affection of her husband, if it led him to violate duties. She would wish not to love him merely because he loved her, but on account of his virtues. » Id., 184.

2. « Where are they suddenly to find judgment enough to weigh patiently the sense of an awkward virtuous man, when his manners, of which they are made critical judges, are rebuffing, and his conversation cold and dull, because it does not consist of pretty repartees, or well-turned compliments ? In order to admire or esteem anything for a continuance, we must, at least, have our curiosity excited by knowing, in some degree, what we admire. » Id., p. 163.

3. « To restrain this tumultuous passion, and to prove that it should not be allowed to dethrone superior powers, or to usurp the sceptre which the understanding should ever coolly wield. » Id., p. 26.

des querelles mesquines, voire au bouleversement de l'être moral.

On se rappelle que Mary trouva difficile l'application de cette théorie dans sa vie privée, et par deux fois sa Raison fut submergée par le courant impétueux de sa passion pour Imlay ; toutefois, lorsque le plus fort de sa crise fut passé, seule la pensée qu'Imlay n'était plus digne de son amour, put l'aider à accepter la réalité avec résignation. Persuadée de la noblesse loyale de son sentiment pour lui, elle finit par voir clair en l'homme qu'elle imaginait sincère et généreux : « Mon imagination a sans cesse estompé tes défauts et t'a prêté des charmes tandis que la grossièreté de tes sens t'a fait négliger de voir en moi (ne m'appelle pas vaniteuse) certaines grâces que seules la dignité de l'esprit et la sensibilité d'un cœur généreux peuvent donner¹. » Et plus loin : « Ta conduite envers moi, loin d'être généreuse, n'a pas été juste. Je ne fais pas allusion aux principes factices de moralité, mais à la simple base de la droiture morale².

Si la Raison lui faillit à deux reprises au cours de cette crise de plusieurs mois, elle la retrouva purifiée par l'épreuve et put accepter l'abandon d'Imlay sans amertume ; ni le dégoût ni la haine qui naissent généralement du ressentiment causé par l'humiliation subie, ne succédèrent à sa Passion : soutenue par l'approbation de sa conscience, et en paix avec elle-même, elle finit par ne plus considérer la désertion d'Imlay comme un acte vil et cruel mais plutôt comme une infériorité morale digne de pitié. Elle se rendit compte qu'elle lui était trop supérieure pour qu'il pût jamais s'élever

1. « My imagination is perpetually shading your defects, and lending you charms, whilst the grossness of your senses makes you (call me not vain) overlook graces in me, that only dignity of mind, and the sensibility of an expanded heart can give. » *Letters to Imlay*, p. 131.

2. « Your conduct to me, so far from being generous, has not been just. I mean not to allude to factitious principles of morality ; but to the simple basis of all rectitude. » *Id.*, p. 134.

à sa hauteur morale ; et ses dernières paroles furent :
« Séparons-nous en paix¹ ! »

L'intervention nécessaire de la Raison en Amour justifie donc la rupture, lorsque l'on s'aperçoit que l'objet de notre affection n'en est plus digne, de même qu'elle justifie la possibilité d'aimer plusieurs fois au cours de l'existence. Sur ce point nous relevons une seconde contradiction chez Mary — toutefois plus apparente que réelle ; elle dit dans sa Revendication : « Si les femmes étaient élevées plus raisonnablement, si elles pouvaient avoir un aperçu plus large des choses, elles se contenteraient de n'aimer qu'une fois dans leur vie². » Ici elle fait allusion au mécontentement des femmes qui, voyant l'amour de leur mari se calmer et devenir un sentiment plus semblable à l'amitié, ne veulent point se résigner à cette loi naturelle et recherchent de nouvelles passions. Mais la rupture et un nouvel amour sont justifiables lorsque l'union est manifestement contraire aux principes de droiture et de justice qui doivent guider l'être moral : « C'est une maxime trop répandue chez les romanciers que l'on n'aime qu'une fois³. » L'erreur en Amour n'est d'ailleurs pas complètement inutile, car l'expérience acquise sert de guide pour l'avenir : « Il vaut bien mieux être souvent trompé que de ne jamais donner sa confiance ; être désappointé en amour que de ne jamais aimer ; perdre la tendresse d'un mari plutôt que son estime⁴. » L'activité morale porte toujours ses fruits et enrichit un caractère qui ne peut se développer qu'en prenant contact avec les heurts de l'existence.

1. « I part with you in peace. » *Id.*, p. 176.

2. « Were women more rationally educated, could they take a more comprehensive view of things, they would be contented to love but once in their lives. » *Vindic.*, p. 165.

3. « It is too universal a maxim with novelists that love is felt but once. » *Thoughts on Educ.*, p. 85.

4. « It is far better to be often deceived than never to trust ; to be disappointed in love than never to love ; to lose a husband's fondness than forfeit his esteem. » *Vindic.*, p. 136.

Mary est naturellement conduite à analyser l'idée de Constance en Amour. Pour elle la Constance n'a qu'une valeur relative, en fonction du mérite de l'être aimé ; il lui semble absurde de se croire dans l'obligation d'aimer encore, lorsque la personne n'en est plus digne : « L'idée de perfection ne doit pas être attachée à la constance¹. » Elle distingue « la fidélité de la constance... toutefois la première est nécessaire pour vivifier la seconde². » On pourrait dire inversement que la seconde est nécessaire pour produire la première, car la fidélité dans la conduite résulte de la persévérance du sentiment. Il est regrettable que Mary n'ait pu, comme elle se le proposait, examiner plus à fond cette question, mais il est certain que là encore elle pense que l'idée de Constance a été faussée par le Préjugé et l'inégalité des sexes : « Une éducation erronée, un esprit étroit et non cultivé, et maints préjugés sexuels, tendent à rendre les femmes plus constantes que les hommes ; mais pour l'instant, je ne toucherai pas à cette partie du sujet³. » Nous verrons d'ailleurs, en traitant du mariage, que Mary se révolte contre l'obligation qui assujettit une épouse malheureuse à vivre avec un mari brutal ou immoral.

Naturellement, quand l'inconstance est synonyme de frivolité, elle est condamnable, car c'est un signe d'infériorité d'esprit, et de superficialité : « Les sens des femmes sont enflammés, et leur jugement négligé ; en conséquence, elles deviennent le jouet de leurs sens — appelés par délicatesse sensibilité — et sont emportées par tout transport momentané du sentiment... Sentant, au lieu de raisonner, leur conduite est instable,

1. « Notions of perfection must not be affixed to constancy. » *Thoughts on Ed.*, p. 86.

2. I consider fidelity and constancy as two distinct things ; yet the former is necessary to give life to the other. » *Letters to Imlay*, p. 70.

3. A mistaken education, a narrow uncultivated mind, and many sexual prejudices, tend to make women more constant than men ; but, for the present, I shall not touch on this branch of the subject. » *Vindic.*, p. 31.

et leurs opinions changeantes... Par boutades elles s'enthousiasment pour certaines choses^{1..} »

Enfin, c'est la Raison seule qui consacre l'Amour en nous faisant accepter comme conforme aux lois naturelles la métamorphose de cette fièvre ardente en un sentiment plus froid, mais plus solide et durable : l'Amitié.

L'Amour se survit à lui-même par l'Amitié et c'est durant les premières années du mariage que cette transformation doit s'opérer avec le consentement tacite des époux, ou l'Amour, en se calmant, ne laisse après lui qu'indifférence ou aversion : « La sécurité du mariage permettant à la fièvre de l'amour de se calmer, une température saine ne paraît insipide qu'à ceux qui n'ont pas assez d'intelligence pour substituer la calme tendresse de l'amitié, la confiance du respect, à l'admiration aveugle, et aux émotions sensuelles de leur attachement. Ceci est, doit être, l'ordre de la Nature. L'amitié ou l'indifférence succède inévitablement à l'amour, et cet état de choses semble s'harmoniser parfaitement avec le système de gouvernement qui prévaut dans le monde moral. Les passions servent d'aiguillon à l'action et développent l'esprit ; mais elles dégénèrent en de simples appétits, deviennent une jouissance personnelle et momentanée quand l'objet est atteint, et que l'esprit satisfait s'en tient à la jouissance... Quand l'amant ne disparaît pas chez le mari, son engoûment fait de lui le jouet de caprices enfantins et de sottes jalousies, lui fait négliger les devoirs sérieux de l'existence ; et les caresses qui devraient appeler la confiance chez ses enfants

1. « Their senses are inflamed, and their understandings neglected ; consequently they become the prey of their senses, delicately termed sensibility, and are blown about by every momentary gust of feeling... Feeling, when they should reason, their conduct is unstable, and their opinions are wavering... By fits and starts they are warm in many pursuits. » *Vindict.*, p. 77.

sont prodiguées à cette grande enfant, sa femme¹. »

Nous aurons l'occasion de développer plus longuement cette observation, en nous occupant du Mariage, mais il était nécessaire de la noter ici, afin de compléter la conception de l'Amour idéal selon Mary : un Amour qui détermine l'activité intégrale de notre être, qui plonge ses racines dans le domaine physique, sentimental et intellectuel de notre personnalité, une passion loyale affermie par l'estime, une affection devenant de plus en plus raisonnée, et qui, transportée du domaine purement sensuel et sentimental, dans le domaine de l'esprit, est à l'épreuve des événements et du temps.

Un tel Amour ne peut qu'ennoblir celui ou celle qui le ressent, car il fait appel à la générosité, à l'oubli de soi, à l'altruisme, et par degrés imperceptibles, à l'amour de la Vertu et de Dieu : « L'amour terrestre conduit à l'Amour divin². » Mary nous montre la force purifiante de l'Amour, même sur ceux qui n'en sont que les spectateurs dans son roman « *Maria* », lorsque Jemima, cette créature devenue une mégère endurcie par l'immoralité involontaire de sa vie passée, sent vibrer en elle, à la vue de l'amour qui vient de naître entre Maria et Darnford, la fibre de l'affection et de la tendresse, et se laisse aller à pleurer. C'est la première lueur de bonheur qu'elle entrevoit depuis ses jeunes années, et qui lui révèle soudain l'existence d'un monde fait

1. « The security of marriage, allowing the fever of love to subside; a healthy temperature is thought insipid only by those who have not sufficient intellect to substitute the calm tenderness of friendship, the confidence of respect, instead of blind admiration, and the sensual emotions of fondness. This is, must be, the course of nature. Friendship or indifference inevitably succeeds love. And this constitution seems perfectly to harmonize with the system of Government which prevails in the moral world. Passions are spurs to action, and open the mind; but they sink into mere appetites, become a personal and momentary gratification when the object is gained, and the satisfied mind rests in enjoyment... When the lover is not lost in the husband, the dotard, a prey to childish caprices and fond jealousies, neglects the serious duties of life and the caresses which should excite confidence in his children are lavished upon the overgrown child, his wife. » *Vindic.*, p. 30.

2. « Earthly love leads to Heavenly. » *Cave of Fancy*, Posth. Works, vol. IV, p. 154.

de tendresse et de dévouement, où la confiance unit les cœurs, où la sympathie mutuelle aplanit les difficultés et efface les laideurs de l'existence. Ainsi donc, la jeune fille animée d'un amour loyal que gouverne la Raison, « se marie par affection, sans perdre de vue la prudence, et regardant au delà de la félicité matrimoniale, elle s'assure le respect de son mari avant qu'il ne lui soit nécessaire d'avoir recours à de vulgaires artifices pour lui plaire et entretenir une flamme qui s'éteint, que la Nature a condamnée à l'extinction lorsque l'objet est devenu familier, et que l'amitié et l'indulgence remplacent un sentiment plus ardent. Ceci est la fin naturelle de l'amour et la paix domestique n'est point détruite par des luttes dont le but est d'empêcher cette fin¹. »

II. — Le mariage

Car l'Amour conduit au Bonheur par le Mariage qui donne aux femmes l'occasion de remplir les devoirs auxquels la Nature les a destinées. Le Mariage devrait être considéré comme l'union de deux êtres — union physique, sentimentale et spirituelle — en vue d'un but unique : fonder un foyer et y remplir leurs devoirs respectifs. L'étude de ces devoirs fera le sujet d'un chapitre spécial ; c'est dans leur accomplissement aussi bien que dans la réciprocité de l'affection que les époux doivent trouver le bonheur, — qui vient le plus souvent de l'approbation de la conscience — et ils se sentiront ennoblis du fait de participer au progrès moral de l'Humanité.

1. « She marries from affection, without losing sight of prudence and looking beyond matrimonial felicity, she secures her husband's respect before it is necessary to exert mean arts to please him and feed a dying flame, which nature doomed to expire when the object became familiar, when friendship and forbearance take place of a more ardent affection. This is the natural death of love, and domestic peace is not destroyed by struggles to prevent its extinction. » *Vindic.*, p. 61.

« Je respecte hautement le mariage, écrit Mary, comme étant le fondement de presque toutes les vertus sociales¹. »

Mary considère-t-elle la consécration légale du mariage comme nécessaire ? Oui et non : non pour sa propre conscience, oui pour la société en général. Nous avons vu, dans le chapitre traitant du Caractère de Mary, que pour elle le Mariage est une affaire concernant l'Esprit et le Cœur, et que, se trouvant en présence d'un homme auquel elle se sent intimement liée physiquement et moralement, sa propre conscience lui suffit et l'unit plus étroitement à cet homme que ne pourraient le faire les lois du Code civil, ou une cérémonie religieuse. Déjà, avec Fuseli, elle n'attachait qu'une faible importance au fait de le savoir marié, car elle se sentait unie à lui par l'esprit ; avec Imlay, elle avait jugé inutile de se soumettre à un mariage civil et se considérait comme sa femme légale en son cœur et en son esprit ; elle commença de vivre avec Godwin dans l'union libre et ce n'est que pour le bonheur futur de l'enfant qui devait naître qu'elle se décida à faire légaliser cette union. Elle se sentait, personnellement, assez forte et courageuse pour se passer de la sanction légale du mariage ; mais elle finit par s'apercevoir qu'il était peut-être imprévoyant de se mettre en marge des lois sociales et de compromettre le bonheur futur des enfants qui pouvaient naître. Ainsi que nous le verrons plus loin, le contrat de mariage lui semblait d'ailleurs basé sur l'inégalité des sexes et l'injustice, et sa Raison se refusait à l'accepter ; ce n'est donc que par prudence et pour le bonheur des siens qu'elle consentit à ce pacte légal.

Godwin lui-même était radicalement opposé au mariage : n'avait-il pas écrit en 1793 dans sa *Justice*

1. « I respect marriage highly as the foundation of almost every social virtue. » *Vindict.*, p. 93.

politique : « Le mariage est une loi, et la pire de toutes... L'abolition du mariage ne sera suivie d'aucuns maux... Nous pourrons tous jouir de la conversation d'une femme accomplie et nous serons tous assez raisonnables pour considérer les rapports sensuels comme très peu importants¹. » Et encore : « L'institution du mariage est un système de fraude... Le mariage est une question de propriété, la pire de toutes². » Mary connaissait sans doute ses opinions et les partageait jusqu'à un certain point, et n'eût été la présence de la petite Fanny, qui lui rappelait des jours amers, il est probable qu'elle n'aurait pas été si soucieuse d'assurer la paternité légale de l'enfant qui allait naître. Godwin n'eut pas la force de résister à cette angoisse maternelle et s'en excusa de la sorte à son ami Wedgwood : « Ce n'est qu'en considération du bonheur de la personne que je n'avais pas le droit de blesser que j'ai pu me soumettre à une institution que je désire voir abolir et que je ne recommanderais à mes semblables qu'avec la plus grande circonspection³. » D'une façon générale, Mary reproche au mariage, tel qu'il existe à son époque, de ne pas donner les résultats heureux auxquels on est en devoir de s'attendre : le bonheur du foyer n'est qu'éphémère, les devoirs conjugaux sont négligés, et par contre-coup les vertus sociales auxquelles le mariage idéal doit conduire ne sont point cultivées.

Sa critique du mariage se ramène à quatre points principaux.

1. « Marriage is law, and the worst of all laws... The abolition of marriage will be attended with no evils... We may all enjoy the conversation of an accomplished woman, and we shall all be wise enough to consider the sensual intercourse a very trivial object. » Godwin, *Polit. Just.*, vol. II, p. 350 851.

2. « The institution of marriage is a system of fraud... Marriage is an affair of property, the worst of all properties. » *Id.*, p. 849.

3. « Nothing but a regard for the happiness of the individual, which I had no right to injure, could have induced me to submit to an institution which I wish to see abolished, and which I would recommend to my fellow-men never to practise but with the greatest caution. » Kegan Paul, *Life of Godwin*, p. 235.

1) En premier lieu, le mariage de convenance agencé par les parents du jeune homme et de la jeune fille sans consulter leurs inclinations ne peut avoir qu'un résultat désastreux. Seuls, les rapports de naissance et de fortune entrent en ligne de compte, que l'affection existe ou non ; les jeunes gens s'épousent par devoir, sans rien connaître l'un de l'autre et il est bien rare qu'une affection réelle naisse jamais entre eux. Les mères n'ont qu'un souci, celui de voir leur fille se marier très jeune et avantageusement ; souvent, lorsque la fortune paternelle est réservée à l'aîné des fils, les filles ainsi sacrifiées sont obligées par leurs parents de rechercher un riche parti : « Les filles sont sacrifiées pour la commodité de la famille, ou bien se marient pour se placer dans un rang plus élevé¹... » « Pour s'élever dans le monde, et être libres de courir de plaisir en plaisir, elles doivent se marier avantageusement, et à cette fin leur temps est sacrifié, et leurs personnes souvent légalement prostituées². »

Nous relevons ici une autre contradiction chez Mary relativement aux mariages précoces : dans le chapitre sur l'Éducation, nous avons vu qu'elle était en faveur de ces unions dont il devait résulter « les plus salutaires effets physiques et moraux³. » Dans ses Réflexions sur l'Éducation des filles, elle avait au contraire affirmé que les mariages précoces entravent le développement de l'esprit et de la personnalité, qu'une femme est plus à même d'élever ses enfants lorsqu'elle n'est plus elle-même une enfant. Dès qu'une jeune fille se marie elle n'est plus obligée de « lutter avec le monde », ce qui l'empêche d'acquérir cette expérience si nécessaire à

1. « Girls are sacrificed to family convenience or else marry to settle themselves in a superior rank. » *Letter to Burke*, p. 47.

2. « To rise in the world, and have the liberty of running from pleasure to pleasure, they must marry advantageously, and to this object their time is sacrificed, and their persons often legally prostituted. » *Vindict.*, p. 76.

3. « The most salutary physical and moral effects. » *Id.*, p. 243

la formation du caractère¹. Il est probable que Mary pensait que les mariages précoces ne présenteraient plus les mêmes dangers lorsque les jeunes filles recevraient la même éducation que les jeunes gens, et seraient élevées avec eux, car, outre qu'ils se connaîtraient mieux, les jeunes épouses auraient le jugement suffisamment formé pour remplir leurs devoirs domestiques. Dans son roman « Mary », elle retrace l'histoire d'une jeune fille, douée de jugement autant que de sensibilité, qu'un père autoritaire oblige à épouser un jeune homme qu'elle n'aime point. Elle obéit, prononce les vœux sans conviction, et son mari la quitte le même jour pour aller finir ses études sur le Continent. Son père meurt ; son amie intime Anne tombe si malade que les médecins recommandent de l'emmener à l'étranger. Mary obtient de son mari la permission d'accompagner Anne à Lisbonne. Là, elle rencontre un artiste, Henri, malade également, et ils tombent amoureux l'un de l'autre sans oser toutefois se l'avouer. Anne meurt — Henri avoue à Mary qu'il a besoin de son amitié — elle la lui accorde et accepte la sienne en retour. Son mari la rappelle en Angleterre, et après avoir hésité à communiquer cet ordre à Henri, elle lui déclare qu'elle ne vivra pas avec son mari. (— Convaincue qu'Henri l'aime, elle ne veut pas appartenir à un autre —). Toutefois ils se séparent sans s'être avoué leur amour ; arrivée en Angleterre Mary s'installe chez la mère d'Anne dans un village où elle se fait aimer de tous par sa charité compatissante. Trois mois plus tard, Henri arrive en Angleterre, sa santé est précaire ; il va souvent voir Mary ; enfin, sentant que sa mort est proche, il lui avoue qu'il l'aime — Mary l'assiste à ses derniers instants, et seule la prière la sauve du désespoir. Malade, elle se voit obligée de voyager pour sa santé ; son mari va la voir et elle se résigne à vivre avec lui après un

1. Voir chapitre sur la Pédagogie.

an de voyage, mais elle lui déclare qu'elle ne peut pas l'aimer.

Dans le chapitre final, nous voyons Mary au foyer conjugal, à la campagne, résignée à son sort ; ses nerfs ont perdu leur endurance, son esprit est absorbé par son œuvre de bienfaisance envers les pauvres du village, mais son cœur est malade et souffre « de ce vide que même la compassion et la religion ne peuvent combler¹. »

Ce roman à thèse a pour but d'exposer les conséquences funestes pouvant résulter d'une union imposée par les parents à des jeunes gens qui n'éprouvent point d'affection réciproque : ceux-ci trouvent souvent l'amour hors du foyer conjugal et restent des étrangers l'un pour l'autre ; même lorsqu'ils se résignent à vivre en commun, ils se soustraient généralement à leurs devoirs domestiques et l'union reste stérile.

2) En second lieu, ce qui selon Mary contribue à faire tant de mauvais mariages est que, même quand les jeunes filles choisissent elles-mêmes leur époux, elles se laissent guider par des considérations purement égoïstes et d'ordre matériel. La plupart des jeunes filles en effet « se marient simplement pour *améliorer leur situation*, pour emprunter une expression vulgaire et significative, et elles savent si bien maîtriser leur cœur qu'elles ne se permettent pas de *s'éprendre* de qui que ce soit jusqu'à ce qu'un homme possédant une fortune élevée se présente². » Comme elles recherchent le plaisir avant toute autre chose, elles épousent celui dont la fortune leur permettra le plus de distractions et de folles dépenses ; les qualités morales et intellectuelles de leur futur mari n'entrent pas en ligne de compte : « Comment une femme pleine de délicatesse

1. « With a void that even benevolence and religion could not fill. Mary, p. 187.

2. « Girls marry merely to *better themselves*, to borrow a significant vulgar phrase, and have such perfect power over their hearts as not to permit themselves to *fall in love* till a man with a superior fortune offers. » Vindic., p. 99.

peut-elle séduire et épouser un imbécile ! Ce procédé ignoble pour faire son chemin dans le monde est la conséquence du système actuel de l'éducation féminine¹. » Mary faisait allusion ici à une certaine Miss Parr, dont Godwin lui avait annoncé les fiançailles avec un jeune homme de dix-huit ans, fils d'un membre du Parlement et devant hériter d'une fortune considérable.

En général, les jeunes filles cherchent dans le mariage « un amant et un protecteur ; et le voici agenouillé devant elles — la bravoure prosternée devant la beauté ! Les vertus d'un mari sont ainsi reléguées à l'arrière plan par l'amour, et de joyeux espoirs, ou des émotions plaisantes chassent la réflexion jusqu'au jour où se régleront les comptes ; et ce jour viendra sûrement, pour changer l'amant plein d'entrain en un tyran bourru et méfiant qui insultera avec mépris la faiblesse même qu'il a encouragée². »

De plus, ces jeunes filles se marient souvent pour donner libre cours à leur coquetterie : « elles se marient afin de pouvoir flirter avec d'autres³. » Le mari absent, leur maison est ouverte aux écervelés qui sont chargés de les distraire, et leurs devoirs domestiques sont entièrement négligés : « Le plaisir est l'occupation de la femme... et tant que cela durera, on ne peut s'attendre à grand'chose de créatures aussi faibles⁴. »

3) La troisième cause de l'échec fréquent du mariage est que la femme n'a pas suffisamment de raison pour comprendre et accepter que l'Amitié se substitue à la Passion avec le temps. Nous avons vu plus haut que

1. « Could a woman of delicacy seduce and marry a fool ? This ignoble way of rising in the world is the consequence of the present system of female education. » Kegan Paul, p. 257.

2. « They want a lover, and protector ; and behold him kneeling before them — bravery prostrate to beauty ! The virtues of a husband are thus thrown by love into the background, and gay hopes, or lively emotions, banish reflection till the day of reckoning come ; and come it surely will, to turn the sprightly lover into a surly suspicious tyrant, who contemptuously insults the very weakness he fostered. » Vindic., p. 166.

3. « They marry to be able to flirt with others. » Letter to Burke, p. 47.

4. « Pleasure is the business of woman's life... and while it continues 'o be so little can be expected from such weak beings. » Vindic., p. 68.

ceci est la transformation de l'Amour conforme à la Nature et que l'Amitié doit prolonger un sentiment qui se consume de lui-même. Or, la femme qui a été élevée uniquement dans le but de plaire aux hommes et de les séduire par leurs charmes physiques ne peut se résigner à perdre cet ascendant qui flatte sa vanité et sa sensibilité ; elle désire rester la maîtresse de son mari plutôt que son amie, et lorsqu'elle constate que ce dernier n'éprouve plus, en sa présence, les transports de la passion, elle se sent humiliée, blessée dans son amour-propre et la désunion ne tarde pas à compromettre le bonheur conjugal.

La femme mariée oublie trop souvent que le but du mariage est de fonder une famille, ce qui comporte un grand nombre de devoirs domestiques ; or, « en vue de remplir les devoirs de l'existence, et d'être à même de se livrer activement aux diverses occupations qui forment le caractère moral, le maître et la maîtresse d'une famille ne doivent pas continuer à s'aimer avec passion. Je veux dire qu'ils ne doivent pas s'abandonner à ces émotions qui troublent l'ordre social et absorbent leurs pensées qui devraient se porter ailleurs¹. » Et, une fois la fièvre de l'amour tombée, « la femme chaste et la mère sérieuse ne doit considérer son pouvoir d'attraction que comme le vernis de ses vertus, et l'affection de son mari, comme l'un des biens qui rendent sa tâche moins pénible, et son existence plus heureuse². »

Mais, préférant rester « l'humble dépendante de son mari, elle cherche d'habitude à faire durer le plus possible la passion sensuelle : « Elles s'obstinent à aimer,

1. « In order to fulfil the duties of life, and to be able to pursue with vigour the various employments which form the moral character, a master and mistress of a family ought not to continue to love each other with passion. I mean to say that they ought not to indulge those emotions which disturb the order of society, and engross the thoughts that should be otherwise employed. » *Vindic.*, p. 31.

2. « The chaste wife and serious mother should only consider her power to please as the polish of her virtues, and the affection of her husband as one of the comforts that render her task less difficult, and her life happier. » *Id.*, p. 27.

3. « The humble dependent... » *Id.*, p. 29.

je parle de la passion, leurs maris jusqu'à la fin du chapitre — et alors jouant le rôle qu'elles exigeaient déraisonnablement de leurs amants, elles deviennent des amantes abjectes et des esclaves infatuées¹. »

Nombreux sont les stratagèmes auxquels elles ont recours pour « forcer un mari à rester un amant lorsque la nature allait, si elle n'avait été interrompue dans son œuvre, substituer l'amitié à l'amour². » Elles vont jusqu'à simuler l'indifférence et la froideur dans l'espoir d'aiguillonner son appétit sexuel, et Mary voit en cela un manque de chasteté : « La tendresse qu'un homme éprouvera pour la mère de ses enfants est une excellente substitution à l'ardeur d'une passion non rassasiée ; mais en vue de prolonger cette ardeur, il est indélicat, pour ne pas dire immodeste, chez les femmes, de simuler une froideur de tempérament contre nature³. »

Si ces femmes ont le sens moral suffisamment développé pour ne pas tomber dans l'infidélité, elles « languissent en secret, dominées par la vertu ou par la prudence⁴. » Ou bien, désireuses de sauvegarder leur bonne réputation, elles se consolent par la dissipation et les folles dépenses : « J'ai connu un grand nombre de femmes qui, si elles n'aimaient pas leurs maris, n'en aimaient point d'autre et s'adonnaient complètement à la vanité et à la dissipation, en négligeant tous leurs devoirs domestiques⁵. »

1. « They obstinately determine to love, I speak of the passion, their husbands to the end of the chapter — and then acting the part which they foolishly exacted from their lovers, they become abject wooers and fond slaves. » *Vindic.*, p. 166.

2. « To force him to be still a lover when nature would, had she not been interrupted in her operations, have made love give place to friendship. » *Id.*, p. 182.

3. « The tenderness which a man will feel for the mother of his children is an excellent substitute for the ardour of unsatisfied passion; but to prolong that ardour it is indelicate, not to say immodest, for women to feign an unnatural coldness of constitution, » *Id.*, p. 182.

4. « Pine in secret, the prey of virtue or prudence. » *Id.*, p. 83.

5. « I have known a number of women who, if they did not love their husbands, loved nobody else, give themselves entirely up to vanity and dissipation, neglecting every domestic duty. » *Id.*, p. 186.

Enfin il y a beaucoup de femmes qui, se voyant délaissées par leurs maris, n'ont aucun scrupule à rechercher d'autres liaisons : « L'épouse, rendue licentieuse, cherchera probablement à combler le vide causé par la perte des attentions conjugales ; car elle ne peut se résigner à devenir simplement la servante en chef après avoir été traitée comme une déesse. Elle est encore belle, et, au lieu de transférer sa tendresse à ses enfants elle ne songe qu'à jouir du printemps de la vie¹. » Aussi « si sa personne, et y eut-il jamais personne, même celle dont les formes avaient la symétrie d'une Vénus de Médicis, qui n'ait point été délaissée ?... se trouve négligée, elle se dédommagera en cherchant à plaire à d'autres hommes. Noble moralité² ! »

Cet état d'esprit chez tant de femmes qui ne peuvent comprendre la métamorphose nécessaire de l'Amour en Amitié et la considèrent comme une infortune ou une injure résulte de leur éducation. Elles exagèrent l'importance de leurs charmes physiques et font preuve d'une bien faible connaissance de la nature humaine, puisqu'elles s'attendent à la durabilité d'un sentiment condamné, dès sa naissance, à se consumer de sa propre fièvre : « Une femme doit savoir que sa personne ne peut être aussi agréable à son mari qu'elle l'était à son amant, et si elle lui en veut de ce qu'il est une créature humaine, elle pourrait tout aussi bien gémir sur la perte de son cœur que sur n'importe quelle autre stupidité. Et ce manque de discernement ou cette colère déraisonnable, prouve que le mari ne pourrait pas transformer l'attrait qu'il éprouve pour la personne de sa femme en de l'affec-

1. « The wife, who has thus been rendered licentious, will probably endeavour to fill the void left by the loss of her husband's attentions, for she cannot contentedly become merely an upper servant after having been treated like a goddess. She is still handsome, and, instead of transferring her fondness to her children, she only dreams of enjoying the sunshine of life. » *Vindic.*, p. 95.

2. « If her person, and was there ever a person, though formed with Medicean symetry, that was not slighted ? be neglected, she will make herself amends by endeavouring to please other men. Noble morality ! » *Id.* p. 139.

tion pour ses vertus ou du respect pour son intelligence¹. »

Quoiqu'il en soit, la conséquence déplorable de cet état d'esprit est l'oubli des devoirs domestiques : ne pensant qu'à elles-mêmes, les femmes sont incapables de se laisser aller à « cette tendre intimité, qui est le meilleur refuge contre le chagrin ; et qui cependant est basée sur des sentiments si purs, si calmes, que les vaines jalousies seraient impuissantes à troubler l'accomplissement des devoirs sérieux de l'existence, ou absorber les pensées qui devraient se porter ailleurs². »

4) La dernière cause de tant d'unions malheureuses est le despotisme marital. Le mariage, ainsi que l'a constitué le code civil, est, aux yeux de Mary, un acte d'injustice envers la femme qui ne se trouve nullement protégée contre une autorité trop souvent déraisonnable et tyrannique. Sur ce point elle combat la théorie de Rousseau selon laquelle « Il faut exercer les filles à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui³ » et « La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur... elle doit apprendre à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre⁴ », et encore « La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice⁵. » Mary estime que ce sont de semblables théories, jointes à l'institution civile du mariage, qui condamnent au malheur tant de femmes livrées à l'arbitraire marital. « Les lois concernant la femme,

1. « A woman must know that her person cannot be as pleasing to her husband as it was to her lover, and if she be offended with him for being a human creature, she may as well whine about the loss of his heart as about any other foolish thing. And this very want of discernment or unreasonable anger, proves that he could not change his fondness for her person into affection for her virtues or respect for her understanding. » *Vindie.*, p. 139.

2. « That tender intimacy, which is the best refuge from care ; yet is built on such pure, still affections that idle jealousies would not be allowed to disturb the discharge of the sober duties of life, or to engross the thoughts that ought to be otherwise employed. » *Id.*, p. 165.

3. *Emile*, livre V.

4. *Id.*

5. *Id.*

et que j'ai l'intention de discuter dans une seconde partie font de l'homme et de sa femme une unité absurde; puis, par la transition facile qui consiste à ne considérer que lui comme être responsable, la femme, elle, est réduite à un simple zéro¹. »

Si Mary n'a pas eu le temps d'écrire cette seconde partie, nous possédons toutefois son roman réaliste « Maria » qui a été écrit dans le but d'exposer l'infortune résultant d'une union mal assortie, où le mari, n'ayant aucun respect ni compassion pour sa femme est cause que celle-ci abandonne le foyer conjugal. « Mon but principal, écrit-elle dans la Préface, est le désir d'exposer la misère et l'oppression particulières aux femmes, résultant des lois et coutumes partiales de la société². » Non seulement cette tyrannie rend les femmes malheureuses, mais elle les avilit : « Le despotisme matrimonial de leur cœur et de leur conduite est un tort tout spécial envers les femmes, car il avilit l'esprit³. » Et encore : « Je sens que les maux que les femmes sont forcées d'endurer les abaissent tellement au-dessous de leurs oppresseurs que leur tyrannie est presque justifiée, et en même temps cela conduit des critiques superficiels à appeler cette faiblesse la cause, alors qu'elle n'est que la conséquence d'un despotisme borgne⁴. » La femme qui doit aveuglément obéir à son mari est incapable de volonté personnelle ou de jugement et reste une enfant toute sa vie : comment donc sera-t-elle capable d'élever une famille ?

1. « The laws respecting woman, which I mean to discuss in a future part, make an absurd unit of a man and his wife ; and then, by the easy transition of only considering him as responsible, she is reduced to a mere cipher. » *Vindic.*, p. 204-205.

2. « My main object is the desire of exhibiting the misery and oppression, peculiar to women, that arise out of the partial laws and customs of society. » *Maria*, preface.

3. « Matrimonial despotism of heart and conduct are the peculiar wrongs of women because they degrade the mind. » *Id.*

4. « I feel that the evils women are subject to endure degrade them so far below their oppressors as almost to justify their tyranny, leading at the same time superficial reasoners to term that weakness the cause, which is only the consequence of short-sighted despotism. » *Maria*, vol. II, p. 108.

Enfin, ce despotisme entraîne parfois la femme malheureuse au foyer à se consoler au dehors et Mary déclare que : « Le mariage, tel qu'il est actuellement constitué, peut conduire à l'immoralité¹. »

Rappelons qu'au cours de son existence Mary a eu plusieurs fois l'occasion de constater de près les effets désastreux de la tyrannie maritale : enfant, elle avait vu sa mère souffrir des caprices et de la brutalité de son père, et réduite à une apathie craintive ; plus tard elle avait dû s'interposer entre sa sœur Eliza et son mari, Mr. Blood, dont la sensualité tyrannique et brutale avait rendu cette dernière, douée d'une nervosité excessive, presque folle. Son roman *Maria* est basé sur un certain nombre d'observations personnelles, et l'on y sent l'intention évidente de faire du mariage un tableau aussi sombre que possible, afin d'émouvoir, grâce à un réalisme parfois brutal, la sensibilité du lecteur jusqu'à l'indignation.

Le début du roman nous montre *Maria* détenue dans un asile d'aliénés, et cherchant le moyen d'en sortir. A cet effet elle s'efforce de gagner la confiance de sa gardienne *Jemima* : elle lui explique qu'elle n'est point folle, qu'elle a été enfermée sur l'ordre de son mari et que son bébé de quatre mois lui a été brutalement enlevé. *Jemima* consent à lui procurer des livres et de quoi écrire. Mary commence à écrire l'histoire de sa vie ; elle lit aussi les livres que *Jemima* lui apporte de la part d'un autre détenu. Un jour elle aperçoit ce dernier de sa fenêtre, et reconnaît un homme qui jadis se montra bienveillant pour elle. Avec l'aide de *Jemima* qui semble s'intéresser à elle, *Maria* obtient une entrevue avec « *Henry Darnford* », durant laquelle il lui fait le récit de sa vie. Ayant reçu une mauvaise éducation, il s'est laissé entraîner à la dissipation et à la débauche, et à la suite

1. « Marriage, as at present constituted, leads to immorality. » Id., p. 141.

d'une rixe dans une rue de Londres, durant laquelle il a perdu connaissance, il a été amené, il ne sait pourquoi, dans cet asile. Peu à peu Maria et Henry s'éprennent l'un de l'autre et Jemima en est profondément émue ; elle-même se laisse aller à leur narrer l'histoire de sa vie faite de misère et de brutalité. Maltraitée dès son enfance, elle a été séduite à seize ans par son patron, et sur le point de devenir mère a été chassée par son maître. Ne sachant que devenir elle prend un remède pour assurer l'avortement, puis elle s'adonne à la prostitution et au vol. Un vieillard compatissant l'engage comme domestique chez lui à Hampstead, mais à la mort de ce dernier elle revient à Londres, où elle trouve une place de laveuse de vaisselle où elle doit travailler d'une heure du matin à huit heures du soir, moyennant vingt pence par jour. S'étant cassé la jambe elle doit aller à l'hôpital dont elle fait un tableau repoussant, puis à l'hospice qui ressemble à une prison ; enfin on l'engage comme gardienne à l'asile où elle se trouve actuellement.

Quelques semaines plus tard, Maria retrace à Darnford l'histoire de sa propre vie : enfant elle connut un père despotique et une mère indolente (ce qui est l'histoire même de Mary) ; seul, un oncle bienveillant s'intéressait à elle et lui prêtait des livres pour la distraire. Elle s'éprend d'un jeune voisin, Georges, qui, sous des dehors agréables, est un libertin ; et à la mort de sa mère, ne pouvant supporter plus longtemps la vie sous le toit paternel elle accepte d'épouser Georges auquel son oncle promet cinq mille livres pour s'établir.

Très tôt après leur mariage, Georges se révèle à Maria sous son vrai jour : égoïste, dépensier, ivrogne et débauché, si bien qu'elle se prend à le détester. Pendant l'absence de son oncle, parti pour traiter des affaires à Lisbonne, Maria se trouve sans protection ; elle est enceinte, mais cette perspective ne lui cause aucune joie ; son mari se ruine et elle avec, et lui propose un

affreux marché : celui de devenir la maîtresse d'un de ses amis qui les aidera financièrement. Là-dessus, Maria est résolue à quitter Georges pour toujours. Elle s'installe dans une chambre meublée, et ce n'est qu'avec l'aide d'un ami de son oncle (Darnford lui-même), qu'elle échappe plusieurs fois aux recherches et aux menaces de son mari. Par trois fois elle change de logement ; son bébé vient au monde. Son frère aîné lui annonce la mort de son oncle qui a laissé la plus grande part de sa fortune à son enfant, Maria devant en être la gardienne. Un procureur vient au nom de son mari qui revendique sa paternité : Maria consent à donner cinq cents livres à Georges afin qu'il renonce à ses droits. Elle décide d'aller en Italie avec son enfant ; mais alors qu'elle se dirige sur Douvres, sa domestique — subornée par Georges moyennant une somme d'argent — lui fait prendre un soporifique, et pendant son sommeil son bébé lui est enlevé et on l'amène dans cet asile de détenus. Le récit détaillé s'arrête ici, la suite du roman est contenue dans quelques notes réunies par l'éditeur — Mary n'ayant pas eu le temps de le finir, mais voici sommairement la conclusion : le procureur écrit un jour à Maria que son enfant est mort, et que si elle accepte de céder la moitié de sa fortune à son mari, il lui rendra sa liberté. Maria refuse, et Darnford lui ayant avoué son amour et sa dévotion, elle se donne à lui.

Jemima aide Mary à s'enfuir durant l'absence du directeur de l'asile ; toutes deux s'installent en garni et Darnford vient les rejoindre. Georges poursuit en justice Darnford pour séduction et adultère ; Maria défend sa propre cause et essaie de se disculper par le récit des circonstances qui l'ont conduite à agir de la sorte ; mais elle est jugée coupable. Mary avait même ajouté d'autres notes selon lesquelles Darnford abandonnait Maria par la suite, et cette dernière, désespérée, se suicidait.

Cette analyse montre le ton pessimiste de l'œuvre : la femme, quel que soit son rang social, y est toujours victime de l'égoïsme masculin ; tous les à-côtés ne servent qu'à accentuer le caractère sombre du récit, comme l'histoire d'une des femmes chez laquelle Maria se cache à Londres, et dont le mari a gaspillé l'argent qu'elle possédait. Contre l'autorité maritale, la femme n'a aucune défense légale : elle est livrée corps et âme à un maître qui a tous les droits sur elle, et la justice humaine ne la prend même pas en pitié.

Aussi Mary revendique-t-elle la nécessité du divorce qu'elle voudrait plus facile à demander et à obtenir pour la femme. Elle va même plus loin : elle justifie la désertion du foyer conjugal lorsque le mari se montre brutal et immoral. Ici encore, Mary se rattache à Milton, non seulement parce qu'elle affirme le libre arbitre de la conscience individuelle, indépendamment des lois sociales, mais aussi parce qu'elle juge invalide une union qui n'est point fondée sur l'harmonie spirituelle et morale des individus. Elle écrit dans son *Étude sur la Révolution française* : « Qui osera maintenir froidement qu'il est juste de priver une femme, sans parler du fait de la voir traiter comme un paria, de tous les droits d'une citoyenne, parce que son cœur révolté se détourne de l'homme — son mari de nom seulement et grâce au pouvoir tyrannique qu'il possède sur sa personne et ses biens — qu'elle ne peut ni aimer ni respecter, pour trouver la consolation dans un cœur plus sympathique et plus humain¹ ? » L'épouse malheureuse par la faute d'un mari brutal obéit à un mobile d'action tout à fait légitime lorsqu'elle quitte ce dernier pour appartenir à un homme qui lui offre tendresse et pro-

1. « Who will coolly maintain that it is just to deprive a woman, not to insist on her being treated as an outcast of society, of all the rights of a citizen, because her revolting heart turns from the man, whom a husband only in name, and by the tyrannical power he has over her person and property, she can neither love nor respect, to find comfort in a more congenial or humane bosom ? » *On the French Revol.* p. 224.

tection ; et Mary ne voit encore qu'un préjugé stupide dans l'opprobre qui s'attache à un tel acte et dans la perte des droits civils qu'il entraîne après lui. Le roman *Maria* abonde en assertions corroborant cette opinion : « Je suis loin de penser qu'une femme, une fois mariée, doit considérer cette union comme indissoluble (surtout s'il n'y a pas d'enfants...) au cas où son mari ne mérite ni son amour, ni son estime¹. » Et encore : « Une femme, renonçant à ce qu'on appelle son protecteur naturel, est méprisée et évitée, parce qu'elle affirme l'indépendance d'esprit propre à une créature raisonnable et repousse avec indignation l'esclavage². » Nous trouvons encore plus loin : « Inhumaines sont les lois qui forgent des chaînes d'acier pour lier ensemble des esprits qui ne pourront jamais s'unir en une agréable communion³ » — ce qui rappelle tout à fait Milton dans ses théories sur la nécessité du divorce lorsque l'harmonie spirituelle fait défaut.

Darnford déclare à Maria : « Des liens de cette nature (des mariages malheureux) ne peuvent lier des esprits gouvernés par des principes supérieurs ; et de tels êtres ont le privilège d'agir indépendamment des décrets de lois qui ont été forgées sans qu'on les consulte, s'ils ont assez de force d'âme pour en supporter les conséquences naturelles⁴. »

Le dernier mot de Mary au sujet du Mariage est donc en faveur de la conscience individuelle opposée à la conscience sociale ; certains critiques y ont vu une

1. « I am far from thinking that a woman, once married ought to consider the engagement as indissoluble especially (if there be no children...) in case her husband merits neither her love, nor esteem. » *Maria*, vol. II, p. 41.

2. « A woman, resigning what is termed her natural protector, is despised and shunned, for asserting the independence of mind distinctive of a rational being, and spurning at slavery. » Id. p. 43.

3. « Those laws are inhuman which forge adamantine fetters to bind minds together, that never can mingle in social communion. » Id., p. 64.

4. « Ties of this nature (evil marriages) cannot bind minds governed by superior principles ; and such beings are privileged to act above the dictates of laws they had no voice in framing, if they have sufficient strength of mind to endure the natural consequences. » Id., p. 123.

tendance à l'anarchie : mais ce danger nous semble écarté par le culte des devoirs domestiques que Mary a affirmé toute sa vie en théorie et en pratique. Si elle jugeait parfois nécessaire de détruire, ce n'était que pour reconstruire sur des bases plus sûres et meilleures ; et l'idéal qu'elle se faisait du Mariage était bien trop élevé pour qu'elle puisse jamais tomber dans la confusion et le désordre. Le chapitre suivant, dans lequel nous exposerons l'ensemble des devoirs que comporte l'état du mariage, ne nous laissera aucun doute à ce sujet.

CHAPITRE V

LA VIE DE FAMILLE ET SES DEVOIRS

C'est sous la forme d'un « Home » solidement organisé, où l'affection et le dévouement réciproques règnent de pair que Mary a conçu le Bonheur de la femme. Elle qui, dans son enfance et sa jeunesse, eut à souffrir de voir autour d'elle la mésentente conjugale et le désordre dans les familles, n'aspira toute sa vie qu'à « trouver un asile où elle se serait reposée avec contentement... et à concentrer ses sentiments sur l'idée de foyer¹... » Selon elle, la femme qui a un mari et des enfants à aimer peut connaître les joies les plus pures de l'existence si, toutefois, elle se fait une juste idée de ses obligations d'épouse et de mère, et vénère comme elle le doit la vie de famille. Si tant de femmes se désintéressent de leur foyer, c'est qu'elles sont égoïstes, et dans ce cas incapables d'affection pour leur mari ou leurs enfants, ou bien manquent de jugement et ne comprennent point les devoirs qu'elles ont à remplir envers eux. D'autres encore, si elles comprennent leurs devoirs, sont trop paresseuses pour s'y astreindre, et la paresse devient avec l'habitude de l'indifférence. Car le vrai bonheur ne s'acquiert point sans effort : « Le vrai bonheur — je parle du contentement et de la satisfaction vertueuse dont on peut jouir dans cette

1. « Shall I never find an asylum to rest contented in ?... Attach those tender emotions round the idea of home ? » *Letters to Imlay*, p. 98.

existence imparfaite — doit résulter d'affections sagement réglées, et toute affection implique un devoir¹. » Or les femmes qui ne recherchent dans le mariage que le plaisir passent à côté du Bonheur sans en jouir, car elles sont dépourvues de goût domestique, dont la culture nécessite du jugement et de la persévérance, et dans lequel réside le vrai Bonheur de la femme. « Pour accomplir les devoirs domestiques, il faut un esprit résolu, et une certaine persévérance sérieuse qui exige une base plus solide que les émotions, tout animées et naturelles qu'elles puissent être². »

Le goût domestique n'est autre que la perception juste des devoirs qui incombent à toute maîtresse de maison, et leur accomplissement consciencieux et enthousiaste ; si les femmes exerçaient leur jugement elles comprendraient que la nature les a tout spécialement désignées pour élever une famille. « Le goût véritable résulte toujours du travail que fait le jugement pour étudier les effets naturels, et tant que les femmes n'auront pas plus de jugement, il est vain de s'attendre à leur voir du goût domestique³. » Elles comprendraient l'importance de l'harmonie conjugale, du bon exemple à donner aux enfants et aux domestiques ; et, pénétrées de la sainteté de leur tâche, elles trouveraient une joie réelle dans son accomplissement. « Ce n'est pas l'instruction, mais le manque de goût domestique qui éloigne les femmes de leurs familles⁴, » et elles ne pourront vraiment apprécier « ce bonheur domestique empreint de dignité, dont

1. « True happiness — I mean all the contentment and virtuous satisfaction that can be snatched in this imperfect state — must arise from well-regulated affections, and an affection includes a duty. » *Vindic.*, p. 200.

2. « To fulfil domestic duties much resolution is necessary, and a serious kind of perseverance that requires a more firm support than emotions, however lively and true to nature. » *Id.*, p. 88.

3. « True taste is ever the work of the understanding employed in observing natural effects ; and till women have more understanding it is vain to expect them to possess domestic taste. *Id.*, p. 240.

4. « It is the want of domestic taste that takes women out of their families, and not the acquirement of knowledge. » *Id.*, p. 240.

la grandeur simple ne peut plaire à des esprits ignorants ou dépravés¹ » que lorsqu'elles comprendront que leur véritable rôle de femmes ici-bas est d'être épouses et mères — et non courtisanes ou esclaves de l'homme — et que d'elles dépendent largement le bonheur et le progrès de l'Humanité.

De plus, leur jugement les aidera à proportionner leurs affections familiales ; au lieu d'aimer aveuglément et sans réserve leur mari aux dépens de leurs enfants, ou inversement, elles sauront équilibrer les sentiments divers que leur cœur doit éprouver pour les uns et les autres : « Si elles avaient de la raison, elles pourraient acquérir ce goût domestique qui leur ferait aimer, par degrés raisonnables, leur famille entière, depuis leur mari jusqu'au chien de garde². » Comme nous le verrons plus loin, la raison doit toujours tempérer l'amour conjugal ou maternel dont l'excès est fatal au bonheur familial.

Pour aider les femmes à apprécier l'importance de leurs obligations domestiques, Mary leur fait un tableau de la vie de famille, et étudie les rapports qui doivent en unir les différents membres. Tout « home » est un État en miniature dont la prospérité ne peut être assurée que par l'observance rigoureuse de certaines lois inspirées par le sens de l'Ordre : supprimez ces lois, et l'Anarchie met la confusion dans le foyer. L'Ordre doit veiller à la fois au fonctionnement judiciaires de l'Autorité et à la discipline obtenue : et c'est de la nature même de ces rapports entre le groupe dirigeant et le groupe dirigé que dépendent le bonheur et la prospérité du foyer.

1. « Neither shall we see that dignified domestic happiness the simple grandeur of which cannot be relished by ignorant or vitiated minds. » *Vindic.*, p. 277.

2. « For had they sense they might acquire that domestic taste which would lead them to love with reasonable subordination their whole family, from their husband to the house dog. » *Id.*, p. 250.

Mary distingue cinq catégories de devoirs domestiques : 1) Devoirs des Époux entre eux.

2) Devoirs des Parents envers les Enfants.

3) Devoirs des Enfants envers les Parents.

4) Devoirs envers les domestiques.

5) Devoirs envers les animaux.

1) Devoirs des Epoux entre eux.

Les époux doivent se rappeler que le mariage a pour but la création d'une famille et la fondation d'un foyer où les enfants seront élevés dans les meilleures conditions possibles, physiques et morales. Ils doivent donc subordonner leur plaisir personnel à l'obligation d'engendrer et d'élever des enfants, et les premiers transports de passion égoïste doivent faire place à une affection plus calme basée sur la confiance et l'amitié. L'homme ne doit pas exiger que la femme soit toujours une maîtresse, propre à satisfaire les seuls caprices de ses sens ; et la femme doit se résigner à ne plus attendre de son mari les transports voluptueux causés par ses charmes extérieurs durant les premiers mois de leur union. Une tendresse raisonnable, faite de sympathie et de confiance, doit subsister entre eux ; ayant des intérêts communs en leurs enfants, ils doivent posséder une communauté de pensées et de sentiments, et chacun doit aspirer à accomplir le mieux possible ses devoirs particuliers.

L'homme, qui doit assurer la prospérité financière du foyer, se trouve généralement appelé à exercer son activité hors de chez lui, pour ses affaires ; mais la place de la femme est dans sa maison, où elle doit assurer l'ordre, l'entente et veiller à l'éducation des enfants. Elle doit donc accepter de se passer de la compagnie de son mari, et avoir l'esprit suffisamment occupé par ses propres devoirs pour ne pas en souffrir outre-mesure. Mary va jusqu'à soutenir que « l'épouse délais-

sée fait en général la meilleure mère¹ » ; car n'étant plus distraite de ses devoirs maternels par les attentions conjugales, elle peut reporter sur ses enfants la tendresse dévouée dont son mari fait peu de cas. D'ailleurs, se rappelant que son premier devoir est d'être une créature raisonnable et d'aimer la Vertu, elle placera son bonheur dans l'accomplissement de son devoir et non dans un sentiment humain incertain et fragile : « Qu'elle soit aimée ou négligée, son premier soin doit être de se rendre respectable, et non de faire dépendre tout son bonheur d'un être sujet aux mêmes infirmités qu'elle². » Toutefois il est désirable que l'amitié existe entre les parents, car « Les enfants ne seront jamais élevés comme il convient si l'amitié ne subsiste entre les parents. La Vertu s'enfuit d'une maison en proie aux divisions intestines — et toute une légion de démons s'y installe³. »

Le sentiment qui doit unir les époux est donc une amitié solide, faite de tendresse et de camaraderie, et reposant sur des intérêts communs ; ce sentiment implique une égalité absolue entre deux êtres qui n'ont à répondre de leurs actes qu'à Dieu qui les a également doués d'une conscience raisonnable. Cette conception de l'union conjugale s'oppose à celle de Rousseau qui est basée sur une différence sexuelle et considère l'homme comme le maître et la femme comme la créature faible devant se soumettre à lui. Selon Rousseau : « Le maître veut avoir une esclave impudique à caresser, dépendant entièrement de sa raison et de sa générosité à lui ; il ne désire pas une compagne qu'il serait obligé d'estimer, ou une amie à laquelle il pourrait

1. « The neglected wife is, in general the best mother. » *Vindic.*, p. 31.

2. « Whether she be loved or neglected, her first wish should be to make herself respectable, and not to rely for all her happiness on a being subject to like infirmities with herself. » *Id.*, p. 27.

3. « Children will never be properly educated till friendship subsists between parents. Virtue flies from a house divided against itself — and a whole legion of devils take up their residence there. » *Id.*, p. 279.

confier le soin d'élever ses enfants, si la mort les privait de leur père¹... » Or « Ce n'est pas pour obtenir l'autorité que les femmes doivent lutter, mais l'égalité². » La femme doit attendre de son mari, généralement supérieur à elle par la force physique, aide et protection en cas de besoin, mais là doit s'arrêter la notion d'inégalité : moralement, elle est son égale et, le considérant comme un être humain semblable à elle, capable de défaillances et d'erreurs, elle doit refuser de lui accorder cette obéissance aveugle qui l'avilit : « Fortifiez l'esprit de la femme en le développant, et ce sera la fin de l'obéissance aveugle, mais comme l'obéissance aveugle est toujours recherchée par l'autorité, les tyrans et les sensualistes ont raison de s'efforcer de maintenir les femmes dans l'ignorance, car les premiers ne demandent que des esclaves, et les derniers des jouets³. » La femme doit refuser, au besoin, de se soumettre à la volonté de son mari, si ce dernier veut la contraindre à agir contre la raison et la vertu comme nous l'avons vu en faisant l'analyse du roman *Maria*. De même si la femme s'aperçoit que son mari lui est inférieur par l'esprit, le sentiment, ou la distinction dans les manières, elle ne doit ni en souffrir, ni s'efforcer de s'abaisser au même niveau ; car ayant le respect d'elle-même, son premier devoir est de perfectionner son propre être moral qui est responsable envers Dieu seul et non envers les hommes : « Si, s'efforçant d'obtenir la récompense de sa vocation supérieure, elle regarde au delà de la scène présente, qu'elle cultive son juge-

1. « The master wished to have a meretricious slave to fondle, entirely dependent on his reason and bounty ; he did not want a companion, whom he should be compelled to esteem, or a friend to whom he could confine the care of his children's education, should death deprive them of their father... » *Vindic.*, p. 141.

2. « It is not empire, — but equality, that they should contend for. » *Id.*, p. 141.

3. « Strengthen the female mind by enlarging it, and there will be an end to blind obedience ; but as blind obedience is ever sought for by power, tyrants and sensualists are in the right when they endeavour to keep women in the dark, because the former only want slaves, and the latter a plaything. » *Id.*, p. 22.

ment sans se soucier d'examiner le caractère que peut avoir son futur mari. Qu'elle soit simplement résolue, sans s'inquiéter outre-mesure du bonheur présent, à acquérir les qualités qui ennoblissent un être raisonnable ; et un mari grossier et peu élégant pourra choquer son bon goût sans détruire sa tranquillité d'esprit. Elle ne façonnera pas son âme pour l'adapter aux faiblesses de son compagnon, mais pour les supporter ; le caractère de ce dernier sera peut-être une épreuve pour elle, mais non point une entrave à la vertu¹. »

L'obéissance, chez la femme, sera donc toujours raisonnée et non passive, et celle-ci doit être libre de critiquer au besoin les intentions ou les actes de son mari ; l'arbitraire ne doit pas exister dans les rapports conjugaux ; les époux doivent se consulter mutuellement, faisant appel au jugement de l'un et de l'autre, et examinant avec prudence les conséquences possibles de leurs actes. Dans « Saint Léon » Godwin a retracé les rapports conjugaux tels que Mary les concevait pour le plus grand bien de la famille entière ; Saint Léon s'exprime en ces termes : « J'instruisais ma femme par mon expérience, tandis qu'elle m'éclairait par la rectitude et la fermeté de son goût. Notre bonheur était sobre et digne, et cette sobriété même servait à lui donner un surcroît de volupté. Chacun de nous avait ses occupations spéciales, tant pour la culture de notre esprit que pour l'avancement de nos intérêts mutuels : la séparation nous rendait respectables aux yeux l'un de l'autre, et en même temps nous préparait à nous retrouver et à nous entretenir avec une ardeur nouvelle. Quand nous nous

1. « But, if struggling for the prize of her high calling, she look beyond the present scene, let her cultivate her understanding without stopping to consider what character the husband may have whom she is destined to marry. Let her only determine, without being too anxious about present happiness, to acquire the qualities that ennoble a rational being, and a rough inelegant husband may shock her taste without destroying her peace of mind. She will not model her soul to suit the frailties of her companion, but to bear with them ; his character may be a trial, but not an impediment to virtue. » *Vindic.*, p. 33.

trouvions ensemble, les heures fuyaient et semblaient des minutes¹... » Et plus loin : « Elle avait l'habitude, pour tout ce qui se rapportait à notre amour mutuel, de partager mes sentiments et mes penchants dans un esprit si juste d'égalité et de bienveillance, que nous semblions être deux corps animés d'une seule âme². » Marguerite, la femme de Saint Léon, personnifiant Mary elle-même durant ses quelques mois de vie conjugale avec Godwin, nous voyons que celle-ci avait réussi à mettre ses théories en pratique, pour son bonheur et celui de Godwin qui avait trouvé un tel charme dans cette union. Il s'agissait ici d'un mariage entre deux personnes cultivées et d'intelligence supérieure, mais Mary juge que le bonheur peut exister également dans un ménage modeste et humble uni par une sincère et naïve affection et soucieux de remplir les devoirs domestiques : « Quiconque a jeté un regard bienveillant sur la société doit avoir contemplé avec plaisir l'humble amour réciproque que ne revêt point la dignité du sentiment ou que ne fortifient point les poursuites intellectuelles en commun. Les menus incidents domestiques de la journée ont fourni des sujets de conversation enjouée, et d'innocentes caresses ont adouci des labeurs qui ne nécessitaient point une grande activité d'esprit ou un grand effort de pensée ; néanmoins la vue de ce bonheur médiocre n'a-t-il pas inspiré plus de tendresse que de respect ? — émotion semblable à celle que nous éprouvons à la vue d'enfants qui jouent

1. « I instructed her by my experience, while she enlightened me by the rectitude and decision of her taste. Ours was a sober and dignified happiness, and its very sobriety served to give it additional voluptuousness. We had each our separate pursuits, whether for the cultivation of our minds, or the promotion of our mutual interests. Separation gave us respectability in each other's eyes, while it prepared us to enter with fresh ardour into society and conversation. In company with each other, hours passed over us, and appeared but minutes... » St Leon, p. 39.

2. « She was accustomed, in all that related to our mutual love, to enter into my sentiments and inclinations with so just a tone of equality and kindness, that we seemed to be two bodies animated by a single soul... » Id., p. 133.

ou d'animaux qui s'ébattent ; tandis que le spectacle des luttes nobles et pénibles de gens pleins de mérite a soulevé notre admiration et transporté notre esprit dans cette région où la sensation cède la place à la raison¹. »

Selon Mary, c'est surtout le manque de jugement et de culture chez la femme qui empêche dans les classes moyennes et supérieures l'harmonie complète entre les époux : ce n'est que lorsque la femme sera capable de s'intéresser activement aux occupations de son mari et de partager ses distractions intellectuelles qu'une véritable camaraderie les unira. Cette conviction, due tout d'abord aux goûts intellectuels de Mary (et, nous l'avons vu, manifestée avec succès durant son union avec Godwin), a été raffermie par ses observations personnelles. Elle a rencontré, au cours de son existence, deux types de femmes également incapables d'apprécier la valeur de l'intimité intellectuelle dans le mariage : la bonne ménagère et la femme du monde. La première peut être une épouse fidèle et dévouée, une mère consciencieuse ; mais, trop soucieuse d'assurer le bon ordre de la maison et le confort matériel de sa famille, elle se désintéresse de toute culture intellectuelle et ne peut être, aux yeux de son mari, qu'une sorte d'« Intendante » digne de sa confiance : « Cesont souvent d'honnêtes créatures, bienveillantes, pourvues d'un certain bon sens sagace, doublé de prudence en ce qui concerne les affaires de ce monde, ce qui fait souvent d'elles des membres de la société plus utiles que la

1. « Whoever has cast a benevolent eye on society must often have been gratified by the sight of humble mutual love not dignified by sentiment, or strengthened by a union in intellectual pursuits. The domestic trifles of the day have afforded matters for cheerful converse, and innocent caresses have softened toils which did not require great exercise of mind or stretch of thought ; yet has not the sight of this moderate felicity excited more tenderness than respect ? — an emotion similar to what we feel when children are playing, or animals sporting ; whilst the contemplation of the noble struggles of suffering merit has raised admiration and carried our thoughts to that world where sensation will give place to reason. » *Vindic.*, p. 23.

femme du monde romanesque, bien que ne possédant ni goût ni largeur d'esprit. Le domaine intellectuel leur est condamné. Retirez les de leur famille ou de leur voisinage, et elles demeurent inertes, leur esprit se trouvant sans occupation, car la littérature fournit un fonds de distraction qu'elles n'ont jamais cherché à goûter, mais plutôt à dédaigner. Les sentiments et le goût d'esprits plus cultivés leur semblent ridicules, même chez ceux que le hasard et les liens de famille les ont conduites à aimer ; et chez de simples connaissances, elles n'y voient que de l'affectation.

Un homme de sens ne peut aimer une telle femme qu'au point de vue sexuel, et la respecter comme une domestique digne de sa confiance. Pour sa propre tranquillité, il la laisse libre de tancer les domestiques, et d'aller à l'église dans des toilettes faites avec les meilleures étoffes. Un homme qui aurait l'esprit aussi peu développé qu'elle ne s'entendrait sans doute pas aussi bien avec elle, car il pourrait chercher à empiéter sur ses prérogatives, et diriger lui-même certaines affaires domestiques ; cependant les femmes dont le jugement n'a pas été développé par l'étude, ou l'égoïsme naturel du sentiment corrigé par la réflexion, sont peu propres à diriger une famille, car, en exagérant leur autorité, elles se montrent toujours tyranniques, et veulent défendre une supériorité qui ne repose que sur la distinction arbitraire du rang... Leurs maris reconnaissent qu'elles sont bonnes ménagères et épouses fidèles, mais vont chercher en dehors du foyer... une compagnie plus agréable et piquante¹. ».

1. « The latter are often friendly, honest creatures, and have a shrewd kind of good sense, joined with worldly prudence, that often render them more useful members of society than the fine sentimental lady, though they possess neither greatness of mind nor taste. The intellectual world is shut against them. Take them out of their family or neighbourhood, and they stand still ; the mind finding no employment, for literature affords a fund of amusement which they have never sought to relish, but frequently to despise. The sentiments and tastes of more cultivated minds appear ridiculous, even in those whom chance and family connections have led

La femme qui se contente de mettre tout son orgueil dans la prospérité matérielle du foyer ne réussit pas à créer la famille idéale où doivent régner la bonne harmonie entre tous les membres et la communion spirituelle, autant que physique et sentimentale, entre les époux. Sa tyrannie crée le mécontentement et la méfiance de la part des domestiques, et son esprit terre-à-terre éloigne d'elle son mari qui trouve peu de charme en sa compagnie.

Quant aux femmes du monde « elles sont souvent aimables, et leur cœur est réellement plus sensible à la bienveillance universelle, plus ouvert aux sentiments qui civilisent l'existence, que la bonne à tout faire aux coudes anguleux ; mais ne possédant pas une quantité suffisante de réflexion et d'empire sur elles-mêmes, elles ne font qu'inspirer l'amour, et sont les maîtresses de leurs maris — tant qu'elles conservent leur affection — et les amies platoniques de leurs connaissances masculines... Ce sont des femmes qui semblent avoir été créées non point pour jouir de la société de l'homme, mais pour l'empêcher de tomber dans la brutalité absolue, en polissant les aspérités de son caractère, et par des caresses enjouées, donner quelque dignité aux appétits qui l'attirent vers elles... Comment cette créature peut-elle croire qu'elle n'a été créée que pour se soumettre à l'homme, son égal, — un être qui, comme elle, a été mis au monde pour acquérir

them to love ; but in mere acquaintance they think it all affectation

A man of sense can only love such a woman on account of her sex, and respect her because she is a trusty servant. He lets her, to preserve his own peace, scold the servants, and go to church in clothes made of the very best materials. A man of her own size of understanding would probably not agree so well with her, for he might wish to encroach on her prerogative, and manage some domestic concerns himself ; yet women, whose minds are not enlarged by cultivation, or the natural selfishness of sensibility by reflection, are very unfit to manage a family, for by an undue stretch of power, they are always tyrannising to support a superiority that only rests on the arbitrary distinction of fortune... Their husbands acknowledge that they are good managers and chaste wives, but leave home to seek for more agreeable... piquant society. » *Vindic.*, p. 85-86.

la vertu ? Comment peut-elle consentir à n'être uniquement occupée qu'à lui plaire — qu'à orner la terre — alors que son âme est capable de s'élever jusqu'à Dieu ? Et comment peut-elle demeurer nonchalamment sous la dépendance de l'homme dans le domaine de la raison, alors qu'elle devrait gravir avec lui les pentes ardues du savoir¹ ? »

La femme du monde est donc incapable, elle aussi, de fonder le foyer idéal : elle est trop superficielle pour diriger sagement l'éducation de ses enfants, et si son mari trouve en sa compagnie plus de charme qu'en celle d'une bonne ménagère, il n'existe pas entre les époux cette intime communion spirituelle qui seule assure la perpétuité des affections en inspirant des intérêts communs.

Or, ni l'accomplissement consciencieux des devoirs domestiques, ni la recherche des plaisirs sociaux ne sont incompatibles avec la culture de l'esprit : « Tout en remplissant ses devoirs maternels, une femme sainement constituée peut très bien conserver une mise simple et convenable, et aider à soutenir la famille, si besoin est, ou par des lectures et des conversations avec des personnes des deux sexes, indistinctement, cultiver son esprit... Si les femmes se dictaient un emploi du temps, au lieu de le perdre à suivre les caprices de la mode, la direction de leur maison et de leurs enfants

1. « These women are often amiable, and their hearts are really more sensible to general benevolence, more alive to the sentiments that civilise life, than the square-elbowed family drudge ; but, wanting a due proportion of reflection and self-government, they only inspire love, and are the mistresses of their husbands, whilst they have any hold on their affections, and the Platonic friends of his male acquaintance... These are the women who appear to be created not to enjoy the fellowship of man, but to save him from sinking into absolute brutality, by rubbing off the rough angles of his character, and by playful dalliance to give some dignity to the appetite that draws him to them... Can she believe that she was only made to submit to man, her equal — a being who, like her, was sent into the world to acquire virtue ? Can she consent to be occupied merely to please him — merely to adorn the earth — when her soul is capable of rising to God ? And can she rest supinely dependent on man for reason, when she ought to mount with him the arduous steep of knowledge ? » *Vindicta*, p. 87.

ne devrait point les exclure du domaine littéraire, ou les empêcher de s'intéresser à quelque science, avec cette persévérance qui fortifie l'esprit, ou de s'adonner à l'un ou l'autre des beaux arts qui développent le goût¹. »

Ce n'est que lorsqu'elle sera devenue un être raisonnable et instruit, capable de suivre l'homme dans le domaine des lettres, des sciences ou des arts que la femme mariée deviendra l'épouse idéale, c'est-à-dire la compagne et l'amie de son mari : à son amour pour elle ce dernier joindra le respect de ses qualités, la confiance en ses capacités — non seulement domestiques — mais pédagogiques et intellectuelles, et enfin la reconnaissance pour l'appui qu'il trouvera dans son dévouement et son intelligente sympathie. Il lui demandera conseil dans ses entreprises, la tiendra au courant de ses affaires les plus sérieuses, pourra au besoin s'en remettre à elle pour les décisions importantes de leur existence.

« Nulle occupation intellectuelle n'est une excuse suffisante pour négliger les devoirs domestiques, et je ne peux les concevoir comme incompatibles. Une femme peut se rendre propre à être la compagne et l'amie d'un homme de sens, et en même temps savoir prendre soin de sa famille². »

Ainsi la vie conjugale sera véritablement une vie en commun de corps, de cœur et d'esprit ; la sage direction du foyer sera assurée par la combinaison harmonieuse de deux consciences animées d'un même intérêt, et

1. « Fulfilling the duties of a mother, a woman with a sound constitution, may still keep her person scrupulously neat, and assist to maintain her family, if necessary, or by reading and conversation with both sexes, indiscriminately, improve her mind... Did they pursue a plan of conduct, and not waste their time in following the fashionable vagaries of dress, the management of their household and children need not shut them out from literature, or prevent their attaching themselves to a science, with that steady eye which strengthens the mind, or practising one of the fine arts that cultivate the taste. » *Vindic.*, p. 276.

2. « No employment of the mind is a sufficient excuse for neglecting domestic duties, and I cannot conceive that they are incompatible. A woman may fit herself to be the companion and friend of a man of sense and yet know how to take care of his family. » *Thoughts on Educ.*, p. 56.

se soutenant mutuellement dans l'accomplissement de leurs devoirs. Et telle sera la force morale de chacun que, si le mari vient à disparaître, la veuve saura continuer seule l'œuvre commencée avec lui : « Elle reste veuve, peut-être, sans moyens suffisants ; mais elle ne se désole pas ! Une douleur naturelle se fait sentir en son cœur ; mais une fois que le temps a adouci le chagrin en une résignation mélancolique, son cœur se tourne vers ses enfants avec un surcroît de tendresse, et, soucieuse de pourvoir à leurs besoins, l'affection donne à ses devoirs maternels un caractère héroïque et sacré. Elle pense que non seulement le regard de celui dont tout son bonheur doit provenir désormais voit ses efforts vertueux... ; mais son imagination... se plaît à imaginer que les yeux que sa main tremblante a clos, peuvent encore voir comment elle maîtrise toute passion capricieuse afin de remplir le double devoir de servir de père aussi bien que de mère à ses enfants.. Elle ne songe plus à plaire, et, ayant conscience de sa dignité, elle ne s'enorgueillit point des louanges que mérite une telle conduite... Il me semble la voir entourée de ses enfants, récoltant le fruit de son labeur. ... Elle a la joie de voir que les vertus qu'elle s'efforça d'enraciner au moyen de principes sont devenues des dispositions stables, que ses enfants ont acquis une force de caractère suffisante pour leur permettre de supporter l'adversité sans oublier l'exemple de leur mère. L'œuvre de son existence ainsi accomplie, elle attend calmement le sommeil éternel, et, à la résurrection, pourra dire : « Voici, Tu m'as donné un talent, et voici cinq talents¹. »

1. « She is left a widow, perhaps, without a sufficient provision ; but she is not desolate ! The pang of nature is felt ; but after time has softened sorrow into melancholy resignation, her heart turns to her children with redoubled fondness, and anxious to provide for them, affection gives a sacred heroic cast to her maternal duties. She thinks that not only the eye sees her virtuous efforts from whom all her comfort now must flow... ; but her imagination... dwells on the fond hope that the eyes which her trembling hand closed, may still see how she subdues every wayward

L'épouse idéale est donc, selon Mary, la femme consciente de sa valeur morale et comprenant l'importance de ses devoirs d'épouse et de mère : elle se reconnaît égale à son mari avec lequel elle collabore au gouvernement du foyer familial, et au besoin elle est capable de le remplacer et de diriger elle-même une famille. Seule, une telle union produit le vrai bonheur :

« Un couple semblable, où, en égale mesure, les deux époux sont nécessaires l'un à l'autre et indépendants l'un de l'autre, parce que chacun remplit les devoirs particuliers qui lui incombent, possède tout ce que peut donner l'existence... Étant suffisamment aisés pour ne pas être obligés de suivre un système rigide d'économie qui rétrécit le cœur et l'esprit... je ne sais ce qui leur manque pour être les gens les plus heureux, aussi bien que les plus respectables, du monde¹... »

Ayant compris quelle doit être la nature de leurs relations mutuelles, les époux doivent ensuite se faire une idée juste de leurs devoirs envers leurs enfants et de l'attitude à adopter vis-à-vis d'eux.

2) Devoirs des Parents envers les Enfants.

Le véritable but du mariage étant de fonder une famille et aider à la perpétuation de l'espèce humaine,

passion to fulfil the double duty of being the father as well as the mother of her children... She no longer thinks of pleasing, and conscious dignity prevents her from priding herself on account of the praise which her conduct demands...

I think I see her surrounded by her children, reaping the reward of her care... She lives to see the virtues which she endeavoured to plant on principles fixed into habits, to see her children attain a strength of character sufficient to enable them to endure adversity without forgetting their mother's example.

The task of life thus fulfilled, she calmly waits for the sleep of death, and rising from the grave, may say : « Behold, thou gavest me a talent, and here are five talents. » *Vindic.*, p. 61.

1. « A couple of this description, equally necessary and independent of each other, because each fulfils the respective duties of their station, possess all that life can give... Having sufficient to prevent their attending to a frigid system of economy which narrows both heart and mind... I know not what is wanted to render this the happiest as well as the most respectable situation in the world... » *Id.*, p. 201-202.

c'est agir contre nature que de se dérober à ce devoir. Un foyer sans enfants est incomplet et imparfait ; nous avons déjà vu, dans le chapitre traitant de la puériculture, que les devoirs des époux envers leurs enfants existent même avant la naissance de ces derniers, et que les rapports sexuels circonscrits en eux-mêmes pour une simple jouissance égoïste sont condamnables. Ils le sont pour deux raisons : la première, dans le domaine physique, est que de tels excès finissent par débilitier la constitution de l'homme et surtout de la femme. « Sacrifiant à la lasciveté l'amour maternel, qui ennoblit l'instinct, elles détruisent le fœtus dans la matrice, ou bien abandonnent l'enfant dès sa naissance. La nature exige d'être respectée en toute chose, et celles qui violent ses lois les violent rarement avec impunité. Les femmes délicates et énervées qui attirent tout particulièrement l'attention des libertins, ne sont pas propres à devenir mères, bien qu'elles puissent concevoir ; de sorte que le riche sensualiste, qui s'est débauché avec des femmes, propageant la dépravation et la misère, ne recoit de sa femme, lorsqu'il désire perpétuer son nom, qu'un être à demi développé, qui hérite de la faiblesse paternelle et maternelle¹. »

La deuxième raison, d'ordre moral, qui fait que les rapports sexuels, non motivés par le désir de fonder une famille, sont condamnables, est qu'il en résulte une perversion progressive du caractère : à l'égoïsme qui ne recherche que sa propre jouissance, se joint la paresse qui se dérobe aux devoirs naturels, et un rétrécissement de l'esprit et du cœur ; car au lieu de placer

1. « Sacrificing to lasciviousness the parental affection, that ennobles instinct, they either destroy the embryo in the womb, or cast it off when born. Nature in everything demands respect, and those who violate her laws seldom violate them with impunity. The weak enervated women who particularly catch the attention of libertines, are unfit to be mothers, though they may conceive ; so that the rich sensualist, who has rioted among women, spreading depravity and misery, when he wishes to perpetuate his name, receives from his wife only an half-formed being that inherits both its father's and mother's weakness. » *Vindic.*, p. 195.

leur bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs envers l'humanité et le créateur, les époux sans enfants le cherchent dans leur satisfaction personnelle.

Ils ne pensent qu'à jouir le plus possible de la vie, avec le minimum de devoirs à remplir, sans se soucier d'une vie future où ils auront à rendre compte de leur utilité ici-bas. D'ailleurs la présence d'enfants dans une famille semble avoir été tout spécialement indiquée par la Providence pour resserrer les liens qui doivent continuer à unir les époux lorsque la fièvre de la passion est calmée et fait place à un sentiment plus modéré : « Dans l'exercice de leur affection maternelle, la Providence a pourvu les femmes d'un sentiment qui doit, naturellement, se substituer à l'amour, lorsque l'homme amoureux ne devient que l'ami, et qu'une confiance réciproque remplace une admiration excessive — un enfant resserre alors doucement les liens qui se relâchent, et une mutuelle sollicitude produit une nouvelle sympathie mutuelle¹.

La présence d'enfants au foyer domestique est favorable à la sécurité de l'union conjugale, à condition toutefois que les époux se fassent une idée juste des devoirs qu'ils ont à remplir envers ces enfants. Ces derniers ne doivent pas être uniquement une source de bonheur égoïste, de plaisir personnel et de satisfaction vaniteuse ; les parents ont le noble devoir d'élever des êtres vertueux et bons, utiles à la société dont ils sont solidaires. Puisque les époux peuvent, et doivent collaborer à l'éducation des enfants, ils ont sur eux des droits égaux ; cependant, Mary met en question le droit à la paternité lorsque le père se dérobe à l'accomplissement de ses devoirs envers son enfant : alors qu'elle se trouvait seule à Paris, Imlay prolon-

1. « In the exercise of their maternal feelings Providence has furnished women with a natural substitute for love, when the lover becomes only a friend and mutual confidence takes place of overstrained admiration — a child then gently twists the relaxing cord, and a mutual care produces a new mutual sympathy. » *Vindic.*, p. 216.

geant indéfiniment son séjour au Havre, elle se sentait pleine d'inquiétudes au sujet de l'enfant qui allait naître, et l'apparente indifférence d'Imlay lui dicta la réflexion suivante : « Lorsque l'on songe aux soucis et aux inquiétudes qu'une femme doit avoir au sujet d'un enfant avant sa naissance, il me semble qu'en raison d'un droit naturel, cet enfant lui appartient à elle. Lorsque les hommes sont plongés dans les affaires, ils semblent perdre toutes sensations, sauf celles qui sont nécessaires à la continuation ou la production de la vie ! Sont-ce là les privilèges de la raison ? Dans la race ailée, tandis que la femelle tient ses petits au chaud, le mâle reste auprès d'elle pour l'encourager, mais il suffit à l'homme de condescendre à engendrer un enfant pour avoir le droit de le revendiquer. L'homme est un tyran¹ ! »

Selon Mary, il ne suffit pas d'avoir engendré dans un accès de passion égoïste pour mériter le nom de père : seul, l'accomplissement des devoirs paternels — affection, sollicitude, dévouement — donne à l'homme le droit de revendiquer les privilèges de la paternité, c'est-à-dire l'affection, le respect et la soumission de l'enfant.

Il est intéressant de rapprocher ici la théorie de Godwin émise la même année, en 1793, dans sa *Justice politique* : « On ne peut affirmer d'une façon définitive si l'on sait exactement, dans un état social semblable, qui est le père de chaque enfant individuel. Mais l'on peut affirmer que le fait de le savoir n'aura aucune importance... Une des mesures qui seront successivement dictées par l'esprit de démocratie... sera l'abolition

1. « Considering the care and anxiety a woman must have about a child before it comes into the world, it seems to me, by a *natural right*, to belong to her. When men get immersed in the world, they seem to lose all sensations, excepting those necessary to continue or produce life ! Are these the privileges of reason ? Amongst the feathered race, whilst the hen keeps the young warm, her mate stays by to cheer her, but it is sufficient for man to condescend to get a child, in order to claim it. A man is a tyrant ! » Letters to Imlay, p. 20.

des noms de famille¹. » Godwin se montre bien plus révolutionnaire que Mary qui concède à un père consciencieux le droit de donner son nom à son enfant ; mais on retrouve chez tous les deux cette idée fondamentale que l'enfant n'appartient pas uniquement aux parents mais à la société dans laquelle il doit se mouvoir, et ce qui importe n'est point tant d'engendrer un être humain que d'en faire un membre utile à cette société.

Nous avons étudié en détails dans le chapitre sur l'Éducation le système que doivent adopter les parents pour faire de leurs enfants des êtres raisonnables, vertueux, et utiles ; nous soulignerons simplement ici quelques points importants de ce système sur lesquels Mary insiste afin que les parents — et surtout les mères — voient leurs erreurs passées, et adoptent une méthode plus conforme à la Nature et à la Raison.

Le premier point est que l'éducation commence dès la naissance de l'enfant — ce que trop de femmes comprennent imparfaitement : les mères, auxquelles est généralement confiée jusqu'à l'âge de sept ans l'éducation de l'enfant, négligent leur tâche ou la font si mal que le caractère de ce dernier se trouve vicié lorsqu'il atteint l'âge de raison, et qu'il est difficile de le réformer : « Les hommes semblent s'accorder à reconnaître que les enfants doivent être laissés sous la direction des femmes durant leurs premières années. Or, d'après tout ce que j'ai pu observer, les femmes douées de grande sensibilité sont les moins propres à cette tâche, car infailliblement, emportées par leurs émotions, elles gâtent le caractère de l'enfant²... » Et plus loin : « Le caractère des enfants se forme si tôt

1. « It cannot be definitively affirmed whether it be known in such a state of society who is the father of each individual child. But it may be affirmed that such knowledge will be of no importance... One among the measures which will successively be dictated by the spirit of democracy.. is the abolition of surnames. » *Political Justice*, p. 852.

2. « Mankind seem to agree that children should be left under the management of women during their childhood. Now, from all the observation

que la base de leur caractère moral — je parle d'après mon expérience — est établie avant leur septième année, période durant laquelle on laisse aux femmes l'entière éducation des enfants. Ensuite, il arrive trop souvent que la moitié de la tâche éducatrice consiste à corriger et ceci très imparfaitement, si c'est fait hâtivement, les défauts qu'ils n'auraient jamais eus si leurs mères avaient eu plus de jugement¹. »

Il importe donc de ne point négliger l'éducation des enfants dès leur plus bas âge, mais il importe également — et ceci est le deuxième point sur lequel insiste Mary — d'exercer l'autorité avec mesure afin d'éviter les deux excès contraires dans lesquels tombent généralement les parents ; celui de gâter leurs enfants, ou de les tyranniser.

Les mères surtout sont souvent coupables d'un excès d'indulgence, soit par négligence ou faiblesse de volonté, soit par une affection déraisonnable qui leur fait idolâtrer leurs enfants, dont elles excusent tous les caprices et auxquels elles donnent toujours raison : « L'affection de certaines femmes pour leurs enfants est... souvent comme celle des brutes ; car elle extirpe toute étincelle d'humanité. La justice, la vérité, tout est sacrifié par ces Rébeccas, et par amour pour leurs enfants à elles, elles violent les devoirs les plus sacrés, oubliant la parenté commune qui unit ici-bas la famille entière... Leur devoir de mère perd alors l'aspect vénérable du devoir et prend la forme fantasque du caprice². » Elles font preuve d'un amour partial

that I have been able to make, women of sensibility are the most unfit for this task, because they will infallibly, carried away by their feelings, spoil a child's temper. » *Vindic.*, p. 88.

1. « And, so early do they catch a character, that the base of the moral character, experience leads me to infer, is fixed before their seventh year, the period during which women are allowed the sole management of children. Afterwards it too often happens that half the business of education is to correct, and very imperfectly is it done, if done hastily, the faults, which they would never have acquired if their mothers had had more understanding. » *Id.*, p. 275.

2. « The affection of some women for their children is, as I have before termed it, frequently very brutish : for it eradicates every spark of humanity.

qui ne laisse en leur cœur aucune place pour d'autres affections et les rend injustes envers le reste de l'humanité : « Parce que ce sont leurs enfants, elles les traitent comme s'ils étaient de petits demi-dieux, alors que — je l'ai toujours constaté — les femmes qui idolâtrèrent ainsi leurs enfants font rarement preuve de bienveillance élémentaire envers les domestiques, ou éprouvent la moindre tendresse pour d'autres enfants que les leurs¹. » Souvent une mère, au lieu de collaborer avec son mari à l'œuvre disciplinaire, et craignant de perdre l'amour de ses enfants en les punissant « les soutient secrètement contre leur père, qu'elle fait passer pour un épouvantail. Quand le châtiment est nécessaire, même lorsqu'ils ont offensé leur mère, c'est le père qui doit l'infliger, et être le juge de toutes les disputes²... »

En agissant ainsi, la mère se montre injuste envers son mari et corrompt le caractère de ses enfants en les habituant à la fausseté et à la ruse, car ils compteront toujours sur l'indulgence maternelle pour déjouer la sanction paternelle. Agissant selon ses propres caprices, peu soucieuse de savoir si elle est vraiment capable de prendre sur elle la direction unique de l'éducation de ses enfants, elle n'arrive qu'à « affaiblir leur constitution physique et gâter leur caractère, et en même temps à déjouer tout système d'éducation qu'un père plus raisonnable aurait pu adopter ; car, à moins que la mère ne soit d'accord avec lui, le père qui exerce

Justice, truth, everything is sacrificed by these Rebekahs, and for the sake of their *own* children they violate the most sacred duties, forgetting the common relationship that binds the whole family on earth together... Their duty then loses the venerable aspect of a duty, and assumes the fantastic form of a whim. » *Vindic.*, p. 214.

1. « Because they are their children they treat them as if they were little demi-gods, though I have always observed, that the women who thus idolise their children, seldom show common humanity to servants, or feel the least tenderness for any children but their own. » *Id.*, p. 276.

2. « Wanting their children to love them best, they take their part in secret, against the father, who is held up as a scarecrow. When chastisement is necessary, though they have offended the mother, the father must inflict the punishment ; he must be the judge in all disputes... » *Id.*, p. 215.

une certaine contrainte sera toujours considéré comme un tyran¹ ». Or, une mère raisonnable aime constater chez l'enfant une affection égale pour son père et sa mère, et sa tâche sera d'ailleurs rendue plus aisée si elle se sent soutenue par l'approbation et la coopération du père de famille. De plus, nous l'avons déjà fait remarquer, un enfant gâté chez lui est mal préparé à la discipline scolaire, et passant de la liberté à la contrainte, son esprit en reçoit des heurts qui ébranlent les bases de son être moral : « Pour dompter le caractère, qu'on a laissé se vicier à la maison, l'enfant est envoyé à l'école, et les méthodes qui y sont employées, et qu'il faut employer pour tenir un grand nombre d'enfants, répandent les germes de presque tous les vices dans ce terrain labouré avec tant de violence²... « Et plus loin : « J'ai toujours constaté que les chevaux sont très dociles quand on les traite avec bonté et fermeté, si bien que je me demande si les méthodes violentes employées pour les dompter ne leur sont pas essentiellement nuisibles ; en tous cas, je suis certaine que l'on ne devrait jamais dompter ainsi par la force un enfant après lui avoir accordé, par erreur de jugement, une liberté excessive, car tout attentat contre la justice et la raison, dans la manière d'agir avec les enfants, affaiblit leur raison³. »

Les parents doivent éviter également de tomber dans l'excès contraire : la sévérité qui va jusqu'au

1. « They only weaken their bodies and spoil their tempers, frustrating also any plan of education that a more rational father may adopt ; for unless a mother concur, the father who restrains will ever be considered as a tyrant. » *Vindict.*, p. 276.

2. « To break the spirit, allowed to become vicious at home, a child is sent to school ; and the methods taken there, which must be taken to keep a number of children in order, scatter the seeds of almost every vice in the soil thus forcibly torn up. » *Id.*, p. 274.

3. « I have always found horses... very tractable when treated with humanity and steadiness, so that I doubt whether the violent methods taken to break them, do not essentially injure them ; I am, however, certain that a child should never be thus forcibly tamed after it has injudiciously been allowed to run wild : for every violation of justice and reason, in the treatment of children, weakens their reason. » *Id.*, p. 275.

despotisme, résultant du fait que leur amour pour leurs enfants est égoïste et contraire à la Raison : « Les parents aiment souvent leurs enfants de la façon la plus brutale, et sacrifient tous leurs devoirs de parents pour assurer leur avancement dans le monde. Pour assurer — telle est la perversité de préjugés dénués de principes — le bien-être futur de ces créatures dont ils empoisonnent la vie présente par une autorité des plus tyranniques¹. »

L'autorité paternelle devant être basée sur la Raison, le père n'a point le droit d'exiger de ses enfants « une soumission aveugle² » de « supplanter l'autorité paternelle à la Raison³ » et de leur imposer « ce devoir absurde, trop souvent inculqué, d'obéir à un parent pour la simple raison qu'il est un parent⁴... » Dans le chapitre sur l'Éducation, nous avons noté que Mary recommande aux parents de traiter avec le plus grand respect la nature morale de l'enfant, et de faire toujours appel à son jugement au lieu d'imposer brutalement leur volonté — procédé qui est généralement le ressort de « gens vicieux ou indolents — toujours prêts à profiter de la mise en vigueur de privilèges arbitraires, et cela généralement dans la mesure où ils négligent l'accomplissement des devoirs qui, seuls, rendent ces privilèges raisonnables. Au fond, ils ne sont guidés que par un certain sens commun, ou un instinct de défense personnelle, apanage de la faiblesse ignorante semblable à l'instinct qui fait que le poisson, voulant échapper à l'ennemi, trouble l'eau dans laquelle il nage, au lieu de lui faire face hardiment dans le courant limpide⁵ ».

1. « Parents often love their children in the most brutal manner, and sacrifice every relative duty to promote their advancement in the world. To promote, such is the perversity of unprincipled prejudices, the future welfare of the very beings whose present existence they embitter by the most despotic stretch of power. » *Vindic.*, p. 213.

2. « Blind submission. » *Id.*, p. 142.

3. « Making the parental authority supplant reason. » *Id.*, p. 142.

4. « The absurd duty, too often inculcated, of obeying a parent only on account of his being a parent. » *Id.*, p. 218.

5. « Vicious or indolent people are always eager to profit by enforcing arbitrary privileges, and generally in the same proportion as they neglect

Ce despotisme paternel exigeant une obéissance aveugle repose sur un principe arbitraire « car peut-on donner un autre nom au devoir aveugle qui consiste à obéir à des êtres vicieux ou faibles simplement parce qu'ils ont obéi à la force de l'instinct sexuel¹ ? » Le préjugé a faussé l'idée de Paternité « autour de laquelle il a répandu une sainteté mystérieuse² », en lui accordant aveuglément l'absolutisme — qu'il soit ou non conciliable avec la Raison. Or, Mary n'admet d'autre autorité que la Raison, et refuse aux parents le droit de « subjuguier un être raisonnable à la seule volonté d'un autre, une fois qu'il est en âge de répondre de sa propre conduite à la société, car c'est un abus de pouvoir fort cruel et injuste, et peut-être aussi nuisible à la moralité que ces systèmes religieux qui n'admettent l'existence du bien et du mal que par la volonté divine³ ».

C'est en effet une erreur pédagogique fondamentale que d'exiger l'obéissance passive d'un enfant : « La sujétion servile des enfants entrave toutes les facultés de leur esprit, et M. Locke remarque avec beaucoup de justesse que « si le jugement est trop réprimé ou trop amoindri chez les enfants ; si leur vitalité est diminuée ou brisée par une discipline trop sévère, ils perdent toute leur vigueur et leur activité⁴ ». Le but de l'éducation étant

the discharge of the duties which alone render the privileges reasonable. This is at the bottom a dictate of common-sense, or the instinct of self-defence, peculiar to ignorant weakness, resembling that instinct which makes fish muddy the water it swims in to elude its enemy, instead of boldly facing it in the clear stream. » *Vindic.*, p. 219.

1. « What other name can be given to the blind duty of obeying vicious or weak beings merely because they obeyed a powerful instinct ? » *Id.*, p. 217.

2. « A mysterious sanctity is spread round the most arbitrary principle. » *Id.*, p. 217.

3. « To subjugate a rational being to the mere will of another, after he is of age to answer to society for his own conduct, is a most cruel and undue stretch of power, and perhaps as injurious to morality as those religious systems which do not allow right and wrong to have any existence but in the Divine will. » *Id.*, p. 217.

4. « A slavish bondage to parents cramps every faculty of the mind : and Mr. Locke very judiciously observes, that « if the mind be curbed and humbled too much in children ; if their spirits be abased and broken much by too strict a hand over them, they lose all their vigour and industry. » *Id.*, p. 220.

de former des créatures raisonnables, le premier devoir des parents est de veiller avec le plus grand soin au développement de la Raison chez l'enfant ; pour ce faire, au lieu de l'astreindre à une obéissance aveugle, ils doivent le guider au moyen de conseils affectueux, et l'amener par des raisonnements clairs et logiques à comprendre la sagesse de leurs commandements : « Ce ne sont pas les parents qui ont donné à leurs enfants la marque la plus sûre de leur affection, ou, pour parler plus justement, qui, en remplissant leur devoir, ont permis à l'amour paternel conforme à la nature de prendre racine dans leur cœur..., qui exigent avec le plus de véhémence que leurs enfants se soumettent à leur volonté, simplement parce que telle est leur volonté ! Au contraire, le père qui donne le bon exemple attend patiemment que cet exemple agisse, et l'exemple manque rarement de produire son effet naturel — le respect filial¹. »

D'ailleurs, l'autorité tyrannique est souvent capricieuse, ainsi que nous l'avons noté dans le chapitre sur l'Éducation, et Mary signale le grave danger, résultant de cet « exercice irrégulier de l'autorité paternelle qui nuit vite à l'esprit des enfants² ». En effet : « En adhérant fermement à quelques principes élémentaires de conduite, un père raisonnable obtient graduellement un pouvoir salutaire sur l'esprit de l'enfant³ » ; ce dernier sait exactement ce que son père approuve et désapprouve, et respecte une autorité

1. It is not the parents who have given the surest proof of their affection for their children, or, to speak more properly, who, by fulfilling their duty, have allowed a natural parental affection to take root in their hearts... who most vehemently insist on their children submitting to their will merely because it is their will. On the contrary, the parent who sets a good example, patiently lets that example work, and it seldom fails to produce its natural effect — filial reverence. » *Vindic.*, p. 221.

2. « The irregular exercise of parental authority that fast injures the mind. » *Id.*, p. 222.

3. « From a steady adherence to a few simple principles of conduct flows that salutary power which a judicious parent gradually gains over a child's mind. » *Id.*, p. 222.

qu'il sait constante et bienveillante ; il apprend que la vertu repose sur des principes immuables qui ne dépendent ni des circonstances, ni de l'humeur dans laquelle son père se trouve ; il conçoit le Bien et le Mal clairement, et sa conscience devient un juge éclairé et impartial capable de le guider durant toute son existence.

Au contraire, l'enfant assujetti aux caprices de ses parents apprend de bonne heure à parlementer avec la Raison et à ruser avec elle pour arriver à ses fins. Privé de principe directeur dans sa conduite, il s'applique surtout à accommoder la volonté paternelle avec la sienne, à user de subterfuge, à régler ses actes d'après les circonstances ou l'humeur de ses parents. Au lieu de connaître et aimer les principes simples et immuables de la Vertu, il se familiarise avec le compromis, de nature complexe et changeante, et son jugement devient faux et sujet à contradictions : « Les enfants ne doivent apprendre que les vertus simples, car s'ils commencent trop tôt à excuser les passions et les mœurs humaines, ils émoussent la lame affilée du critérium selon lequel ils doivent régler les leurs, et deviennent injustes, en devenant indulgents¹ ».

Les parents qui font appel à la raison de leurs enfants remplissent leur devoir envers Dieu, « car se soumettre à la raison c'est se soumettre à la nature des choses, et à ce Dieu qui les forma ainsi, en vue de favoriser notre véritable intérêt² », tandis que ceux qui s'arrogent un pouvoir arbitraire se rendent coupables d'orgueil envers Dieu, car Dieu seul a des desseins secrets, inspirés par une Sagesse que l'esprit

1. « Children should only be taught the simple virtues, for if they begin too early to make allowance for human passions and manners, they wear off the fine edge of the criterion by which they should regulate their own and become unjust in the same proportion as they grow indulgent. » *Vindic.*, p. 223.

2. « To submit to reason is to submit to the nature of things, and to that God who formed them so, to promote our real interest. » *Id.*, p. 221.

humain ne peut arriver à concevoir et à Laquelle il doit se soumettre avec humilité : « Tant que la société ne sera pas constituée différemment, les parents, je le crains, exigeront toujours d'être obéis, parce qu'ils veulent être obéis et s'efforceront constamment d'affirmer cette autorité au nom d'un droit divin qui ne supporte pas les investigations de la raison¹. » Et encore : « Se réfugiant dans l'obscurité qui, dans le style de la poésie sublime, est censée entourer le trône de la Toute-Puissance, ils osent exiger ce respect implicite qui n'est dû qu'à Ses voies impénétrables². »

L'autorité des parents doit agir non comme une tyrannie capricieuse, mais comme une persuasion convaincante ; et l'enfant doit apprendre à obéir, non parce qu'il n'a pas d'autre alternative, mais parce qu'il comprend que la volonté paternelle agit dans son plus grand intérêt, et pour son plus grand bien moral : « L'amour paternel n'est vraiment, chez beaucoup de gens, qu'un prétexte pour tyranniser là où cela se peut faire avec impunité ; car, seuls, les hommes vertueux et sages se contentent du respect qui peut supporter la discussion. Convaincus qu'ils ont le droit d'exiger ce qu'ils exigent, ces derniers ne craignent point le raisonnement, ni ne redoutent l'examen de sujets qui recourent à la justice naturelle ; car ils croient fermement que plus l'esprit humain deviendra éclairé, plus les principes justes et simples y seront profondément enracinés³. »

La tyrannie conduit généralement à l'injustice,

1. « Till society is very differently constituted, parents, I fear, will still insist on being obeyed, because they will be obeyed, and constantly endeavour to settle that power on a Divine right which will not bear the investigations of reason. » Id., p. 224.

2. « Taking refuge in the darkness, which, in the language of sublime poetry, has been supposed to surround the throne of omnipotence, they dare to demand that implicit respect which is only due to His unsearchable ways. » Id., p. 219.

3. Parental affection, indeed, in many minds, is but a pretext to tyrannise where it can be done with impunity, for only good and wise men are content with the respect that will bear discussion. Convinced that they have a right to what they insist on they do not fear reason, or dread the

et beaucoup de parents ne tiennent point compte de ce principe naturel selon lequel « les enfants des mêmes parents ont des droits égaux¹ ». Dans les familles riches surtout, les cadets sont sacrifiés au bien-être du fils aîné, et obligés par la volonté paternelle d'embrasser une carrière pour laquelle ils n'ont peut-être aucune inclination, afin de ne pas partager le patrimoine dont l'aîné sera seul à hériter.

Mais les jeunes filles sont, bien plus encore que leurs frères, victimes du despotisme paternel : « Les filles, cela est certain, dans tous les pays, sont beaucoup trop sous l'empire de leurs parents². » On les emprisonne parfois lorsqu'elles veulent se marier malgré le consentement paternel ; elles sont contraintes d'épouser l'homme choisi par leurs parents qui ne consultent point leur goût personnel, et agissent généralement dans un but intéressé afin de ne plus les avoir à leur charge.

Si elles ne se marient pas, elles restent souvent à la charge de leurs frères plus fortunés qu'elles, car, incapables de gagner leur vie par leurs propres moyens et « souvent laissées cruellement par leurs parents sans ressources, elles dépendent non seulement du jugement, mais de la générosité de leurs frères... Dans cette situation équivoque et humiliante, une jeune fille docile peut jouir durant un certain temps d'un degré passable de bien-être. Mais lorsque le frère se marie..., après avoir été considérée comme la maîtresse de la maison, elle se voit regarder en dessous comme une intruse, une charge inutile...³ ». Ainsi, l'imprévoyance

sisting of subjects that recur to natural justice : because they firmly believe that the more enlightened the human mind becomes, the deeper root will just and simple principles take. » *Vindic.*, p. 214.

1. « Children of the same parents have equal rights. » *Id.*, p. 83.

2. « Females, it is true, in all countries are too much under the domination of their parents. » *Id.*, p. 220.

3. « Girls... are often cruelly left by their parents without any provisions, and, of course, are dependent on not only the reason, but the bounty of their brothers... In this equivocal humiliating situation a docile female may remain some time with a tolerable degree of comfort. But when the

et l'injustice des parents causent le malheur des enfants dont ils devraient au contraire assurer le bien-être ici-bas.

A une autorité raisonnable doivent se joindre les marques d'affection, afin que l'enfant éprouve pour ses parents, en plus du respect, la tendresse qui, seule, resserre les liens familiaux : « Les affections des enfants, et des gens faibles, sont toujours égoïstes ; ils aiment leurs parents parce qu'ils sont aimés d'eux, et non point à cause de leurs vertus. Tant que l'estime et l'amour ne seront pas mêlés dans leur première affection, et que la raison ne sera pas la base de leur premier devoir, la moralité trébuchera sur le seuil¹. »

Les marques d'affection affermissent d'ailleurs l'ascendant salutaire que des parents raisonnables ont sur leurs enfants, car ceux-ci, se sentant aimés, sont persuadés que l'autorité paternelle agit dans leur véritable intérêt, et s'y soumettent avec confiance. « Cet ascendant devient vraiment puissant s'il est adouci par des marques d'une affection toujours égale qui vont au cœur de l'enfant. Car..., l'affection que nous inspirons ressemble toujours à celle que nous cultivons ; de sorte que les affections naturelles que l'on suppose presque entièrement étrangères à la raison peuvent se rattacher plus étroitement au jugement qu'on ne l'admet généralement². »

Les droits des parents et leurs devoirs envers leurs

brother marries... from being considered as the mistress of the family she is viewed with averted looks as an intruder, an unnecessary burden... » Id., p. 83-84.

1. « The affections of children, and weak people, are always selfish ; they love their relatives, because they are beloved by them, and not on account of their virtues. Till esteem and love are blended together in the first affection, and reason made the foundation of the first duty, morality will stumble at the threshold. » Id., p. 223.

2. « This power becomes strong indeed, if tempered by an even display of affection brought home to the child's heart. The affection which we inspire always resembles that we cultivate ; so that natural affections, which have been supposed almost distinct from reason, may be found more nearly connected with judgment than is commonly allowed ». Id., p. 222.

enfants doivent donc se baser sur la Raison et l'Affectio : ils doivent éviter l'excès d'indulgence qui n'est autre que de la faiblesse, et la tyrannie, synonyme de force brutale. Les enfants doivent trouver en eux des amis dévoués et sûrs, dont le désir le plus cher est d'assurer leur bonheur tout en faisant d'eux des êtres vertueux et utiles à la société. Mary résume comme il suit les rapports qui doivent exister entre parents et enfants : « Il est dans votre intérêt, explique un père à ses enfants, de m'obéir jusqu'à ce que vous soyez capables de juger par vous-mêmes, et notre Père Tout-puissant à tous a gravé dans mon cœur une affection qui fera de moi votre guide tout le temps que se développera votre raison ; mais lorsque votre esprit aura mûri vous ne devrez m'obéir, ou plutôt respecter mes opinions, que dans la mesure où elles coïncideront avec la lumière qui se fera jour dans votre propre esprit¹. »

3) Devoirs des Enfants envers les Parents.

Mary estime que les devoirs des enfants envers leurs parents sont en fonction des devoirs des parents envers leurs enfants. « Si les parents remplissent leur devoir ils ont un droit solide et sacré à la gratitude de leurs enfants². » Si, au contraire, ils négligent l'éducation de leurs enfants, ou les tyrannisent, il est naturel que ces derniers n'éprouvent en retour qu'indifférence ou ressentiment.

Mary distingue deux espèces de devoirs filiaux, qu'elle dénomme : le devoir naturel et le devoir acci-

1. « It is your interest to obey me till you can judge for yourself ; and the Almighty Father of all has implanted an affection in me to serve as a guard to you whilst your reason is unfolding ; but when your mind arrives at maturity, you must only obey me, or rather respect my opinions, so far as they coincide with the light that is breaking in on your own mind. » *Vindic.*, p. 220.

2. « If parents discharge their duty they have a strong hold and sacred claim on the gratitude of their children. » *Id.*, p. 217.

dentel. Le premier est cette affection généralement innée que l'enfant éprouve même avant l'âge de raison pour ceux auxquels il doit le jour : c'est la voix du sang que l'on retrouve, à différents degrés, dans le règne animal, et qui forme la base de l'union familiale et de la solidité du foyer.

Le deuxième, d'essence supérieure, est un mélange d'affection et de reconnaissance, tenant à la fois du sentiment et de la raison : c'est le devoir dû aux parents qui remplissent consciencieusement leur tâche, et Mary le qualifie d'accidentel parce qu'il est subordonné à l'accomplissement du devoir paternel : « Le père qui s'efforce assidûment de former le cœur, et développer le jugement de son enfant, a donné à l'accomplissement d'un devoir commun à tout le règne animal cette dignité que seule la raison peut donner. C'est l'affection paternelle de la race humaine, qui laisse loin derrière soi l'affection instinctive et naturelle. Un tel père acquiert tous les droits de l'amitié la plus sacrée, et son opinion, même lorsque son enfant avance en âge, exige une sérieuse considération¹. »

Le sentiment que devrait éprouver un enfant pour ses parents est une affection tendre et reconnaissante, inspirée par la nature et par le sens d'obligations infinies en retour de leur dévouement et de leurs sacrifices ; et à cette affection doit s'ajouter le respect dû à des êtres qui ont plus d'expérience et de sagesse que lui. Un jeune homme a le droit de se marier contre la volonté de son père, si ce dernier fait preuve d'injustice, de sottise ou de tyrannie ; mais si ce père est raisonnable et bienveillant, et mérite la confiance

1. « The parent who sedulously endeavours to form the heart and enlarge the understanding of his child, has given that dignity to the discharge of a duty, common to the whole animal world, that only reason can give. This is the parental affection of humanity, and leaves instinctive natural affection far behind. Such a parent acquires all the rights of the most sacred friendship, and his advice, even when his child is advanced in life, demands serious consideration. » *Vindic.*, p. 218.

de son fils, celui-ci doit faire preuve de déférence envers les objections paternelles, et prouver sa reconnaissance par quelques concessions respectueuses : « En ce qui concerne le mariage, bien qu'après vingt et un ans un père ne semble en aucun cas avoir le droit de refuser son consentement, cependant vingt ans de sollicitude demandent un certain retour et le fils devrait tout au moins promettre de ne pas se marier avant deux ou trois ans, si l'objet de son choix n'a pas l'entière approbation de son plus vieil ami¹. »

Le respect filial doit être un sentiment loyal et désintéressé, et il ne peut l'être que s'il résulte de la conviction de la supériorité morale des parents dans l'esprit de l'enfant. Persuadé que son père n'écoute que son amour et son dévouement, un fils éprouve de la déférence pour son autorité, surtout s'il est d'âge à apprécier la justesse et la sagacité des conseils donnés ; et il le consulte volontiers, se confiant à la sympathie et au jugement de son guide moral.

Trop souvent, le respect filial est fictif et intéressé, et ne correspond à aucun sentiment sincère : tel est le cas d'enfants envers lesquels les parents n'ont pas fait leur devoir, et qui considèrent ces derniers uniquement comme les détenteurs d'une fortune qui leur est destinée et avec lesquels il convient de rester en faveur. Le respect n'est alors qu'un froid calcul : « Le respect envers les parents est, d'une façon générale un principe bien plus avilissant ; ce n'est qu'un respect égoïste pour la propriété. Le père auquel on obéit aveuglément est obéi par pure faiblesse, ou pour des motifs qui dégradent le caractère humain². »

1. « With respect to marriage, though after one-and-twenty a parent seems to have no right to withhold his consent on any account, yet twenty years of solicitude call for a return, and the son ought at least to promise not to marry for two or three years, should the object of his choice not entirely meet with the approbation of his first friend. » *Vindic.*, p. 218.

2. « Respect for parents is, generally speaking, a much more debasing principle ; it is only a selfish respect for property. The father who is blindly obeyed is obeyed from sheer weakness, or from motives that degrade the human character. » *Id.*, p. 219.

Les jeunes filles sont, nous l'avons vu, bien plus que leurs frères assujetties à la volonté des parents. Selon Rousseau : « Les filles doivent être asservies à la bienséance..., il faut les exercer à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui...¹ » Aussi apprennent-elles vite à simuler le respect pour une autorité qu'elles méprisent au fond du cœur, mais à laquelle les convenances les obligent de se soumettre : « Les parents insoucians, dans la classe riche, peuvent, il est vrai, extorquer un semblant de respect à leur enfant, et les jeunes filles, sur le Continent, sont tout spécialement assujetties à l'opinion de leurs familles qui ne pensent jamais à consulter leurs goûts, ou à pourvoir au bien-être de ces malheureuses victimes de leur orgueil². »

Une semblable attitude habitue les jeunes filles à la fausseté et l'hypocrisie, et les prépare à se comporter avec leur mari de la même manière qu'elles se sont comportées avec leurs parents. Ceux-ci doivent donc permettre aux jeunes filles d'exercer leur raison aussi librement que leurs frères ; ou, s'insurgeant contre un despotisme arbitraire, elles seront en droit de ne pas respecter — même en apparence — une autorité qui n'est point basée sur la Raison et la véritable Affection.

4) Devoirs envers les Domestiques.

Mary déplore le fait que l'on néglige trop souvent de considérer les domestiques comme faisant partie du « home » : or, comme ils contribuent, dans une large part, au fonctionnement régulier et au bon ordre de cet organisme, il importe d'établir clairement les rap-

1. Emile, p. 224.

2. « The indolent parent of high rank may, it is true, extort a show of respect from his child, and females on the Continent are particularly subject to the views of their families, who never think of consulting their inclination, or providing for the comfort of the poor victims of their pride. » Vindic., p. 220.

ports qui doivent exister entre eux et le reste de la famille.

Les domestiques doivent à leurs maîtres l'obéissance, le respect et le dévouement par leur travail : en échange ils ont droit à la protection de ces derniers, à leur bienveillance, et, dans la mesure où ils en sont dignes, à leur reconnaissance.

C'est aux femmes — qui ont généralement à diriger les domestiques — que Mary s'adresse tout spécialement ; et dans son livre sur « L'éducation des filles » elle consacre un chapitre spécial à cette étude, car elle estime que dès leur enfance elles doivent apprendre à traiter avec humanité les personnes de service et, d'une façon générale, leurs inférieurs.

C'est l'absence de jugement qui rend le plus souvent les maîtresses de maison injustes et tyranniques envers leurs domestiques ; elles ne tiennent pas compte du fait que ces derniers sont généralement ignorants et habitués à la dissimulation, et qu'il convient, en conséquence, de les traiter avec l'indulgence accordée aux enfants. Ces femmes manquent de sentiment humanitaire qui nous porte à aimer notre prochain, à considérer toutes les créatures, pauvres ou riches, comme semblables à nous parce que provenant de la même source. Une femme au cœur sec — ne songeant qu'à son propre bonheur, ou à l'esprit borné — n'envisageant que le bonheur de ses enfants, est incapable d'éprouver la moindre pitié pour des êtres moins fortunés qu'elle, ni même la reconnaissance naturelle que le cœur humain doit ressentir pour tout service reçu : « J'ai toujours remarqué, note Mary, que les femmes qui idolâtrèrent leurs enfants, font rarement preuve d'humanité élémentaire envers les domestiques¹. » La plupart des maîtresses estiment que les gages qu'ils reçoivent

1. « I have always observed that the women who idolise their children seldom show common humanity to servants... » *Vindic.*, p. 276.

sont la récompense suffisante des domestiques pour leur travail, et ces derniers, en conséquence, sont traités comme des machines auxquelles on fait rendre le maximum de service.

Mary rappelle aux femmes que leur devoir est d'assurer le bien-être physique et moral de tous ceux qui composent le foyer domestique ; et en ce qui concerne les gens de service, ce devoir sera rendu plus facile si elles gagnent leur confiance en les traitant avec justice et bienveillance. Il faut tout d'abord considérer le caractère de chacun d'eux et agir en conséquence ; les mêmes procédés ne sont pas applicables à tous indistinctement, et la mère de famille doit exercer son jugement et sa perspicacité pour obtenir de chacun le plus de satisfaction. Toutefois la bienveillance ne doit jamais dégénérer en familiarité, ou l'autorité perd facilement de son poids, et il est plus difficile de se faire respecter. Cette bienveillance peut se manifester de multiples façons : les ordres doivent être donnés poliment, les observations faites sur un ton ferme, mais sans rien d'insultant ; on doit leur accorder certains loisirs et leur permettre des distractions conformes à leurs goûts ; on doit les soigner quand ils sont malades, et on doit éviter de les exploiter par un excès de travail : « Certaines femmes..., exagérant leur autorité, se montrent toujours tyranniques et veulent défendre une supériorité qui ne repose que sur la distinction arbitraire de la fortune. Le mal est quelquefois plus sérieux, et les domestiques sont privés de distractions innocentes et forcés de travailler au delà de leurs forces, afin de permettre à cette femme de tenir une meilleure table, et d'éclipser ses voisines par la toilette et la parade¹. »

1. « Some women..., by an undue stretch of power, are always tyrannising to support a superiority that only rests on the arbitrary distinction of fortune. The evil is sometimes more serious, and domestics are deprived of innocent indulgences, and made to work beyond their strength, in order to enable that woman to keep a better table, and outshine her neighbours in finery and parade. » *Vindic.*, p. 86.

La bienveillance peut même aller jusqu'à prendre un intérêt réel à leur nature morale, à leur donner des conseils au cours d'entretiens opportuns, à veiller à leurs devoirs religieux, et à s'appliquer à leur donner un bon exemple. « Il faut aimer nos domestiques¹ », écrivait Mary à la vue des femmes du peuple suédoises condamnées à une vie de travail rude et monotone.

Tels doivent être les rapports personnels entre la maîtresse et les domestiques ; mais la mère de famille a une autre tâche à remplir, celle de veiller à l'attitude de ses enfants envers ces derniers. Mary estime que cette question devrait figurer sur le programme de l'éducation privée des enfants, que les parents devraient leur inculquer, dès leur plus jeune âge, la bienveillance et la reconnaissance envers les gens de service, et que, par des lectures ou des récits capables de les intéresser, on devrait nourrir en leur esprit la bonté envers les inférieurs : « Il ne faut pas omettre un exemple particulier de la sottise féminine : la façon dont elles traitent les domestiques en présence de leurs enfants, laissant croire à ces derniers que les domestiques doivent être à leurs ordres, et supporter leurs caprices. On devrait toujours apprendre à un enfant à recevoir le service d'un homme ou d'une femme comme une faveur... et au lieu de leur permettre de prendre des airs importants, on devrait les rendre conscients de leur propre faiblesse afin de leur faire sentir l'égalité naturelle de l'homme. Et pourtant que de fois ai-je entendu, avec indignation, appeler impérieusement des domestiques pour qu'ils mettent les enfants au lit, puis les renvoyer plusieurs fois de suite, parce que Monsieur ou Mademoiselle se cramponnait à Maman, pour rester un peu plus longtemps². »

1. « We must love our servants. » Letters from Sweden, p.28.

2. « One striking instance of the folly of women must not be omitted. The manner in which they treat servants in the presence of children, permitting them to suppose that they ought to wait on them, and bear their humours. A child should always be made to receive assistance from a

Dans ses « Histoires originales » pour les enfants, Mary n'a pas manqué de représenter à ceux-ci la nécessité de traiter les domestiques avec bienveillance et considération. Le chapitre XII montre la petite Mary réprimandée par sa gouvernante, Mrs. Mason, pour s'être montrée impolie envers sa bonne. Mrs. Mason explique à la fillette que sa bonne pouvant faire bien des choses qu'elle-même ignore encore et est incapable de faire seule, lui est vraiment supérieure, et non inférieure, comme l'enfant se l'imagine : puisque Mary a besoin des services de sa bonne, elle doit reconnaître qu'elle dépend en quelque sorte de la bonne volonté de cette dernière, et qu'il est contraire à la raison et à la justice de traiter avec arrogance une personne à laquelle elle doit de la reconnaissance. Mary qui a suivi facilement un argument si simple, se rend immédiatement à l'avis de Mrs. Mason et conclut avec elle que la vraie noblesse de caractère consiste à traiter nos domestiques avec déférence, et non à nous montrer hautains et injustes parce que le sort les a placés sous notre dépendance.

5) Devoirs envers les Animaux.

Rappelons ici que Mary considérait que la bonté envers les animaux devrait faire partie de l'enseignement donné par les établissements d'éducation nationale¹. Dès ses plus jeunes années l'enfant peut être habitué à traiter avec humanité les animaux domestiques qui appartiennent à ses parents, ou qui lui ont été donnés pour l'amuser ou l'intéresser. L'exemple

man or woman as a favour... and instead of being led to assume airs of consequence, a sense of their own weakness should first make them feel the natural equality of man. Yet, how frequently have I indignantly heard servants imperiously called to put children to bed, and sent away again and again, because master or miss hung about mamma, to stay a little longer. » *Vindic.*, p. 275.

1. Ce n'est qu'en 1927 que la question a été étudiée de près par le Gouvernement anglais.

des parents a une valeur considérable, et par leur attitude envers les animaux ils doivent habituer l'enfant à voir en ceux-ci des créatures de Dieu, intérieures à l'homme par le raisonnement, mais remplissant la tâche particulière pour laquelle ils ont été créés, dignes de notre bonté et de notre affection. Toutefois cette affection doit demeurer dans des limites raisonnables et ne pas égaler en intensité nos affections humaines ; Mary avoue son indignation à la vue des caresses exagérées que certaines femmes prodiguent à leur chien, tandis qu'elles négligent leurs enfants : « J'avoue avoir été aussi dégoûtée à la vue de la grande dame qui serrait son petit chien sur son cœur au lieu de son enfant qu'à celle de la férocité de l'homme qui, maltraitant son cheval, déclarait qu'il savait aussi bien qu'un Chrétien lorsqu'il agissait mal¹. » Et encore : « La dame qui verse des pleurs sur l'oiseau pris au piège et mourant de faim, et qui hait ces démons aux traits humains qui aiguillonnent le pauvre bœuf jusqu'à le rendre fou, ou fouettent l'âne patient, chancelant sous un fardeau bien trop lourd, fait cependant attendre pendant des heures entières son cocher et ses chevaux alors que la gelée rude les pénètre, ou que la pluie cingle les portières bien closes qui ne permettent au moindre souffle d'air d'entrer et de lui faire sentir l'âpreté du vent au dehors. Et celle qui couche avec ses chiens, et qui les soigne avec des démonstrations de sensibilité, lorsqu'ils sont souffrants, laisse ses enfants devenir difformes en grandissant...² » Une telle attitude est contraire à la Raison : c'est un

1. « I own that I have been as much disgusted by the fine lady who took her lap dog to her bosom instead of her child ; as by the ferocity of a man, who, beating his horse declared that he knew as well when he did wrong, as a Christian. » *Vindic.*, p. 249.

2. « The lady who sheds tears for the bird starved in a snare, and execrates the devils in the shape of men, who goad to madness the poor ox, or whip the patient ass tottering under a burden above its strength, will nevertheless keep her coachman and horses whole hours waiting for her, when the sharp frost bites, or the rain beats against the well-closed windows which do not admit a breath of air to tell her how roughly the

défaut de proportion dans le jugement qui leur fait attacher plus d'importance à des créatures inférieures qu'à leurs semblables : « Elles insultent la race humaine dans la personne du domestique le plus vil en faisant plus attention au bien-être d'une brute qu'à celui d'un semblable¹. »

Un enfant, témoin de cette tendresse exagérée pour les animaux, surtout lorsqu'il est lui-même privé de caresses auxquelles il a droit, n'est point porté à aimer les bêtes dont il est jaloux : ce n'est qu'en restant dans les limites de la Raison que les parents réussiront à nourrir chez l'enfant une affection raisonnable pour les créatures inférieures.

Outre l'exemple donné par les parents, de courts récits ou des lectures illustrées peuvent éveiller dans le cœur de l'enfant la sympathie et le respect pour les créatures les plus humbles ; et dans ses « Histoires originales » Mary a réuni plusieurs exemples de cruauté envers les animaux qui fournissent à la gouvernante, Mrs. Mason, l'occasion de réprimander ses jeunes élèves et de leur faire comprendre le mal qu'elles ont commis. Dès le premier chapitre, Mary insiste sur ce principe qu'elle voudrait voir inculquer à tous les enfants que nul ne doit faire de mal à aucune des créatures de Dieu. Elle fait ressortir l'industrie de la fourmi, de l'abeille, la patience de l'âne, la beauté du nid de l'alouette ; dans le chapitre suivant elle explique la différence entre l'homme et la bête, et que les animaux étant incapables d'imagination, de jugement, et de progrès, ont besoin de notre patience et de notre bienveillance. Puis elle souligne le dévouement affectueux dont certains animaux sont capables, comme

wind blows without. And she who takes her dogs to bed, and nurses them with a parade of sensibility, when sick, will suffer her babes to grow up crooked... » *Vindic.*, p. 249.

1. « They insult humanity in the person of the most menial servant by paying more attention to the comfort of a brute, than that of a fellow-creature. » *Id.*, p. 250.

le chien qui partage les joies et les peines de son maître, et même, comme dans le chapitre III, la facilité avec laquelle on peut parfois apprivoiser les bêtes les moins habituées à la société de l'homme, telle que l'araignée dans la cellule d'un prisonnier de la Bastille. Dans le chapitre VIII, elle montre une fois de plus la fidélité et le dévouement du chien pour l'homme, par l'histoire du marin naufragé et de son chien Pompée.

Rapprochons des « Histoires originales » l'œuvre de Thomas Day « Histoire de Sandford et de Merton », dont nous avons déjà signalé l'influence sur Mary, dans le chapitre sur l'Éducation. Cette histoire consiste en une série de leçons vivantes, sous forme de dialogues et de récits, données par un pasteur M. Barlow, à Tommie, fils du Squire Merton, gâté par sa mère, enfant hautain, volontaire et capricieux. Squire Merton, pour essayer de réformer le caractère de son fils, l'a confié aux bons soins du fermier Sandford dont le fils Harry, du même âge que Tommie, fait preuve d'excellentes dispositions morales. Mr. Barlow a pour tâche de faire travailler les enfants de compagnie et de veiller à l'amélioration du caractère de Tommie. Or, parmi les multiples leçons enseignées à ce dernier, figurent celles de la bonté envers les domestiques et les animaux, Tommie ayant fait preuve de mépris pour les gens de classe inférieure, et de méchanceté envers de pauvres bêtes. Ce parallèle montre de nouveau une forte analogie entre les deux auteurs, tant par la conception du sujet que par son exécution.

Dans ses « Réflexions sur l'Éducation », Locke avait souligné la nécessité d'inculquer de bonne heure aux enfants la bonté pour les animaux et la politesse envers les domestiques¹, et il est certain que Mary, dont nous avons déjà signalé l'admiration pour cet ouvrage, s'est également inspirée de Locke sur ces deux points.

1. Locke. *Some Thoughts concerning Education*, p. 101-102.

Rappelons enfin que, dès son enfance, Mary avait souffert à la vue de son père brutalisant ses chiens, et qu'à sa souffrance s'ajoutait déjà de l'indignation au spectacle de la force lâche et brutale déchaînée contre des créatures impuissantes.

Mary ne réclame point pour les êtres inférieurs de la sensiblerie, mais une sympathie raisonnable car, privé de jugement, le sentiment devient aisément excessif. Cette sympathie est d'essence religieuse, car elle exprime le respect que l'homme doit éprouver pour la Création toute entière ; elle est au-dessus du sentiment humanitaire parce qu'elle englobe l'ensemble des choses existantes : c'est l'amour universel qui rapproche l'homme de Dieu, la « bienveillance la plus large » dont Mary disait qu'elle « dépend du jugement¹ ».

Tel est d'après Mary le fonctionnement idéal de l'organisme familial, basé uniquement sur la Nature et la Raison, et dans lequel elle voit une source certaine de progrès social. L'Ordre doit régner, ainsi que l'Harmonie, dans un foyer où chacun remplit la tâche qui lui est dévolue ; l'Affection resserre plus intimement tous ses membres dont les devoirs respectifs deviennent attrayants. Dans un tel milieu ne peut régner que le Bonheur — ce bonheur simple et pur que Mary veut voir éprouver par toutes les femmes, dont un si grand nombre passent à côté sans savoir en jouir. Ce bonheur résulte d'une conscience satisfaite dans l'accomplissement de la tâche que Dieu nous a imposée ici-bas, et dans le sentiment de notre perfectionnement moral ; il résulte également de la douceur que nous éprouvons à aimer nos semblables et à être aimés d'eux, à nous rendre utiles à ceux que nous aimons et à recevoir d'eux des marques de dévouement.

Le Travail dans l'Amour, telle est véritablement la conception des devoirs domestiques selon Mary et

1. « Enlarged humanity depends on the understanding. » Letters from Sweden. p. 72.

ce à quoi elle a aspiré durant toute son existence : « Comment puis-je me réconcilier avec la vie..., lorsque je suis privée de tous les plaisirs que j'aime ? Je veux parler de conversations intelligentes et des affections domestiques¹. »

Dans la Préface à sa traduction « Éléments de morale pour les enfants », Mary écrivait : « J'ai voulu insinuer le goût des plaisirs domestiques dans le cœur des parents et des enfants². » Elle avait la conviction que le progrès et le bonheur de l'humanité reposaient tout d'abord sur l'amélioration du groupe familial, et que le jour où les femmes comprendraient enfin leur véritable but ici-bas, et rempliraient consciencieusement leurs devoirs d'épouses et de mères, ce jour-là serait l'aube d'une ère nouvelle dont elle disait : « Tout sera bien³. »

1. « How can I be reconciled to life... when I am deprived of all the pleasures I relish ? — I allude to rational conversations and domestic affections ? » *Posth. Works*. Vol. III, p. 62.

2. « I wished to insinuate a taste for domestic pleasures into the heart of both parents and children. » *Elements of Morality*. Advert, p. III.

3. « All will be right. » *Vindic.*, p. 8.

CHAPITRE VI

Droits civils, économiques et politiques de la Femme

L'œuvre de Mary Wollstonecraft ne renferme, à proprement parler, ni système, ni programme relatifs aux droits civils, économiques et politiques qu'elle voudrait voir accorder à la Femme. Nous savons qu'elle avait l'intention de traiter cette question plus à fond dans la deuxième partie de sa « Revendication » qu'elle n'eut pas le temps d'achever. Ce que nous possédons ne sont que des observations fragmentaires, éparpillées dans ses différents écrits : toutefois il nous a semblé discerner, malgré ce manque de cohésion, un raisonnement logique et comme l'ébauche d'un système qu'elle aurait sans doute établi en reprenant son étude.

Certainement les matériaux qu'elle aurait pu rassembler pour construire ce système sont tous présents dans son œuvre, et il ne reste qu'à les classer. Pour la première fois, dans l'histoire du Féminisme anglais, nous sommes en présence d'une argumentation approfondie et large en faveur de la « Femme-Citoyenne ». Avant Mary, cette question n'avait été envisagée que partiellement, selon tel ou tel principe particulier qui limitait l'importance de l'examen.

Si nous jetons un coup d'œil en arrière, nous voyons en effet les Pétitionnaires femmes durant les guerres civiles¹ réclamer le droit de participer aux affaires du Gouvernement au nom de l'Évangile : puisque le Christ

1. Voir I^{re} Partie. Chap. I, p. 17, 18 et 19.

a voulu racheter la femme aussi bien que l'homme et que son règne sur terre doit amener le bonheur de l'une aussi bien que de l'autre, il leur semblait naturel que la femme s'associât à l'homme pour sauver leur pays de la ruine et en assurer la prospérité future.

Puis nous voyons Mary Astell, considérant les bienfaits que les femmes recevraient d'une bonne instruction, prédire : « La femme verra qu'un jour viendra où son sexe ne l'empêchera point de remplir les fonctions les plus élevées, d'obtenir les honneurs les plus grands¹. » — Mais comme pour se faire pardonner semblable hardiesse, elle s'empressait d'ajouter : « J'aime trop la Justice pour voir les femmes arriver à l'Usurpation. »

Nous voyons encore Sophia, dans son Traité « La femme n'est pas inférieure à l'homme », déclarer que le cerveau féminin étant semblable à celui de l'homme la femme, douée de raison, est aussi bien qualifiée que ce dernier pour gouverner, et peut prétendre, comme lui, aux emplois publics, peut devenir professeur, docteur, et même embrasser la carrière des armes².

Ces divers aspects de la question — foi chrétienne, croyance en l'efficacité de l'instruction, conviction de la similarité cérébrale des deux sexes, sont repris par Mary, et complétés par d'autres considérations philosophiques et morales. Cette question prend avec elle plus d'ampleur, car elle voit dans l'obtention des droits civils, économiques et politiques de la femme non point une simple question d'égalité — comme l'avaient fait ses prédécesseurs — mais un moyen efficace d'améliorer la nature morale de la femme, par suite l'organisme familial, social et gouvernemental, et enfin l'humanité intégrale.

C'est encore au nom de la Nature et de la Raison

1. Voir 1^{re} Partie. Chap. I, p. 31.

2. Id., p. 43.

que Mary réclame pour la femme tous les avantages auxquels elle a droit en sa qualité de citoyenne. « Citoyens et citoyennes » désignent tous les membres d'un État, c'est-à-dire d'une nation organisée, soumise à un gouvernement commun et à des lois communes. Ces membres de l'État doivent contribuer au bon fonctionnement de cette organisation — d'où leurs *devoirs* de citoyens, en échange desquels l'État leur accorde soutien et protection — d'où *droits* des citoyens. La réciprocité entre les citoyens et l'État est donc constituée par des Droits et des Devoirs, et c'est de la réalité des premiers que dépend l'accomplissement des seconds. En effet, conformément à la Nature même des choses, tout droit implique un devoir : le droit de vivre que nous tenons du Créateur exige en retour notre reconnaissance faite de soumission à sa volonté et d'amour de la Vertu. — De même le droit de jouir de l'aide et de la protection de l'État, et de faire appel à son autorité, engage l'individu à reconnaître la puissance légitime de cet État, et à s'avouer redevable envers lui de certaines obligations : « Les droits et les devoirs sont inséparables¹ », écrit Mary à la fin de sa Revendication.

Tout individu, homme ou femme, possède ainsi certains droits naturels, au nombre desquels Mary place les droits des citoyens. Or, les femmes ne jouissent pas de ces droits et il importe de réparer cette injustice due à la tyrannie masculine. Faisant appel à la raison claire et logique de Talleyrand, Mary écrit : « Si l'on doit exclure les femmes, sans leur donner voix au chapitre, de la jouissance des droits naturels de l'humanité, prouvez tout d'abord, afin d'échapper à l'accusation d'injustice et d'inconsistance, qu'elles manquent de raison ; ou bien ce défaut dans la cuirasse de votre « Constitution nouvelle » prouvera à tout jamais que l'homme agit toujours, d'une façon ou d'une autre,

1. « Rights and duties are inseparable. » Vindic., p. 282.

en tyran...¹ » Mary a prouvé l'existence de la Raison chez la femme : cette dernière doit donc être traitée comme un être raisonnable et être libre de jouir de ses droits naturels, conformément aux principes de la Nature et de la Raison. Seul, le Préjugé lui a refusé cette liberté : d'une part, la tyrannie masculine la traitant comme une enfant, une courtisane ou une esclave l'a maintenue sous sa dépendance : « J'appelle les femmes des esclaves, au sens politique et civil² » ; de l'autre, l'éducation défectueuse qu'elle a reçue n'a point favorisé le développement de son jugement et l'a rendue incapable de s'intéresser à autre chose que sa personne physique et ses affaires sentimentales.

Ayant établi la légitimité des droits de la « femme-citoyenne », Mary met en valeur les avantages qui en découleront, non seulement pour la femme, mais pour l'État.

Le bienfait immédiat dont jouira celle « qui pourra respirer sans contrainte l'air vif et fortifiant de la liberté³ » sera d'élargir son esprit. Nous avons déjà noté, dans le chapitre sur l'Éducation, que Mary attribue le manque de jugement chez la plupart des femmes à leur oisiveté et l'absence d'occupations sérieuses. Habituees à ne s'intéresser qu'à leurs charmes extérieurs et aux moyens les plus efficaces de plaire aux hommes, leur intelligence reste en friche . « J'ai déjà condamné la coutume qui consiste à ne permettre aux jeunes filles que les travaux à l'aiguille, et à leur interdire toute étude politique et civile, car en rétrécissant ainsi leur esprit on les rend incapables de remplir les devoirs particuliers pour lesquels la nature les a dési-

1. « If women are to be excluded, without having a voice, from a participation of the natural rights of mankind, prove first, to ward off the charge of injustice and inconsistency, that they want reason, else this flaw in your « New Constitution » will ever show that man must, in some shape, act like a tyrant... Vindic., Dedication, p. xxviii.

2. « I call women slaves in a political and civil sense. » Id., p. 241.

3. « Allowed to breathe the sharp invigorating air of freedom. » Id., p. 40.

gnées¹. » Elles s'intéressent à des bagatelles, deviennent égoïstes et sont incapables de concevoir l'importance des questions sociales et humanitaires : « Mais ces petites n'aviliraient pas leur caractère, si on amenait les femmes à se respecter, si les sujets politiques et moraux leur étaient accessibles². »

Elle écrit encore : « Les femmes, en somme, qui n'ont aucun privilège politique, et auxquelles on ne permet pas, dans le mariage, d'avoir une existence civile (sauf dans les affaires criminelles), détournent naturellement leur attention de l'intérêt général de la communauté à celui de quantités infimes ; et pourtant le devoir personnel de tout membre de la société ne doit être que très imparfaitement accompli lorsqu'il n'est pas rattaché au bien général³. » Ce n'est que lorsque les femmes comprendront qu'elles forment une partie intégrante de l'État qu'elles s'intéresseront activement au fonctionnement et à l'amélioration de la chose publique. Leur jugement se développera progressivement, leur curiosité intellectuelle s'éveillera, et elles sortiront enfin de la torpeur morale et spirituelle qui retarde le progrès de leur sexe. « Il est raisonnable de supposer que leur caractère changera, et qu'elles corrigeront leurs vices et leurs folies, lorsqu'on leur permettra d'être libres physiquement, moralement et civilement⁴. »

1. « I have already inveighed against the custom of confining girls to their needle, and shutting them out from all political and civil employments, for by thus narrowing their minds they are rendered unfit to fulfil the peculiar duties which nature has assigned them. » Id., p. 244.

2. « But these « littlenesses » would not degrade their character, if women were led to respect themselves, if political and moral subjects were opened to them. » Id. p. 244.

3. « Females, in fact, denied all political privileges, and not allowed as married women, excepting in criminal cases, a civil existence, have their attention naturally drawn from the interest of the whole community to that of the minute parts, though the private duty of any member of society must be very imperfectly performed when not connected with the general good. » Id., p. 265-266.

4. « It is reasonable to suppose that they will change their character, and correct their vices and follies, when they are allowed to be free in a physical, moral, and civil sense. » Id., p. 281.

De ce premier avantage purement personnel — le développement de son intelligence — découlera un second dont bénéficieront sa famille et la société. Son jugement plus éclairé lui fera comprendre que puisque l'homme, en qualité de citoyen, a des devoirs à remplir, la femme, en tant que citoyenne, est également soumise à certaines obligations. Elle sentira que le fonctionnement harmonieux de l'État dépend, non seulement de la sage administration d'un Gouvernement, mais de la coopération de tous ses membres en vue d'assurer l'Ordre et la Prospérité du pays. Et cette conviction, ce sentiment de son utilité à la cause publique lui fera aimer ses devoirs de citoyenne, car : « plus les femmes auront de jugement et plus elles s'attacheront à leur devoir — car elles le comprendront — et à moins de le comprendre..., aucune autorité ne pourra le leur faire accomplir d'une manière vertueuse¹ ». Mary écrit encore : « La raison et l'expérience me donnent la conviction que la seule méthode capable d'amener les femmes à accomplir leurs devoirs particuliers est de les libérer de toute contrainte, en leur permettant de participer aux droits naturels de la race humaine². »

Le devoir de tout citoyen commence chez lui, au foyer domestique, car du bon fonctionnement de l'organisme familial dépend celui de l'organisme social. Outre le devoir d'être bon époux et bon père, l'homme a celui de gagner sa vie et celle des siens afin de ne pas être à la charge de l'État, et il lui incombe aussi une série d'obligations établies par la législation de son pays. D'une façon générale la sphère d'activité de la

1. « The more understanding women acquire, the more they will be attached to their duty — comprehending it — for unless they comprehend it... no authority can make them discharge it in a virtuous manner. » *Vindic., Dedication*, p. xxviii.

2. « Reason and experience convince me that the only method of leading women to fulfil their peculiar duties is to free them from all restraint by allowing them to participate the inherent rights of mankind. » *Vindic.*, p. 253.

femme est au foyer domestique, et si elle comprend qu'en assurant le bonheur du groupe familial elle collabore au bien-être national, et que d'elle dépend, en grande partie, le bonheur de l'humanité, elle s'efforcera d'être bonne épouse et bonne mère : « L'homme doit nécessairement remplir ses devoirs de citoyen, ou être méprisé, et tandis qu'il sera employé dans quelque service civil, sa femme, elle aussi active citoyenne, devra également s'appliquer à gouverner sa famille, élever ses enfants, et venir en aide à ses voisins¹. » Selon Mary, les femmes doivent tout d'abord pratiquer les vertus familiales ; et, conscientes de leur utilité et avides de cultiver leur jugement, elles deviendront « des filles plus attentionnées, des sœurs plus affectueuses, des épouses plus fidèles, des mères plus raisonnables — en un mot, de meilleures citoyennes² ». Elle redit plus loin : « Faites des femmes des créatures raisonnables et des citoyennes libres, et elles deviendront vite de bonnes épouses et de bonnes mères...³ »

Les devoirs domestiques seront ainsi placés sur un plan plus élevé et cesseront d'être envisagés avec tiédeur ou indifférence lorsque la femme comprendra leur importance relative au bien-être social et à la prospérité nationale : « Les devoirs privés ne sont jamais bien accomplis que lorsque l'intelligence élargit le cœur, et la vertu publique n'est que l'agrégat des vertus privées⁴. »

Enfin, de la jouissance de ses droits civils, économiques et politiques, résultera comme dernier avantage

1. « Man must necessarily fulfil the duties of a citizen, or be despised and while he was employed in any of the departments of civil life, his wife, also an active citizen, should be equally intent to manage her family, educate her children, and assist her neighbours. » Id., p. 206.

2. « More observant daughters, more affectionate sisters, more faithful wives, more reasonable mothers, — in a word, better citizens. » Id., p. 211-212.

3. « Make women rational creatures and free citizens, and they will quickly become good wives and mothers. » Id., p. 257.

4. « Private duties are never properly fulfilled unless the understanding enlarges the heart, and public virtue is only an aggregate of private. » Id., p. 278.

le sentiment patriotique chez la femme. Mary définit ainsi le patriotisme, dans son *Étude sur la Révolution française* : « Le patriotisme est l'expansion de la sympathie domestique, rendue permanente par principe¹. » Le jour où la femme comprendra que la nation n'est qu'une grande famille composée de multiples groupes familiaux, et que sa valeur totale dépend de la valeur de ses éléments, elle s'intéressera activement à la prospérité de son pays, et ce sentiment de solidarité et de responsabilité lui rendra sa tâche plus attrayante : « Si les enfants doivent être élevés de telle sorte qu'ils puissent comprendre le véritable principe du patriotisme, leur mère doit être une patriote ; et l'amour de l'humanité... ne peut exister qu'en étudiant l'intérêt moral et civil de cette humanité²... » Et encore : « Afin de faire des femmes des membres utiles à la société, je soutiens qu'il faut les amener, en cultivant leur jugement sur une grande échelle, à éprouver une affection raisonnable pour leur pays, basée sur la connaissance acquise, car il est évident que nous nous intéressons peu à ce que nous ne comprenons pas³. » Ici encore Mary voit dans le patriotisme une forme du sentiment humanitaire qui doit être contrôlé par la Raison — il doit être également distant de l'indifférence et du chauvinisme, et c'est cet amour raisonné pour son pays qui doit logiquement conduire la femme à s'intéresser à la politique : « Mais les femmes trouvent que la politique est un sujet sec, parce qu'elles n'ont pas acquis l'amour de l'humanité en appliquant leur esprit

1. « Patriotism is the expansion of domestic sympathy, rendered permanent by principle. » *Origin and Progress of French Revolution*, p. 89.

2. « If children are to be educated to understand the true principle of patriotism, their mother must be a patriot ; and the love of mankind... can only be produced by considering the moral and civil interest of mankind. » *Vindic.*, Dedication, p. xxvii.

3. « To render women truly useful members of society, I argue that they should be led, by having their understanding cultivated on a large scale, to acquire a rational affection for their country, founded on knowledge, because it is obvious that we are little interested about what we do not understand. » *Id.*, p. 278.

aux nobles études qui élèvent la race humaine et favorisent le bonheur général¹. »

Ayant mis en valeur les avantages multiples qui résulteraient de la pleine jouissance de ses droits de citoyenne pour la femme et pour l'humanité, Mary nous donne quelques indications sur les réformes qu'elle juge nécessaires dans le domaine civil, économique et politique. Comme nous l'avons constaté, elle n'a pas de programme défini, mais nous avons nous-même classifié ses diverses critiques relatives à ce sujet en étudiant son œuvre.

A) Droits Civils.

Mary dénonce l'injustice des Droits de succession qui avantagent le fils aîné au détriment des cadets, et les fils au détriment des filles. Elle maintient que ces dernières devraient avoir une part égale à celle de leurs frères à l'héritage paternel au lieu d'en être frustrées, et d'être réduites à espérer que leurs frères veuillent bien leur accorder « comme une faveur ce à quoi les enfants de mêmes parents ont un droit égal² ».

Nous avons signalé, dans le chapitre sur l'Amour et le Mariage, le passage où, dans sa Lettre à Burke, Mary condamne « la perpétuation de la propriété qui n'est autre que l'amour aveugle de soi³ » et qui fait que « les filles sont sacrifiées à la commodité de la famille, ou se marient pour s'élever à un rang supérieur...⁴ » Elle demande la revision du Code civil en ce qui concerne les Droits de succession pour tous les enfants d'une même famille.

1. « They find politics dry because they have not acquired a love for mankind by turning their thoughts to the grand pursuits that exalts the human race, and promote general happiness. » Id., p. 271.

2. « And give as a favour what children of the same parents have an equal right to. » Id., p. 83.

3. « The perpetuation of property is nothing but blind self-love. » Letter to Burke, p. 44.

4. « Girls are sacrificed to family convenience or marry to settle in a superior rank... » Id., p. 47.

Mais c'est surtout le Contrat de mariage qui nécessite, selon Mary, un rajustement radical des droits mutuels des époux. Son roman « Maria », nous l'avons déjà noté, fut écrit dans le but d'« exposer la misère et l'oppression, propres aux femmes, résultant des lois et coutumes partiales de la société¹ », et c'est dans cet ouvrage que nous trouvons le plus d'indications sur les droits que Mary réclame pour la femme mariée.

« Le mariage, déclare-t-elle, tel qu'il est actuellement constitué, conduit à l'immoralité². » Et encore : « Les lois concernant la femme, que j'ai l'intention de discuter dans une seconde partie, font de l'homme et de sa femme une unité absurde³. » Nous avons vu dans le chapitre sur l'Amour et le Mariage que Mary n'estime le mariage légitime que s'il existe entre les époux une véritable communion physique, spirituelle et morale. Les époux doivent être des amis, unis par l'affection et des intérêts communs — et libres de tout despotisme — qui peuvent et doivent s'entr'aider dans l'accomplissement de leurs devoirs réciproques. Aussi condamne-t-elle un contrat qui donne l'autorité absolue au mari et fait du mariage, selon l'expression de Godwin « une affaire de propriété, la pire de toutes⁴ ». Rappelons ici que Mary Astell avait déjà dénoncé cette tyrannie dans ses « Réflexions sur le mariage » : « Bien que l'on haïsse le despotisme sur le Trône, écrivait-elle, Milton lui-même ne réclamerait pas la Liberté de ces pauvres femmes esclaves⁵. »

Le mari a autorité, non seulement sur la personne

1. « The desire of exhibiting the misery and oppression peculiar to women, that arise out of the partial laws and customs of society. » *Maria*, preface.

2. « Marriage, as at present constituted, leads to immorality. » *Maria* chap. XVI, p. 141.

3. « The laws respecting woman, which I mean to discuss in a future part, make an absurd unit of a man and his wife. » *Vindic.*, p. 204-205.

4. « Marriage is an affair of property, the worst of all properties. » *Polit. Justice*, p. 849.

5. Voir chap. I, p. 30.

physique et morale de sa femme — que cette dernière le veuille ou non — mais aussi sur la fortune qu'elle lui a apportée ; il peut la gaspiller si tel est son bon plaisir, et ruiner sa femme sans que celle-ci puisse en appeler à un tribunal judiciaire. « Maria » nous fournit, sous les traits de George Venables, un exemple du mari brutal et joueur qui dépense en moins d'un an la dot de sa femme, et un autre en la personne du mari d'une des logeuses chez laquelle Maria va se réfugier. Chez Venables, la tyrannie va jusqu'à exiger de Maria qu'elle lui donne une partie de l'héritage reçu à la mort de son oncle ou il la menace de la séparer de son enfant. Sur le refus de Maria, il s'arrange pour l'empêcher de se réfugier en Italie : la bonne de Maria, subornée par Venables, donne un stupéfiant à sa maîtresse et lui enlève l'enfant — et Maria se réveille dans l'asile d'aliénés où son mari l'a fait enfermer. Le despotisme conjugal va donc jusqu'à priver une mère de son enfant et l'emprisonner sans que celle-ci puisse se défendre par ses propres moyens ou par un recours en justice. Mais il atteint les limites de l'immoralité lorsque l'époux exige, comme Venables, que sa femme devienne la maîtresse d'un de ses amis dont il espère des secours matériels. Et c'est dans des cas semblables que Mary foule aux pieds un contrat légal qui n'est pour la femme qu'un asservissement abject, et revendique pour celle-ci le droit de rompre elle-même des liens tyranniques, puisque la loi lui refuse le divorce. Certains critiques, comme Sterling-Taylor, ont vu là de l'anarchisme — mais il nous semble que Mary voulait plutôt faire ressortir la nécessité de reviser le contrat de mariage et les motifs de divorce, afin d'éviter ces ruptures hors la loi qui sont généralement au détriment de la femme et des enfants : « Je suis loin de penser, écrit-elle dans « Maria », qu'une femme, une fois mariée, doit juger cette union comme indissoluble (surtout s'il n'y a pas d'enfants...) au cas où son mari ne mérite

ni son amour, ni son estime¹. » La restriction qu'elle fait au cas où il y a des enfants montre qu'elle considère cette rupture hors la loi comme un procédé à employer avec circonspection. Mais elle insiste à plusieurs reprises sur l'iniquité du contrat de mariage qui asservit la femme : « Elles sont inhumaines, ces lois qui forgent des chaînes d'acier pour lier des esprits qui ne pourront jamais s'unir en une véritable communion². » Le peu de cas que Mary faisait du contrat de mariage trouvait, parmi ses amis, plus de blâme que d'encouragement ; Archibald Rowan qui fréquenta Mary à Paris en 1794 et 1795, écrit à sa femme : « Les devoirs respectifs du mari et de la femme ont fait souvent le sujet de nos conversations, et là-dessus je me suis senti profondément blessé... Oui, elle me faisait mal lorsqu'elle maintenait qu'aucun motif sur terre ne devrait obliger des époux à vivre ensemble, même un seul jour, lorsque l'amour et l'estime réciproques n'existent plus...³ »

Mary va encore plus loin dans ses réclamations : elle voudrait que la femme qui, dans ces circonstances, quitte le foyer conjugal, et forme peut-être un autre attachement, ne soit pas vilipendée par l'opinion publique, ni privée des droits civils dont elle jouissait sous le joug conjugal : « Qui pourra maintenant qu'il est juste de priver une femme — sans insister sur le fait de la voir traiter comme une proscrite dans la société — de tous ses droits de citoyenne, parce que son cœur révolté se détourne de l'homme — mari de nom seulement, et par le pouvoir tyrannique

1. « I am far from thinking that a woman, once married, ought to consider the engagement as indissoluble especially if there be no children... in case her husband merits neither her love nor her esteem. » Maria, chap. X, p. 41.

2. « Those laws are inhuman, which forge adamantine fetters to bind minds together, that never can mingle in social communion. » Maria, chap. XI, p. 64.

3. « The relative duties of man and wife was frequently the topic of our conversation, and here I found myself deeply wounded... Yes, she has made my heart ache when she has persisted that no motive upon earth ought to make a man and wife live together a moment after mutual love and regard were gone. » *Memoirs of M. W., Clark Durant*, p. 254.

qu'il a sur sa personne et ses biens — qu'elle ne peut ni aimer, ni respecter, et cherche la consolation dans le sein d'un ami sympathique et humain¹. »

Dans « Maria » nous voyons l'héroïne qui refuse de retourner chez son mari et cohabite avec Darnford poursuivie en justice par Venables pour adultère : Maria au cours du procès prononce elle-même sa défense et cherche à justifier sa conduite, mais elle ne trouve point grâce aux yeux des juges et elle est condamnée. Nous n'avons ici d'ailleurs que des indications sommaires : ceci devait être développé dans une seconde partie du roman que Mary n'eut pas le temps d'achever et où elle aurait sans doute insisté sur l'inflexibilité inhumaine des lois judiciaires vis-à-vis de la femme.

Mary désire également voir mettre une réforme civile dans la situation de la femme *séduite* à laquelle le séducteur ne propose pas le mariage. Elle veut placer la victime de l'égoïsme masculin sous la protection d'une autorité légale : « Lorsqu'un homme séduit une femme cela devrait s'appeler, je trouve, un mariage *de la main gauche*, et l'homme devrait être *légalement* obligé de maintenir la femme et ses enfants, à moins que l'adultère, divorce naturel, n'abroge la loi². » Toutefois — et ceci prouve que l'accusation d'anarchie est mal fondée et que Mary révere l'institution du mariage « comme base de toutes les vertus sociales³ », elle ajoute : « Mais ces femmes ne devraient pas s'appeler épouses, dans le sens complet de cette union, ou alors le but même du mariage serait subverti, et tous

1. « Who will coolly maintain that it is just to deprive a woman, not to insist on her being treated as an outcast of society, of all the rights of a citizen, because her revolting heart turns from the man, whom, a husband only in name, and by the tyrannical power he has over her person and property, she can neither love nor respect, to find comfort in a more congenial or humane bosom ? » On the French Revolution, livre II, p. 224.

2. « When a man seduces a woman, it should, I think, be termed a *left handed* marriage, and the man should be *legally* obliged to maintain the woman and her children, unless adultery, a natural divorcement, abrogated the law. » Vindic., p. 92.

3. « The foundation of almost every social virtue. » Id., p. 93.

les sentiments de dévouement affectueux qui résultent de la fidélité à une personne, et sanctifient les liens conjugaux, là où les cœurs ne sont unis ni par l'amour, ni par l'amitié, dégénèreraient en égoïsme¹. »

La raison principale pour laquelle Mary réclame une protection légale pour les femmes séduites est qu'elle y voit un remède à la prostitution. En effet : « Bien d'innocentes jeunes filles deviennent dupes de leur cœur sincère et affectueux, et bien d'autres encore sont... *ruinées* avant de savoir distinguer la vertu du vice, et ainsi préparées à l'infamie par leur éducation elles deviennent infâmes. Les asiles et les Madeleines² ne sont pas les remèdes propres à de tels abus. C'est la justice et non la charité qui fait défaut dans ce monde. Une femme qui a perdu son honneur s' imagine qu'elle ne peut tomber plus bas, et quant à regagner sa position première, c'est impossible... Perdant ainsi tout stimulant, et n'ayant aucun autre moyen de subsistance, la prostitution devient son seul refuge...³ »

Nous verrons plus loin, en étudiant les réformes que Mary propose dans l'économie sociale, qu'elle voit dans l'oisiveté habituelle des femmes une seconde cause de la prostitution.

Avant de clore cette étude sur les Droits civils, nous devons mentionner une classe de femmes que

1. « But these women should not, in the full meaning of the relationship, be termed wives, or the very purpose of marriage would be subverted and all those endearing charities that flow from personal fidelity, and give a sanctity to the tie, when neither love nor friendship unites the hearts, would melt into selfishness. » *Vindic.*, p. 94.

2. La « Madeleine » était un asile pour les filles de mauvaise vie qui désiraient se réformer : Magdalen Hospital, Prescott St. London.

3. « Many innocent girls become the dupes of a sincere, affectionate heart, and still more are... *ruined* before they know the difference between virtue and vice, and thus prepared by their education for infamy, they become infamous. Asylums and Magdalens are not the proper remedies for these abuses. It is justice, not charity, that is wanting in the world !

A woman who has lost her honour imagines that she cannot fall lower, and as for her recovering her former station, it is impossible... Losing thus every spur, and having no other means of support, prostitution becomes her only refuge... *Id.*, p. 93.

Mary considérait à juste titre comme les Dëshéritées de la vie et dont elle a fixé le type en la personne de Jemima, dans « Maria » : les *servantes*. Comme le font remarquer Phillips et Tomkinson dans « English women in Life and Letters » : « Les servantes étaient généralement des orphelines ou des enfants abandonnées de leurs parents — des enfants élevées à l'asile, que les Autorités de la Loi des pauvres n'étaient que trop contentes de livrer à n'importe quel maître ou maîtresse. Ces enfants n'avaient aucun droit. Personne ne se souciait de savoir si elles vivaient ou étaient mortes. Elles n'avaient rien au monde qui leur appartînt... »¹. L'histoire de Jemima montre ces malheureuses à la merci de leurs maîtres, bons ou mauvais, et dénuées de toute protection : nous la voyons enfant, maltraitée chez elle, puis mise en apprentissage dans une boutique malpropre où on la brutalise. A seize ans elle est séduite par son maître et devient enceinte — on la chasse, et durant les quelques jours qu'elle passe dans un asile de pauvres elle réussit à provoquer son avortement.

Chassée de l'asile, elle se livre à la prostitution et au vol, est recueillie par un vieillard philanthrope qui a pitié d'elle, mais à la mort de ce dernier se trouve de nouveau dans la misère. Elle obtient une situation dans une gargote infâme où elle est obligée de laver la vaisselle depuis une heure du matin jusqu'à huit heures du soir moyennant un salaire ridicule. Elle se casse la jambe, est envoyée à l'hôpital d'où on l'expulse au bout de quelques jours, entre dans un hospice qui ressemble à une prison, et enfin trouve une situation dans l'asile d'aliénés où Maria se trouve enfermée. Mary demande justice pour ces malheureuses semblables

1. « Servants were usually orphans or children whose parents had deserted them — children brought up in the workhouse, whom the Poor Law Authorities were only too glad to hand over to any master or mistress who would take them. Such children had no rights. There was no one to care whether they lived or died. They had nothing in the world to call their own. » *English women in Life and letters*. M. Phillips and Tomkinson, Oxford University Press, 1926, p. 141.

à des bêtes traquées qui ne jouissent d'aucun droit dans une société dont elles font pourtant partie : c'est l'injustice sociale qui les a perverties, et — ainsi qu'elle nous le montre chez Jemima — leur conscience est capable de s'éveiller dès qu'elles ont quelqu'un à aimer et un intérêt à sauvegarder.

B) Économie sociale.

Mary voit dans le travail la régénération future de la femme et de la société tout entière. Ce travail doit être rétribué et donner à la femme la possibilité de se rendre indépendante en gagnant sa vie par ses propres moyens. C'est la question d'Économie sociale qu'il faut donc reviser et sur ce point Mary adopte le principe du Saint-Simonisme : « A chacun selon sa capacité. »

En effet, le Préjugé a jusqu'alors refusé à la femme le droit de gagner sa vie en travaillant : nous parlons de la femme de la classe moyenne et de la haute bourgeoisie, car les femmes du peuple et de la campagne ont généralement aidé les hommes à tenir boutique et à travailler aux champs, et même ont supplémenté le salaire du mari en exerçant chez elles, à leurs moments de liberté, certaines industries comme « le filage dans le Yorkshire et le Lancashire, le tricotage des bas dans le comté de Durham, le tressage de la paille dans le Bedfordshire, la dentelle dans le Buckinghamshire, les gants dans le Worcestershire¹. »

Mais, dans la bourgeoisie, les professions ouvertes aux femmes se réduisaient à deux ou trois et encore étaient-ce plutôt des métiers serviles que des emplois libéraux et honorables. A part le théâtre, accessible à une faible minorité, et où l'actrice jouissait d'un certain prestige, la jeune fille sans ressources et dési-

1. Voir *English Women in Life and Letters*, by Phillips and Tomkinson p. 362.

reuse de n'être à la charge de personne ne pouvait être autre chose que garde-malade, gouvernante dans une famille, institutrice dans une école, couturière ou modiste. Or, la première profession n'exigeant à cette époque aucune qualification spéciale était très faiblement rétribuée et généralement adoptée par des femmes communes et sans la moindre éducation. La situation de gouvernante offrait bien des déboires, ainsi que Mary en fit elle-même l'expérience : les gages étaient médiocres, le travail excessif et l'employée considérée et traitée comme une simple domestique. L'institutrice dans une école était aussi généralement exploitée par ses supérieures ; seule, la situation de directrice de pension pour jeunes filles offrait certains avantages : indépendance relative, possibilité de réaliser des bénéfices avantageux et jouissance de l'estime publique ; toutefois, cette entreprise nécessitait une avance de capital qui n'était pas toujours possible. De plus lorsque l'école n'était pas dirigée par une personne douée du sens de l'organisation et d'une volonté ferme, elle ne tardait pas à périliter, comme nous l'avons vu lorsque durant l'absence de Mary au Portugal, à la mort de Fanny Blood, sa sœur Eliza avait perdu un nombre considérable d'élèves dans leur école de Newington-Green, et se trouvait surchargée de dettes.

Quant aux autres occupations accessibles aux femmes — la couture et la mode — seules les patronnes se trouvaient en état de gagner largement leur vie, car les apprenties, dont l'instruction durait environ sept ans, ne gagnaient rien ou peu et étaient exploitées par leurs patronnes. D'ailleurs, beaucoup de jeunes filles de la bourgeoisie dédaignaient d'exercer un métier qui leur semblait humiliant et indigne de leur rang social.

Le résultat de cet état de choses est que beaucoup de femmes se trouvaient condamnées à l'oisiveté ; dans le chapitre X de son *Traité sur l'Éducation des*

filles, Mary étudie la « situation malheureuse des jeunes filles, qui ont reçu une éducation mondaine, et qui se trouvent sans fortune ». Que peuvent-elles faire ? Privées de dot, elles ne sont pas recherchées en mariage, aussi : « Si elles ne sont pas entièrement dénuées de délicatesse, elles doivent souvent vivre dans le célibat¹. » Puis elle passe en revue les emplois accessibles aux femmes, presque tous humiliants, entre autre le commerce qui tend de plus en plus à être accaparé par les hommes « et certes n'offre pas de situation très honorable » aux femmes. Dans le désarroi où se trouve la jeune fille sans ressources, incapable de se tirer d'affaire réside le danger de la séduction, et — comme nous l'avons vu plus haut — de la séduction à la prostitution il n'y a qu'un pas. Soit par faiblesse, soit par paresse, les femmes recherchent toujours le support des hommes, et la prostitution est due, en grande partie, à l'oisiveté féminine. « La nécessité n'oblige jamais les hommes à faire de la prostitution leur profession ; tandis qu'innombrables sont les femmes qui sont ainsi rendues systématiquement vicieuses. Ceci, toutefois, résulte en grande partie de l'état d'oisiveté dans lequel on élève les femmes, auxquelles on apprend toujours à dépendre de l'homme pour leur subsistance, et à considérer leur personne comme le juste remboursement de ses efforts pour les faire vivre². »

Celles qui échappent au danger de la prostitution se voient réduites à faire appel à la générosité de leurs frères ou autres parents ; et si leurs frères sont mariés, les vexations qu'elles ont à subir de la part de leurs belles-sœurs sont parfois innombrables : « Qui pourra

1. « If they are not entirely devoid of delicacy, they must frequently remain single. » *Education of Daughters*, p. 69.

2. « Necessity never makes prostitution the business of men's lives ; though numberless are the women who are thus rendered systematically vicious. This, however, arises in a great degree from the state of idleness in which women are educated, who are always taught to look up to man for a maintenance, and to consider their persons as the proper return for his exertions to support them. » *Vindic.*, p. 94.

retracer la misère que beaucoup d'infortunées également faibles d'esprit et de corps, endurent dans de semblables situations — incapables de travailler, et ayant honte de mendier¹ ? » Si ces jeunes filles avaient reçu une éducation différente, « elles auraient pu s'efforcer de gagner leur vie au lieu de manger le pain amer de la dépendance² ».

Mary veut donc que les femmes arrivent à reconnaître la dignité du travail, et qu'un remaniement de l'Économie sociale leur donne le droit et la facilité de gagner honorablement leur vie, selon leurs propres capacités, indépendamment des hommes : « Tout en admettant que les femmes, dans les sentiers ordinaires de la vie, sont appelées à remplir les devoirs d'épouses et de mères, par religion et par raison, je ne puis m'empêcher de déplorer le fait que les femmes d'une essence supérieure n'ont point de route ouverte où elles pourraient rechercher des champs plus vastes d'utilité et d'indépendance³. » Et plus loin : « Ce gouvernement n'est-il donc pas très défectueux et très indifférent au bonheur de la moitié de ses membres, lorsqu'il ne pourvoit point à la situation de femmes honnêtes et indépendantes, en les encourageant à occuper des postes respectables ? Mais afin que leur vertu privée devienne un bienfait public, elles devraient posséder une existence civile dans l'État, mariées ou non⁴. »

Le jour où la femme ne dépendra plus uniquement

1. « Who can recount the misery which many unfortunate beings, whose minds and bodies are equally weak, suffer in such situations — unable to work, and ashamed to beg ? » Id., p. 84.

2. « They might have been able to struggle for themselves instead of eating the bitter bread of dependence. » Id., p. 85.

3. « Though I consider that women in the common walks of life are called to fulfil the duties of wives and mothers, by religion and reason, I cannot help lamenting that women of a superior cast have not a road open by which they can pursue more extensive plans of usefulness and independence. » Id., p. 207.

4. « Is not that government then very defective, and very unmindful of the happiness of one-half of its members, that does not provide for honest independent women, by encouraging them to fill respectable stations ? But in order to render their private virtue a public benefit, they must have a civil existence in the State, married or single. » Id., p. 210.

de l'homme et sentira que la protection de ce dernier ne lui est pas indispensable pour mener une vie honnête et utile, elle deviendra vraiment sa compagne et son amie au lieu de rester son esclave, et l'inégalité des sexes se transformera en une entente harmonieuse pour le plus grand bien de l'Humanité : « Les rapports entre les sexes ne mériteront le nom d'association, et les femmes ne rempliront les devoirs particuliers à leur sexe que le jour où elles deviendront des citoyennes éclairées, où elles deviendront libres et auront le droit de gagner leur propre subsistance, indépendamment des hommes¹. »

Pour les femmes d'intelligence moyenne, Mary suggère assez vaguement : « Les affaires de diverses espèces² », le commerce ou l'agriculture³ ; pour celles qui ont reçu une éducation supérieure, elle recommande l'enseignement, qu'elle voudrait voir considérer comme un emploi libéral et non servile, ou l'exercice de la médecine : « Les femmes pourraient certainement étudier l'art de guérir et être docteurs aussi bien qu'infirmières. Et l'office de sage-femme semble leur être assigné au nom de la bienséance, bien que — je le crains — le mot sage-femme ne fasse bientôt place, dans nos dictionnaires, à « accoucheur ...⁴ ».

Enfin, aux femmes qu'intéressent les sujets d'utilité générale et les questions sociales, Mary suggère l'étude de la politique, et ceci nous amène à exposer, en troisième lieu, les Droits politiques que Mary voudrait voir accorder aux femmes.

1. « The intercourse of the sexes will never deserve the name of fellowship, nor will women ever fulfil the peculiar duties of their sex, till they become enlightened citizens, till they become free by being enabled to earn their own subsistence, independent of men. » Id., p. 237.

2. Voir *Vindic.*, p. 209.

3. Id., p. 210.

4. « Women might certainly study the art of healing and be physicians as well as nurses. And midwifery decency seems to allot to them, though I am afraid, the word midwifery, in our dictionaries, will soon give place to « accoucheur ». Id., p. 208.

C) Droits politiques.

Reprenant les paroles de Talleyrand dans son pamphlet sur les Droits de l'homme, Mary l'interroge en ces termes : « Considérez avec calme ces remarques, Monsieur, car une lueur de vérité semble s'être montrée à vous quand vous avez écrit que « le fait de voir une « moitié de la race humaine exclue par l'autre de toute « participation au gouvernement était un phénomène « politique qu'il était impossible d'expliquer au moyen « de principes abstraits ». S'il en est ainsi, sur quoi repose votre Constitution ? Si les droits abstraits de l'homme supportent la discussion et l'explication, ceux des femmes, par une parité de raisonnement, ne fuiront pas semblable épreuve... Demandez-vous — je m'adresse au législateur — si, lorsque les hommes luttent pour leur liberté et le droit d'exercer leur propre jugement en ce qui concerne leur bonheur, il n'est pas inconsistant et injuste de subjuguier les femmes ?... Ne jouez-vous pas le rôle de tyran lorsque vous *forcez* toutes les femmes, en leur refusant des droits civils et politiques, à rester enfermées dans leurs familles, tâtonnant dans l'obscurité, car sûrement, Monsieur, vous n'affirmerez pas qu'un devoir peut devenir une obligation lorsqu'il n'est pas fondé sur la raison¹ ! »

Mary est en faveur d'un gouvernement représentatif

1. « Consider, sir, dispassionately these observations, for a glimpse of truth seemed to open before you when you observed, « that to see « one-half of the human race excluded by the other from all participation « of government was a political phenomenon that, according to abstract principles, it was impossible to explain. » If so, on what does your constitution rest ? If the abstract rights of man will bear discussion and explanation, those of woman, by a parity of reasoning, will not shrink from the same test... Consider — I address you as a legislator — whether, when men contend for their freedom, and to be allowed to judge for themselves respecting their own happiness, it be not inconsistent and unjust to subjugate women... Do you not act the part of a tyrant when you *force* all women, by denying them civil and political rights, to remain immured in their families groping in the dark ? for surely, sir, you will not assert that a duty can be binding which is not founded on reason ? » *Vindict.*, *Dedication*, p. xxvii and xxviii.

avec le suffrage universel que recommande Talleyrand, mais un suffrage accordé aux hommes et aux femmes indistinctement : « Peut-être prêterai-je à rire en donnant à entendre — ce que je veux reprendre plus tard — que je suis sérieusement d'avis que les femmes devraient avoir des représentants, au lieu d'être gouvernées arbitrairement sans avoir la moindre participation aux délibérations du gouvernement¹. » Il est regrettable que nous ne possédions point ce plan détaillé du gouvernement-type que Mary avait en vue. Toutefois, en lisant sa « Réponse à Burke » où elle défend les « Droits de l'Homme », nous sommes à même de conclure à des tendances nettement révolutionnaires et démocratiques qui font pressentir parfois le socialisme de Karl Marx.

En effet, elle définit ainsi le Droit de l'homme (qui est aussi celui de la femme) : « Un degré de liberté civile et religieuse compatible avec la liberté de tout autre individu auquel il est uni par un pacte social, et avec la continuation de ce pacte². »

Tous les citoyens et citoyennes doivent donc être libres et égaux. La monarchie est synonyme de Despotisme : « Cette Constitution a été établie durant les sombres jours de l'ignorance³ », et est pleine d'imperfections. — La propriété héréditaire est un abus — la distinction de classes en est un autre, car la richesse se trouve accaparée par l'aristocratie au détriment du prolétariat. « L'inégalité de rang entravera toujours le développement de la vertu en dépravant l'esprit de celui qui se soumet ou de celui qui domine⁴. » On

1. « I may excite laughter, by dropping a hint, which I mean to pursue, some future time, for I really think that women ought to have representatives, instead of being arbitrarily governed without having any direct share allowed them in the deliberations of Government. » Id., p. 207.

2. « Such a degree of liberty, civil and religious, as is compatible with the liberty of every other individual with whom he is united in a social compact, and the continued existence of that compact. » Letter to Burke, p. 8.

3. « The constitution was settled in the dark days of ignorance. » Id., p. 19.

4. « Inequality of rank must ever impede the growth of virtue by vitiating the mind that submits or domineers. » Id., p. 116.

devrait morceler les grands domaines et les transformer en fermes que l'on distribuerait à la classe pauvre, chargée de les faire fructifier.

Il faut retirer le pouvoir à la classe riche qui ne considère que son propre intérêt, et le transférer aux classes moyenne et pauvre : « Afin que la liberté ait une base solide, il faut qu'elle soit établie soit par les pauvres, soit par les philosophes¹. » Il faut supprimer les pratiques injustes de la ploutocratie, telles que les lois sur la chasse, la taxation des choses nécessaires à l'existence, l'enrôlement forcé des marins et des soldats. Le Gouvernement doit exécuter la volonté du Peuple, et s'il faut un roi, celui-ci devrait, ainsi que le suggère le Dr Price, être choisi par le Peuple. Il faut abolir la soumission implicite à l'autorité — qui n'est autre qu'un retour au barbarisme — et étudier de près les sciences politiques : « La force brutale a jusqu'à présent gouverné le monde, et ce qui prouve que les sciences politiques sont encore dans l'enfance, c'est que les philosophes se font scrupule de fournir à l'homme les connaissances les plus propres à déterminer le discernement... A mesure qu'une politique saine diffusera la liberté, la race humaine, y compris la femme, deviendra plus sage et plus vertueuse². »

Aussi Mary recommande-t-elle aux femmes l'étude de la politique qui les rendra capables d'utiliser leur suffrage avec discernement, et aussi « de donner à leur bienveillance la base la plus compréhensive³ » ; elles s'appliqueront à étudier les moyens les plus propres à assurer la prospérité des États et de la race humaine en adoptant comme principes ceux de la Nature, de la

1. « In order that liberty should have a firm foundation, it must be laid either by poor men, or philosophers. » Letter to Burke, p. 117.

2. « Brutal force has hitherto governed the world, and that the science of politics is in its infancy, is evident from philosophers scrupling to give the knowledge most useful to man that determinate distinction... As sound politics diffuse liberty, mankind, including woman, will become more wise and virtuous. » Vindic., p. 40-41.

3. « Settle their benevolence on the broadest basis. Id., p. 209.

Raison et de la Justice. Elles finiront par reconnaître que « La prescription ne pourra jamais saper les droits naturels que les hommes reçoivent dès leur naissance, non point de leurs ancêtres, mais de Dieu¹. »

Mary voit donc dans l'avènement de la femme-citoyenne, partageant les droits civils, économiques et politiques de l'homme, une source nouvelle de Progrès humanitaire. Ce Progrès a été retardé parce que l'on a exclus la femme des domaines où elle avait droit d'entrée : « Le recours à la ruse n'est chez elles qu'un instinct naturel afin d'obtenir indirectement une parcelle de ce pouvoir dont on leur refuse injustement une part de jouissance, car si les femmes n'ont pas la permission de jouir de leurs droits légitimes, elles deviendront vicieuses et rendront aussi les hommes vicieux afin d'obtenir des privilèges illicites². » Aussi voyons-nous une fois de plus dans sa Revendication des Droits de la Femme la défense d'une cause plus vaste que le Féminisme — la Philanthropie universelle : « C'est donc, dit-elle à Talleyrand, mon amour pour la race humaine tout entière qui fait courir ma plume fougueusement pour supporter ce que je crois être la cause de la vertu ; et c'est le même motif qui me fait désirer ardemment de voir placer la femme à un rang où elle ferait avancer, au lieu de retarder, le progrès de ces principes glorieux qui engendrent la moralité³. »

1. « Prescription can never undermine natural rights received by men, not from their forefathers, at their birth, but from God. » Letter to Burke, p. 22.

2. « The exertion of cunning is only an instinct of nature to enable them to obtain indirectly a little of that power of which they are unjustly denied a share ; for, if women are not permitted to enjoy legitimate rights, they will render both men and themselves vicious to obtain illicit privileges. » *Vindic.*, Dedication, p. xxix.

3. « It is then an affection for the whole human race that makes my pen dart rapidly along to support what I believe to be the cause of virtue ; and the same motive leads me earnestly to wish to see woman placed in a station in which she would advance, instead of retarding, the progress of those glorious principles that give a substance to morality. » *Id.*, Dedication, p. xxv.

CHAPITRE VII

Des Devoirs religieux

Nous avons déterminé, dans deux chapitres précédents¹, la nature du sentiment religieux chez Mary et l'adaptation de ce sentiment à la direction de sa vie privée et au devoir philanthropique qu'elle s'est imposé : servir la cause féministe.

Que Mary ait eu l'esprit essentiellement religieux, au sens littéral du mot, c'est-à-dire qu'elle ait été pénétrée du sentiment des obligations qui la liaient à la Divinité, cela est indéniable : son œuvre abonde en témoignages de sa dépendance envers la volonté divine, et sa philanthropie active n'était, selon elle, que la manifestation la plus noble d'une soif d'idéal qui rapproche l'homme de Dieu : « S'efforcer d'augmenter le bonheur humain en extirpant l'erreur est un sentiment masculin, et de nature divine². » Ayant puisé dans la Religion une infinité de jouissances spirituelles et aussi le réconfort dans l'adversité, Mary y voit un agent indispensable au plus grand bonheur de l'Humanité, et elle s'attache à préciser — pour les femmes en particulier — la nature du véritable sentiment religieux et des devoirs qu'il implique.

Elle s'adresse tout spécialement aux femmes parce que d'une manière générale : « En matière de religion,

1. Voir I^{re} Partie, chap. V (caractère) et II^e Partie, chap. I. Idées générales.

2. « To labour to increase human happiness by extirpating error is a masculine Godlike affection. » Letter to Burke, p. 136.

a femme ne s'est jamais permis de juger par elle-même, mais s'est conformée, comme devait le faire une créature asservie, aux rites de l'Église dans laquelle on l'a élevée, croyant pieusement que des esprits plus capables que le sien ont fait le nécessaire, et ne pas douter est pour elle le plus haut degré de perfection¹. » Ceci correspond au jugement de Rousseau qui écrit dans l'Émile : « Toute fille doit avoir la religion de sa mère et toute femme celle de son mari... hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celle de l'Église². »

Désormais la femme doit cesser de se soumettre aveuglément à l'autorité et doit arriver, par la seule activité de son esprit et de son cœur, au sentiment religieux. Ce sentiment naît en effet d'une double source : il résulte de l'exercice de la Raison et de la Sensibilité. Trop souvent, Mary a constaté que chez la femme la Religion n'est qu'une sorte d'émotion irraisonnée : « La religion qui consiste à échauffer les sentiments, et exalter l'imagination, n'en est que le côté poétique et peut procurer du plaisir à l'individu sans faire de lui un être plus moral. Cela peut remplacer les plaisirs mondains ; mais c'est un sentiment qui rétrécit au lieu d'élargir le cœur : la vertu doit être aimée pour elle-même, en tant que sublime et excellente, et non pour les avantages qu'elle procure ou les maux qu'elle évite, si l'on désire un haut degré d'excellence. Les hommes ne deviendront pas vertueux s'ils ne font que bâtir des châteaux en l'air dans un monde futur pour compenser les désappointements qu'ils subissent dans celui-ci ; s'ils détournent leurs pensées de leurs devoirs particuliers et s'adonnent à des rêveries

1. « With respect to religion, she never presumed to judge for herself ; but conformed, as a dependent creature should, to the ceremonies of the Church which she was brought up in, piously believing that wiser heads than her own have settled that business ; and not to doubt is her point of perfection. » *Vindic.*, p. 60.

2. « *Emile*, p. 241.

religieuses¹. » Néanmoins l'émotion doit exister car, selon Mary : « La sensibilité aide la raison et la rend active² », et de cette activité résulte la recherche de la Vertu. Nous savons que Mary elle-même allait parfois jusqu'au mysticisme lorsque la contemplation de la nature transportait son cœur et son imagination dans un monde idéal où elle se sentait seule avec Dieu. Mais à ces élans du cœur Mary veut voir s'ajouter une conviction plus stable que seule la Raison peut donner³.

Elle juge en effet, que toute femme peut — comme elle l'a fait elle-même — arriver à croire en un Dieu raisonnable et omnipotent par le seul exercice de son jugement « car se soumettre à la raison est se soumettre à la nature des choses, et à ce Dieu qui les forma ainsi pour assurer notre véritable intérêt⁴ ». Si la femme se demande quel est le but de son existence, et considère l'antagonisme du Bien et du Mal, et le pouvoir qu'a toute créature humaine de se déterminer en faveur de l'un ou de l'autre, elle arrivera à comprendre que « les femmes en commun avec les hommes, sont placées sur cette terre pour développer leurs facultés⁵ », et qu'une volonté suprême a ordonné cet état de choses afin que « apprenant à discerner le Bien du Mal, par l'expérience, nous aimions l'un et haïssions l'autre,

1. « The religion which consists in warming the affections, and exalting the imagination, is only the poetical part, and may afford the individual pleasure without rendering it a more moral being. It may be a substitute for worldly pursuits ; yet narrow, instead of enlarging the heart : but virtue must be loved as in itself sublime and excellent, and not for the advantages it procures or the evils it averts, if any great degree of excellence be expected. Men will not become moral when they only build airy castles in a future world to compensate for the disappointments which they meet with in this ; if they turn their thoughts from relative duties to religious reveries. » *Vindic.*, p. 157-158.

2. « Sensibility helps reason and gives it activity. » Letter to Burke, p. 68.

3. Voir I^{re} Partie, chap. IV, p. 167.

4. « To submit to reason is to submit to the nature of things, and to that God who formed them so, to promote our real interest. » *Vindic.* p. 221.

5. « Women, in common with men, are placed on this earth to unfold their faculties. » *Id.*, *Introd.*, p. xxxiii.

selon le degré de sagesse que nous atteignons¹ ». L'amour de Dieu doit être un amour raisonné, basé sur une compréhension parfaite de ses attributs ; au lieu de l'adorer aveuglément pour son seul pouvoir suprême, il convient de le concevoir comme « la source de la sagesse, de la bonté et de la force, seule adoration utile à tout être désireux d'acquérir la vertu ou la science² ». Elle dit encore : « La religion conforme à la raison est la soumission à la volonté d'un être si parfaitement sage que tout ce qu'il veut doit être déterminé pour le bon motif, doit être raisonnable³. »

Puisque Dieu nous a fait don d'une conscience qui nous permet de discerner le Bien du Mal et nous guide dans l'accomplissement de nos devoirs particuliers, il est évident que la vraie religion consiste à pratiquer la vertu et à faire notre devoir. Tout est là, et l'effort constant que nous devons soutenir durant notre existence est la preuve même que la vie terrestre n'est que le prélude d'une vie future où, si nous en sommes dignes, nous serons unis plus étroitement à Dieu : « Pourquoi la source sacrée de la vie nous donnerait-elle des passions et la faculté de réfléchir uniquement pour assombrir notre existence et nous inspirer de faux sentiments de dignité ! Pourquoi nous ferait-Il passer de l'amour de nous-mêmes aux sublimes émotions que nous procure la découverte de Sa sagesse et de Sa bonté, si ces sentiments n'étaient pas stimulés pour le perfectionnement de notre nature, dont ils font partie, et pour nous rendre capables de jouir d'une portion plus divine de bonheur⁴ ? »

1. « Learning to know good from evil, by experience, we may hate one and love the other, in proportion to the wisdom which we attain. » *Id.*, p. 263.

2. « For to love God as the fountain of wisdom, goodness and power, appears to be the only worship useful to a being who wishes to acquire either virtue or knowledge. » *Id.*, p. 55.

3. « Rational religion is a submission to the will of a being so perfectly wise that all he wills must be directed by the proper motive — must be reasonable. » *Id.*, p. 264.

4. « Why should the gracious fountain of life give us passions, and the

A part quelques rares moments de doute, Mary a toujours cru en une vie future¹, et selon elle cette croyance est un remède contre les défaillances morales et le découragement. Les femmes surtout oublient que « les facultés de l'âme qui sont de peu d'utilité sur terre, et, probablement, gênent nos plaisirs sensuels même lorsque le sentiment de notre dignité fait que nous nous glorifions de les posséder, prouvent que cette vie n'est qu'une éducation, un état d'enfance, auquel il ne faut pas sacrifier les seules espérances qu, vaillent la peine d'être conçues² ». Au lieu de limiter leurs pensées à la jouissance de leur vie terrestre, les femmes devraient songer que « La méthode d'existence qui nous permet d'emporter une certaine portion de connaissance et de vertu dans un autre monde, est celle qui est la plus propre à nous donner du bonheur dans ce monde-ci... Mais combien peu — bien peu ! — ont assez de prévoyance ou de fermeté pour supporter le léger malheur du moment présent afin d'en éviter un plus grand par la suite³. »

Persuadées de l'importance de leurs actions durant leur vie terrestre relativement à leur vie future, les femmes finiront par comprendre que la religion doit être surtout « le guide actif et fortifiant de leurs affections, et non point uniquement une observance de

power of reflecting only to unbitter our days and inspire us with mistaken notions of dignity ! Why should He lead us from love of ourselves to the sublime emotions which the discovery of His wisdom and goodness excites, if these feelings were not set in motion to improve our nature of which they make a part, and render us capable of enjoying a more godlike portion of happiness. » Id., p. 7.

1. Voir chapitre IV, p. 168-170.

2. « The powers of the soul that are of little use here, and, probably, disturb our animal enjoyments, even while conscious dignity makes us glory in possessing them, prove that life is merely an education, a state of infancy, to which the only hopes worth cherishing should not be sacrificed. » *Vindic.*, p. 150.

3. « That the plan of life which enables us to carry some knowledge and virtue into another world, is the one best calculated to ensure content in this, cannot be denied... But how few ! — how very few ! have sufficient foresight, or resolution, to endure a small evil at the moment, to avoid a greater hereafter. » Id., p. 138.

formes¹ ». Elles accompliront leurs devoirs de femmes consciencieusement, sachant qu'elles glorifient ainsi le Dieu qui les a créées à cet effet ; elles pratiqueront la vertu, s'efforceront de lutter contre les tentations — la religion leur inspirant la modestie, car : « Une Chrétienne a des raisons encore plus nobles pour vouloir rester chaste et modeste, car son corps a été appelé le temple du Dieu vivant ; de ce Dieu qui demande autre chose que la modestie extérieure. Son regard sonde le cœur...² ». Enfin la religion leur inspirera l'Humilité qui convient à toute créature humaine sujette à la tentation et à l'erreur, et l'Indulgence envers leur prochain : « L'humble esprit qui cherche à obtenir faveur aux yeux de Dieu et examine calmement sa conduite quand il se sent seul en Sa présence, formera rarement une opinion très fausse de ses propres vertus... Dans ces moments solennels l'homme découvre le germe de ses vices... et les contemple sans horreur, car il se sent uni par un certain lien d'amour à tous ses semblables, et cherche à trouver une excuse à leurs folies — en lui-même... Puis-je, conscient de mes péchés secrets, repousser mes semblables ?... Non, non... moi aussi... j'ai des vices, cachés peut-être au regard humain, qui me font ramper dans la poussière devant Dieu, et me disent hautement, quand tout est silencieux, que nous sommes tous formés de la même argile, et respirons le même air. L'amour de l'humanité naît ainsi naturellement de l'humilité...³ ».

1. « To make religion an active, invigorating director of the affections, and not a mere attention to forms. » *Original Stories*. Preface, p. v.

2. « A Christian has still nobler motives to incite her to preserve her chastity and acquire modesty, for her body has been called the temple of the living God ; of that God who requires more than modesty of mien. His eye searcheth the heart. » *Vindic.*, p. 181.

3. « The humble mind that seeketh to find favour in His sight, and calmly examines its conduct when only His presence is felt, will seldom form a very erroneous opinion of its own virtues... In these solemn moments man discovers the germs of his vices... and he perceives them without abhorrence, because he feels himself drawn by some cord of love to all his fellow-creatures, for whose follies he is anxious to find every extenuation in their nature — in himself... Can I, conscious of my secret

Du sentiment humanitaire résulte la charité chrétienne qui ne consiste pas seulement en aumônes, mais en amour, en indulgence, en générosité envers nos semblables. Les femmes doivent lutter contre l'égoïsme, ne pas restreindre leur bienveillance à leur famille ; elles doivent apprendre de bonne heure à leurs enfants à se priver eux-mêmes pour faire du bien autour d'eux¹. Dans son roman « Mary », Mary insiste à plusieurs reprises sur le bonheur personnel que l'on éprouve en venant en aide à son prochain : « La tiédeur avec laquelle sa mère remplissait ses devoirs religieux la désolait... elle souffrait de voir chasser les mendiants de la maison, sans leur venir en aide ; si elle pouvait le faire sans être vue, elle leur donnait son déjeuner et elle était heureuse de souffrir de la faim à cause de cela...² »

Et plus loin : « Elle s'arrêtait souvent dans les chaumières des pêcheurs, et elle se refusait tout plaisir enfantin afin de secourir les pauvres gens dans le besoin. Son cœur se sentait attiré vers eux et dansait de joie quand elle les avait secourus... C'est ainsi qu'elle connut la joie rare de faire le bien..., sa bienfaisance était sans bornes, la détresse d'autrui la transportait hors de sa propre existence ; et elle n'était satisfaite que lorsqu'elle leur était venue en aide...³ » Toutefois la charité ne

sins, throw off my fellow-creatures... ? No, no !... I too have vices, hid perhaps, from human eyes, that bend me to the dust before God, and loudly tell me, when all is mute, that we are formed of the same earth, and breathe the same element. Humanity thus rises naturally out of humility. » *Vindic.*, p. 190-191.

1. « Voir « Education of Daughters », chap. XVIII. « On Benevolence. »

2. « Her mother's luke-warm manner of performing her religious duties, filled her with anguish... She was miserable when beggars were driven from the gate without being relieved ; if she could do it unperceived, she would give them her own breakfast, and feel gratified, when in consequence of it, she was pinched by hunger. » *Mary*, chap. II, p. 16.

3. « In these little huts she frequently rested, and denied herself every childish gratification, in order to relieve the necessities of the inhabitants. Her heart yearned for them, and would dance with joy when she had relieved their wants... In these pursuits she learned the luxury of doing good... Her benevolence knew no bounds ; the distress of others carried her out of herself ; and she rested not till she had relieved them. » *Mary*, chap. IV, p. 25.

doit pas se substituer à la Justice, et la vraie religion consiste à aider les pauvres à améliorer leur sort en leur fournissant des moyens appropriés, au lieu de chercher à leur donner la résignation en leur faisant l'aumône. Elle fait remarquer dans son étude sur la Révolution française : « On a perdu la Justice de vue, et on lui a substitué la charité, le plus spécieux système d'esclavage¹. »

Mary voudrait enfin que les femmes dépouillent la religion de toutes ces formes et dehors superficiels qui ne correspondent à aucune conviction profonde, de « cet assujettissement aux formes, qui fait de la religion quelque chose de pire qu'une farce² ». Elle déplore les « vestiges du Papisme » que l'on a conservés dans les grandes écoles publiques, la cérémonie de la Communion entre autres à laquelle les élèves se soumettent uniquement pour ne pas être mis à l'amende. D'une façon générale, elle désapprouve les mœurs du clergé anglican : les prêtres sont souvent des hommes dénués de toute conviction religieuse et ne songeant qu'aux avantages matériels qu'ils peuvent retirer de leur situation. Certains sont entrés dans les ordres parce que leur père ne savait que faire d'eux, et leur unique ambition est d'obtenir le patronage de quelque riche famille et de vivre dans l'oisiveté. Dans sa Lettre à Burke, Mary insiste sur le manque de dignité du prêtre précepteur d'un jeune homme riche, vivant dans le luxe et la paresse, et supportant volontiers les railleries de ses protecteurs. On l'envoie sur le Continent avec son élève et ce dernier ne tarde pas à le traiter avec familiarité et même mépris : il devient un véritable « parasite de cour³ ».

Ou bien dans les écoles publiques, les prêtres sont

1. « Justice has been lost sight of, and charity, the most specious system of slavery, substituted in its place. » *On French Revol.*, p. 71.

2. « It makes religion worse than a farce. » *Vindic.*, p. 228.

3. « Courtly parasites. » *Letter to Burke*, p. 92.

souvent « une vermine oisive qui deux ou trois fois par jour célèbrent de la façon la plus négligente un service qu'ils jugent inutiles..., et ils acquièrent un mépris habituel pour ce service dont la célébration doit leur permettre de vivre dans l'oisiveté. Ils le marmottent en hâte comme une simple affaire...¹ ». Et encore : « Il n'existe point peut-être, dans notre pays, de groupe d'hommes plus dogmatiques ou épris de luxe que ces tyrans pédantesques qui résident dans les collèges et président les écoles publiques. Les vacances sont nuisibles à la moralité des maîtres aussi bien que des élèves². »

Enfin, d'une façon générale, les prêtres sont devenus rapaces et ont amassé pour l'Église de vastes biens ; aussi Mary applaudit à la saisie des biens de l'Église catholique par les révolutionnaires français, car, assure-t-elle, si le clergé était plus pauvre, il n'en serait que meilleur. « La séparation de la religion et de la moralité, déclare Mary, a été l'œuvre des prêtres³. »

D'ailleurs le culte anglican tel qu'il existe dans les cathédrales n'est selon elle, qu'une « routine enfantine » ; et bien que Mary n'ait point de sympathie pour le catholicisme, que la vie de couvent lui paraisse contraire à la nature et la pénètre de la conviction que « la religion ne consiste point en cérémonies⁴ », elle avoue que la célébration de la messe catholique fait appel tout au moins à l'émotion et à l'imagination, tandis que le culte anglican est « un froid étalage qui insulte la raison

1. « The idle vermin who two or three times a day perform in the most slovenly manner a service which they think useless... they acquire an habitual contempt for the very service, the performance of which is to enable them to live in idleness. It is mumbled over as an affair of business. » *Vindic.*, p. 229.

2. « There is not perhaps, in the kingdom, a more dogmatical, or luxurious set of men, than the pedantic tyrants who reside in colleges and preside at public schools. The vacations are equally injurious to the morals of the masters and pupils... » *Id.*, p. 231.

3. « Separation of religion from morality was the work of the clergy. » *Letter to Burke*, p. 94.

4. « Religion does not consist in ceremonies. » *Mary*, p. 77.

sans toucher le cœur¹ ». Le service anglican, déclare Mary, « est le squelette dégoûtant du catholicisme..., tout le côté solennel qui excitait l'imagination, s'il ne purifiait point le cœur, en a été retiré. La célébration de la messe sur le Continent doit inspirer à tout esprit dans lequel luit une étincelle d'imagination cette profonde mélancolie, cette tendresse sublime, qui sont si proches de la dévotion² ».

Mary conseille aux femmes de n'attacher qu'une importance secondaire à certaines observances religieuses, telles que la sanctification du dimanche : il ne faut point confondre, comme le fait le vulgaire, le fait d'aller à l'église avec celui d'être vraiment religieux. Le dimanche doit être surtout un jour de délassement physique durant lequel notre esprit doit s'attacher à des pensées divines et songer à la vie future ; mais il est inutile d'être trop rigoureux en ce qui concerne la sanctification du dimanche. Toutefois, quelques observances sont nécessaires aux forces vitales de la religion, et certains divertissements, tels que les jeux de cartes qui n'élèvent point l'esprit, devraient être supprimés ce jour-là. Mary remarque d'ailleurs que la soif du plaisir l'emporte en général sur l'amour de la solitude ou des joies domestiques, que les femmes songent beaucoup plus à la toilette, au spectacle public, et au jeu qu'à leur perfectionnement moral et à leurs devoirs familiaux, deux choses qui constituent la vraie religion.

Enfin Mary dénonce la stupidité de certaines superstitions auxquelles un grand nombre de femmes sont attachées et qui sont une véritable insulte à la Reli-

1. « The cold parade that insults the understanding without reaching the heart. » *Vindic.*, p. 230.

2. « It is a disgusting skeleton of the former state... but all the solemnity that interested the imagination, if it did not purify the heart, is stripped off. The performance of high mass on the Continent must impress every mind, where a spark of fancy glows, with that awful melancholy, that sublime tenderness, so near akin to devotion. » *Id.*, p. 30.

gion, comme la croyance aux diseurs de bonne aventure. Dieu seul connaît l'avenir et s'il le tient caché c'est dans le seul but de donner aux humains le moyen de se perfectionner par l'effort et la pratique de la Vertu : « C'est folie parfaite que de chercher à savoir ce que la suprême sagesse tient caché... Ce serait absolument contraire au grand but de la vie, celui de rendre les créatures humaines sages et vertueuses... Ces événements peuvent-ils être prédits, alors qu'ils n'ont pas encore pris forme pour être offerts à la contemplation des mortels, peuvent-ils être prévus par un être mortel et vicieux qui flatte ses appétits en faisant sa proie des sottes...¹ ? »

Il est également contraire à la Raison et à la vraie Religion de croire au pouvoir miraculeux de certains charlatans qui prétendent opérer des guérisons là où la science médicale a échoué : « Croyez-vous que ces hypnotiseurs qui, par des tours de passe-passe, prétendent faire un miracle, sont délégués par Dieu, ou aidés par celui qui tranche toutes ces sortes de difficultés — le diable ?... Lorsqu'ils mettent en fuite, comme l'on dit, des maladies qui ont dérouté le pouvoir de la médecine, agissent-ils conformément à la raison ? ou produisent-ils ces guérisons merveilleuses grâce à une aide surnaturelle² ? » Mary voit en cela un blasphème contre la Religion : « Peut-on insulter aussi grossièrement la sagesse de Dieu que de supposer qu'un miracle aura le pouvoir de troubler Ses lois générales,

1. « It is egregious folly to desire to know what the supreme wisdom has concealed... It would be absolutely inconsistent with the grand purpose of life, that of rendering human creature wise and virtuous... Can events be foretold, events which have not yet assumed a body to become subject to mortal inspection, can they be foreseen by a vicious worldling, who pampers his appetites by preying on the foolish ones ? » *Vindic.*, p. 261,

2. « Do you then believe that these magnetisers, who, by hocus-pocus tricks, pretend to work a miracle, are delegated by God, or assisted by the solver of all these kind of difficulties — the devil ?

Do they, when they put to flight, as it is said, disorders that have baffled the powers of medicine, work in conformity to the light of reason ? or, do they effect these wonderful cures by supernatural aid ? » *Id.* p. 262.

afin de rendre la santé aux sensuels et aux vicieux simplement pour leur permettre de suivre impunément la même voie¹ ? »

Mary conçoit donc la Religion comme un sentiment qui doit conduire à l'Action beaucoup plus qu'à la Contemplation, car c'est l'intime conviction de notre dépendance envers Dieu et des devoirs qu'elle implique. Guidé par la Raison, ce sentiment doit éviter de dégénérer en une observance de formes trop rigoureuse et doit s'en tenir à l'esprit plutôt qu'à la lettre du culte que nous devons rendre à Dieu. Il doit se garder de faire fausse route et de tomber dans la superstition qui conduit à des pratiques contraires au vrai sentiment religieux. En un mot, la Religion n'est autre chose qu'une Action de grâces adressée au Créateur en pratiquant la Vertu et en accomplissant nos devoirs ici-bas.

1. « Can any one so grossly insult the wisdom of God, as to suppose that a miracle will be allowed to disturb His general laws, to restore to health the intemperate and vicious, merely to enable them to pursue the same course with impunity ? » *Id.*; p. 263.

CHAPITRE VIII

INFLUENCE DE MARY WOLLSTONECRAFT 1780-1835

Ayant ainsi étudié en détail, dans les chapitres précédents, la pensée de Mary Wollstonecraft, et déterminé le type de la « femme nouvelle » qui, selon elle, doit aider à la régénération de l'humanité, il convient d'examiner l'impression qu'elle produisit sur ses contemporains et la génération suivante.

Nous considérerons, en premier lieu, l'influence que Mary exerça de son vivant sur son entourage et ceux qui eurent l'occasion de l'approcher, ensuite nous rassemblerons les critiques parues après sa mort et l'influence qu'elle produisit encore durant les vingt-cinq ou trente années qui suivirent.

I. — Influence immédiate

Nous savons que Mary produisait une vive impression sur la plupart de ceux ou celles qui l'approchaient, tant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, et les divers témoignages que nous allons citer, ajoutés à ceux que nous avons déjà notés, mettent en lumière la valeur morale de son caractère et la portée de son œuvre philanthropique.

Mary Hays.

En 1792, année où Mary Hays publia sa première œuvre littéraire, sous le pseudonyme d'Eusebia, en

réponse à l'« Enquête sur l'utilité et la convenance du culte public » de Gilbert Wakefield, elle reçut un jour de George Dyer la « Revendication pour les Droits de la Femme », de Mary Wollstonecraft. La lecture de cet ouvrage la remplit d'enthousiasme et du désir d'en connaître l'auteur : une semaine plus tard, Mary Hays déjeunait chez Mary Wollstonecraft, dans son appartement de Store Street, et voici sa première impression : « J'ai été enchantée de cette entrevue. Cette personne me semble posséder le genre de génie que Lavater appelle un entre dix millions. Sa conversation, comme ses écrits, est brillante, puissante, instructive et intéressante. Elle est le fidèle disciple de son propre système, et elle commande à la fois la crainte et le respect, l'admiration et l'estime¹. » Mary Wollstonecraft était sur le point de quitter l'Angleterre pour la France, mais avant de partir elle eut l'occasion d'aider et de conseiller Mary Hays dans ses travaux littéraires.

En janvier 1796, Mary Hays réunit chez elle Mary Wollstonecraft et William Godwin dont elle avait fait la connaissance l'année précédente ; elle comprit bientôt la nature des rapports qui les unissait, et malgré l'admiration qu'elle professait pour leur indépendance d'esprit, elle leur conseilla de se marier et fut une des rares personnes auxquelles Godwin fit part de leur mariage. Mary Hays demeura, avec Mrs. Fenwick, auprès de Mary durant les dix derniers jours de sa vie, écrivit plusieurs des lettres contenant l'annonce de sa mort, et publia le mois suivant, dans le numéro de septembre 1797 du *Monthly Magazine*, la notice suivante « La mort de cette femme extraordinaire peut être,

1. « I was extremely gratified by this interview. This lady appears to me to possess the sort of genius which Lavater calls the one to ten million. Her conversation, like her writings, is brilliant, forcible, instructive and entertaining. She is the true disciple of her own system, and commands at once fear and reverence, admiration and esteem. » *The Love-Letters of Mary Hays*, by A. F. Wedd, Methuen and Co, London, 1925, p. 5.

à juste titre, considérée comme une perte publique, car elle se distinguait non seulement par des talents admirables et une intelligence masculine, mais par un sentiment humanitaire agissant, une sensibilité exquise, et des qualités de cœur attachantes ; elle commandait le respect et gagnait l'affection de tous ceux qui avaient la faveur de son amitié et de sa confiance, ou qui étaient à portée de son influence... Devenue épouse, puis mère, entourée d'amis tendres, appréciatifs et intelligents, son cœur s'épanouit, ses facultés acquérèrent une vigueur nouvelle, sa vie devint plus heureuse et l'avenir lui ouvrit un horizon rayonnant d'espoir et de promesse. A cette période intéressante, un fatal concours de circonstances détruisit ses plus belles et plus chères espérances ; et la mort... arracha à l'enfant infortunée, au mari dévoué, aux amis nombreux et zélés, à la société, et à l'univers, la mère, l'épouse, la compagne bien-aimée, l'ornement de son sexe, l'avocat éclairé de la liberté, et l'amie bienfaisante du genre humain¹. »

Le mois suivant, Mary Hays publia dans la même Revue la lettre que voici : « Monsieur, J'avais le désir et l'intention d'ajouter mon nom au paragraphe dans votre Revue de septembre annonçant la mort de Mrs. Godwin, comme témoignage public de mon respect et de mon affection pour mon admirable amie disparue. Mais, par je ne sais quel malentendu, cette intention

1. « This extraordinary woman, no less distinguished by admirable talents and a masculine understanding than by active humanity, exquisite sensibility, and endearing qualities of heart, commanding the respect and winning the affections of all who were favoured with her friendship and confidence, or who were within the sphere of her influence, may justly be considered as a public loss... A wife, a mother, surrounded by tender, admiring, intelligent friends, her heart expanded, her powers acquired new vigour, life brightened, and futurity opened a prospect beaming with hope and promise. At this interesting period, a fatal coincidence of events blasted every fair and fond expectation ; and death... tore from the hapless offspring, the tender husband, the numerous and zealous friends, from society, and from the world, the mother, wife, beloved companion, the ornament of her sex, the enlightened advocate of freedom, and the benevolent friend of human kind. » *Memoirs of M. Wollstonecraft* edited by Clark Durant. p. xxix.

semble avoir été déjouée. Je ne me suis pas jugée libre de donner de plus amples renseignements sur cette femme extraordinaire, car ils seront probablement donnés au public dans peu de temps, par une main beaucoup plus capable.

« Parmi les circonstances de ma vie, celles que je me rappellerai toujours avec une fierté et un plaisir égaux sont celles d'avoir compté parmi ses amis distingués, d'avoir éveillé la bonté dans un cœur capable, à un degré exquis, de toute affectueuse sympathie, et d'avoir eu l'occasion de verser le baume de la tendresse dans ce cœur lorsqu'il fut lacéré par le sentiment d'une injure et d'une calomnie imméritées. »

Mary HAYS.

*Octobre 10, 1797*¹.

Mary Hays a été appelée par l'English Review « le disciple le plus manifeste de Mrs. Wollstonecraft² », et les remarques suivantes contenues dans un article de cette Revue s'adressent non seulement à Mary Hays, mais à son inspiratrice, Mary Wollstonecraft : « Les femmes philosophes, tout en prétendant posséder des talents supérieurs, ont en elles (telle est la bonté de la providence) une imbécilité mentale qui les empêche d'acquérir de la gloire. Et bientôt nous verrons que d'être une habile maîtresse de maison s'har-

1. « Sir, to the paragraph in your magazine for september, announcing the decease of Mrs. Godwin, it was my desire and intention to have affixed my name, as a public testimony of respect and affection for my late admirable friend. But by some misconception this intention appears to have been defeated. Farther particulars respecting this extraordinary woman, I did not think myself at liberty to add, as they will probably, within a short period, be given to the public by a far abler hand.

To have been ranked among the number of her distinguished friends, to have awakened kindness in a heart exquisitely capable of every affectionate sympathy, to have had an opportunity of pouring the balm of tenderness into that heart, when lacerated by a sense of undeserved injury and calumny, are among the circumstances of my life, which I shall ever remember with equal pride and pleasure. » Mary Hays, oct., 10. 1797.

2. « The baldest disciple of Mrs. Wollstonecraft. » Love Letters of M. Hays, p. 223.

monise tout aussi bien avec le caractère féminin que d'ergoter sur la doctrine de la « nécessité... » que, d'enseigner à ses enfants les bonnes vieilles maximes, au moyen desquelles ses ancêtres avaient réglé leur conduite, peut être aussi attrayant chez une femme que de donner des leçons au monde en général sur la domination princière et la résistance populaire — et même que de manier l'aiguille avec adresse (même s'il ne doit pas y avoir de couture dans l'autre monde), peut être une façon tout aussi raisonnable de se préparer à un au-delà que de tisser la toile du sophisme en essayant de réfuter l'existence d'une âme immortelle¹. »

En ce qui concerne Mary Wollstonecraft, la critique était injuste, car l'auteur oubliait que Mary souhaitait voir les femmes devenir, non point des Bas bleus, mais des épouses et mères raisonnables, des maîtresses de maison consciencieuses et attachées à leurs devoirs domestiques.

Crabbe Robinson écrit dans ses *Réminiscences* : « Mary Hays — réformatrice politique et morale fort zélée, amie de M. Wollstonecraft, et auteur d'un roman intitulé « Emma Courtney », professait les opinions de M. Wollstonecraft avec plus de zèle que de discrétion. Cela la discrédita auprès des rigoristes, et sa réputation en souffrit — mais sans l'avoir le moins du monde mérité...² ». Au fait Mary Hays s'inspira non seulement

1. « Female philosophers while pretending to superior powers carry with them (such is the goodness of providence) a mental imbecility which damns them to fame. And soon will it appear that to be a skilful housewife just as well accords with the female character as to be a quibbling necessarian — that to instruct her family in those good old maxims by which her sires had regulated their conduct may be as amiable in a woman as to give lessons to the world at large on princely domination and popular resistance — and that even to manage the needle with dexterity (though there should be no sewing in the other world) may be as rational a mode of preparing herself for an here after as to weave the web of sophistry in attempting to disprove the existence of an immortal soul. » *Id.*, p. 223.

2. « Mary Hays — a very zealous political and moral reformer, a friend of M. Wollstonecraft, and author of a novel called « Emma Courtney »

de M. Wollstonecraft, mais de Godwin, Holcroft, Paine et Rousseau, et son roman « Emma Courtney » reflète surtout l'influence de Godwin.

Mrs. Fenwick.

Eliza Fenwick assista, avec Mary Hays, aux derniers moments de Mary Wollstonecraft, et en attendant que Godwin eût trouvé une nourrice digne de confiance, elle partagea, avec Mrs. Reveley, la tâche de veiller sur ses deux enfants. Mrs. Fenwick était, d'après le témoignage de Francis Place : « Une femme belle, intelligente et cultivée, jugeant le monde avec sagesse et désireuse de s'y rendre utile¹. »

John Fenwick, son mari, était ami de Godwin et partisan de la Révolution française ; il était l'auteur d'une brochure sur le révolutionnaire irlandais O'Coigley, d'une traduction des mémoires du général Dumouriez, et publia pendant un certain temps la Revue « Albion » dans laquelle Lamb fit paraître plusieurs articles.

Eliza Fenwick publia, entre 1792 et 1796, un roman « Discrétion » dédié à « Une amie personnelle, Eliza B. », peut-être bien Eliza Bishop, sœur de Mary Wollstonecraft. L'influence de cette dernière est indéniable, car l'auteur revient fréquemment sur la stupidité des Préjugés et d'une soumission aveugle et passive à toute autorité qui n'est point basée sur la Raison. « A force d'exiger l'obéissance à cor et à cri, on a presque chassé la vertu de ce monde, car que ce soit l'obéissance illimitée à un souverain, à un parent, ou à un mari, à force de céder ainsi, l'esprit perd sa dignité individuelle². »

professed M. Wollstonecraft's opinions with more zeal than discretion. This brought her into disrepute with the rigid, and her character suffered — but most undeservedly. » *Love Letters of Mary Hays*, p. 11.

1. « A fine, handsome, sensible, well-educated lady, a good judge of the world, and desirous to be useful in it. » *The Life of W. Godwin*, by Ford K. Brown. Dent and sons, London, 1926, p. 145.

2. « The perpetual hue and cry after obedience has almost driven virtue out of the world, for be it unlimited obedience to a sovereign, to a parent, or a husband, the mind yielding itself so, loses its individual dignity. » *Secrecy*. Vol. I, p. 237.

Plus tard, Eliza Fenwick contribua à la Bibliothèque de la Jeunesse fondée par Godwin en 1805, et en 1809, composa la première partie des « Leçons pour les Enfants: ou Rudiments des bonnes manières, de morale et de bienveillance », rappelant les « Histoires originales », publiées par Mary Wollstonecraft et inspirées par les mêmes principes pédagogiques.

Amelia Alderson, Mrs. Opie.

Amelia Alderson qui, après avoir refusé l'offre de mariage que lui fit Godwin, épousa le peintre John Opie, ne connut Mary qu'un an et demi environ avant la mort de cette dernière ; elle fit sa connaissance au printemps de 1796 et sa première impression fut pleine d'une admiration enthousiaste. Rappelons ici qu'elle lui écrivit avoir été généralement désappointée à la vue de choses nouvelles et longuement attendues, à l'exception de « Mrs. Imlay et des Lacs de Cumberland ». Dès sa première visite à Londres en 1794, Amelia avait fait la connaissance de tous les écrivains radicaux qui faisaient partie du cercle de l'éditeur Johnson. Elle était loin de posséder le jugement pénétrant et sûr de Mary, ni son indépendance d'esprit, mais elle avait hérité de ses parents une sympathie naturelle pour les causes humanitaires et les doctrines révolutionnaires, et en 1825, elle devint membre de la « Société des Amis », les Quakers étant en faveur des opinions politiques les plus libérales. Bien qu'ayant admiré l'indépendance d'esprit de Godwin et de Mary, elle n'approuvait pas l'union libre et dans un de ses romans publié en 1804, « Adelina Mowbray » elle dépeint la situation dangereuse dans laquelle se trouve toute femme qui se place hors la loi en refusant la sanction du contrat de mariage. L'idée générale du roman lui fut inspirée par la vie de Mary Wollstonecraft : Adelina ayant toujours entendu sa mère, riche veuve posant à la femme intellectuelle, professer une vive admiration pour les doc-

trines radicales est devenue une adepte enthousiaste de ces doctrines ; si bien que lorsqu'un jeune philosophe, Glenmurray, partisan de l'union libre, offre de renier ses opinions pour épouser Adelina, cette dernière, méprisant le préjugé, refuse d'accepter la cérémonie du mariage et vit avec lui, à la grande indignation de sa mère qui n'admet point que l'on mette semblables théories en pratique. Durant quelques années, Adelina est heureuse avec Glenmurray, mais n'échappe point au blâme et à la médisance de la société. Glenmurray meurt poitrinaire et regrette sa philosophie « destructive » : « Comme mes opinions s'opposaient à l'expérience et à la coutume des siècles passés, n'aurais-je pas dû m'arrêter avant de les publier, et les taire jusqu'au jour où elles auraient reçu la sanction de mon jugement plus mûr¹ ? » Il fait promettre à Adelina d'épouser son cousin Berrendale, afin que ce dernier la protège, ainsi que son enfant. Mais Berrendale l'abandonne après quelques années et elle fait appel à sa mère qui ne lui répond pas ; elle lutte quelque temps contre la misère et la maladie et finit par retourner à la maison maternelle où elle apprend que sa mère lui avait pardonné, mais n'avait point reçu ses lettres. Épuisée par le malheur, Adelina meurt, et confiant sa fillette à sa mère, dit à cette dernière : « Oh ! Apprenez à mon Edith à être humble, apprenez-lui à ne pas qualifier hâtivement la sagesse des siècles de préjugés méprisables ; ne lui enseignez aucune opinion capable de détruire en elle la sympathie pour la société en général, et de la rendre étrangère aux cœurs de ceux parmi lesquels elle vit². »

1. « As those opinions militated against the experience and custom of ages, ought I not to have paused before I published, and kept them back until they received the sanction of my maturer judgment ? » *The French Revolution and the English Novel*, p. 209, by Allene Gregory, Putnam. 1915.

2. « Oh ! Teach my Editha to be humble, teach her to be slow to call the wisdom of ages contemptible prejudices ; teach her no opinions that can destroy her sympathies with general society, and make her an alien to the hearts of those among whom she lives. » *The French Revolution...* p. 210.

Le roman finit donc sur une note de prudence et de respect pour les préjugés sociaux tout à fait contraire à l'indépendance d'esprit de Mary Wollstonecraft.

Schlabrendorf.

Gustave, comte de Schlabrendorf, né en 1750 à Breslau, avait étudié le droit en vue de remplir un poste au gouvernement, et à la mort de son père en 1769, il hérita d'une fortune qui lui permit de voyager. Il se rendit en Angleterre où il se fit remarquer par sa philanthropie active, et à la veille de la Révolution française il alla à Paris pour y suivre avec enthousiasme la marche du soulèvement populaire. Il s'était fiancé à une Écossaise, Miss Christie, mais lorsqu'après la chute des Girondins en mai 1793, il fut emprisonné, cette dernière reprit sa liberté, et c'est durant son incarcération que Mary alla le voir et lui prodiguer le réconfort moral dont il avait besoin.

Schlabrendorf était un admirateur fervent de Mary ; il donna à son ami intime, Carl Gustav Jochmann, un exemplaire des « Mémoires de M. Wollstonecraft », de William Godwin, dans laquelle il avait souligné maints passages et ajouté des notes personnelles.

En voici quelques extraits :

« L'auteur d'une Revendication des Droits de la Femme écrivit comme elle avait cru, aimé et vécu. En conséquence elle fut malheureuse, et elle se vit méprisée par son propre sexe...

« Et pourtant, Mary était la femme la plus noble, la plus pure et la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée. Je la connaissais bien, même avant mon emprisonnement, durant le règne de la Terreur. Mary avait, sans être d'une beauté éblouissante, une grâce charmante. Son visage, si plein d'expression, offrait un type de beauté supérieur à celui qui consiste simplement en traits réguliers. Il y avait de l'enchantement dans son regard, sa voix, et ses mouvements... Ce

n'est que lorsqu'elle eut quitté Paris que je me rendis compte que je l'aimais. Son union malheureuse avec Imlay empêchait tout lien plus intime avec elle¹. »

Mrs. Siddons.

Après avoir lu les « Lettres écrites durant un court séjour en Suède », Mrs. Siddons écrivit à Godwin que personne d'autre n'avait lu ce livre avec : « plus de réciprocité de sentiment, ou n'avait été plus profondément impressionné par le talent extraordinaire de l'auteur². »

**Critiques parues après la publication
de la « Revendication » 1792**

1) *Mrs. Trimmer.*

Mrs. Trimmer avait eu l'occasion de recevoir Mary chez elle ; elle était mère de douze filles et devint veuve au mois de mai 1792 ; le 12 juillet elle écrivit à une amie : « En ce qui concerne « Les Droits de la Femme », je ne puis dire autre chose que ceci : j'ai éprouvé tant de bonheur d'avoir un mari pour m'aider à me former un jugement convenable et pour se charger de la tâche principale qui consiste à pourvoir à sa famille, que je n'ai jamais désiré plus de liberté ou d'importance que celle dont je jouissais. Miss Wollstonecraft est une

1. « The author of a Vindication of the Rights of Woman wrote as she believed, loved and lived. Therefore she became unhappy, therefore was she scorned by her own sex...

And yet, Mary was the noblest, purest and most intelligent woman I have ever met. I knew her well, even before the time of my imprisonment, during the reign of terror. Mary was, without being a dazzling beauty, yet of a charming grace. Her face, so full of expression, presented a style of beauty beyond that of merely regular features. There was enchantment in her glance, her voice, and her movement... Not until after she had left Paris, did I realize that I loved her. Her unhappy union with Imlay prevented any closer bond with her. » *Memoirs of M. W. by Clark Durant*, p. 250.

2. « More reciprocity of feeling, or more deeply impressed by the author's extraordinary powers. » *Clark Durant*, p. xxviii.

femme de facultés extraordinaires, je l'avoue ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elles pourraient être utilisées avec plus d'avantage pour la société...¹ »

2) *Hannah More.*

Nous avons vu, en étudiant H. More dans le chapitre sur les Bas bleus, qu'elle désapprouvait les théories avancées de Mary Wollstonecraft. Elle écrivit à Wolpole : « On m'a importunée pour que je lise « Les Droits de la Femme », mais je suis résolument décidée à ne pas les lire. De tous les jargons, je déteste le jargon métaphysique ; d'ailleurs le titre même a quelque chose de fantastique et d'absurde. De combien de manières on peut se rendre ridicule ! Je suis sûre qu'à l'âge où je suis, j'ai toute la liberté qu'il me faut pour en tirer un bon parti ; et quand j'étais jeune, j'en avais sans doute plus qu'il n'était bon pour moi... Je crois vraiment que l'instabilité et le caprice ne sont que trop caractéristiques de notre sexe ; et il n'existe peut-être aucune créature qui soit autant redevable pour sa bonne conduite à la subordination que la femme². »

Il eut été intéressant de savoir ce qu'aurait pensé H. More si elle avait pris la peine de lire la *Revendication*. Walpole jugea également indigne de lui de lire l'œuvre de Mary, et répondit à H. More en ces termes :

Horace Walpole.

« Je ne puis m'empêcher de donner libre cours à ce qui m'obsède. Mais il vaut mieux remercier la Providence de la tranquillité et du bonheur que nous avons dans ce pays, malgré les « Serpents-philosophes »

1. « Of the Rights of Woman I can say nothing more than that I found so much happiness in having a husband to assist me in forming a proper judgment and in taking upon him the chief labour of providing for a family that I never wished for a further degree of liberty or consequence than I enjoyed. Miss Wollstonecraft is a woman of extraordinary abilities, I confess ; I cannot help thinking they might be employed to more advantage to society. » Clark Durant, p. 215.

2. Voir citation en note I^{re} Partie, chap. II, p. 86.

que nous avons dans notre sein, les Paine, les Tooke et les Wollstonecraft. Je suis heureux que vous n'ayez pas lu le Traité de cette dernière. Je n'ai pas voulu le regarder, bien qu'assuré qu'il ne renferme ni métaphysique, ni politique ; mais comme elle est entrée en lice politique et comme elle a emprunté son titre au livre du démon, qui avait pour but de propager les « torts » des hommes, elle est excommuniée du sein de ma bibliothèque. Nous avons eu assez de nouveaux systèmes, et le monde en a déjà eu beaucoup trop¹... »

Le journal « L'Anti-Jacobin » devait plus tard, déclarer avec beaucoup de justesse : « Miss Hannah More peut, à juste titre, être considérée, au point de vue du caractère, diamétralement opposée à Miss Wollstonecraft². »

G. Dyer.

En 1792, George Dyer, ami de Charles Lamb, publia un recueil de poèmes dont un « Sur la Liberté » contient une allusion à Mary et une note sur elle au bas de la page. S'adressant à la Liberté, il s'écrie :

« Ou bien, charmante enthousiaste, choisis-tu d'échauffer
« D'une flamme plus vive que celle de l'homme le sein de
[la femme ?
« Et engages-tu ta Wollstonecraft à rompre le charme,
« Là où la beauté gît opprimée dans une vile capti-
[vité ?... »

1. « I cannot help venting a little of what haunts me. But it is better to thank Providence for the tranquillity and happiness we have in this Country, in spite of the philosophizing serpents we have in our bosom, the Paines, the Tookes, and the Wollstonecrafts. I am glad you have not read the tract of the last-mentioned writer. I would not look at it, though assured it contains neither metaphysics nor politics ; but as she entered the lists in the latter, and borrowed her title from the demon's book, which aimed at spreading the *wrongs* of men, she is excommunicated from the pale of my library. We have had enough of new systems, and the world a great deal too much already... » Clark Durant, p. 216.

2. « Miss H. More may justly be esteemed as a character, in all points, diametrically opposite to Miss Wollstonecraft. » William Godwin, Ford Brown, p. 159, Dent-London, 1926.

La note au bas de la page est comme il suit : « M. W., auteur des Droits de la Femme. J'ai remarqué que les femmes les plus sensées, quand elles s'intéressent aux sujets politiques, sont plus uniformément du côté de la liberté que l'autre sexe... La vérité est que le mode d'éducation et les coutumes de la société avilissent le caractère féminin ; et la tyrannie de l'usage est quelquefois pire que la tyrannie du gouvernement. Lorsqu'une femme intelligente s'élève au-dessus de la tyrannie de l'usage, elle éprouve une indignation généreuse qui, s'opposant aux prétentions exclusives de l'autre sexe, est favorable aux revendications féministes...¹ »

J. H. Colls.

En 1793, J. H. Colls, littérateur et poète, publia une « Épître en vers à Mary Wollstonecraft » que lui suggéra la lecture de la Revendication. Il n'approuvait point ses vues politiques, mais admirait ses critiques relatives à l'éducation des femmes qui résultait le plus souvent en « un esprit affaibli et une constitution sans énergie² ».

Il est d'accord avec Mary lorsqu'elle s'efforce de prouver la similarité spirituelle des sexes :

« Entre esprit et esprit, montrez-nous donc, gens instruits et raisonnables,

« En quoi et où réside la différence sexuelle³ ? »

1. « Or dost thou, sweet enthusiast ! choose to warm
With more than manly fire the female breast?
And urge thy Wollstonecraft to break the charm,
Where beauty lies in durance vile opprest? »

Foot-note :

« I have observed, that the most sensible females, when they turn their attention to political subjects, are more uniformly on the side of liberty than the other sex... The truth is, that the modes of education and the customs of society are degrading to the female character ; and the tyranny of custom is sometimes worse than the tyranny of government. When a sensible woman rises above the tyranny of custom, she feels a generous indignation ; which, when turned against the exclusive claims of the other sex, is favourable to female pretensions. » Clark Durant, p. 218-219.

2. « A mind enfeebled and a nerveless frame. » J. H. Colls. A poetical epistle ; vers 8.

3. « Twixt mind and mind then say, ye learned and wise,

In *what* and *where* the sexual difference lies ? » Id., vers 17-18.

Il affirme plus loin, ainsi que l'avait fait Mary,
« Un principe conducteur agit sur l'humanité :
« A savoir que, formés par la nature pour les mêmes fins,

« *Chacun* dépend de l'*Ensemble* pour le bonheur social ;

« Et que les deux sexes s'entr'aident mutuellement,

« Et que toute leur différence résulte de l'usage¹. »

Il désapprouve la satire de Pope sur l'esprit féminin ; puis il critique le contrat de mariage qui fait de la femme une esclave, et revendique des droits égaux pour les deux sexes :

« Ainsi Wollstonecraft, inspirée par un génie enthousiaste,

« Ceint de laurier le front de la femme,

« Rivalise avec l'homme d'une égale vigueur d'esprit,

« Et revendique les droits que l'on a retirés au sexe féminin². »

Dans ces critiques, l'approbation le disputait donc au blâme ; les femmes surtout s'effrayaient d'une telle hardiesse de pensée et de conduite ; la plupart, comme Mrs. Anne Grant, reconnaissaient la supériorité intellectuelle de Mary mais en déploraient les manifestations ultra-progressistes et révolutionnaires.

Mrs. Anne Grant.

Mrs. A. Grant écrivait de Glasgow, le 2 janvier 1794 à Miss Ourry :

« J'ai vu le livre de M. Wollstonecraft si demandé ici qu'il est impossible de le garder assez longtemps pour le lire à loisir, même si l'on avait du loisir. Il n'a

1. « One leading principle pervades mankind ;
That, form'd by nature for the self-same ends,
Each on the *whole* for social bliss depends ;
That, Sex to Sex, for mutual succour clings,
And all our difference from our treatment springs. » Id., vers 59...
2. « Thus Wollstonecraft, by fiery genius led,
Entwines the laurel round the female's head ;
Contentds with man for equal strength of mind,
And claims the rights estranged from womankind... » Id., vers 146...

produit d'autre conviction dans mon esprit que l'auteur possède des talents considérables et les utilise fort mal. Pour réfuter ses arguments, il faudrait écrire un autre livre encore plus long... Rien ne saurait être plus spécieux ni plus plausible, car rien ne réjouit davantage les jeunes filles que lorsqu'on leur dit qu'elles sont aussi sensées que leurs maîtres.

« ... Je considère cette œuvre dangereuse en tout point. D'abord, parce que l'auteur joint le sentiment à des facultés remarquables, et, je le crois aussi, un certain degré de droiture dans l'intention. Pour sa propre part, elle parle avec conviction, et elle s'est complètement abusée avant d'essayer d'induire les autres en erreur. De plus, comme elle parle sur un ton qui a toute l'apparence de la piété, et cite l'Écriture d'une façon si applicable et si énergique, vous n'êtes plus sur vos gardes et vous arrivez facilement à l'approuver en partie, avant même de remarquer que la déduction à tirer de sa proposition est en contradiction directe, non seulement avec l'Écriture, la raison, le bon sens et l'usage du monde, mais même avec certaines parties de son propre système, et un grand nombre de ses revendications¹. »

Roman anonyme : Robert et Adela.

En 1795 parut un roman sous forme de lettres :

1. « I have seen M. Wollstonecraft's book, which is so run after here; that there is no keeping it long enough to read it leisurely, though one had leisure. It has produced no other conviction in my mind, but that of the author's possessing considerable abilities, and greatly misapplying them. To refute her arguments would be to write another and a larger book,... Nothing could be more specious and plausible, for nothing can delight misses more than to tell them they are as wise as their masters... I consider this work as every way dangerous. First, because the author to considerable powers adds feeling, and I dare say a degree of rectitude of intention. She speaks from conviction on her own part, and has completely imposed on herself before she attempts to mislead others. Then because she speaks in such a tone of seeming piety, and quotes Scripture in a manner so applicable and emphatic, that you are thrown off your guard, and surprised into partial acquiescence, before you observe that the deduction to be drawn from her position is in direct contradiction, not only to Scripture, reason, the common sense and custom of the world, but even to parts of her own system, and many of her own assertions. » Clark Durant, p. 217.

Robert et Adela ; Allene Gregory est certain, d'après le style de l'ouvrage, que l'auteur en était une femme. L'intention évidente était d'exposer le danger des théories contenues dans la « Revendication » en vue de l'émancipation féministe.

Lady Susan y représente la jeune femme nourrie des tendances nouvelles et progressistes ; son frère, Lord Landsford, voudrait lui faire épouser un certain comte émigré, Robert de Montfort. Lady Susan veut retarder le mariage, car elle tient à garder son indépendance le plus longtemps possible : « M'asseoir docilement et reconnaître un maître — oh ! quelle horrible idée ! Cette chère Mme Chose qui a soutenu les droits de notre sexe ! Combien je l'adore ! Accepterait-elle de s'abaisser au niveau d'un animal domestique apprivoisé ? Non, non ! Elle connaît et maintient la dignité de notre sexe qu'elle a élevé au même niveau que celui de l'homme ! Elle permet à peine aux hommes d'être les premiers en quoi que ce soit¹. »

Lord Landford lui répond en ces termes : « Croyez-moi : des façons masculines ne sont pas faites pour attirer les hommes... Vous recherchez l'originalité, et cette affectation est entre toutes la plus pernicieuse et la plus dangereuse pour les femmes. Vos droits sont établis lorsque vous remplissez convenablement vos devoirs de femme et de mère². »

La sœur aînée de Lady Susan, Lady Sabina, s'efforce également de lui faire entendre raison :

« Vous insistez sur une égalité de droits et de pri-

1. « To sit down tamely and own a master — oh ! the horrid idea ! That dear Mrs. What-do-ye-call-her, who has asserted the rights of our sex ! How I adore her ! Would she ever suffer herself to be sunk into a tame domestic animal ? No ! no ! She knows and will maintain the dignity of the sex which she has raised to the level with that of man ! She hardly allows the men to take the lead in anything ! » Robert and Adela, vol. I, p. 118.

2. « Believe me, masculine manners are not calculated to attract our sex... 'Tis singularity you aim at and that affectation of all others is most pernicious and dangerous to women. Your rights are established when you properly perform the duties of a wife and mother. » Id., vol II, p. 182.

vilèges — je ne comprends pas entièrement ce que vous voulez dire ; car être en tous points sur un pied d'égalité avec les hommes me semble impossible. Comment les infirmités et les soins délicats auxquels les femmes sont condamnées, par la constitution de leur nature, peuvent-ils s'accorder avec l'agitation des assemblées publiques ?... Je suis persuadée que Mrs. Woolstone Croft n'aurait jamais songé à écrire un tel livre sur les droits des femmes, si elle avait été une épouse et mère heureuse... Nous devrions toujours nous conformer au système en vigueur ; en dévier peut nous faire encourir la censure, ce que toute femme doit sérieusement éviter¹. »

Lady Sabina fait ensuite l'éloge des « vertus aimables », la douceur et la patience que toute femme doit avoir, même si son mari la traite injustement.

Le comte, las d'attendre, épouse la plus jeune sœur de la famille, et Lady Susan donne sa main à un autre prétendant avec lequel elle est si malheureuse qu'elle le quitte ; puis elle finit par renier ses théories d'indépendance et se voue à la philanthropie, tout en reconnaissant que : « Une femme aimable gagne tout en ne s'arrogant rien ; et que les droits de la femme sont soutenus pour le mieux par les sentiments naturels.² »

Robert Bage.

En 1796, Robert Bage, romancier, publia son roman « Harmsprong, ou l'Homme tel qu'il n'est pas », où il

1. « You insist on an equality of rights and privileges. I cannot understand, perfectly, what you mean ; for to be in all respects on a footing of equality with the men seems to me to be impossible. How can the infirmities and tender cares to which women are doomed, by the constitution of their nature, accord with the agitation of public assemblies ?... I am persuaded Mrs. Woolstone Croft would never have dreamed of writing such a book about the rights of women if she had been a happy wife and mother... We should always comply with the prevailing system, to deviate may incur censure, which every female should studiously avoid. » Id., p. 179-185, vol. I.

2. « An amiable female gains everything by assuming nothing ; and the rights of women are best maintained by the sentiments of nature. » Id., vol. II, p. 310.

fait allusion aux théories féministes de Mary. On sent qu'il y attache un certain intérêt : il avait déjà discuté cette question dans ses romans précédents, mais dans tous il évite de se prononcer définitivement en faveur de l'émancipation féministe. Voici le passage en question : « Les femmes n'ont pas l'esprit développé, et au lieu de parcourir les domaines de la métaphysique et de la logique se limitent aux idées de réunions mondaines et de Ranelaghs... Si « un esprit solide et un corps solide » est la plus belle prière des hommes aux dieux, pourquoi ne serait-ce pas celle des femmes ?... Mais tant qu'elles penseront autant à leurs charmes... Mrs. Wollstonecraft écrira en vain... Ne m'en veuillez pas. Veuillez-en à Mrs. Wollstonecraft qui a récemment malmené le cher sexe en deux volumes octavos¹. »

Thomas Taylor (1758-1835).

Thomas Taylor, traducteur de Platon et d'Aristote, avait connu Mary en 1777 alors que la famille Wollstonecraft s'était installée à Walworth, afin que Mary soit rapprochée de Fanny Blood. Taylor était commis dans une banque et habitait la maison même où demeuraient les Wollstonecraft. Aussitôt après la publication de la « Revendication » il fit paraître sa parodie « Revendication des Droits des Brutes », dirigée contre les théories de Thomas Payne et de Mary Wollstonecraft.

Il suffit d'énumérer les titres des différents chapitres pour montrer l'esprit sarcastique dans lequel était conçue cette parodie :

CHAPITRE PREMIER. — Où l'on voit que Dieu a fait toutes choses égales.

1. « Women have minds untrained, which instead of ranging the worlds of metaphysics and logic are confined to these ideas of routs and Ranelaghs... If « a firm mind and a firm body » be the best prayer of men to the Gods, why not of women ?... But while they think as much of their charms... Mrs. Wollstonecraft must write in vain... Be not angry with me... Be angry with Mrs. Wollstonecraft, who has lately abused the dear sex through two octavo volumes. » Harmsprong, vol. II, p. 167-168.

CHAP. II. — Les Brutes sont douées de Raison pareillement aux Hommes.

CHAP. III. — En conséquence du fait que les Brutes sont douées de Raison, nous devrions nous abstenir de toute nourriture animale.

CHAP. IV. — Cette abstention était observée par les prêtres égyptiens.

CHAP. V. — Et également par les Perses et les Indiens.

CHAP. VI. — De l'importance qu'il y a à comprendre le langage des Brutes et à leur redonner l'égalité avec le genre humain que leur a donnée la Nature.

CHAP. VII. — Où l'on voit que les pies sont, par nature, musiciennes, les bœufs, arithméticiens, et les chiens, acteurs.

C'est dans le chapitre VI que se trouvent les critiques relatives aux remarques de Mary dans sa préface aux « Éléments de Morale pour les enfants », sur la question de l'éducation sexuelle : Taylor juge immodeste et même immoral le fait d'exposer cette question aussi crûment¹.

Southey.

Southey ne connut personnellement Mary qu'en 1797, alors qu'elle vivait avec Godwin, et nous savons qu'il l'admirait tant pour son charme physique que pour sa supériorité intellectuelle². Il écrivit à son ami J. Cottle, après avoir lu les « Lettres de Suède » : « Avez-vous jamais lu les Lettres de Suède et de Norvège de Mary Wollstonecraft ? Elle m'a rendu amoureux d'un climat froid, du givre et de la neige, d'un clair de lune septentrional³. »

Et, après la mort de Mary, il écrivait en novembre 1797 dans l'Introduction qu'il composa pour la

1. Voir Chapitre III, II^e partie p. 257.

2. « Voir Chap. III, I^{re} partie, vie M. de W., p. 111.

3. « Have you ever met with Mary Wollstonecraft's Letters from Sweden and Norway ! She has made me in love with a cold climate, and frost and snow, with a Northern moonlight. » Clark Durant, p. 306-307.

« Poésie islandaise, ou l'Edda de Saemund » de Cottle :

« De semblables scènes

« Ont presque vécu devant mes yeux, lorsque je contemplais

« Leur vague souvenir tracé par celui

« Qui a chanté l'exilé d'Ardebeil,

« Ou offert au regard de l'Imagination par celle

« Qui n'a laissé parmi les femmes aucun esprit égal au sien

« Lorsqu'elle quitta ce monde, et je suis près de pleurer

« A la pensée qu'*Elle* est maintenant dans la tombe¹ ! »

En 1795, Southey avait dédié à Mary son poème « Le triomphe de la femme », dont le sujet lui avait été inspiré par le premier livre d'Esdras, dans l'Apo-cryphe. Il s'adresse à elle en ces termes :

« A Mary Wollstonecraft »

« La joue de lys, l'« éclat empourpré de l'amour »,

« Le regard brillant de l'œil attendri,

« Mary ! Tout cela a été chanté par le Poète, par cela

« A triomphé la Femme : ne te détourne pas

« Avec mépris de ce sujet. Dans ce temps-là

« Jeanne d'Arc n'avait point, pour l'amour de son pays,

« Manié l'épée de la liberté ; Roland

« N'avait point remporté la palme du courage féminin ;

« Corday, animée du zèle du sacrifice

1. « Scenes like these
Have almost lived before me, when I gazed
Upon their faint remembrance traced by him (Charles Fox author
of « Some views of Norway »)
Who sung the banished man of Ardebeil,,
Or to the eye of Fancy held by her,
Who among women left no equal mind
When from this world she passed ; and I could weep
To think that *She* is to the grave gone down ! » Clark Durant,
preface, p. xxx-xxxi.

« N'avait point glorifié à nouveau le nom de « Vengeresse »

« Comme autrefois quand César périt ; peut-être aussi,

« Quelques accents peuvent en être extraits, dignes

« De mon offrande, et non indignes de ton attention¹. »

II. — Influence de Mary Wollstonecraft après sa mort

Cette étude comprendra deux parties : tout d'abord, nous réunirons les critiques parues dans la Presse littéraire après la mort de Mary et la publication de ses mémoires par William Godwin ; ensuite nous jetterons un coup d'œil sur les trente années suivantes, afin de déterminer l'apport que son œuvre a fourni à la cause féministe au XIX^e siècle.

1) CRITIQUES DE LA PRESSE LITTÉRAIRE

Nous avons déjà noté la critique parue dans le « Monthly Magazine » et composée par Mary Hays. En octobre 1797, paraissait dans le « Gentleman's Magazine » la notice suivante :

« Mary Wollstonecraft était une femme de talent remarquable et d'un savoir considérable : bien connue dans toute l'Europe pour son œuvre littéraire..., ses manières étaient douces, aisées et élégantes, sa conversation intelligente et amusante, sans la moindre trace

1. « To Mary Wollstonecraft »

‘ The lily cheek, the « purple light of love »,
The liquid lustre of the melting eye,
Mary ! — of these the Poet sung, for these
Did Woman triumph ; turn not thou away
Contemptuous of the theme. No Maid of Arc
Had in those ages for her country's cause
Wielded the sword of freedom ; no Roland
Had borne the palm of female fortitude ;
No Cordé, with self-sacrificing zeal,
Had glorified again the Avenger's name,
As erst when Cæsar perished, haply too
Some strains may hence be drawn, befitting me
To offer, nor unworthy thy regard. » Southey, *The Triumph of Women*

Dedication.

d'orgueil littéraire ou sans avoir l'air de savoir qu'elle possédait des facultés au-dessus du niveau de son sexe ; quant à la sûreté de son jugement, et la sensibilité de son cœur, elle a peut-être eu rarement son égale. Sa valeur pratique en matière d'éducation était même supérieure à ses théories à ce sujet, et il est impossible d'exprimer l'infortune dont souffrent, à cet effet, ses enfants¹. »

Cette Revue est une des seules, avec la Revue Analytique, qui se soit montrée bienveillante envers Mary, et le fait est d'autant plus remarquable que c'était un journal Tory. La publication des « Mémoires » de Godwin souleva plus de critiques que d'approbation de la part des Revues littéraires ; on lui reprocha surtout d'avoir trop mis en lumière la vie sentimentale de Mary — sorte de défi jeté à la Société — d'avoir trop insisté sur sa vie privée au lieu d'avoir concentré les recherches sur la formation de son jugement et de sa pensée.

Revue Analytique. Mars 1798.

Cette Revue ne pouvait que se montrer indulgente à l'égard de son ex-collaboratrice ; elle fit mieux : elle s'appliqua à dissiper dans l'esprit du public l'impression d'immoralité que l'étude insuffisamment approfondie de Godwin pouvait y avoir produite au sujet de Mary :

« Il est évident que Mrs. G. professait de singulières opinions, et les mettait en pratique — fait qui conduira beaucoup de gens à critiquer sévèrement, et d'autres à blâmer son caractère... Nous jugeons qu'il n'aurait

1. M. W. was a woman of uncommon talents and considerable knowledge : well known throughout Europe by her literary works... Her manners were gentle, easy, and elegant, her conversation intelligent and amusing, without the least trace of literary pride or the apparent consciousness of powers above the level of her sex ; and for soundness of understanding, and sensibility of heart, she was, perhaps, rarely equalled. Her practical skill in education was even superior to her speculations upon that subject ; nor is it possible to express the misfortune sustained, in that respect, by her children. » Gentleman's Magazine, october 1797.

été que juste envers Mrs. G., d'expliquer *comment* s'étaient formées ces opinions et pour quelles *raisons* elle les soutenait... Ce récit ne donne aucun historique exact du développement de la pensée de Mrs. G...

« Nous pensons que l'on critiquera sa conduite en trois circonstances... premièrement, les théories et la pratique de Mrs. G., concernant le mariage rencontreront de violentes objections... »

Ensuite, l'auteur de l'article s'attache à défendre Mary en ce qui concerne « la versatilité de ses attachements », et démontre que l'amour, chez elle, durait plus longtemps que chez celui qui l'inspirait — et que, dans le cas d'Imlay, son affection avait été de longue durée. L'article était ainsi conclus : « Nous pensons que tous ceux qui lisent ces mémoires devraient, pour être justes envers Mrs. G., lire ses lettres, et nous regrettons vraiment qu'elles aient été publiées séparément. Tout imparfaits que soient ces Mémoires, nous n'éprouvons aucune sympathie pour celui qui pourrait les lire sans pleurer¹. »

The Monthly Mirror. Mars 1798.

« Ce morceau bibliographique n'abonde point en anecdotes variées ou en sentiments empreints de dignité... Dans l'ensemble, la vie de Mrs. Godwin ne laisse pas une très grande impression sur notre sensibilité : s'il avait plu au ciel de prolonger ses jours et de continuer son labeur, le monde aurait pu sans doute par la suite

1. « It is obvious that Mrs. G. entertained singular opinions, and reduced them into practice. This circumstance will invite many severely to criticise, and some to censure her character... We think it was due to Mrs. G. to have stated *how* those opinions were formed and the *reasons* by which she supported them... This narrative gives no correct history of the formation of Mrs. G.'s mind... We conceive exceptions will be taken to her conduct in three respects... First, Mrs. G.'s notions and practice respecting marriage will meet violent objections...

We think every one who reads these memoirs ought, in justice to Mrs. G. to read her letters ; and we wish, indeed, that they had not been separately printed.

Imperfect as these memoirs are, we have no fellowship with him; who can read them without a tear. » Y. S. Analytical Review, March, 1798, (27 : 235-240.)

être en possession de faits qui auraient contribué davantage à rendre son nom célèbre... nous aurions découvert son esprit ardent et vigoureux s'appliquant journellement à de nouvelles recherches en vue d'améliorer l'humanité¹. »

The European Magazine. Avril 1798.

« La Femme dont les Mémoires nous sont maintenant offerts semble avoir possédé d'heureux talents et, à l'origine, une bonne nature ; mais ajoutés à une opinion présomptueuse d'elle-même, beaucoup d'entêtement et d'opiniâtreté, et une tendance à aller contre les usages et les opinions établis... La seconde moitié de sa vie a été gâtée par des actes qui doivent livrer son nom à la postérité comme celui d'une personne dont l'exemple, s'il était suivi, résulterait en conséquences fort pernicieuses pour la société ; femme légère faisant de la philosophie, renversant les barrières qui ont pour but de réprimer la licence des mœurs... Une femme que ne retiennent point les devoirs religieux est bientôt mûre pour l'inconvenance et la conduite licencieuse...

« Telle fut la catastrophe d'une femme philosophe nouveau genre ; tels furent les événements de sa vie ; et telle est l'apologie de sa conduite. Elle sera lue avec dégoût par toute femme qui possède la moindre délicatesse ; avec horreur par tous ceux qui sont attachés aux intérêts de la religion et de la morale, et avec indignation par ceux qui pourraient avoir la moindre considération pour la malheureuse, dont les faiblesses auraient dû être ensevelies dans l'oubli. ...Toutefois,

1. « This morsel of bibliography does not teem with much variety of anecdote or dignity of sentiment... Upon the whole, the life of Mrs. Godwin leaves no very considerable impression upon our feelings : had it pleased heaven to prolong her days, and extend her labours, the world, by and by, might probably have been in possession of facts which would have redounded more to the celebrity of her name... we should have discovered her ardent and vigorous mind busied, every day in fresh pursuits for the amelioration of mankind. » *The Monthly Mirror*, March 1798. (5 : 153, 40.)

cela servira peut-être d'avertissement à ceux qui croient être libres de se passer des principes de convenance et de décence, et qui supposent que la possession de facultés perverses peut compenser le mépris de lois séculaires en vue du bon gouvernement de la société, et du bonheur de l'humanité¹. »

The Critical Review .Avril 1798.

« Mrs. Godwin non seulement possédait un grand génie, qui la conduisit à des tours originaux de pensées, mais un esprit intrépide et masculin qui l'encouragea à exprimer ses pensées sans réserve. Toutefois, ses sentiments, sur certains points, sont trop en désaccord avec ceux qui ont été généralement adoptés... nous ne craignons pas d'exprimer l'opinion que les doctrines sur lesquelles elle a principalement insisté sont contraires au bonheur de l'humanité, et, si elles étaient mises en pratique, nuiraient au sexe qu'elles avaient l'intention de défendre et de protéger...² »

1. « The Lady whose memoirs are now before us appears to have possessed good abilities and originally a good disposition ; but, with an overweening conceit of herself, much obstinacy and self-will, and a disposition to run counter to established practices and opinions... The latter part of her life was blemished with actions which must consign her name to posterity as one whose example, if followed, would be attended by the most pernicious consequences to society, a philosophical wanton, breaking down the bars intended to restrain licentiousness... A female unrestrained by the obligations of religion, is soon ripe for licentious in decorums... Such was the catastrophe of a female philosopher of the new order ; such the events of her life ; and such the apology for her conduct. It will be read with disgust by every female who has any pretensions to delicacy ; with detestation by every one attached to the interests of religion and morality ; and with indignation by any one who might feel any regard for the unhappy woman, whose frailties should have been buried in oblivion... It may act, however, as a warning to those who fancy themselves at liberty to dispense with the laws of propriety and decency, and who suppose the possession of perverted talents will atone for deviations from rules long established for the well government of society, and the happiness of mankind. » *The European Magazine*, April 1798, (33 : 246-251.)

2. « Mrs. Godwin was not only possessed of great genius, which directed her to original habits of thinking, but had also an undaunted and masculine spirit, which encouraged her to declare her thoughts without reserve. Her sentiments, however, in some respects, are too much at variance with those which have been generally adopted... We are not afraid to express our opinion that the doctrines upon which she has principally insisted are unfriendly to human happiness, and, if practically followed, would injure the sex they were intended to vindicate and protect. » *The Critical Review*, April 1798, (22 : 414-419.)

The Monthly Magazine. Juillet 1798.

« La mort d'une femme, célèbre par son talent et son excentricité, a été suivie d'un récit intéressant de sa vie... Il ne nous appartient pas de justifier Mary Godwin de l'accusation de cas multiples d'immoralité... son caractère, selon nous, est loin de mériter des louanges unanimes¹... »

The British Critic. Septembre 1798.

... Mrs. Wollstonecraft et son biographe ont passé une grande partie de leur temps à s'efforcer d'extirper de l'esprit de leurs lecteurs tout respect pour des institutions jugées vénérables par leur antiquité, et de leur inspirer une admiration enthousiaste pour des théories hardies et nouvelles en fait de morale, de politique et de religion...

« ... Elle avait cessé depuis longtemps d'assister à l'office divin, elle préférerait la lueur vacillante d'une fausse philosophie à l'éclat glorieux de l'évangile...² »

The Monthly Review. Novembre 1798.

... C'est un récit que nous devons vraiment lire avec pitié et regret, mais que nous aurions préféré voir

1. « The death of a woman, renowned for talent and excentricity has been succeeded by an interesting narrative of her life... It is not for us to vindicate Mary Godwin from the charge of multiplied immorality... Her character, in our estimation, is far from being entitled to unqualified praise. The Monthly Magazine, July 1798 (5 : 493-494).

2. « Both Mrs. Wollstonecraft and her biographer spent much of their time in labouring to eradicate from the minds of their readers all respect for establishments deemed venerable for their antiquity, and to inspire them with enthusiastic admiration of daring and untried theories in morals, in politics, and in religion... She had long discontinued her attendance on public worship; she preferred the faint glimmerings of a false philosophy to the glorious light of the gospel. » The British Critic Sept. 1798 (12 : 228-233).

3. « It is a narrative which we must indeed read with pity and concern, but which we should have advised the author to bury in oblivion. Blushes would suffice the cheeks of most husbands, if they were forced to relate those anecdotes of their wives which Mr. Godwin voluntarily proclaims to the world... He neither looks to marriage with respect, nor to suicide with horror. How the public welfare and improvement are connected with... the studied and uniform eulogium of such conduct will not be easily perceived... The Monthly Review, November 1798 (27 : 321-324).

ensevelir dans l'oubli par l'auteur. La majorité des époux rougiraient s'ils étaient *forcés* de raconter au sujet de leurs femmes les anecdotes que Mr. Godwin, de son plein gré, proclame au monde entier... Il ne considère pas le mariage avec respect, ni le suicide avec horreur... Comment le bien et le progrès publics peuvent bénéficier de l'éloge voulu, et toujours égal d'une telle conduite..., cela n'est pas facile à concevoir...

The New Annual Register for the Year 1798.

« Le sujet des « Mémoires », etc... était une femme de talents et de génie incontestables qui possédait d'excellentes qualités... Mais, malheureusement pour elle, on ne lui a, apparemment, jamais inculqué les sages principes qui lui auraient appris à contrôler et maîtriser ses passions ; sous l'influence d'un tempérament ardent, et d'une ardente imagination, elle se forma d'elle-même certaines idées sur la délicatesse féminine et les rapports entre les deux sexes en désaccord direct avec celles que le monde a généralement adoptées, et incompatibles, selon tous les moralistes de l'ancienne mode, avec le bon ordre et le bien-être social... ¹⁾ »

The Anti-Jacobin.

C'est dans ce journal gouvernemental, publié par Mr. Bowdler, et conçu dans un esprit excessivement religieux et conservateur que nous trouvons les attaques les plus violentes contre Mary et Godwin. Pendant trois années, de 1798 à 1801, cette Revue s'acharna

1. « The subject of the « Memoirs » etc... was a woman of undoubted talents and genius, and possessed of many excellent qualities... But she was one who, unhappily for herself seems never to have had those good principles instilled into her mind, which would have enabled her to control and govern her passions ; and who, under the influence of a warm constitution, and warm imagination, formed to herself ideas of female delicacy, and the intercourse between the sexes, in direct variance with those generally adopted by the world, and incompatible in the opinion of all old-fashioned moralists, with the order and well-being of society. » The new Annual Register for the year 1798, p. 271.

à dénoncer l'immoralité du philosophe et de sa femme, tant dans leur vie privée que dans leurs œuvres ; et l'antipathie systématique que l'on retrouve dans chaque numéro va jusqu'à l'injustice. Dans le numéro de juillet 1798, nous lisons : « Ensuite, parurent ses « Droits « de la Femme », que les esprits superficiels supposaient être profonds, et que les esprits profonds savaient être superficiels : de fait, cette œuvre ne méritait guère le titre d'ingénieuse. Ses doctrines sont presque toutes les corollaires des théorèmes de Paine¹. » Plus loin est le récit détaillé de ses liaisons sentimentales, au cours duquel on l'accuse de « concubinage », et dans la table des matières de ce volume, nous lisons même : « Prostitution, voir Mary Wollstonecraft. » Son roman « Maria » est hautement condamné au nom de la morale : « Les « restrictions apportées à l'adultère » constituent, selon Maria, un des Torts Flagrants faits aux Femmes. Telle est la tendance morale de cette œuvre, telles sont les leçons que l'on peut dégager des écrits de Mrs. Wollstonecraft, tels sont les avantages que le public peut retirer de cet ouvrage offert au monde par Godwin, glorifié par lui, et en parfait accord avec les principes de sa justice politique². »

En mai 1799, la Revue publia un poème par le Révérend Polwhele, intitulé « Les femmes sans sexe » :

« Voyez Wollstonecraft, que ne retient aucune
décence,

« Se dresser champion intrépide de son sexe ;

1. « Next succeeded her Rights of Woman, which the superficial imagined to be profound and the profound knew to be superficial : it indeed had little title to the character of ingenuity. Her doctrines are almost all corollaries from the theorems of Paine. » The A. J. Review and Magazine, July 1798, (1 : 94-102).

2. « The restrictions upon adultery » constitute, in Maria's opinion, a most Flagrant Wrong to Woman. Such is the moral tendency of this work, such are the lessons which may be learned from the writings of Mrs. Wollstonecraft ; such the advantages which the public may derive from this performance given to the world by Godwin, celebrated by him, and perfectly consonant to the principles of his political justice ». Id., p. 23.

« Elle revendique la souveraineté sur l'homme humilié,

« Et dédaigne la timide rougeur de la honte virginale¹. »

L'auteur déplore l'influence que Mary a exercée sur d'autres femmes écrivains telles que Mrs. Barbauld, Helen Maria Williams, Ann Yearsley, Mary Hays ; et le poème se termine sur la victoire remportée par Hannah More autour de laquelle viennent se ranger les ex-disciples de Mary qui ont fini par comprendre le danger qu'elles courent en se ralliant à une cause révolutionnaire et « libertine ». Au cours de l'analyse que Mr. Polwhele fait de la vie de Mary, nous lisons : « Je ne puis m'empêcher de penser que la main de la Providence se fait voir dans sa vie, dans sa mort, et dans les Mémoires mêmes. De même qu'elle s'était adonnée aux « désirs immodérés de son cœur », et s'était permis d' « écouter ses caprices imaginaires », afin que la fausseté de ses doctrines, et les effets d'une conduite impie puissent être manifestés au monde entier ; de même qu'elle mourut d'une mort qui marque fortement la distinction des sexes, en montrant la destinée des femmes et les maladies auxquelles elles sont sujettes ; de même son mari, en écrivant ses mémoires, fut conduit à perdre provisoirement le jugement, afin que chaque incident soit vu sans fard, et chaque fait exposé sans apologie². »

1. « See Wollstonecraft, whom no decorum checks,
Arise, the intrepid champion of her sex ;
O'er humbled man assert the sovereign claim,
And slight the timid blush of maiden shame. » The Anti-Jacobin,
May 1799, p. 29-33.

2. « I cannot but think that the hand of Providence is visible in her life, in her death, and in the memoirs themselves. As she was given up to her « heart's lusts », and let « to follow her own imaginations », that the fallacy of her doctrines, and the effects of an irreligious conduct, might be manifested to all the world ; and as she died a death that strongly marked the distinction of the sexes, by pointing out the destiny of women and the diseases to which they are liable, so her husband was permitted, in writing her memoirs, to labour under a temporary infatuation, so that every incident might be seen without a gloss, and every fact exposed without an apology. » The Anti-Jacobin, May 1799, p. 32, n.

En avril 1800, la Revue dénonce les « écrivains sceptiques, schismatiques et déloyaux de l'époque... les disciples sans principes de Godwin et de sa femme... l'engeance du monstre¹ ».

En septembre 1800, la Revue fait la critique des « Mémoires des Philosophes modernes » par Mrs. Elizabeth Hamilton, dans laquelle l'auteur attaque en particulier la « Justice Politique » de Godwin, et dénonce une fois de plus « les disciples dénués de principes de Godwin et de sa femme ».

La dernière attaque de l'Anti-Jacobin eut lieu en août 1801, dans un poème fort injurieux « La Vision de la Liberté » où après avoir maudit Tom Paine, l'auteur insulte Godwin et Mary en ces termes :

« Puis je vis chevauchant un âne bruyant
William et Mary, joyeux couple, en vérité :

Qui s'épousèrent, et remarquez comment cela advint
Bien que l'un et l'autre tinssent le mariage pour
folie ? —

• • • • •

Jadis cette dame écrivit sur les Droits des femmes,
Tel est le titre qu'elle met en tête de son livre
Engageant les femmes modestes à abandonner
Toute sotte modestie et prudes grimaces ;

• • • • •

Bienheureuse la jeune fille qui étudie son livre,
Évangile, habilement construit, pour propager la
prostitution (ici, un mot grossier).

• • • • •

William a écrit tout un tombereau de sottises,
Et pour finir il faut qu'il écrive la vie de Mary,
Jugeant que ses débauches ne sont pas assez connues..

1. « Sceptical, schismatic and disaffected writers of the age .. the unprincipled disciples of Godwin and his wife... the spawn of the monster. Anti-Jacobin, April 1800, p. 247.

• • • • •
Et sur sa femme, il raconte, avec un immense plaisir

Comme elle a maintes fois trompé le pauvre nigaud,

Et se prêta, ô créature charmante, à la moitié de Londres¹. »

The Pursuits of Lilerature. 1794-1797.

Cette satire anonyme publiée par Thomas James Mathias s'attaquait à un certain nombre d'écrivains tels que Godwin, Parr, Hannah More, Sheridan, etc. Mary Wollstonecraft y est vilipendée conjointement avec Godwin dont l'auteur condamne d'emblée toutes les opinions :

« Voyez maintenant où, audacieusement, brillent d'un éclat métallique

William et Mary, sur une pièce d'argent unique...

Esclave de sa passion furieuse, elle se laissa aller au gré de la rafale,

Amour, Droits et Torts, Philosophie et Luxure². »

1. « Then saw I mounted on a braying ass
William and Mary, sooth, a couple jolly :
Who married, note ye how it came to pass
Although each held that marriage was but folly ?

• • • • •
Whilom this dame the Rights of Women writ,
That is the title to her book she places,
Exhorting bashful womanhood to quit
All foolish modesty, and coy grimaces ;

• • • • •
Lucky the maid that on her volume pores,
A scripture, archly fram'd, for propagating w—s.

• • • • •
William has penn'd a wagon-load of stuff,
And Mary's life at last he needs must write,
Thinking her whoredoms were not known enough ;

• • • • •
Being her spouse, he tells, with huge delight,
How oft she cuckolded the silly clown,
And lent, O lovely piece, herself to half the town. » *The Anti-Jacobin*, August 1801, p. 518.

2. « Mark now, where bold, with fronts metallick shine
William and Mary, on one common coin...
Fierce passion's slave, she veer'd with every gust,
Love, Rights, and Wrongs, Philosophy and Lust. » *William Godwin*, Ford Brown, p. 163.

2) CRITIQUES DIVERSES PARUES DANS LES TRENTÉANÉES
QUI SUIVIRENT LA MORT DE MARY

Romans

Charlotte Smith.

En 1798, Charlotte Smith, auteur de deux romans révolutionnaires, « *Desmond* » (1792) et « *The Old Manor House* (1793) », publia son avant-dernier roman « *The Young Philosopher, Nature his Law and God his Guide* », dans lequel elle étudiait le côté philosophique de la Révolution française. La préface contient une allusion à Mary Wollstonecraft « auteur dont j'honore hautement les talents et dont je regrette profondément la mort prématurée¹ ». Charlotte Smith se défend contre l'accusation de plagiat formulée contre elle à cause d'une certaine similitude de sujet entre son roman *Desmond* et « *Les Torts de la femme* », de Mary Wollstonecraft. Il existe certainement une forte analogie entre les théories révolutionnaires de l'une et de l'autre, mais Charlotte Smith s'est inspirée, tout autant que Mary, des théories des philosophes français, et il y a eu de sa part non point imitation directe, mais plutôt sympathie et parallélisme.

G. Walker

Ensuite parurent deux romans nettement anti-révolutionnaires et opposés aux théories de Godwin et de Mary. Le premier était l'œuvre de *George Walker*, en 1799 « *Le Vagabond* » (ou ce qui est juste est égal, mais l'Égalité n'est pas toujours juste) où nous voyons le héros Fenton nourri des théories philosophiques de Godwin, Paine, Hume, Voltaire et Rousseau. Il se fait

1. « An author whose talents I greatly honor and whose untimely death I deeply regret. » *The French Revol., and the English Novel*, p. 220. Allene Gregory.

vagabond et prêche contre la propriété, l'inégalité sociale, et la religion. Il s'intéresse également à la question féministe, car il fait la connaissance d'une femme qui lui expose tout au long les théories de Mary Wollstonecraft ; le type de cette femme est d'ailleurs copié sur le caractère de Mary, car l'auteur répète, par l'intermédiaire de Fenton, les paroles mêmes de Godwin dans ses mémoires : « Elle raisonnait peu, mais adoptait tel principe et rejetait tel autre par une sorte de tact. » La liaison de Fenton et de sa compagne est de courte durée, et les théories féministes sont attaquées dans le roman par la nièce du Dr Alogos, ami de Fenton, qui déclare que les femmes sont dans l'impossibilité d'égaliser les hommes en quoi que ce soit, car leur but ici-bas est d'avoir des enfants et de les élever — « différence établie pour les humilier ». Rappelons ici que Mary Wollstonecraft était loin de considérer les devoirs domestiques et maternels — spécifiquement féminins selon elle — comme humiliants et comme étant une preuve d'infériorité et ceci nous montre combien le public se méprenait parfois sur le sens véritable de sa pensée.

Ch. Lucas.

Le deuxième roman anti-révolutionnaire contenant une allusion à Mary était l'œuvre de *Charles Lucas*. « Le Don Quichotte infernal » publié en 1801. Nous y voyons une jeune fille de la campagne, Emily, fiancée au fils d'un fermier, corrompue par la lecture de livres modernes aux tendances révolutionnaires, anti-religieuses et féministes. Ces livres lui sont prêtés par le jeune Lord Marauder à l'esprit pervers ; l'un de ces livres est « Les Droits des Femmes », de Mary Wollstonecraft ; un autre, les Mémoires de Mary par Godwin, que l'auteur appelle « Histoire des Intrigues de sa propre femme ».

Marauder la détourne de son fiancé et l'emmène

à Londres où la fréquentation d'émigrés, amis de Marauder, achève de la corrompre, et où elle devient complètement initiée aux doctrines voltairiennes.

Blue Stocking Hall.

Enfin une vingtaine d'années plus tard, alors que prévalait une politique conservatrice réactionnaire, parut le roman anonyme *Blue Stocking Hall*, en 1827, attribué à William Scargill, ou à Mrs. Jane Webb. Tout en affirmant qu'une femme instruite peut être aussi attrayante qu'une femme ignorante, le roman marque un pas en arrière dans l'évolution du mouvement féministe : la Revendication de Mary Wollstonecraft y est nettement condamnée : « C'est un livre qui est enseveli depuis de nombreuses années dans la poussière et les toiles d'araignées. La Révolution française avait tourné bien des têtes et ébranlé l'entière charpente de notre morale, mais nous sommes calmés et avons consigné à l'oubli les pires absurdités de cette période de dislocation¹. »

Tout ce qu'admet l'auteur est simplement ce qu'avait réclamé cent ans plus tôt Mary Astell : un certain degré d'instruction pour les femmes et le droit d'étudier le grec, le latin, les mathématiques, la littérature sans pour cela être considérées comme des Bas bleus dépourvues de charmes féminins : « Les hommes d'aujourd'hui redoutent un « bas bleu » plus qu'un scorpion... assurément elles ne peuvent désapprendre tout ce dont le vieux magister leur a bourré la tête, mais si on leur apprend à le dissimuler craintivement et avec soin, il n'y a pas grand mal...² » Une certaine culture ne

1. « A book which long ago found its resting-place amidst dust and cobwebs. The French Revolution set many heads distracted and loosened the whole frame work of our morals, but we are sobered, and have consigned to oblivion the grosser absurdities of that disjointed period. » *Blue Stocking Hall*, vol. I, p. 218.

2. « Men of the present dread a « blue » more than a scorpion... To be sure, they cannot unlearn all that old domine has crammed into their noddles, but if they are frightened into careful concealment there is not much harm done. » *Id.* Vol. I, p. 30.

peut que mieux préparer la femme au mariage, seul but selon l'auteur auquel toute jeune fille doit viser. Elle réfute le préjugé hostile à l'instruction féminine au moyen de l'Évangile qui ne contient aucun passage condamnant cette instruction : toutefois l'instruction doit être réservée aux classes riches, car Dieu a voulu l'inégalité sociale, et les pauvres, condamnés aux travaux manuels pour gagner leur vie, n'ont nullement besoin de savoir lire pour améliorer leur sort¹.

Tel était l'esprit rétrograde de cette période qui n'admettait même pas ce qu'Hannah More avait demandé trente ans plus tôt : l'instruction pour le prolétariat, et qui, tout au plus, permettait aux femmes d'acquérir une certaine culture à condition de n'en point faire étalage. Tout le côté économique de la question féministe était volontairement négligé, et la Reven-dication de Mary traitée comme une effervescence passagère due au bouleversement de la Révolution française.

Critiques diverses

Mrs. Jane West.

Mrs. West qui, sous le pseudonyme de « Prudentia Homespun » avait publié en 1793 un traité intitulé « Avantages de l'Éducation, ou Histoire de Maria Williams », recommandant aux jeunes filles l'acquisition des talents domestiques plutôt que des belles manières et des arts d'agrément, publia en 1801 ses « Lettres à un Jeune Homme » où elle attaqua résolument les théories féministes de Mary Wollstonecraft. On est en droit de se demander si Mrs. West avait lu avec attention les œuvres de celle qu'elle classe parmi

1. « Un autre roman publié en 1815, mais malheureusement inaccessible, traitait probablement le même sujet. Le titre en était : « Zeluca : ou, des Femmes instruites ou non instruites. »

les « infidèles », les déistes, les ennemis du Christ, de la loi, de la morale et de la décence, car elle se trompe quatre fois dans l'épellation de son nom, et cite certains passages de la *Revendication* avec inexactitude. En voici un exemple : critiquant les remarques de Mary au sujet des pratiques religieuses auxquelles sont astreints les élèves des écoles publiques en Angleterre, Mrs. West cite un passage qu'elle dit extrait de la *Revendication* : « La routine du culte divin, bien qu'enfantine, non seulement est une contrainte fastidieuse imposée à la vivacité de la jeunesse, mais a un effet fatal sur la moralité des enfants. » Or, voici le texte exact : « Dans les écoles publiques, la religion, confondue avec des cérémonies fastidieuses et des restrictions déraisonnables, revêt l'aspect le plus désagréable : non point cet aspect sobre et austère qui commande le respect tout en inspirant la crainte ; mais une physionomie grotesque qui prête aux calembours¹. »

Défense anonyme du caractère de Mary Wollstonecraft, 1803.

Nous avons déjà mentionné cette apologie chaleureuse dans le chapitre relatif au caractère de Mary, et nous avons vu que l'idée fondamentale en est la suivante : « L'individualité de pensée et d'action est l'unique base de la responsabilité humaine et, par la suite, l'unique critérium de la vertu. » L'auteur explique que Mary s'était reconnu le droit d'exercer son propre jugement d'après sa conscience individuelle, selon le code de la « Nature et de la Raison », et que son unique

1. Mrs. West : « The routine of divine worship, though childish, is not only an irksome restraint on youthful vivacity, but it has a fatal effect on morals. » (*Letters to a young Man.*)

Mary Wollstonecraft : « In public schools, religion, confounded with irksome ceremonies and unreasonable restraints, assumes the most ungracious aspects : not the sober austere one that commands respect whilst it inspires fear, but a ludicrous cast, that serves to point a pun. • Vindic. p. 231.

tort avait été de mépriser le Préjugé et l'opinion publique. Un tel individualisme n'est possible que lorsque l'être humain est doué d'une réelle élévation morale, de noblesse d'esprit, de profondeur de jugement, qualités que possédait Mary à un très haut degré. Tout au plus, l'auteur estime que Mary a fait erreur en négligeant totalement sa part de responsabilité sociale et de solidarité, mais qu'elle n'a point défié la moralité et la vertu.

Dans un post-scriptum ajouté aux neuf lettres de cette apologie, l'auteur attaque Mrs. West dont les « Lettres à un jeune homme » lui semblent dictées par l'ignorance et l'injustice¹.

Shelley. 1817.

Lorsque Shelley rencontra chez Godwin, en 1814, Mary, la fille que ce dernier avait eue de sa première femme, Mary Wollstonecraft, il se prit bientôt à l'aimer, d'autant plus que ses rapports avec Harriett, sa femme, commençaient à devenir très difficiles. Mary avait alors presque dix-sept ans, était intelligente, vive et pleine de grâce.

Elle possédait l'exquise sensibilité de sa mère et elle-même tomba bientôt sous le charme de l'étrange personnalité de Shelley : c'est sur la tombe de sa mère dont elle chérissait pieusement la mémoire, au cimetière de Saint-Pancras, qu'ils échangèrent leurs premiers aveux et continuèrent à se rencontrer pendant un mois ou deux jusqu'au jour où, le 28 juillet, ils partirent ensemble pour la France où ils restèrent jusqu'en septembre. Puis ils revinrent à Londres où ils vécurent maritalement jusqu'en décembre 1816, et ce n'est qu'après le suicide de Harriett que Shelley put épouser Mary. Il existait une réelle communion intellectuelle entre les jeunes époux ; Shelley avait déclaré un jour :

1. Voir p. précédente.

« Tous ceux qui me connaissent doivent savoir que la compagne de ma vie doit être capable de sentir la poésie et de comprendre la philosophie. » C'est dans sa Dédicace de « *The Revolt of Islam* », adressée à sa femme en 1817, qu'il fait allusion à Mary Wollstonecraft, dont il avait appris à aimer et admirer l'indépendance d'esprit durant ses causeries intimes avec Mary Godwin :

* « On dit que tu étais charmante dès ta naissance,
« De parents glorieux, ô ambitieuse enfant,
« — Je ne m'en étonne point — car l'un d'eux quitta alors ce monde,

« Ainsi qu'une planète en son paisible coucher,
« Et elle te revêtit de la pure splendeur
« De sa gloire défunte ; maintenant encore son renom
« Brille sur toi, en dépit des sombres et sauvages tempêtes

« Qui bouleversent l'heure présente ; et tu peux revendiquer

« Le refuge, par ton Père, d'un nom immortel¹. »

Son poème, *The Revolt of Islam*, est conçu dans l'esprit idéaliste et philanthropique de Mary Wollstonecraft : c'est la vision d'une société future, reconstruite après le bouleversement de la Révolution française — bouleversement qui a fait naître une soif d'idéal social et politique. C'est le désir : « d'éveiller dans le sein de ses lecteurs un enthousiasme vertueux pour ces doctrines de liberté et de justice, cette foi et cette espérance en quelque chose de bon, que ni la violence, ni les faux rapports, ni le préjugé ne peuvent jamais détruire complètement dans l'humanité. » — lignes

1. « They say that thou were lovely from thy birth,

Of glorious parents, thou aspiring child ;

I wonder not — for one then left this earth

Whose life was like a setting planet mild,

Which clothed thee in the radiance undefiled

Of its departing glory ; still her fame

Shines on thee, through the tempests dark and wild

Which shake these latter days ; and thou canst claim

The shelter, from thy Sire, of an immortal name. » *Revolt of Islam*,

Dedication, stanza xii.

qui auraient pu être écrites par Mary Wollstonecraft même¹.

Le poème nous montre le couple idéal : un jeune homme, Laon, qui, selon les paroles de Mary Shelley dans sa notice ajoutée au poème « a été nourri de rêves libertaires dont la réalisation est en opposition directe avec les opinions du monde ; mais qui est animé d'un amour ardent pour la vertu, et de la résolution de conférer les bienfaits de la liberté politique et intellectuelle à ses semblables » — et une femme — Cythna — qui, selon Shelley, est la compagne idéale de l'homme « une femme telle qu'il se délectait à imaginer — pleine d'enthousiasme pour les mêmes choses que lui² ».

Nous citerons ici certains passages du poème intéressants par la similitude qu'ils présentent avec les théories féministes de Mary. Cythna se fait le champion de l'égalité des sexes, car, ainsi que le lui déclare Laon :

« Jamais la nature humaine ne connaîtra la paix

« Tant que l'homme et la femme, libres et égaux, n'accueilleront

« La paix domestique³. »

Pleine d'enthousiasme pour la cause qu'elle vient d'épouser, Cythna s'écrie :

« L'homme peut-il être libre si la femme est esclave ?

.

« Pourront-ils — ceux dont les compagnes sont des bêtes condamnées à supporter

« Un mépris bien plus lourd que le labeur ou l'angoisse — avoir le courage

1. « Of kindling within the bosom of his readers a virtuous enthusiasm for those doctrines of liberty and justice, that faith and hope in something good, which neither violence nor misrepresentation nor prejudice can ever totally extinguish among mankind. » Shelley, *The Revolt of Islam*, preface.

2. Voir la « Note » de Mary Shelley sur « *The Revolt of Islam*. »

3. « Never will peace and human nature meet

Till free and equal man and woman greet

Domestic peace. » *The Revolt of Islam*, chant II, strophe 37.

« D'écraser leurs oppresseurs¹ ?...

Et « déplorant la servitude

« Dans laquelle était enfermée une moitié de l'humanité², »

Cythna parcourt le monde, prêchant son nouvel évangile de bonté et d'égalité en faveur de la femme :

« Ainsi enseigne-t-elle les lois de justice et d'égalité

« Pour la femme, outragée et corrompue depuis trop longtemps³. »

« Les enfants tremblent auprès de leurs parents,

« Parce qu'ils sont forcés d'obéir — l'un gouverne l'autre,

« Et, parce qu'un seul Pouvoir gouverne les grands et les petits,

« L'homme devient l'esclave de son frère...

« ... Et la Femme demeure comme une esclave

« Avec l'homme, lui-même un esclave...⁴ »

« La Femme ! — elle est son esclave, elle est devenue

« Quelque chose dont je ne parle qu'en pleurant — l'enfant du mépris,

« La proscrire d'un foyer désolé...⁵ »

Pamphlet intitulé « Mémoires de William Godwin, 1830. »

La date de cette publication anonyme qui se trouve dans la Bibliothèque publique de New-York, est pro-

1. « Can man be free if woman be a slave ?

Can they whose mates are beasts condemned to bear
Scorn heavier far than toil or anguish dare
To trample their oppressors ?... Id., chant II, str. 43.

2. « Thus Cythna mourned with me the servitude
In which the half of humankind were mewed. » Id., Chant II,
st. 36,

3. « Thus she doth equal laws and justice teach
To woman, outraged and polluted long. » Id., Chant IV, st. 21.

4. « But children near their parents tremble now,
Because they must obey — one rules another,
And, as one Power rules both high and low,
So man is made the captive of his brother...
...Woman as the bonds slave dwells
Of man, a slave... Id., Chant VIII, st. 13.

5. « Woman ! she is his slave, she has become
A thing I weep to speak — the child of scorn,
The outcast of a desolated home... » Id., Chant VIII, st. 15.

blématique ; l'œuvre elle-même n'est point datée ; la bibliographie des œuvres de Godwin contient Clou-desley (1830), mais ne mentionne point : *Thoughts on Man* (1831), ni Deloraine (1833), donc on peut supposer que l'œuvre date de 1830. Mary Wollstonecraft y est mentionnée en ces termes : « Les œuvres de cette femme célèbre sont autant de monuments élevés à sa supériorité morale et intellectuelle. Sa noblesse d'esprit, son ardente assertion des droits de son sexe animent la *Revendication des Droits de la Femme* ; tandis que la douceur et le bon goût que montrent ses *Lettres de Norvège* révèlent les qualités féminines de son admirable caractère. Même aujourd'hui, ceux qui lui ont survécue tant d'années ne parlent jamais d'elle qu'avec un enthousiasme illimité. Ses efforts inlassables pour le bien d'autrui, sa droiture, son indépendance, joints à un cœur chaud et affectionné et aux manières les plus douces et les plus raffinées, faisaient d'elle l'idole de tous ceux qui la connaissaient¹. »

Fraser's Magazine. 1834.

De 1830 à 1838, une série d'articles bibliographiques et littéraires parut dans le *Fraser's Magazine* sous le titre « Galerie de caractères littéraires illustres », ou « *Maclise Portrait Gallery* », la plupart des articles étant l'œuvre de Daniel Maclise, les autres de William Maginn.

L'étude sur Godwin est de Maginn, qui considère ses théories comme subversives de toute société, non seulement dans la « *Justice politique* », mais dans ses

1. « The writings of this celebrated woman are monuments to her moral and intellectual superiority. Her lofty spirit, her eager assertion of the claim of her sex, animate the *Vindication of the Rights of Woman*; while the sweetness and taste displayed in her *Letters from Norway* depict the softer qualities of her admirable character. Even now, those who have survived her so many years never speak of her but with uncontrollable enthusiasm. Her unwearied exertions for the benefit of others, her rectitude, her independence, joined to a warm, affectionate heart, and the most refined softness of manners, made her the idol of all who knew her. » *Memoirs*, Clark Durant, Preface, p. xxxv.

« Mémoires de Mary Wollstonecraft ». Le caractère de Mary n'échappe point à sa censure : « En écrivant sa Vie de Mary Wollstonecraft, Godwin a fait plus de bien involontairement qu'il n'aurait jamais pu, volontairement ou non, faire de mal. Nous n'accepterons plus jamais de femme comme elle dans notre littérature¹.

Bien que nous ayons limité la revue de ces critiques à une trentaine d'années après la mort de Mary, nous devons mentionner ici le groupe de biographes qui, Kegan Paul en tête en 1876, reprirent l'étude de sa vie, de son caractère et de ses œuvres avec un nouvel intérêt et une sympathie grandissante. Après 1840 s'écoulèrent en effet une quarantaine d'années durant lesquelles les critiques littéraires semblent s'être désintéressées de son œuvre ; mais, en 1876, *Kegan Paul* publia son « William Godwin : ses amis et contemporains », en deux volumes. Cette étude contenait un exposé de la vie de Mary, de ses œuvres, et une analyse bienveillante et sympathique de son caractère. En 1879, Kegan Paul publia une nouvelle édition des « Lettres à Imlay », précédées d'un Mémoire également enthousiaste et sincèrement apologétique. Depuis la « Défense anonyme » de 1803, Kegan Paul était le premier critique qui cherchât à réhabiliter la personnalité de Mary dans l'esprit d'un public trop prompt à préjuger et à condamner ; et il annonçait ainsi une ère nouvelle dans l'appréciation de l'œuvre de Mary Wollstonecraft.

Nous trouvons en effet quelques années plus tard, *Elizabeth Robins Pennell* qui, en 1891, publia une nouvelle édition de la « Revendication » qu'elle faisait précéder d'une courte étude. Dans cette étude, ainsi que dans sa « Biographie » de Mary Wollstonecraft,

1. « In writing his Life of Mary Wollstonecraft, Godwin has done more good unintentionally than it ever could have, intentionally or otherwise done evil. We shall not have any such lady in our literature again. » William Godwin. Ford Brown, p. 364.

publiée en 1884¹, nous sentons un esprit critique, soucieux de justice et de bienveillance.

De même *Emma Rauschenbush Clough* en 1898, *Roger Ingpen*, en 1908, *Sterling-Taylor* en 1911, s'attachent à faire valoir l'originalité de pensée et la noblesse de la philanthropie de Mary ; sa vie privée est dorénavant interprétée, non plus comme un défi jeté à la morale sociale, mais comme la manifestation logique de principes bien définis et de convictions sincères.

C'est que, si les valeurs morales n'ont point changé, la situation économique de la femme s'est modifiée, et le recul des années permet de mieux situer Mary Wollstonecraft au cours de l'évolution du mouvement féministe et de la juger impartialement.

1. Cette biographie fut publiée dans les « Famous Women series » (Boston) en 1884, et parut en Angleterre l'année suivante dans l'édition « Ingram's Eminent Women. »

CONCLUSION

La prophétie de Godwin s'est réalisée. En parlant de la « Revendication des Droits de la Femme », il déclarait : « La publication de cet ouvrage marque une époque dans le sujet dont il traite ; et peut-être, dans l'avenir, verra-t-on que Mary Wollstonecraft a rendu un service plus réel à la cause de son sexe que tous les autres écrivains, hommes ou femmes, qui ont jamais voulu secourir la beauté opprimée et maltraitée¹. »

Après avoir retracé l'histoire du mouvement féministe anglais, et considéré la situation actuelle des femmes en Angleterre, nous ne pouvons faire autrement que de conclure en affirmant que nous voyons dans l'œuvre de Mary Wollstonecraft la première expression nette et compréhensive du féminisme moderne. Nous avons vu quelle enjambée gigantesque fut cette œuvre, après les tâtonnements et les piétinements de Mary Astell ou des Bas bleus — et nous constatons qu'après elle la doctrine féministe n'a rien inventé. Son mérite fut d'autant plus grand qu'elle luttait pour des idées dont l'utilisation pratique ne devait se manifester qu'un demi-siècle plus tard, lorsque la situation économique de l'Angleterre se trouva transformée par l'avènement du machinisme dans l'industrie. En effet, le machinisme enrichit l'industrie aux dépens de l'agriculture et du travail manuel, et

1. « The publication of this book forms an epocha in the subject to which it belongs ; and Mary Wollstonecraft will perhaps here-after be found to have performed more substantial service for the cause of her sex, than all the other writers, male or female, that ever felt themselves animated in the behalf of oppressed and injured beauty. » *Memoirs C. D.*) p. 56-57.

un nombre considérable de femmes durent chômer aussi bien que les hommes. Vers le milieu du xix^e siècle, le paupérisme devint inquiétant, d'autant plus que l'augmentation croissante du prix du blé répandait la famine dans les classes pauvres. Les femmes anglaises, émues de cet état de choses, prirent enfin conscience de leur responsabilité sociale : les ouvrières sans travail s'unirent aux hommes pour manifester contre le gouvernement et prirent part aux émeutes dont le but était d'amener une Réforme électorale. Les femmes des classes moyenne et riche virent s'ouvrir à elles un vaste champ d'activité, car la misère grandissait dans les villes qui se surpeuplaient d'indigents abandonnant la campagne ; et Mrs. Elizabeth Fry leur donna l'exemple d'une philanthropie active en visitant les prisons de Newgate, et en fondant une école pour enfants trouvés. Ainsi, dans toutes les classes de la société anglaise, les femmes eurent pleine conscience de leur individualité, et comprirent qu'elles avaient, tout comme les hommes, des intérêts à sauvegarder et un idéal à atteindre : il y avait là l'essence d'un mouvement nouveau qui allait se manifester par l'action plutôt que par la plume et qui devait se rattacher à la politique plutôt qu'à la polémique.

L'émancipation sociale et politique de la femme s'infiltra progressivement dans les mœurs anglaises, entre 1830 et 1870 — plus rapidement peut-être dans le domaine pratique que dans le domaine théorique, car les faits sont toujours plus convaincants que les idées, et des besoins nouveaux créent d'emblée des institutions nouvelles. C'est ainsi que nous voyons à partir de 1867, où furent fondées les premières sociétés de suffrage des femmes à Londres, à Manchester et à Edimbourg, les efforts en faveur du vote des femmes aller croissant : projets de lois et propositions sont constamment présentés à la Chambre des Communes où les débats se multiplient — réunions et démonstrations publiques se font innombrables — les « Suffra-

gettes » deviennent un groupe formidable et intrépide, menant une campagne acharnée pour l'obtention de leurs droits politiques. En même temps les Associations féminines de toutes sortes se multiplient : encouragées par l'exemple de Florence Nightingale qui avait institué des cours spéciaux pour infirmières dans deux hôpitaux de Londres, un nombre croissant de femmes revendique le droit de devenir médecins et obtiennent graduellement — non sans difficultés — l'autorisation de faire les mêmes études et de passer les mêmes examens médicaux que les hommes¹.

Toutefois si les transformations économiques de l'Angleterre ont favorisé l'émancipation de la femme aux *xix^e* et *xx^e* siècles, si cette dernière a obtenu des privilèges et des droits que Mary Wollstonecraft, à son époque, ne pouvait concevoir comme possibles, l'essence même du mouvement féministe est demeurée identique. Comme l'écrivait si bien Mr. Brailsford, en 1913 : « Il existe à peine un seul passage de sa doctrine essentielle que les chefs modernes du mouvement féministe rejetteraient ou modifieraient ; et il y a bien peu de chose — s'il y a même quoi que ce soit — que ces chefs voudraient y ajouter². » Mary a été, non seulement, pionnier du Féminisme, mais par anticipation elle a incarné le Féminisme du *xx^e* siècle : bien que le style de ses œuvres, leurs allusions, le ton qui s'en dégage, nous rappellent que l'auteur était une femme de la fin du *xviii^e* siècle, l'impression d'ensemble est quelque chose d'étrangement moderne. On peut dire d'elle que son esprit s'était, pour ainsi dire, projeté au delà de son époque et n'était entravé par aucune considération de temps ou de lieu.

1. « Consulter l'excellent petit Traité de Mrs. M. G. Fawcett : « Women's Suffrage », et « The Cause », de Ray Strachey.

2. « There is scarcely a passage of its central doctrine which the modern leaders of the women's movement would repudiate or qualify ; and there is little if anything which they would wish to add to it. » Shelley, Godwin and their Circle by H. N. Brailsford, London 1913, p. 205.

Quelques-uns ont voulu voir en cela la marque du génie : il nous semble plus juste d'expliquer ce phénomène psychologique — car Mary Wollstonecraft en est un — par la source même de sa pensée.

Si Mary a ému aussi profondément l'opinion publique et a paru dangereuse par ses théories « avancées », c'est parce qu'elle a été la première femme qui ait osé faire appel à son jugement personnel dans l'évaluation des valeurs morales de son temps. Mary Astell et les quelques autres champions du féminisme qui l'ont précédée étaient, nous l'avons vu, toujours intimidées par la hantise de l'ordre établi et le respect de l'opinion publique. Mary, elle, appartient nettement à l'époque de la Révolution française ; et, faisant table rase des idées et des institutions antérieures, déblaye le terrain avant de tracer la nouvelle voie du progrès.

Nous croyons être juste en affirmant que la seule influence exercée sur la pensée de Mary Wollstonecraft fut celle de la Révolution française : originale, elle ne le fut pas entièrement — sauf peut-être en ce qu'elle fit du problème féministe une question d'ordre humanitaire et non sexuel — mais les seuls esprits qui aient pu l'aider à déterminer le sens de sa pensée furent ceux qui appartenaient au groupe de philosophes et économistes français ou anglais en faveur de la Révolution.

Ses prédécesseurs féministes lui avaient transmis tout au plus le sentiment très net d'un état de choses malsain et défectueux — ses lectures, faites assez au hasard, après une instruction négligée et décousue, activèrent certainement son esprit, tels que Knox, Milton, Locke, Rousseau, Thomas Day, Talleyrand, ainsi que nous l'avons constaté en étudiant son œuvre ; et encore sent-on qu'elle ne leur a vraiment rien emprunté, et qu'il y a eu parallélisme de pensée plutôt qu'imitation.

Mais où il y eut fusion véritable, ce fut entre ses

propres aspirations et l'idéal de la Révolution française qui amena, non seulement un nouveau régime, mais une nouvelle conception de l'humanité grâce à laquelle les revendications pour l'émancipation de la femme se trouvaient enfin indiscutablement justifiées¹. Mary semble appartenir tout naturellement au groupe de penseurs qu'elle aimait tant fréquenter. Nous savons qu'elle recherchait la société de ces hommes épris de justice, de liberté, de progrès, ce noyau de philosophes, d'économistes ou d'artistes qui comptait Tom Payne, Godwin, Fuseli, Dr Fordyce, Bonnycastle le mathématicien, qu'elle rencontrait chez Johnson et avec lesquels elle se plaisait à discuter les idées nouvelles — nous nous rappelons la joie de son entretien avec Talleyrand — et sans la moindre affectation, loin de vouloir passer elle-même pour philosophe ou mathématicienne, elle entraît en communion avec eux et se sentait dans son véritable élément. C'est parmi eux qu'elle détermina l'orientation de sa pensée, et ce fut la lutte pour les Droits de l'Homme qui l'aida à formuler aussi vigoureusement et aussi clairement ses Droits de la Femme : elle vit là une corrélation indiscutable qui devait finir par s'établir par la seule force de la logique naturelle.

Serait-il juste de dire que sans la Révolution française, Mary Wollstonecraft n'aurait point trouvé sa voie ? Si, elle l'aurait trouvée, car son esprit était naturellement porté à la métaphysique et à l'examen des premiers principes — et son expérience personnelle seule l'aurait stimulée ; mais son œuvre n'aurait sans doute pas eu la conviction ardente et courageuse que lui donna l'assurance de se sentir secondée par toute une nouvelle génération de penseurs. Mary était née à l'heure la plus propice au plein développement d'un jugement soucieux de progrès humanitaire, et la Révolution

1. Voir Appendice n° IV.

imprima à sa pensée l'élan décisif qui donne une telle fougue à sa Revendication. Cette œuvre, écrite hâtivement — fiévreusement même — a tout le caractère d'un pamphlet révolutionnaire : on y sent, comme dans sa Réponse à Burke, et même dans son roman à thèse « Maria », le désir de convaincre et non de plaire ; l'auteur ne s'attarde point à soigner son style, et l'on y rencontre maints passages qui auraient gagné à être retouchés — mais qu'importe ? Le temps pressait, et Mary voulait agir avant tout — elle parlait plutôt qu'elle n'écrivait, et son éloquence était l'éloquence de la tribune.

Le parallélisme avec différents groupes de philosophes ou économistes révolutionnaires ou post-révolutionnaires est fréquent dans l'œuvre de Mary Wollstonecraft : nous avons noté sa foi en un progrès indéfini de l'humanité et en un système de morale qui place dans l'intérêt général la règle de nos actions, ce qui n'est autre que l'Utilitarisme selon Condorcet, défendu plus tard par Stuart Mill¹. Nous avons signalé également son amour du Travail et sa foi en la Dignité du Travail, chacun selon ses moyens — ce qui la rattache au Saint-Simonisme dont le principe est : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres. » Comme les Saint-Simonistes, elle confie à l'État le soin d'améliorer le sort de chacun et d'amener le règne de la justice. Nous avons vu le parallélisme frappant entre son système d'Éducation nationale et celui de Talleyrand — et si nous trouvons une seule lacune en ce qui concerne l'instruction des femmes (elle ne mentionne point les études universitaires pour ces dernières) en revanche nous y voyons l'ébauche des « Jardins d'enfants » à la Frœbel. Nous avons fait ressortir enfin le « modernisme » de ses théories sur l'importance de

1. Mary n'avait pas lu son Rapport sur l'Instruction publique qu'il fit pour la Convention en 1792 lorsqu'elle écrivit sa Revendication. Voir appendice, n° V.

l'eugénique dans le chapitre sur la Puériculture — et dans le chapitre sur l'Éducation ses idées très avancées sur l'éducation sexuelle dans les écoles.

Toutefois, la Révolution française n'a point été l'agent unique et indispensable à l'œuvre de Mary, et ce serait la méconnaître que de négliger le rôle capital que son expérience personnelle a joué dans la formation de son esprit et de son cœur.

Si nous relisons l'histoire de sa vie, nous verrons que toute jeune se forma en elle la haine de l'injustice et de l'oppression, et que le contact fréquent avec le despotisme aveugle des vieux préjugés lui inspira le désir d'une ère nouvelle pour l'humanité. Comme le dit si bien Mr. Brailsford : « Ce que le développement du système industriel a fait pour la masse des femmes, une pénible expérience l'a fait pour Mary Wollstonecraft¹. » Sa propre expérience et celle de ses sœurs firent d'elle « un champion utile, et non une déclamatrice au style fleuri et vide de sens² » ; et c'est pour cela que toute son œuvre est animée de cette note personnelle si convaincante ; c'est ce qui explique aussi l'amertume qui s'y glisse parfois malgré la bienveillance habituelle de sa disposition.

Aux critiques qui, malgré tout, regrettent que, par certains actes de sa vie privée, Mary Wollstonecraft n'ait pas « servi » la cause féministe, et jugent qu'elle a « dépassé la mesure », nous dirons simplement ceci : si pour elle-même elle pratiqua l'individualisme, sa doctrine fut toujours celle de la solidarité — si elle défia la morale sociale par l'exercice du libre arbitre, elle prêcha toujours la modération dans ses revendications féministes. Elle servit la Cause non point en mettant la Femme au-dessus de l'Homme, mais en

1. « What the growth of the industrial system has done for women in the mass, a hard experience did for Mary Wollstonecraft. » Brailsford, p. 202.

2. « Not a flourishing and empty declaimer, but an effectual champion. » *Memoirs* (C. D.), p. 53.

l'unissant à lui en tant qu' « être humain » Tout le mouvement féministe dépendait de cette donnée fondamentale et immuable puisque résultant des principes éternels, et sans elle les efforts en faveur de l'émancipation des femmes n'auraient été qu'un perpétuel piétinement. Mary Wollstonecraft fut celle qui trouva la seule solution possible à l'amélioration du sort de la Femme ; et loin d'encourager celle-ci à abuser de ses nouvelles prérogatives, elle s'appliqua toute sa vie — elle-même épouse loyale et mère incomparable — à lui faire apprécier la dignité et la sainteté de ses devoirs de femme, et à rechercher le Bonheur dans le simple accomplissement des vertus domestiques.

APPENDICE I

APERÇUS DES TENDANCES FÉMINISTES DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Nous trouvons dans le « 1^{er} Colloque d'Erasme », mis en vers par Marot un dialogue entre une femme instruite et un abbé ignorant qui ne veut pas que l'on instruisse les femmes,

« Parce qu'il n'est pas usité
Ni commun qu'une femme ou fille
sache tant. »

Ce à quoi dame Ysabeau répond :

« Pourquoi m'alléguez-vous l'usage
Et la coutume qui s'oppose :

Toujours à faire bonne chose ? »

Ceci montre qu'il y avait déjà dans l'air en Europe des velléités de révolte contre un état de choses qui ne se maintenait que par l'habitude et le préjugé.

En 1618, le Chevalier de l'Escale publiait un ouvrage « Le Champion des Femmes » en réponse à une œuvre anonyme qui calomniait le sexe faible. Il y soutenait que les femmes sont plus nobles, plus parfaites et plus vertueuses que les hommes. Toute l'œuvre est conçue dans un esprit d'excessive flatterie.

En 1641, Mlle de Gournay faisait réimprimer son « Essai sur l'Égalité des sexes » qui avait paru en 1626, sous le titre suivant : « Avis ou Présents de la damoiselle de Gournay. » Elle attaquait l'injustice d'une société qui maintient la femme dans un état d'infériorité, alors que cette dernière est tout aussi digne que l'homme

de s'instruire, d'exercer la prêtrise, de régner ; la seule chose dont elle la juge incapable est d'exercer le métier des armes.

Dans un autre opusculé : « Le Grief des Dames », elle critiquait les hommes de lettres qui refusent d'admettre les femmes auteurs dans leurs cénacles.

En 1665, Jacqueline Guillaume publiait un ouvrage : « Les Dames Illustres, où par bonnes et fortes Raisons, il est prouvé que le Sexe Féminin surpasse en toute sorte de genre le Sexe masculin. »

En 1673, Poullain de la Barre, docteur en théologie à la Sorbonne, écrivait : « De l'égalité des deux sexes. Discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés. » Il déclarait que les deux sexes sont égaux, et que les femmes n'ont été assujetties que par la loi du plus fort ; il se montrait fort grand admirateur de l'intelligence féminine : « C'est un plaisir d'entendre une femme qui se mêle de plaider », et, « L'esprit n'a point de sexe. » Il voulait voir les femmes enseigner dans une chaire l'éloquence ou la médecine ou bien devenir avocats, assurer la police, être juges et même chefs d'armée !

Nous savons également que Fénelon et l'abbé Fleury dénoncèrent maintes fois l'insuffisance de l'instruction donnée aux femmes de leur temps.

APPENDICE II

APERÇU DES SALONS FRANÇAIS DU XVIII^e SIÈCLE

Il est intéressant de rappeler que Sir Nathaniel Wraxall, contemporain des Bas bleus anglais, les comparant aux hôtes célèbres des salons littéraires de Paris, déclara dans ses « Mémoires historiques » : « Ni par sa durée, ni par le nombre, le mérite ou la supériorité intellectuelle de ses membres principaux, la société des Bas Bleus ne saurait égaler les salons français¹. »

Nous voulons signaler ici que l'importance de ces salons anglais était beaucoup moins considérable que celle des Salons de Paris : tandis que les Encyclopédistes et les philosophes s'assemblaient chez Mme Geoffrin et Mlle de Lespinasse, les écrivains, les artistes chez Mme du Deffand, les politiciens chez Mme Roland et Mme Necker, les Bas bleus en Angleterre avaient restreint leurs sujets de conversation à la littérature et à la philosophie. La politique ne devait pas y être discutée, et l'on comprend sans peine qu'un problème humanitaire comme le féminisme n'y ait pas été abordé.

De plus, ainsi que le fait ressortir Mr. Huchon dans la Conclusion de son étude sur Mrs. Montagu, le caractère différent des hôtes anglaises et françaises devait donner à leurs réunions des tendances dissimilaires : chez la plupart des hôtes françaises on trouve de l'enthousiasme, une connaissance à la fois fine et profonde du cœur humain, un intérêt sincère pour toutes les questions d'ordre social, politique,

1. Voir « Mrs. Montagu and her Friends. » R. Huchon, p. 284.

humanitaire ; chez les Bas bleus, les règles de la bien-séance et de la convention entravaient le libre jeu des arguments et l'énoncé de théories nouvelles. Les Bas bleus sont restées très XVIII^e siècle : dans les Salons français, le bel esprit appartient toujours au XVIII^e siècle, mais on y sent déjà le souffle des idées encyclopédistes, des principes révolutionnaires qui vont introduire une ère nouvelle avec le XIX^e siècle.

Enfin, les réunions des Bas bleus ont eu bien plutôt le caractère de *Coteries* que de groupes sociaux, et Wraxall fait ressortir que, malgré leurs efforts pour combattre la folie du jeu, elles n'arrivèrent point à le faire disparaître¹. L'aristocratie anglaise continua à se livrer aux plaisirs des cartes et du vin qui leur procuraient plus de jouissances que des conversations littéraires chez des femmes cultivées.

Cette comparaison avec les Salons français met en relief l'étroitesse de vue des Bas bleus, et l'expression de Mr. Huchon qui décrit la coterie « un oasis de sagesse parmi les folles dissipations du siècle² » nous semble en tout point justifiée. Au lieu d'être une force sociale comme les Salons de Paris, le groupe des Bas bleus, circonscrit en lui-même, soucieux de l'ordre et de la tradition demeura étranger à la vague progressiste qui devait bientôt submerger le régime établi.

1. Voir Mrs. Montagu (R. Huchon), p. 285.

2. Id., p. 290.

APPENDICE III

Mary Wollstonecraft and Fuseli

R. BROWNING.

Oh but is it not hard, Dear !
Mine are the nerves to quake at a mouse :
If a spider drops I shrink with fear :
I should die outright in a haunted house ;
While for you — did the danger dared bring help —
From a lion's den I could steal his whelp,
With a serpent round me, stand stock-still,
Go sleep in a church-yard, — so would will
Give me the power to dare and do
Valiantly — just for you !

Much amiss in the head, Dear,
I toil at a language, tax my brain
Attempting to draw — the scratches here !
I play, play, practise and all in vain :
But for you — if my triumph brought you pride,
I would grapple with Greek Plays till I died,
Paint a portrait of you — who can tell ?
Work my fingers off for your « Pretty well » :
Language and painting and music too,
Easily done — for you !

Strong and fierce in the heart, Dear,
With — more than a will — what seems a power
To pounce on my prey, love outbroke here
In flame devouring and to devour.

Such love has laboured its best and worst
To win me a lover ; yet, last as first,
I have not quickened his pulse one beat,
Fixed a moment's fancy, bitter or sweet :
Yet the strong fierce heart's love's labour's due,
Utterly lost, was — you !

1883.

APPENDICE IV

CLUBS DE FEMMES EN FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION ET OLYMPE DE GOUGES

Nous signalons ici un article intéressant, publié dans le numéro de mai 1909 de « The Englishwoman », sous le titre « Les Françaises et le Droit du Suffrage », signé par G. Avril de Sainte-Croix, secrétaire générale du Conseil National des Femmes Françaises. L'auteur rappelle l'intérêt profond que beaucoup de femmes françaises manifestaient envers les idées révolutionnaires de 1789. Théroigne de Méricourt, Louise Robert, Rose Lacombe, Olympe de Gouges s'occupèrent de fonder des Clubs de femmes ; il y eut aussi des « Sociétés fraternelles des deux sexes¹ », « qui continuaient d'une manière plus démocratique les salons des femmes illustres du XVIII^e siècle où fréquentaient les Encyclopédistes ».

Sur Olympe de Gouges — qui a certains traits en commun avec Mary Wollstonecraft — nous signalons également un article de Edith S. Hooper paru dans le numéro de décembre 1910 de « The English woman ».

Outre diverses brochures politiques et pamphlétaires comme son « Projet d'une Caisse patriotique », « Les Trois Urnes », elle publia en 1791 sa « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne », basée sur la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen », formulée en 1789 par l'Assemblée Nationale.

1. Société fraternelle des Patriotes de l'un et de l'autre sexe.
Société Fraternelle de Sainte-Geneviève, des Halles, des Minimes.

Après un préambule où elle apostrophe l'homme en ces termes : « Homme, es-tu capable d'être juste ? » et démontre que l'assujettissement de la femme est un état de choses contre nature, elle reprend les 17 articles de la Déclaration de 1789 mot par mot, remplaçant chaque fois le mot *Homme* par le mot *Femme*. La « Nation » est, selon sa propre définition, « composée d'hommes et de femmes », et les femmes doivent avoir exactement les mêmes droits politiques et sociaux que les hommes.

Puis dans un addenda, elle s'adresse aux femmes : « Quelles que soient les barrières que l'on vous dresse il est en votre pouvoir de les renverser : vous n'avez qu'à vouloir. » Elle dénonce l'horreur de la prostitution et réclame l'indépendance économique de la femme. Au lieu du mariage tel qu'il existe, elle suggère — ce qui la rapproche de Mary Wollstonecraft — une sorte d'union libre, de « contrat social », où l'intérêt des enfants serait sauvegardé, même en cas d'infidélité de l'un ou l'autre des époux.

En dehors de sa « Déclaration », Olympe de Gouges « proposa la fondation d'un second théâtre national, où les pièces jouées seraient écrites par des femmes », et aussi d'une « Garde nationale de femmes attachées à la personne de la Reine, celle de Mme Royale et Mme Elisabeth ».

Le décret d'octobre 1793 de la Convention Nationale, par lequel les Clubs de femmes devaient être supprimés, mit fin aux revendications politiques des femmes françaises à l'époque de la Révolution.

APPENDICE V

CONDORCET

En 1789, à la réunion des États généraux, un *Cahier* avait été présenté au Roi demandant pour les femmes le droit d'être représentées au gouvernement — et un second Cahier, endossé par Condorcet, fut présenté à l'Assemblée Nationale qui le rejeta avec « mépris et dérision ». Talleyrand était en faveur de ce projet, et Condorcet publia alors un court ouvrage : « Sur l'Admission des Femmes au Droit de Cité. »

Le 20 avril 1792, Condorcet présentait à la Convention Nationale son fameux « Rapport sur l'Organisation générale de l'Instruction publique », où il demandait pour tous les citoyens, sans distinction de sexe, ni de rang, une instruction nationale et gratuite, afin de pouvoir offrir « à tous les individus de l'espèce humaine » le moyen de pourvoir à leurs besoins, de développer leurs aptitudes naturelles, et d'établir ainsi une « égalité de fait ».

Son système d'éducation offre maints points de ressemblance avec celui de Talleyrand : démocratie, Étatisme, co-éducation ; et ce n'est guère que par certains détails d'organisation qu'il en diffère. Tous deux sont inspirés par le principe fondamental, aperçu tout d'abord par Locke, de la « perfectibilité indéfinie » : donnez aux hommes — et aux femmes — le moyen de se perfectionner et le progrès de l'humanité se trouve à tout jamais assuré.

LISTE DES OUVRAGES LUS OU CONSULTÉS

Aikin (Barbauld) Mrs. : Works.

Analytical Review, mars 1798 : On Mary Wollstonecraft.

Astell, Mary : A serious proposal to the ladies ; **Reflections upon marriage.**

G. Avril de Sainte-Croix : Les Françaises et le Droit du suffrage. (The Englishwoman.)

Ballard, George : Memoirs of British Ladies.

Blake, William : Poems.

Blease, Walter Lyon : The Emancipation of English Women.

Blind, Mathilde : George Eliot.

Brailsford, H. N. : Shelley, Godwin and their Circle.

The British Critic : septembre 1798 : Mary Wollstonecraft.

Brontë, Charlotte : Jane Eyre. Shirley.

Brown, Ford K. : Life of William Godwin.

Browning, Robert : Poem : On some people of importance in their day.

Browning, Elizabeth B. : Aurora Leigh.

Burney, Frances (Mme d'Arblay) : Diary and Letters. Evelina.

Butler, S. : Hudibras.

Chapone, Mrs. H. : Posthumous Works.

Chesterfield, Lord : Letters to his Son.

Christie : The Advance of Woman.

Cleveland, A. R. : Woman under the English Law.

Clough, E. R. : Mary Wollstonecraft.

Colls, J. H. : Poems.

Condorcet : Rapport sur un Projet d'Instruction publique.

Critical Review, avril 1798 : M. Wollstonecraft.

Cunningham's Lives of the Painters. (On Fuseli et M. Wollstonecraft.)

Damon, S. F : William Blake.

Davies, Emily : Questions relating to Women, 1860-1908.

Day, Thomas : The History of Sandford and Merton,

Defence of the character and conduct of Mary Wollstonecraft.

(Notes by Sir Charles Aldis.)

Defoë, Daniel : Essay upon Projects.

Duncombe, John : The Feminiad.

Durant, W. Clark : Memoirs of Mary Wollstonecraft.

Dutton, Thomas : The Literary Census.

Eliot, George : Middlemarch.

Ellis, Mrs. (Stickney) : The Women of England.

Elwood, A. K. : Memoirs of the literary ladies of England.

European Magazine : avril 1798 : M. Wollstonecraft.

Farington, Joseph : The Farington Diary.

Fawcett, Mrs. Henry : A Vindication of the Rights of Women.

A short History of a great movement.

Fielding : Tom Jones. Amelia.

Fordyce, J. : Sermons to young women.

Garnett, Richard : Mathilde Blind.

Gaussen, Alice : A woman of wit and wisdom (Mrs. Carter).

Godwin, William : Travels of St. Leon. Memoirs of M. Wollstonecraft. An enquiry concerning Political Justice.

The Enquirer.

Gordon, W. C. : Tennyson.

Goury, Raymond : William Godwin.

Gregory, Allene : The French Revolution and the English Novel.

Gregory, John : A Father's Legacy to his Daughters.

Hill, Georgiana : Women in English Life

Hooper, E. S : Olympe de Gouges : (The English Woman.)

Huchon, R. : Mrs. Montagu and her Friends.

Imlay, Gilbert : A topographical description of the Western Territory of North America.

Inchbald, Mrs. : Memoirs.

Jameson, Anna : Characteristics of Women.

Jebb, Camilla : Mary Wollstonecraft.

Kegan Paul, C. : William Godwin and his Friends.

Knowles : The Life and Writings of Henry Fuseli.

Knox, John : The First Blast of the Trumpet against the monstrous Regiment of Women.

Lady's Companion.

Lady : An Essay in defence of the Female sex.

Layard : Mrs. Lynn Linton : life, letters, opinions.

- Linford, Madeline : Mary Wollstonecraft.
Locke, John : Some Thoughts concerning Education.
Lord Lyttelton : Advice to a Lady.
Macaulay, Mrs. C. : Letters on Education.
Masham, Lady : Occasional Thoughts.
de Maulde La Clavière, R. : The Women of the Renaissance.
Milton : Tetrachordon. Paradise lost. A Treatise of Christian doctrine. Samson Agonistes.
Montagu, Elizabeth : Letters.
Montagu, Lady Mary Wortley : Letters.
Monthly Mirror : mars, 1798 : Mary Wollstonecraft.
More, Hannah : Letters. Miscellaneous Works.
More, Thomas : Utopia.
Morice Ch. : Le Féminisme au XVIII^e siècle. (Grande Revue, 1899.)
Macpherson, S. : Memoirs of the life of A. Jameson.
Mac Arthur, Ellen, A. : Women Petitioners and the Long Parliament.
Norton, The Hon. Mrs. : A Letter to the Queen on Lord Chancellor Cranworth's Marriage and Divorce Bill.
Paston, George : Mrs. Delany.
Pennell, Elizabeth Robins : Biography of Mary Wollstonecraft.
Phillips and Tomkinson : English Women in Life and Letters
Pope : Epistle to a Lady (of the Characters of Women).
Epistle to Lady Mary W. Montagu.
Reid, Mrs. Marion : A plea for woman.
Richardson : Pamela.
Roberts : Memoirs of the life of Hannah More.
Robertson, J. : Essay on the education of young ladies.
Robertson, Rt. Hon. : Mary Wollstonecraft.
Rousseau : Emile.
Sandford, Mrs. E. : Works.
Saurat, D. : La pensée de Milton.
Savile, George, Marquis Halifax : Advice to a Daughter.
Schreiner, Olive : Woman and Labour.
Seeley : Mrs. Thrale.
Shelley : The Revolt of Islam
Smith, Florence : Mary Astell.
Sophia : Woman not inferior to man.
Southey : The Triumph of Women.

- Spectator, The.
Spencer, Herbert : On Education.
Stopford, Brooke : Tennyson.
Stuart Mill, J. : The Subjection of Women.
Tatler, The.
Taylor, G. R. S. : Mary Wollstonecraft.
Taylor, Thomas : A Vindication of the rights of brutes.
Temple Bar (Bentley's Miscellany) mai-août 1885 : M. Wollstonecraft Godwin.
Tennyson : The Princess.
Tinker, Chauncey : Dr Johnson and Fanny Burney.
Trail and Maun : Social England.
Wallas, Mrs. Graham : Article on Mary Astell.
Wallis Chapman, A. B. and M. : The status of Women under the English law : 1066-1909.
Walpole, H. : Correspondence.
Wedd, A. F. : Love Letters of Mary Hays.
West, Mrs. : Letters to a young man.
Wheeler, Ethel Rolt : Famous Blue Stockings.
Woolley Hannah : The Gentlewoman's companion.
Wollstonecraft, Mary : Complete Works.
Wraxall's Historical Memoirs.
de Wyzewa, T. : Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses. La mère du féminisme : M. Wollstonecraft.

Journaux et Revues

- Boston Monthly Magazine.
Century Magazine : 1899.
Encyclopedia Britannica : Article sur « Women ».
Journal of Education : 1891.
The English Woman : may 1909 et décembre 1910.
National Biography Dictionary.
Saturday Review : août 1920.
Westminster Review : 1891.

Vu le 23 mars 1931 :
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Recteur
de l'Académie de Paris
CHARLÉTY.

INDEX ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS ET D'ŒUVRES

- Addison.* 49-50.
Alderson, A. 142, 383-385.
Anti-Jacobin. 403-407.
Astell, M. 23-32, 35, 342, 350, 424.
Bage, R. 393-394.
Barbault, Mrs. 68-70.
Blue-Stocking Hall. 410-411.
British Critic. 402.
Burney, Fanny (d'Arblay). 66-68, 87-88.
Butler, S. 20.
Carter, Mrs. 70-73, 88.
Cenlivre, Mrs. 33.
Chapone, Mrs. 74-76.
Chesterfield, Lord. 46-47.
Cibber. 33.
Collier, J. 49-51.
Colls, J.-H. 389-390.
Condorcet. 426, 437.
Critical Review. 401.
Day, Thomas. 222, 230, 247, 338.
Défense anonyme de M. W. 143, 412-413.
Defoë. 35-37.
Delaney, Mrs. 76-79.
Duncombe, J. 58.
Dyer, G. 388-389.
Escale, Chevalier. 429.
Essai, par une Dame. 39-42.
European Mag. 400.
Fenwick, Mrs. 138, 382-383.
Fielding. 53-57.
Fordyce, J. 47-48.
Fraser's Mag. 417-418.
Fuseli, H. 110, 114-118, 125, 150, 161, 176, 265, 433, 434.
Gentleman's Mag. 397.
Godwin, Mary. 138, 413-414.
Godwin, William. 110, 111, 112.
 Son union avec M. W. : 131-141.
 Mémoires : 143, 147, 152, 153, 154, 156, 157, 161, 170, 171, 182, 195, 226, 270, 282, 283, 305, 306, 307, 316, 317, 350, 378, 421.
de Gouges, Olympe. 435-436.
Grant, Mrs. A. 390-391.
Gregory, Dr. 48-49.
Hays, Mary. 131, 377-382.
Imlay, Gilbert. 120-130, 150, 151-153, 163-164, 171-172, 175, 177, 276.
Ingpen, R. 419.
Johnson, Dr. 61, 62, 65, 74, 77, 82, 87, 98.
Kegan Paul. 418.
Knox, J. 10.
Locke, J. 22, 38, 219, 227, 231, 232, 234, 237, 247, 248, 261, 322, 338.
Lucas. 409.
Lytlellon. 44, 63.
Macaulay, Mrs. 79-81, 211.
Marot. 429.
Masham, Lady. 38-39.
Milton. 10-16, 175, 176, 200.
More, Hannah. 81-86, 88, 387.
More, Thomas. 7-10.
Montagu, Lady M. W. 33-35, 43, 45.
Montagu, Mrs. E. 62-64, 69, 72.
Monthly Mag. 402.
Monthly Mirror. 399, 400.
Monthly Review. 402.
New Annual Register. 403.
Pamphlet « Mémoires de W. Godwin ». 416-417.
Pétitions, Guerre Civile. 17-20, 341.
Pope. 21, 45-46, 58.
Poullain de la Barre. 40, 430.
Pursuits of literature. 407.
Rauschenbush Clough. 419.
Revue analytique. 398-399.
Richardson. 52.
Robert and Adela. 391-393.
Robins Pennell. 418.

Rousseau. 187, 196, 220, 242, 243, 246, 248, 262, 263, 291, 303, 331.
Salons français. 431-432.
Savile, G. (Halifax). 20-21.
Schlabrendorf. 119, 385-386.
Shelley. 413-416.
Siddons, Mrs. 386.
Smith, Charlotte. 408.
Sophia. 43-44, 342.
Southey. 111, 395-397.
Steele. 50-52.
Swift. 32-33.
Talleyrand. 254, 257, 261, 343, 361, 362, 437.
Taylor, Th. 257, 394-395.
Thrale Piozzi, Mrs. 65-66.
Trimmer, Mrs. 386-387.
Vesey, Mrs. 64-65.
Walker, G. 408.
Walpole, Horace. 387.
West, Mrs. J. 411-412.
Wollstonecraft, Mary. 2, 3, 22, 38, 48, 59, 68, 81, 84. Enfance, 90-92. Jeunesse, 92-95. Les Blood, 95-97. Son école à Newington, 97-101. Gouvernante chez les Kingsborough, 101-104. S'installe à Londres et écrit. 104-110. Revendication, 111. Portrait, 112-113. Fuseli, 114-118. Séjour à Paris et liaison avec Imlay, 118-130. Union avec Godwin, 130-139. Sa mort. 139-140. Dua-

lité psychologique, 145. Sensibilité, 146-156. Jugement, 156-158. Lutte entre Raison et Passion, 158-164. Imagination, 164-165. Sentiment religieux 165-170. Volonté 170-171. Fierté, 171-174. Libre arbitre, 174-178. Idées générales de son œuvre. 185-188. Préjugés. 188-195. Nature et Dieu, Liberté, 195-200. Raison, 202-205. Rôle de la femme, 205-208. Puériculture. 210-224. Education, 226-231. Educ. privée, 231-251. Educ. scolaire. 251. Coéducation, 254-256. Son système scolaire. 258-262. L'Amour. 265-279. L'Amitié, 279-281. Critique du mariage, 284-292. « Maria », 293-297. Du goût domestique, 300. Devoirs de famille. 302-340. La Femme-Citoyenne. 343-349. Ses droits civils, 349-356. Economie sociale, 356-361. Droits politiques, 361-364. Devoirs religieux. 365-370. Charité chrétienne, 371. Des superstitions, 374-376. Son influence, 377-417. M. W. et la Révolution française, 424-427. Individualisme, 427-443. Poème sur M. W. et Fuseli. 433.
Woolley, Hannah. 22-23.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES THÉORIES FÉMINISTES AVANT MARY WOLLSTONECRAFT

	PAGES
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER. — Premières revendications, 1515-1750	7
CHAPITRE II. — Les Bas bleus, 1750-1780...	60
— III. — Mary Wollstonecraft : sa vie	90
— IV. — Mary Wollstonecraft : son caractère	142

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE FÉMINISTE DE MARY WOLLSTONECRAFT

CHAPITRE PREMIER. — Idées générales. — Des Préjugés. — La nature de Dieu. — La Raison. — Rôle de la femme	185
CHAPITRE II. — De la Puériculture.....	210
— III. — De l'Éducation	226
— IV. — L'Amour et le Mariage ...	265
— V. — Les devoirs de famille	299
Devoirs des époux entre eux	302

	PAGES
Devoirs des parents envers leurs enfants	313
Devoirs des enfants envers leurs parents	328
Devoirs envers les domes- tiques.....	331
CHAPITRE VI. — Droits civils, économiques et politiques de la femme.	341
— VII. — Devoirs religieux	365
— VIII. — Influence de Mary Wolls- tonecraft 1792-1830	377
CONCLUSION : Mary Wollstonecraft et la Révolu- tion française. — Son modernisme	421
APPENDICES : 1) Aperçu des tendances fémi- nistes dans la littérature française aux xvi ^e et xvii ^e s.	428
2) Les salons français au xviii ^e s.	431
3) Poème de R. Browning sur Mary Wollstonecraft et Fuseli	433
4) Clubs de femmes en France pendant la Révolution et Olympe de Gouges	435
5) Condorcet	437
Liste des ouvrages lus ou consultés.....	439
INDEX	445

